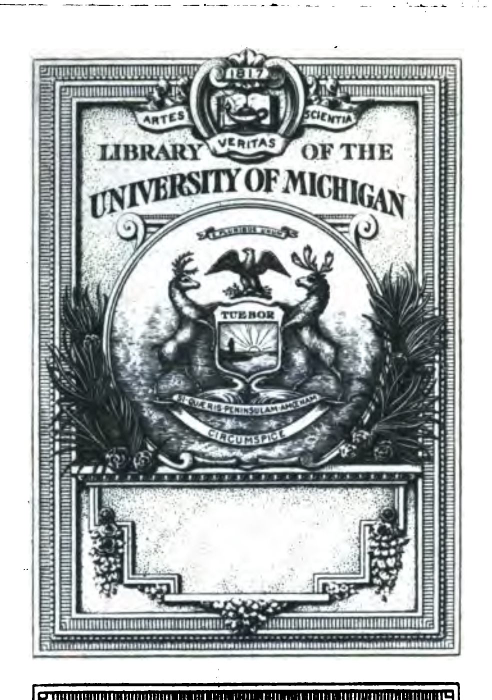

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE

Depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à present.

Par le Pere D'ORLEANS, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME TROISIE'ME.

Nouvelle Edition corrigée & enrichie de Cartes & des Portraits des Rois de la Grande Bretagne.



A AMSTERDAM,
Chez DAVID MORTIER Libraire.

M DCC XIV.



AU ROI.



SIRE,

Voici le troisiéme Volume de l'Histoire des Revolutions d'Angleterre que

je dedie à VOTRE MAJESTE'. Il n'a pas tenu à Elle qu'elle n'ait empêché la derniere : si ses conseils eussent été suivis, si on eût accepté son secours, le Roi d'Angleterre seroit encore sur son trône.

Ce Prince est excusable d'avoir eu egard à la délicatesse de ses Peuples, à qui votre Religion & votre Puissance avoient rendu votre Alliance suspecte : mais que vous êtes genereux, SIRE, d'avoir entrepris sa défense, depuis même que ses malheurs ont ôté toute autre ressource à son courage & à sa valeur ! Votre MAJESTE' verra dans cette Histoire la justice de la cause qu'elle soûtient ; c'est celle de cette même Religion qui vous rend si redoutable à ceux qui attaquent l'Eglise, dont vous êtes aujourd'hui l'unique appui contre les efforts de tant d'ennemis, qui ont ligué contre elle ses propres enfans, sous pré-

texte

texte de les unir contre vous. Ce sont les combats du Seigneur, pour parler comme l'Ecriture, que vous soûtenez depuis si long-temps, non ceux du Roi d'Angleterre ni les vôtres : & le succès continuel que Dieu vous y donne en est un témoignage évident.

En six ans d'une guerre où V. M. a toute l'Europe sur les bras, ces bras invincibles ont ajoûté à vos Conquêtes des Provinces entieres, des Places imprenables, parmi lesquelles Mons & Namur, que Vous avez soûmis en personne à la vûë de cent mille hommes qui les defendoient, suffiroient seules pour rendre un regne recommandable & glorieux. Les Batailles de Fleurus, de Staffarde, de Stenkerque, de Nerwinde, de la Marsaille, & celle qui a commencé cette campagne en Catalogne, sans compter tant d'autres combats où vos Armes ont tou-

jours conservé leur ancienne superiorité sur celles de vos ennemis, sont des succès que les Monarchies les plus favorisées du Ciel n'ont jamais vû en plusieurs siecles. La Mer, après vous avoir donné une victoire signalée, & tant d'autres grands avantages sur les Flotes des Liguez, Vous a manqué une seule fois, pour apprendre à la Nation qu'il faut avoir quelque égard au nombre, & qu'Hercule même ne combat pas contre deux.

A cet évenement près, par où les Alliez se peuvent-ils vanter de vous avoir entamé? Votre MAJESTE' n'avoit plus qu'un Ennemi à craindre: Dieu vient de vous en délivrer. Votre Peuple étoit menacé d'une disette qui affligeoit les pauvres, & par contrecoup votre bon cœur. Le Ciel a donné à vos vœux une année dont l'abondance est capable de suppléer

à la

à la sterilité de plusieurs. Cette nouvelle faveur d'enhaut est à Votre MAJESTE' un gage de beaucoup d'autres d'autant plus sûr, qu'elle en a témoigné plus de reconnoissance : nous venons de nous joindre à elle pour en rendre graces au Seigneur. Si les Princes Confederez avoient pour leurs Peuples les sentimens que vous avez pour les vôtres, au lieu de rendre graces à Dieu pour vos dernieres Victoires, nous en aurions rendu pour la Paix : Votre MAJESTE' y a sacrifié des Conquêtes, qui coûteroient bien des Campagnes à ses ennemis, quand ils deviendroient heureux. Le Seigneur, SIRE, dissipera les Nations qui veulent la guerre : Vous en triompherez cependant, & nous leverons les mains au Ciel, afin qu'il continuë à répandre sa benediction sur vos Armes, dont personne ne souhaite plus la prosperité, que celui qui est avec plus

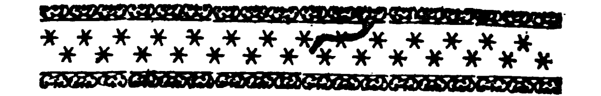
de respect & plus de dévouëment qu'aucun autre,

SIRE,

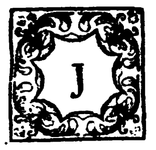
DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, & très-obéïssant serviteur & fidéle sujet,

J. P. D'ORLEANS,
De la Compagnie de Jesus.



AVERTISSEMENT.



E rends raiſon ſur la fin de ce Volume, pourquoi je le donne ſi-tôt au public, contre mes premieres reſolutions. Cette Préface regarde d'autres points, dont j'ai jugé qu'il importoit que le Lecteur fût prévenu.

Le premier eſt, que cette partie de mon Ouvrage eſt une Hiſtoire complete de la Maiſon Stuart, depuis qu'elle a joint les Couronnes qui font la Monarchie Britannique, dans la perſonne de Jacques Premier. Quoique celle de ce Prince y ſoit traitée avec moins d'étenduë que celle des autres, je ne croi pas avoir omis aucun évenement de ſon Regne qu'on puiſſe être fâché d'ignorer, & je me flatte d'avoir donné une connoiſſance de ſa Perſonne qu'on ſera bien aiſe d'avoir. Ma narration vient juſqu'à nos jours, & renferme la Revolution qui met encore l'Europe en feu. J'ai vû la difficulté de l'entrepriſe : Les faiſeurs de Libelles & d'Apologies peuvent ne la

pas apprehender, parce qu'ils ne mettent dans leurs Ecrits que ce qui eſt favorable à leur cauſe. Un Hiſtorien qui cherche la Verité, qui la veut dire, qui la regarde comme la premiere loi de ſa profeſſion, ne peut qu'il ne ſoit embaraſſé à la trouver, & encore plus à s'en expliquer dans un ſujet comme celui-ci, où ſans compter d'autres conſiderations, qu'un homme ſage ne doit pas mépriſer, chacun a pris ſon parti ſur des préjugez, que les Ecrivains ont peine à détruire. J'ai paſſé par deſſus ces obſtacles, j'ai écrit une des plus delicates parties de l'Hiſtoire de notre temps; j'y ai cherché la Verité, & je l'ai dite ſans autre égard, que de rendre juſtice à qui je la dois. C'eſt l'unique motif qui m'engage à prendre parti quand je le prens. Je voi des gens qui deſireroient que ceux qui écrivent l'Hiſtoire n'en priſſent point, & qu'ils ne fiſſent autre choſe que de raconter ſimplement les faits, laiſſant aux Lecteurs à porter leur jugement ſans prévention ſur ce qui eſt bien ou mal fait.

Cette regle eſt bonne, & ceux qui la ſuivent ſe mettent moins en danger que les autres de s'éloigner de la verité : mais il eſt des natures d'Hiſtoires, où un Ecrivain ne peut pratiquer cette maxime ſans pré-

préjudice de cette verité même, dont il est redevable aux Lecteurs. Telles sont celles où un Historien écrit après des Auteurs passionnés, qui par d'atroces calomnies ont noirci des actions loüables & des Acteurs vertueux; qui ont attaqué la Religion, l'Autorité legitime, les Souverains; qui contre le précepte de l'Ecriture, *ont touché les Oints du Seigneur, & répandu leur malignité sur ses Prophêtes.* Ceux des Sectaires ou des Rebelles qui de nos jours ont écrit l'Histoire des trois derniers Rois d'Angleterre, si nous en exceptons quelques-uns moins emportez & plus soigneux de leur propre reputation, ont si peu gardé de mesures, ont rempli leurs Livres ou plûtôt leurs Libelles de tant de venin contre ces Princes, contre la Religion Catholique, dont le dernier a fait profession, contre les droits de la Royauté, qu'un Historien qui veut dire le vrai & le faire connoître aux Lecteurs, ne peut se dispenser de les prendre à partie. Je l'ai fait le moins souvent que j'ai pû; & quand je l'ai fait, en attaquant l'Historien, j'ai observé de ne point blesser le respect qu'on doit aux personnes, que leur naissance, leur dignité, leur caractere doit rendre respectables à ceux-mêmes qui ne peuvent approuver

leur conduite. J'ai rendu justice aux bonnes qualitez de ceux qui en ont eu de mauvaises. J'ai loüé les actions des plus méchans hommes, quand ils en ont fait de loüables, & je n'ai pas refusé à Cromwel, que son parricide a rendu le plus odieux Tyran qui fut jamais, l'honneur d'avoir été un grand Genie, un grand Politique, un grand Guerrier.

J'ai gardé la même conduite envers ceux dont la verité & la justice m'ont engagé à prendre le parti: Je n'ai dissimulé, ni les fautes, ni les défauts, ni les mauvaises mesures des Princes dont j'ai défendu la cause. Je ne les ai excusez, que quand j'ai crû de bonne foi qu'ils étoient excusables, & si je craignois d'avoir excedé, ce seroit plûtôt du côté de la liberté que du côté de la flatterie.

Le second Point sur lequel j'ai crû devoir prévenir le Lecteur, regarde les Memoires dont je me suis servi. J'ai preferé dans ce Volume, comme j'ai fait dans les deux autres, les Histoires connuës & publiques, aux manuscrits secrets & particuliers. On m'en a indiqué que j'ai negligez, parce que je n'y ai pas trouvé toute l'autorité necessaire à être employez sûrement. On m'en a fourni neanmoins d'un caractere à ne me laiss-

laisser aucun scrupule de m'en servir, & qui m'ont été de grand secours.

Pour l'Histoire de Charles Premier; M. le Marquis d'Estampes a bien voulu me communiquer les Lettres originales de feu M. le Maréchal d'Estampes son Grand-pere, Ambassadeur en Angleterre durant la tenuë du fameux Parlement qui donna les premieres atteintes à la fortune de ce Roi. J'y ai trouvé beaucoup de choses que je n'ai point trouvé ailleurs, à cause de la liaison que ce Ministre avoit avec les principaux de la Cabale Parlementaire, que la France ménageoit alors pour contrebalancer la Cour, qui étoit presque ouvertement dans les intérêts d'Espagne.

Le P. de la Ruë m'a fait voir un extrait, qu'il a fait autrefois de sa main, des Lettres du Maréchal d'Estrades au Cardinal de Richelieu, où j'ai trouvé des particularitez, qui m'ont éclairci sur des points importans, que l'on sait, mais que l'on sait mal, parce qu'on ne les sait que sur des bruits publics, qui les alterent & les confondent. Le caractere du Copiste m'a tenu lieu de l'original; ceux qui le connoissent jugeront que j'ai pû en user ainsi.

Pour l'Histoire de Charles II., M. l'Avocat General de Lamoignon m'a fait part

 d'une

d'une relation d'Angleterre écrite par lui-même dans un voyage qu'il fit à Londres l'an mil six cens soixante-cinq. Cet écrit est tissu, pour ce qui regarde ce Regne, de ce qu'il apprit du Roi même. Ce Prince étant en France avoit reçu quelque bon office de feu M. le premier President; il en voulut témoigner en Angleterre de la reconnoissance à son fils. Il le logea à Withal, & lui donna beaucoup de liberté de le voir, & comme par les questions que M. de Lamoignon lui faisoit, il s'apperçut qu'il recueilloit tout ce qu'il pouvoit ramasser des particularitez de son Histoire, il eut la bonté de l'en instruire lui-même; & ce fut sur ce qu'il lui en apprit, que fut faite la relation dont je parle, à laquelle M. de Lamoignon joignit un portrait de cette Cour, qui m'a servi de guide pour les tems suivans, & que j'ai trouvé si conforme à ce que m'en ont dit depuis plusieurs Seigneurs de la Nation qui ont fait une partie de cette Cour-là même, que j'ai admiré qu'un jeune Etranger en eût si bien connu le genie, les intrigues & les intérêts.

Je puis dire avoir eu le même bonheur pour l'Histoire de Jacques second. J'ai eu la liberté de consulter ce Prince aussi long-tems que je l'ai desiré. Je ne crains pas de

l'a-

l'avoüer, puisque la plûpart des faits que j'avance, sont d'une notorieté si publique, que personne n'en disconvient, non pas même ses ennemis. Il n'y a gueres de difference entre ce que nous racontons tous, que dans les principes & les motifs des actions que nous racontons. Je ne croi pas qu'aucun homme équitable juge des intentions de ce Monarque & des ressorts de sa conduite, sur ce qu'en publient ses Sujets rebelles, ou sur ce qu'en disent leurs partisans. Sa religion, sa dignité, sa vertu, son caractere d'esprit le rendent plus croyable qu'eux. Sa droiture envers Dieu, qui lui a fait sacrifier trois Couronnes à sa foi, est un préjugé sans replique de sa sincerité envers les hommes sur des intérêts bien moins importans. Les Protestans rebelles le blâment de s'être attiré son malheur, par un mépris des Loix établies, par l'affectation du pouvoir arbitraire, par un zele excessif pour sa Religion, tendant à détruire celle du païs, par des entreprises peu proportionnées au pouvoir d'un Roi d'Angleterre, borné par celui de son Parlement & par les privileges de sa Nation. Ce Prince assure, qu'il n'a rien fait contre les Loix de son Royaume, & que s'il en a quelquefois dispensé, ç'a été par un droit avoué

des

des Juges mêmes Protestans, & inseparable de la Royauté; qu'il n'a rien entrepris que de moderé en faveur de sa Religion, & cela sans aucun dessein d'obliger personne à la suivre, qu'autant que la conscience & la persuasion y engageroit ceux qui le voudroient bien; que pour maintenir les droits qu'on lui contestoit, il a pris toutes les mesures que la prudence peut suggerer; que s'il en a negligé qu'il eut pû prendre, il n'a fait cette faute que pour choyer la délicatesse de ses Sujets & les ombrages des Protestans mêmes qui se plaignent si aigrement de lui; & après tout que les mesures qu'il avoit prises, étoient d'une nature à ne lui pas manquer, si elles n'eussent été rompuës par des trahisons inouïes & dont il ne vient pas en tête à un homme de probité, de croire capables tant de gens d'une qualité éminente, & la plûpart comblez de ses bienfaits.

Sur ces deux differens témoignages peut-on douter où est la verité? Laissons les prejugez que nous donne notre Religion, l'amour de nos Rois; ne consultons que la Raison seule, le sens naturel, les premiers principes: Entre ces deux plans de l'Histoire du Roi d'Angleterre, un homme sage peut-il balancer à se déterminer au

se-

second? Je l'ai suivi, & je suis sûr que les faits feront avoüer au Lecteur que j'ai eu raison de le suivre.

Je suis encore très-redevable aux lumieres que m'a donné M. le Comte de Castelmaine, dans lequel, comme la vertu tant de fois éprouvée pour sa foi donne du relief à la naissance, l'étenduë du savoir répond à la vivacité de l'esprit. M. Skelton m'a beaucoup instruit sur les choses dont il a eu connoissance dans les grandes négotiations ausquelles il a été employé presque dans toutes les Cours de l'Europe, sur tout en France & en Hollande, où il a vû de plus près qu'aucun autre ce qui s'est traité de plus délicat au temps de cette revolution. Mais je n'ai tiré de personne de meilleurs & de plus sûrs Memoires, que de M. Sheridon Irlandois, autrefois Secretaire d'Etat, Conseiller du Conseil Privé, & Commissaire General des Finances dans son païs. Personne ne m'a paru plus savant dans l'Histoire Britannique que lui, personne mieux informé des détails des derniers évenemens & des differens intérêts de tous ceux qui y ont eu part. Il en a tant à cet Ouvrage, que je manquerois de reconnoissance, si je n'en rendois témoignage au Public.

Mal-

Malgré ces ſecours, je comprens bien que j'aurai encore fait des fautes : mais j'aſſûre que je ſuis prêt à les reconnoître & à les corriger, quand on voudra bien m'en avertir. En attendant j'ai droit d'eſperer quelque indulgence des Lecteurs, par la difficulté d'écrire l'Hiſtoire d'une Nation auſſi differente des autres, & aſſez ſouvent d'elle-même, que l'eſt la Nation Angloiſe. La Religion ſeule y fait un cahos de Sectes, dont la difference eſt très-difficile à démêler. Je m'y ſuis trompé dans mon ſecond Tome, où j'ai dit que le Duc de Sommerſet, Tuteur du jeune Edouard ſixiéme, étoit Lutherien : Il étoit Sacramentaire Zuinglien, & par conſéquent plûtôt diſciple de Calvin que de Luther. La diverſité des Factions en Angleterre eſt un autre embarras à un Hiſtorien, particulierement à un étranger, qui l'expoſe encore à errer ſouvent. Car comme ces Factions, auſſi-bien que la Religion, partagent ordinairement les familles, trouvant ſouvent les mêmes noms en diverſes Sectes & en divers Partis, ſans parler de ceux qui ne ſont pas toûjours ni de même Secte ni de même parti, il eſt aiſé de s'y tromper, & de prendre les uns pour les autres.

Il n'eſt pas juſqu'à l'orthographe des noms Anglois qui n'ait ſa difficulté. Le grand nombre

nombre de consonantes qui se trouvent tout de suite en plusieurs de ces noms, est si contraire au genie des langues qui sont en usage parmi nous, qu'à moins d'une attention fatigante, on suit naturellement la prononciation fort differente de l'orthographe. Quand les Ecrivains y seroient exacts, les Imprimeurs ne le seroient pas. Les uns & les autres sont en verité un peu excusables de ne le pas être, puisque ceux du païs ne le sont pas eux-mêmes, & qu'il est certains noms Anglois, que les Anglois écrivent fort differemment. La ressemblance qu'ont plusieurs de ces noms, produit encore le même effet. Strafford, Stafford & Stamford: Herfford & Hereford, Northampton & Southampton s'écrivent aisément l'un pour l'autre: Keynton & Keynston encore plus. Je me suis trompé au dernier en décrivant la bataille d'Edgehil, qui fut donnée près de Keynton, comme je le devois écrire, non près de Keinston, comme je l'ai écrit.

Ce n'est pas par erreur au reste, que j'ai écrit quelques noms Anglois comme nous les prononçons en France; on ne les y connoîtroit pas autrement. Ainsi si j'écrivois Glocester & Castlmaine, au lieu de Glocestre & de Castelmaine, je ne parlerois

pas

pas plus François, que si j'écrivois Roma pour Rome, London pour Londres, Napoli pour Naples.

Voilà les avis principaux dont j'ai crû devoir prévenir ceux qui voudront lire ce Livre: je suis disposé à recevoir les leurs, & à profiter de leurs reflexions pour peu qu'elles viennent jusqu'à moi. Au moins en est-il quelques-unes que la voix publique ne laisse point ignorer aux Auteurs. Je m'y rendrai attentif & docile, & tâcherai de me rendre utiles mes propres fautes pour en moins faire.



HISTOI-



Tom. III. pag. I.



HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE NEUVIE'ME.

Après le Regne paisible de Jacques Premier, Charles son Fils voit troubler le sien par une faction qui le dépossede, qui lui fait faire son procès, & trancher publiquement la tête. Avec le Roi tombe la Royauté, la Famille Royale se dissipe, desheritée, exilée, proscrite par un habile Usurpateur, qui prenant occasion des troubles pour contenter son ambition, s'attribuë le Gouvernement à lui seul, sous prétexte de former une Republique.



SI les Rois donnoient leurs inclinations à leurs Sujets, comme les Peres à leurs Enfans; Jaques Premier auroit pû guerir pour longtemps la Nation Angloise, de l'inquiete maladie qui produit les revolutions. Jamais Prince n'aima tant la paix, & ne fit plus 1603.

1603. pour l'acquerir. Il s'en faisoit honneur, & prenoit plaisir qu'on l'appellât le Roi Pacifique. Ses vûës, ses qualitez, ses maximes étoient toutes tournées à cela. Il déclaroit qu'il n'avoit point l'ambition d'étendre les bornes de son empire, & qu'il se contentoit d'empêcher que personne ne les resserrât. Il faisoit profession de haïr la guerre, qu'il disoit être dans l'Etat ce que font les Femmes dans le domestique, un mal quelquefois necessaire, mais qu'il faut éviter tant qu'on peut. On dit même qu'il avoit aversion des armes, & qu'il ne pouvoit voir une épée nuë sans être en danger de s'évanouïr. On n'attribuoit pas neanmoins cette foiblesse à un défaut de courage, mais à la frayeur qu'eut sa Mere, lors qu'étant grosse de lui elle vit tuer David Ris à ses yeux. Les médisans ne laisserent pas de l'attaquer sur cet article, & quelqu'un fut assez hardi pour faire deux vers Latins dont le sens étoit; qu'Elizabeth avoit été un grand Roi, & que Jacques étoit une bonne Reine, qu'ainsi la nature s'étoit trompée en tous deux.

De tels discours n'étoient pas capables de faire changer à ce Prince Philosophe une conduite, que la nature, l'éducation, l'étude même avoient concouru à former en lui. Sa vie étoit reglée sur ce plan, & fut en cela toûjours uniforme. L'un des premiers Actes publics qu'il fit quand il se vit Roi d'Angleterre, fut pour déclarer qu'il vouloit vivre en bonne intelligence avec tous ses voisins. Aussi son premier soin fut-il, aussi-tôt qu'il eût pris en main les rênes de cette Monarchie, de faire la paix avec l'Espagne, contre laquelle Elizabeth avoit fait long-temps la guerre, & de renouveller l'amitié que cette Princesse avoit contractée avec Henri le Grand Roi de France. Depuis ce temps-là, Jacques suivant la maxime qu'il

1603.

qu'il s'étoit faite, de se mêler peu des affaires d'autrui, n'entra que rarement dans celles de ces deux Puissances; ne cherchant ni à les commettre, ni aussi trop à les pacifier. Il prévint assez adroitement une occasion presque inévitable d'avoir guerre avec l'une ou l'autre; d'un côté empêchant sous main que les Hollandois ne se missent sous la protection de la France, comme on les en sollicitoit; de l'autre, en avançant par ses soins leur accommodement avec l'Espagne: se délivrant par là en même-temps de l'engagement qu'il avoit de proteger contre l'Espagne une Nation Protestante, & de la crainte qu'il devoit avoir, que la France ajoûtant à sa puissance les forces des Provinces-Unies, n'acquit une superiorité incommode à ses voisins.

Les alliances que ce Roi contractoit avec les Maisons souveraines, ne faisoient point pour lui une consequence d'épouser les querelles de leurs Etats. Le Roi de Dannemark son Beau-frere voulant faire la guerre à la Suede, s'en ouvrit à lui, & lui demanda du secours. Jacques l'en dissuada autant qu'il pût, mais voyant qu'il n'y gagnoit rien, il lui declara qu'il ne l'assisteroit pas, & lui tint parole.

L'émulation mutuelle de ces Puissances étrangeres facilita beaucoup la paix, que le Monarque Anglois vouloit avoir avec elles; chacun le ménageant, sinon pour en faire un allié, au moins pour n'en pas faire un ennemi. Il étoit à craindre qu'il ne trouvât de plus grands obstacles à entretenir la tranquillité domestique parmi ses Sujets; & c'est en cela qu'il fit voir que la nature lui avoit donné, avec le desir de la paix, le talent de se la procurer. Car d'un côté, l'indocilité du Parlement d'Angleterre sembloit devoir augmenter sous un Roi

1603. étranger, & novice dans les usages du Païs; de l'autre, l'union de deux Nations, fieres, fougueuses, antipathiques, étoit pour donner beaucoup d'exercice à celui qui les devoit gouverner, avant qu'elles fussent accoûtumées ensemble. Outre cela, la diversité de Religion qui étoit entr'elles, quoi que toutes deux Protestantes, étoit un puissant dissolvant pour desunir les esprits de deux Peuples, entre lesquels la nature même avoit mis de l'opposition.

Depuis que ces Insulaires ont abandonné l'Unité, qui est la marque de la vraye Eglise, toutes les Heresies du monde les plus bizarres & les moins sensées y ont trouvé des partisans: tant il importe de ne point perdre de vûë le point fixe de l'autorité legitime, qui est l'unique préservatif que Dieu ait donné à l'esprit humain pour prévenir ses égaremens. Les Sociniens, les Anabaptistes, les Millenaires, les Adamites, & presque tout ce que ces derniers temps ont vû naître depuis Luther de nouvelles sortes d'Errans, ont des Societez dans cette Isle. On y en voit même qu'on voit peu ailleurs, dont les seuls noms marquent la manie, comme les Fanatiques & les Trembleurs.

Parmi ces Sectes neanmoins, les deux principales sont celles qui divisent l'Angleterre & l'Ecosse en deux partis à peu près égaux. L'un, qui fait proprement ce qu'on nomme l'Eglise Anglicane, suit cet assemblage d'erreurs, que Cranmer, qui étoit Lutherien; le Duc de Sommerset, qui étoit Sacramentaire; la Reine Elizabeth, qui prit quelque chose de tous les Novateurs de son temps, ajoûterent au Schisme d'Henri pour former la Religion nouvelle, dans laquelle ils laisserent même une partie de la Hierarchie & des usages de l'Eglise Catholique,

lique, dont ils retinrent les Evêques, & la plûpart des ceremonies. De là eſt venu à ces Sectaires le nom d'Epiſcopaux, qu'on leur a donné par oppoſition aux Presbyteriens. Ceux-ci ſont la ſeconde Secte, des deux qui dominent dans la Monarchie Britannique. On leur a donné ce nom, parce qu'ils ſe gouvernent par les Anciens, c'eſt à dire par les ſages de leur troupeau, qui n'ont point d'autre caractere que le choix qu'on fait d'eux pour cette fonction. C'eſt le Calviniſme tout pur, dont les Sectateurs ſont auſſi appellez Puritains dans ces Royaumes, parce qu'ils prétendent avoir épuré le Chriſtianiſme des ſuperſtitions qu'ils attribuënt à l'Egliſe Romaine, & dont ils ſouffrent impatiemment que l'Egliſe Anglicane ait retenu une partie. 1603.

Ces deux Sectes, au temps dont je parle, avoient de continuels démêlez. Au commencement de la revolte, elles avoient agi de concert pour ruiner la Religion Catholique, & pour établir en ſa place, l'Epiſcopale en Angleterre, la Presbyterienne en Ecoſſe. Quand elles eurent vaincu cette commune ennemie, elles tournerent leurs armes l'une contre l'autre, & commencerent cette guerre dont on a vû de ſi triſtes effets. La querelle étoit déja échauffée quand Jacques unit les deux Couronnes, & c'étoit un ſurcroît d'obſtacles à la paix qu'il vouloit établir dans la nouvelle Monarchie. Il l'établit malgré tout cela. Il y eut du bonheur, mais outre le bonheur diverſes choſes y contribuerent, qui furent les fruits de ſon induſtrie.

La premiere fut la complaiſance qu'il fit profeſſion d'avoir pour ſon Parlement dès qu'il fut monté ſur le trône, le conſultant non ſeulement dans les affaires de ſon Etat, mais preſ-

1603. que dans toutes celles qui regardoient sa Famille; déferant à ses avis, affectant une grande attention à ne point blesser ses privileges, lui demandant peu de subsides extraordinaires, & aimant mieux vivre avec moins d'opulence, que de faire murmurer en augmentant ses tresors.

Le seconde fut l'égalité qu'il fit paroître dans sa conduite à l'égard des deux Nations; la Nation sous ce Prince n'étant pour personne une raison d'être avancé, ou éloigné de la fortune. L'élevation de Robert Kar, qui de simple Gentilhomme Ecossois étoit devenu Comte de Sommerset, grand Chambellan d'Angleterre, Ministre d'Etat, fit craindre d'abord aux Anglois que l'amour du Païs natal ne portât les graces en Ecosse: mais le temps les en détrompa. Kar fut disgracié pour ses crimes; un autre Favori prit sa place, & ce fut un Anglois, celui qui se rendit depuis si fameux sous le nom de Duc de Buckingham. Cecil, autre Anglois, fut Ministre d'Etat, Jacques ayant voulu montrer par là, que s'il aimoit quelqu'un plus qu'un autre, le merite & l'inclination, non la Nation & la Patrie, étoit le motif de sa préference.

La troisiéme chose qui contribua à donner à ce Prince la paix domestique, fut la facilité qu'il eut à suivre la Religion dominante. Il avoit été élevé dans la Secte Presbyterienne: il y demeura pendant qu'il fut en Ecosse, mais il suivit l'Episcopale d'abord qu'il fut en Angleterre. Non qu'il fut sans Religion; il avoit même du penchant pour la veritable, & fit des pas pour se convertir: mais l'embarras, & encore plus les suites d'une conversion à la Religion Catholique, étoient redoutables à un Roi d'Angleterre qui craignoit de troubler son repos.

Jac-

Jacques parut s'être démenti de cette humeur pacifique, lors que dans le dessein qu'il conçut de réduire les deux Royaumes à une même forme de culte, il entreprit d'introduire en Ecosse le gouvernement, les ceremonies, la discipline de l'Eglise Anglicane. On reconnut neanmoins bien-tôt qu'en cela même il gardoit son caractere, par la maniere circonspecte & mesurée dont il s'y prit; étudiant le tems, s'adoucissant, se relâchant, quand il voyoit les choses aller à un point d'aigreur capable de causer du trouble. Ainsi se servant du crédit qu'il avoit acquis sur les Grands, il établit l'an mil six cens six l'Episcopat dans ce Royaume malgré les Ministres Presbyteriens; & y érigea le Tribunal de la Haute Commission pour l'exercice de la Jurisdiction des Evêques: mais en même temps, pour rendre aux Ministres ce coup fâcheux plus supportable, il prit soin de faire augmenter & mieux payer leurs pensions. Dans un Synode tenu à Perth en l'année mil six cens dix-huit, il fit admettre ces cinq articles de la Discipline Anglicane; qu'on feroit la Cene à genoux, que le Peuple recevroit le Sacrement de la main des Ministres; que les Ministres iroient dans les maisons baptiser les enfans en danger de mort; qu'ils administreroient la Communion aux malades qui la demanderoient; que les Evêques donneroient la Confirmation aux enfans, quand ils auroient l'usage de raison, & qu'ils sauroient leur Catechisme; que l'on observeroit les Fêtes de la Nativité, de la Mort, de la Resurrection, de l'Ascension de Jesus-Christ, & celle de la Pentecôte. Ces nouveautez, ainsi les nommoient les Presbyteriens zelez, revolterent beaucoup de gens, qui s'en tinrent aux premiers usages, malgré l'Ordonnance du Prince & l'approbation du Synode

1603. 1606. 1618.

1618. ſur tout dans les lieux éloignez des Villes où reſidoient les Evêques. Le Roi diſſimula, & les laiſſa faire; jugeant qu'il ne pouvoit les contraindre ſans riſquer de les trop irriter. Ce fut encore par cette raiſon, qu'ayant fait deſſein d'établir dans les mêmes Egliſes Ecoſſoiſes la Liturgie qu'on pratiquoit dans celles de la Communion Anglicane, afin que les prieres publiques fuſſent uniformes par tout, il s'en déſiſta ſur l'émotion que cauſa le bruit qui s'en répandit, & ſe contenta d'en laiſſer le projet tout tracé au Prince ſon fils, pour l'executer quand il y verroit les conjonctures favorables; l'avertiſſant de ſe défier de la Secte Presbyterienne, comme d'un ſerpent dont le venin étoit également dangereux à la Religion & à l'Etat.

Enfin un quatriéme moyen dont Jacques ſe ſervit à propos pour gagner & ſon Parlement & les Sectateurs de ſes Etats, fut de livrer de temps en temps les Catholiques à leur haine. On dit que ceux-ci lui en donnerent ſujet au commencement de ſon regne, par la conſpiration des poudres. On ne pouvoit aſſez punir un attentat ſi deteſtable. Tout le monde ne convient pas des circonſtances qu'on en publia. Ce qu'on a inventé de nos jours montre ce qu'on put inventer alors. Au moins ne pouvoit-on juſtement attribuer ce crime aux ſeuls Catholiques; puiſqu'un aſſez grand nombre de ceux qui en furent complices étoient Proteſtans, & que s'il y entra des Catholiques; les uns étoient des Prêtres, qui n'y avoient part que parce qu'ils étoient accuſez ſans preuve de l'avoir ſû par la Confeſſion; les autres étoient deux ou trois brouillons, ſuſcitez à ce que l'on croit par Cecil premier Miniſtre, pour attirer à l'Egliſe Romaine la perſecution qu'on lui fit. Quoi qu'il en ſoit, la plainte que le Roi alla faire à ſon Parlement de

cette

cette conſpiration, vraye ou fauſſe, eut plus de ſuccès pour lui gagner les affections de cette Aſſemblée, qu'il n'en eût oſé eſperer. Un Roi haï des Catholiques devint le Heros des Proteſtans, & une bataille gagnée par ſa prudence lui eût moins fait d'honneur auprès d'eux, que ce peril évité par hazard. Ce moyen de ſe faire aimer parut ſi heureux à ce Prince, qu'il en uſa ſouvent depuis; & il n'a pas été le dernier qui s'en ſoit utilement ſervi. Ceux qui ont gouverné après lui n'en ont gueres trouvé de meilleur pour amuſer le Parlement, quand ils l'ont craint, que de ſe plaindre des Catholiques, & de l'occuper à punir par de veritables ſupplices des conjurations chimeriques. 1618.

Le ſoin que prit Jacques d'abattre ces mêmes Catholiques en Irlande, fit redoubler aux Proteſtans les applaudiſſemens qu'ils lui donnoient. Il n'y eut pas de peine. Les Irlandois, dépourvûs des ſecours que les Eſpagnols leur avoient envoyez du temps de la Reine Elizabeth, étoient moins que jamais en état de réſiſter à une Puiſſance, qui avoit crû de la moitié. Ainſi cette affaire ne troubla pas le repos du paiſible Roi. Celle du Palatinat lui donna plus de mouvement, & l'alloit enfin engager malgré lui à prendre les armes, ſi la mort ne l'eut prévenu, ou plutôt ſi la voye de la negotiation, qui eſt toujours lente, & qu'il tenta d'abord pour tâcher d'éviter la guerre, ne lui eût donné le loiſir d'achever ſa carriere en paix.

Jacques n'avoit point encore mieux fait voir ſon humeur pacifique qu'en cette rencontre. Il avoit marié ſa Fille à Frederic Comte Palatin. Aprés la mort de l'Empereur Mathias, une Ligue de Proteſtans ayant offert à cet Electeur de l'élever ſur le trône de Boheme, il en conſulta ſon Beau-pere, qui en prévit les conſéquences pour ſon repos & pour celui de ſon Gendre. Il 1620.

1620. l'en dissuada autant qu'il pût : mais Frederic, qui le consultoit moins pour suivre ses conseils que pour lui demander son appui, ne laissa pas d'accepter l'offre que lui faisoient ses partisans, esperant que le Roi d'Angleterre ne l'abandonneroit pas au besoin. Il fut couronné: mais ce Couronnement fut l'unique fruit de sa Royauté. Une armée qu'il avoit levée ayant été défaite à Prague par celle de l'Empereur Ferdinand, & les forces du Roi Catholique étant entrées en même temps dans le Palatinat, ce Prince perdit non seulement l'Etat qu'il venoit d'acquerir, mais celui même qu'il avoit reçu de ses Ancêtres avec le titre d'Electeur, dont son Parent le Duc de Baviere fut investi par Ferdinand.

Quelque amour que le Beau-pere eût pour la paix, il fut sensible à la ruine de son Gendre, & ne put s'empêcher d'entrer dans les interêts d'une partie si considerable de sa Famille. Il y entra, mais selon son genie, par un long circuit de Traitez, dont il ne vit gueres plûtôt la fin que celle de sa vie. Comme Philippe III. Roi d'Espagne avoit pris l'affirmative pour la Maison d'Autriche, & qu'il pouvoit beaucoup dans l'affaire, Jacques lui fit proposer le mariage du Prince de Galles avec l'Infante Marie sa Fille, sans s'ouvrir neanmoins du motif qui le portoit à cette alliance. Philippe consulta Rome sur ce mariage, & en ayant reçu réponse, que le Pape y consentiroit, pourvû que la Religion y trouvât ses avantages, on entra en négotiation. On étoit presque convenu de tout, & l'on croyoit la conclusion de l'affaire si assurée, que le Prince d'Angleterre voulant montrer l'impatience qu'il en avoit, fit le voyage d'Espagne en personne. Une démarche si extraordinaire sembloit lui devoir applanir tout ce qui pouvoit rester de difficultez à l'accomplisse-

ment

ment de son mariage, & couper court aux longueurs ordinaires des Cours de Rome & de Madrit : mais toute la vivacité Angloise ne put échauffer le phlegme Espagnol, ni hâter la lenteur Italienne. Après un temps assez long employé en fêtes & en céremonies, le Duc de Buckingham, qui avoit soin de la conduite du Prince Anglois, s'étant brouillé avec le Comte Duc premier Ministre du Roi Catholique, on commença à se refroidir. Divers incidens augmenterent les mécontentemens de part & d'autre, & la proposition enfin que le Roi de la Grande Bretagne fit faire au Roi d'Espagne, pour l'engager à procurer la restitution du Palatinat, rompit tout à fait le Traité. Le Roi & le Prince d'Angleterre tournerent les yeux du côté de la France, & firent demander à Louis XIII. la Princesse Henriette sa Sœur, que le Prince épousa en effet.

1620. 1623. 1624.

Par cette rupture avec l'Espagne Jacques ne pouvoit plus éviter de prendre les armes contre la Maison d'Autriche ; il y étoit tout resolu, mais il étoit de la destinée de ce Roi pacifique de mourir en paix. Il cessa de vivre quand il voulut faire la guerre, le vingt-sixiéme jour de Mars de l'année mil six cens vingt-cinq, aimé des siens, regretté des étrangers, loüé par tous les Savans de l'Europe comme le protecteur des Lettres, pour lesquelles, si on en juge par les Ouvrages qu'on a de lui, on peut dire qu'il eut plûtôt de l'inclination qu'il n'en eut le bon goût, & que celui qui de son temps l'appelloit le Roi du Savoir, l'appelloit plûtôt ainsi parce qu'il étoit Roi, que parce qu'il étoit savant. Il seroit à souhaiter pour la gloire de ce Prince, qu'il eût poussé un peu moins loin les égards qu'il avoit pour les doctes. On ne peut lire, sans concevoir quelque indignation contre lui,

1625.

1625. la patience qu'il eut à souffrir l'insolence de Buchanan, qui osa lui dédier un Livre, où cet Auteur soûmet les Rois au jugement de leurs Sujets, & à des peines dont la plus severe n'est pas la déposition. Ce que cet Historien mercenaire écrit faussement touchant Marie Stuart, devoit trouver dans le cœur d'un Fils un peu plus de vivacité contre le calomniateur d'une Mere. La posterité, qui ne pardonne pas à Jacques d'en avoir manqué contre la Reine Elizabeth, malgré le grand intérêt qu'il avoit à ne la pas offenser, ne lui passera pas l'indulgence qu'il a euë pour un homme de rien, parce qu'il étoit homme d'esprit.

Du portrait que je viens de faire de ce premier Roi de la Maison d'Ecosse qui a gouverné l'Angleterre, on peut inferer deux choses. La premiere, que le talent qu'il eut de se donner la paix, resultoit presque également de ses bonnes & de ses mauvaises qualitez; de beaucoup d'équité, d'une grande moderation, d'un naturel doux, de bonnes mœurs; mais d'un esprit qui ne portoit gueres ni ses soins ni ses vûës au delà de lui-même, borné au present, abandonnant au temps la destinée de sa posterité; droit de son fond, mais aisé à plier, suivant la Religion qu'on lui contestoit le moins, quoi qu'il penchât vers la veritable; complaisant pour n'être pas contredit, timide à user des droits de la Royauté pour ne pas troubler le repos de son regne, & trouvant moins de peine à dissimuler une injure qu'à la venger. La seconde chose qu'on peut inferer de ce que j'ai dit de Jacques est qu'en se donnant la paix à lui-même, il laissa à Charles son Successeur les semences des fameuses discordes qui firent la revolution que j'écris; une guerre sans argent, un Parlement desaccoûtumé d'en donner, & trop maître



Tom. III. pag. 13.

maître de n'en donner pas; une Religion mal 1625.
d'accord avec elle-même, & des Sectes en mouvement pour la preference.

Les ennemis de Charles Premier ont dit qu'un Prince plus politique, moins gouverné, d'une conduite plus uniforme, moins facile & moins fier à contre-temps, plus prompt à prendre son parti auroit surmonté ces difficultez. Je croi qu'il est plus vrai de dire, qu'il les eût surmontées s'il eût été plus heureux, & qu'il fut de ceux dont les évenemens décident de la reputation. S'il eut des défauts, il eut des qualitez qui leur servoient de correctif; & s'il fit des fautes, il fit des choses qui les eussent reparées avec avantage, si la fortune, qui lui fut favorable en diverses rencontres, ne lui eût été infidelle dans toutes les actions décisives. On ne peut disconvenir qu'il n'eût de l'esprit, de la valeur, de la vertu. La maniere vive dont il fit la guerre, quaud il la fit par lui-même, & qu'il s'y fut déterminé; les frequentes batailles qu'il donna en personne, les victoires qu'il remporta, montrent qu'il savoit le mêtier, quoi qu'il ne l'aimât pas. Dans l'extremité où plus d'une fois il reduisit ses ennemis, une victoire de plus l'en eût rendu maître. Mais ce point de bonheur lui manqua toûjours, quelque effort qu'il fît pour l'atteindre. S'il l'eût atteint, on ne l'accuseroit, ni de s'être rendu necessaire une guerre qu'il fuyoit d'entreprendre, ni d'avoir fui de l'entreprendre après se l'être rendu necessaire: on le loüeroit de l'avoir bien faite, & cette guerre ayant été heureuse dans son succès, on oublieroit qu'elle auroit été peu prudente dans son origine, trop lente dans son commencement.

Pour déveloper avec quelque ordre les mal-

1625. heurs inouïs de ce Roi, & suivant la loi de l'Histoire, ne pas dissimuler les fautes qu'on dit y avoir contribué; il faut ajoûter aux principes de troubles, & de discordes domestiques que lui avoit laissé son Pere, un Favori envié & haï. Georges Villiers Duc de Buckingham, qui posseda successivement les bonnes graces du Pere & du Fils, étoit le Favori dont je parle. C'étoit un Seigneur plein de qualitez qui le rendoient aimable à ceux à qui il vouloit plaire, mais qui le rendoient encore plus insupportable à ceux qu'il ne se soucioit pas de fâcher. Il étoit bel homme, & homme d'esprit; né avec de l'élevation, des manieres fort nobles, & quand il vouloit fort gagnantes : mais imperieux, hautain, remuant; de ces Courtisans présomptueux, qui se croyent capables de tout parce qu'ils n'ont l'experience de rien, qui ne ménagent personne quand ils ont gagné ceux dont ils ont besoin, & qui sacrifient à leur ambition jusqu'aux intérêts de leur Maître.

Un Favori de ce caractére étoit tout propre à aliener les Anglois de leur nouveau Roi; & ce fut par là en effet que commença la fatale rupture de ce Prince avec ses Sujets. L'aversion qu'on avoit pour le Duc avoit moins éclatté durant le régne precedent, soit parce qu'on s'étoit accoûtumé à le souffrir, soit parce que le Parlement croyoit devoir cette complaisance à un vieux Roi, qui lui en rendoit beaucoup. Il fut même un temps que cette Assemblée fit à ce Seigneur de grands honneurs; croyant lui avoir obligation d'avoir rompu le mariage d'Espagne, que Jacques contre son ordinaire avoit entrepris malgré eux. Buckingham avoit eu l'adresse de leur persuader, que la déference qu'il avoit euë pour leurs sentimens l'avoit porté à la rupture d'une allian-

ce

ce qui leur déplaisoit, & dont ils avoient craint des suites funestes à la Religion Protestante. Mais par malheur les démélez de cet imperieux Favori avec Digby Comte de Bristol, Ambassadeur à la Cour d'Espagne au temps de la negociation, mirent au jour de fâcheux mysteres qui détromperent le Parlement. Le Duc étoit homme à avantures, & l'audace de ses desirs lui en attiroit souvent de mauvaises. Celle qu'il eut à l'occasion de la Duchesse d'Olivarez, à qui il avoit osé s'expliquer d'une passion qu'il avoit, ou qu'il feignoit d'avoir pour elle, lui coûta cher comme l'on sait. Le plus grand mal fut, que cette affaire contribua à rompre les mesures du Roi son maître pour le mariage du Prince. Digby avoit donné avis d'une conduite si peu convenable à un homme chargé du poids d'une telle negociation : Buckingham s'étoit vangé de lui en le faisant rappeller de son Ambassade. Le Comte avoit souffert l'injure pendant qu'il n'avoit pas trouvé le temps propre à en tirer raison : mais aussi-tôt que Jacques fut mórt, il prit occasion du changement de Maître pour attaquer le Favori, & l'accusa de divers crimes au premier Parlement que le Roi convoqua; entre autres d'avoir intrigué le mariage d'Espagne pour rétablir la Religion Catholique, bien éloigné de l'avoir rompu par zele pour la Protestante. Digby disoit vrai. Buckingham avoit toûjours eu du penchant pour la veritable croyance, malgré le déreglement de ses mœurs; & comme son Maître en avoit aussi, une de leurs vûës avoit été en negociant une alliance avec une Monarchie si Catholique, d'acheminer les affaires d'Angleterre à une entiere réünion avec Rome. Le Pape & le Prince s'étoient écrit à l'occasion de la dispense necessaire à ce mariage. Il n'en falloit pas tant à 1625.

Digby

1625. Digby pour accuser le Favori du crime de haute trahison devant le premier Parlement qui se tint sous le nouveau regne.

Le Roi ne s'attendoit à rien moins. Charles aimoit la paix comme Jacques, mais il étoit en âge de moins fuïr la guerre. Engagé de la faire à la Maison d'Austriche pour la restitution du Palatinat, il crut qu'il étoit de sa gloire de ne pas tarder à la déclarer aussi-tôt qu'il fut monté sur le trône, & qu'il eut achevé son mariage, que la mort du Roi son Pere avoit suspendu. Du vivant même de Jacques, le Parlement avoit promis l'argent necessaire à cette entreprise, mais on ne l'avoit point encore fait lever. Charles pressoit qu'on le fît & esperoit qu'aux premiers jours on lui assigneroit les fonds qui devoient produire les sommes promises; lorsqu'on lui signifia durement qu'il ne les falloit point attendre, jusqu'à ce que le Duc de Buckingham eût répondu aux accusations portées au Parlement contre lui. Un refus si brusque étonna le Prince, & encore plus le Favori. Celui-ci fit ce qu'il pût pour calmer les esprits, & usa même de l'industrie dont le feu Roi Jacques son Maître s'étoit si heureusement servi pour amuser le Parlement. Il s'y plaignit des Catholiques pour montrer qu'il ne les favorisoit pas, mais cela ne lui servit de rien. On persécuta les Catholiques, & on ne cessa pas de le poursuivre. La chose fut poussée si loin que le Roi fut obligé de casser le Parlement, avant que d'en avoir rien obtenu pour la guerre qu'il vouloit faire. Il la fit cependant à ses frais, & sur le credit de ses amis; mais il en eut un mauvais succès. Aiant commencé par l'Espagne à attaquer la Maison d'Austriche, & fait faire descente à Cadis, ses Troupes y furent fort maltraitées, & obligées de se retirer

après

après avoir perdu bien du monde, & encore plus de réputation.

Un pareil debut fit redoubler les murmures contre le Miniſtre, & commença à mal prévenir les eſprits pour le Souverain. Le Duc neanmoins ne perdit pas courage, & pour réparer cette diſgrace, il forma une ſeconde entrepriſe dont il crût le ſuccès ſi ſûr, qu'il voulut commander en perſonne l'armée qu'il y deſtina. Comme le Roi l'employoit à tout il l'avoit envoyé en France pour achever ſon mariage. Le Duc avoit paſſé en ce païs-ci pour un Courtiſan agréable : mais cela même avoit empêché qu'il n'y paſſât pour un Negociateur habile. Il y avoit échoüé pour y avoir voulu plaire, & ſes intrigues avec les Femmes lui avoient encore cette fois fait des affaires perſonnelles, fort préjudiciables aux publiques; outre qu'il étoit chargé d'une propoſition dans laquelle on ne donna point. C'étoit une Ligue contre la Maiſon d'Auſtriche, dont le Roi Jacques avoit autrefois fait inſinuer quelque projet. Le Cardinal de Richelieu, qui gouvernoit en ce temps-là en France, avoit trop d'ennemis au dedans pour s'en attirer du dehors. Menacé d'une guerre civile, il n'en avoit pas voulu entreprendre une étrangere. D'ailleurs quoique ce grand Politique eût dès lors formé le deſſein d'abaiſſer la Maiſon d'Auſtriche, il croyoit devoir commencer par ſoûmettre les Huguenots, encore puiſſans dans le Royaume, & il méditoit d'aſſieger la Rochelle. Ces raiſons l'ayant empêché d'entendre à la propoſition du Duc, le mariage, qui étoit trop avancé pour être rompu, s'étoit accompli, mais la Ligue ne s'étoit point faite. Le Negociateur en avoit conçu un tel dépit contre le Miniſtre, qu'il avoit pris de ſecretes liaiſons avec ſes ennemis pour le perdre; 1626.

1626. en lui fuſcitant du côté d'Angleterre la guerre étrangere qu'il craignoit, pendant que la cabale qui lui étoit oppoſée en France lui en ſuſcitoit une domeſtique. Le bruit des préparatifs que l'on fit quelque temps après pour le ſiege de la Rochelle, donna au Duc une belle occaſion pour exécuter ſon deſſein, & pour rétablir la réputation que ſon Maître & lui avoient perduë dans l'expédition de Cadis. Ce fut par ce motif que Charles fut embarqué dans cette guerre, malgré l'amitié & les complaiſances qu'il avoit pour la Reine ſa femme. Buckingham ayant gagné le Roi ne crût pas que le Parlement lui dût faire aucun embaras. Une guerre contre la France en faveur d'une Faction Proteſtante lui parut être une entrepriſe trop du goût de la Nation, pour lui laiſſer lieu de douter que le Parlement n'oubliât le chagrin qu'il avoit contre lui, afin de ne penſer qu'à trouver les fonds neceſſaires à cet armement. Plein de cette confiance, il commença par engager toûjours l'affaire. Il fit inſulter dans la Manche les vaiſſeaux des Marchands François, & ſous prétexte que les Catholiques venus de France à la ſuite de la Reine violoient les Loix d'Angleterre par zele pour leur Religion, il en fit renvoyer la plûpart.

Ce procedé violent fit en France l'effet qu'en
1627. attendoit le Duc. On ordonna des repreſailles ſur les Marchands Anglois, & le Roi irrité dépêcha le Maréchal de Baſſompierre, pour demander ſatisfaction de l'infraction qu'on venoit de faire aux clauſes du mariage de ſa Sœur. Le Duc, qui pendant ce temps-là avoit fait convoquer le Parlement, y croioit avoir le même ſuccès. Il ſe trompa. Quoi que l'Aſſemblée fut compoſée de Membres tout differens de ceux de l'autre, elle agit ſur les mêmes principes. Elle approu-

va

va la persecution qu'on avoit fait aux Catholiques, & refusa toûjours constamment l'argent qu'on lui demandoit pour la guerre, jusqu'à ce que le Duc eût répondu à tous les chefs de l'accusation qu'on avoit intentée contre lui. Cette obstination du Parlement à persecuter le Favori irrita de nouveau le Maître, & le porta à casser encore assez brusquement l'Assemblée, sauf à faire pour la seconde fois la guerre à ses dépens. Il ne la fit pas plus heureusement que la premiere. Le Duc, qui commandoit l'Armée, fut battu à l'Isle de Rhé, dont il s'étoit voulu saisir, & ne porta dans son pays, où il se retira après sa défaite, que des debris & de la honte. On peut s'imaginer de quels yeux le vit à son retour toute l'Angleterre: le Roi neanmoins n'en changeant point pour lui, ils resolurent ensemble de secourir la Rochelle, que Louïs XIII. assiegea l'année d'après. La Religion Protestante attaquée dans un de ses principaux boulevards, leur parut un motif puissant à proposer au Parlement d'Angleterre, pour en obtenir de l'argent. On l'assembla, & en effet on en obtint d'abord quelque chose: mais ce fut à des conditions très-onereuses par elles-mêmes, & très-funestes dans leurs suites; Charles ayant commencé dès lors à se dépouiller par condescendance des plus beaux droits de sa Couronne en faveur de ses ennemis, qui abusant de sa facilité, l'engagerent insensiblement à les rendre dépositaires du pouvoir suprême, qu'ils employerent à sa ruine, & à celle de sa Maison. Car ce fut à cette occasion, qu'on le fit consentir à la Loi que les Anglois appellent Petition de droit, portant entre autres points contraires à l'autorité monarchique, que le Roi n'a pas le pouvoir, ni de bannir, ni de faire mettre personne en pri-

1627.

1628.

prison, sans lui dire de quoi on l'accu-
1628. se.

Le Parlement ne s'en tint pas là. Après avoir donné ce frein au Maître, il tourna tête contre le Ministre, persistant toûjours à vouloir qu'il répondit devant l'Assemblée sur les choses dont on l'accusoit. On déclama hautement contre lui, & dans la chaleur on n'épargna pas le Prince. La Chambre Basse poussa l'insolence si loin, que l'Avocat du Roi ayant voulu le défendre, elle lui imposa silence. Cet emportement obligea Charles à casser encore ce Parlement. Il ne laissa pas de faire la guerre, mais toûjours avec le même succès. Les Anglois furent repoussez jusqu'à deux fois de devant la Rochelle. Buckingham n'y étant pas venu la premiere, se préparoit à commander la Flotte Angloise la seconde; lors qu'une espece de Fanatique nom-
1629. mé Felton l'assassina. La Flotte se mit cependant en mer, mais ce ne fut que pour être témoin de la reduction des rebelles, après avoir fait à plusieurs reprises d'inutiles efforts pour les secourir, & avoir été repoussée avec une perte & une confusion, qui attira contre le Roi même les plaintes qu'on avoit coûtume de faire tomber sur le Favori.

On se plaignoit de Charles, mais on ne le haïssoit pas encore, & il n'eut pas été impossible de rétablir la bonne intelligence entre ses Sujets & lui, si on eût usé d'un peu plus d'art & de menagement pour les ramener. Mais l'art & le menagement étoient des choses en ce temps-là peu connuës à la Cour d'Angleterre. Il y regnoit un esprit de hauteur, qu'on y crût pouvoit suivre avec d'autant moins de peril, qu'on fut vrai-
1630. semblablement trompé par une apparence de calme, que produisit en ce temps-là la paix qu'on fit avec la France, & peu après avec l'Espagne,

eu

en vertu de laquelle la restitution du Palatinat fut remise dans le train de negociation par où elle finit à Munster. La joye que causa la naissance d'un Prince de Galles en mil six cens trente, & trois ans après celle d'un Duc d'Yorck augmenta encore cette erreur. 1633.

Cependant quoi que rien n'éclatât, la cassation brusque de trois Parlemens consecutivement & coup sur coup, le décri des armes Angloises en trois expeditions malheureuses, étoient des playes dans le cœur de la Nation, qui ne se pouvoient guerir que par des remedes qu'on n'y apportoit point. Loin même de travailler à les guerir, on les irritoit au contraire par la resolution qu'on sembloit avoir prise de n'assembler plus de Parlement, de se passer de son secours; & encore plus par les moyens dont on se servoit pour y suppléer: le Roi faisant lever divers droits sur les forêts, sur les marchandises, sur les habitans des Villes maritimes, qu'il prétendoit être des droits attachez à sa Couronne & indépendants du Parlement, qui neanmoins lui étoient contestez, & pour lesquels il s'élevoit de temps en temps des seditions.

On étoit mécontent en Ecosse, comme on l'étoit en Angleterre. Outre qu'on y avoit refusé des Dignitez à quelques Grands, qui croyoient avoir droit d'y prétendre; pour augmenter les revenus du Roi, & pour se mettre plus en état de se passer du Parlement, on avoit retiré d'entre les mains d'un grand nombre de Seigneurs Ecossois les benefices qu'ils avoient usurpez sous la Regence du Comte de Mourray, quoi que le Parlement d'Ecosse les eût reünis à la Couronne incontinent après le schisme. Cette entreprise, bien que juste par rapport au Droit Protestant, si l'usurpation & le sacrilege peuvent jamais fonder

1633. der un droit, n'avoit pas laissé d'attirer à Charles le chagrin de la Noblesse Ecossoise, & de lui faire des ennemis secrets de la plûpart des Grands de ce Royaume.

1634. Les affaires de la Monarchie Britannique étoient dans cette situation délicate, lors que l'Archevêque de Cantorbery fit entrer le Roi dans une reformation de l'Eglise, qui ruina l'Eglise & la Monarchie. Depuis le Duc de Buckingham, personne n'avoit eu plus de credit sur l'esprit de Charles que ce Prelat. A regarder ses qualitez personnelles, nul autre ne le meritoit mieux. Guillaume Lawd, c'étoit son nom, étoit un homme dont on a dit qu'il ne devoit rien à sa naissance, & peu de chose à la fortune. C'est à dire que sa naissance étoit basse, & que quoi que sa fortune fût fort élevée, elle égaloit à peine son merite. L'esprit, la capacité, les mœurs étoient remarquables en ce personage. Ceux qui lui font justice conviennent que dans la mauvaise affaire qu'il entreprit, il ne manquoit pas de bonnes intentions. Il seroit difficile de dire, s'il eut une vertu assez pure pour être exempte de tout propre interêt, & si l'ambition de se voir Chef des Eglises Protestantes des trois Royaumes ne se mêla point aux motifs de Religion & de Politique, qui lui firent entreprendre la reünion de la Secte Presbyterienne à l'Episcopale. Il n'eut pas de peine à embarquer le Roi dans un dessein qui n'étoit déja que trop de son gout.

Charles étoit Theologien pour son malheur. Il avoit eu un Frere aîné, du vivant duquel le Roi son Pere l'avoit destiné à l'Eglise, & l'avoit fait étudier pour en faire un Archevêque de Cantorbery. Un Roi qui se mêle de Theologie se mêle d'ordinaire plus avant qu'il ne convient au bien de l'Etat dans les affaires de la Religion.

C'est

C'est ce qui arriva à Charles, qui se sentoit d'ailleurs porté à favoriser le dessein de l'Archevêque par l'aversion hereditaire qu'il avoit des Presbyteriens; n'ayant pas oublié les leçons que le Roi son pere lui avoit données là-dessus. Outre qu'il étoit fort prévenu en faveur de l'Episcopat, dont il regardoit le ministere comme essentiel à la Religion, & si necessaire à la Royauté, qu'il avoit coûtume de dire que les Evêques étoient son bras droit. A quoi l'on peut encore ajoûter, qu'à considerer l'entreprise par les maximes generales, rien ne paroissoit plus dans les regles de la bonne politique que cette reduction des deux Sectes en une; l'unité en matiere de Religion étant un des principaux fondemens de la sûreté des Etats. 1634.

Ce fut par ces divers motifs, que Charles se laissa engager à appuyer de l'autorité Royale les changemens que Lawd entreprit de faire dans la Religion Protestante en faveur des Episcopaux. J'ai déja dit qu'on en avoit fait de considerables en Ecosse durant le regne du Roi Jacques. Tout nouvellement encore on en venoit de faire en Angleterre, où l'Archevêque avoit ordonné que la table de la Communion, qui étoit au milieu de l'Eglise, fut portée au haut du Choeur, pour y être plus décemment, & même plus conformément à l'institution de la Reine Elizabeth. Ce changement, & d'autres semblables joints à quelques disputes assez vives touchant l'observation du Dimanche, & la maniere de prêcher la Prédestination au Peuple, avoient irrité les Puritains, dont quelques-uns avoient écrit non seulement contre ces innovations, mais contre les Evêques qui les faisoient. L'Archevêque de Cantorbery, qui avoit à sa disposition la plume des Docteurs & l'épée du Prince, fit faire des réponses aux libelles, 1635.

&

& dés châtimens aux Auteurs, qui arrêterent
1635. pour quelque temps la licence d'écrire. Pryn, Burton, & Bastwik, trois des plus celebres, eurent les oreilles coupées, & furent envoyez en prison. Mais si cette severité contint un peu les Ecrivains, elle aigrit beaucoup toute la Secte.

Il est dangereux de pousser l'autorité jusqu'à un certain point. Plus on a été long temps docile par crainte, plus on est prêt à secoüer le joug par dépit & par desespoir. Les Puritains avoient souffert les diverses atteintes qu'on avoit données à leur Secte, impatiemment à la verité, mais au moins sans revolte ouverte. La resolution qu'on prit au temps dont je parle d'executer le dessein du Roi Jacques touchant l'uniformité des prieres publiques, & d'introduire en Ecosse la Liturgie Anglicane, causa un soulevement parmi les Sectaires de l'un & de l'autre Royaume, qui se communiqua dans la suite à tous les Corps de la Republique, & fut proprement la cause prochaine de la Revolution que j'écris.

1636. De tout temps cette Liturgie avoit choqué les Calvinistes, ennemis des ceremonies, qu'ils prétendent être contraires à la pureté du culte de Dieu, & à l'esprit de l'Evangile. Dès le regne d'Edoüard VI. depuis même que le Duc de Sommerset, qui fut le premier Auteur de ce Livre, l'eut fait approuver par le Parlement en l'année mil six cens quarante-neuf, Bucer étant passé en Angleterre à l'invitation de Cranmer, & ayant écrit à Calvin l'état où il y trouvoit la reforme, cet Heresiarque se plaignit qu'on avoit laissé toute la Messe dans la Liturgie Anglicane, & avertit Bucer de se défaire de la condescendance dont il avoit usé jusques-là dans la reformation des Eglises. On déféra tant à Calvin, qu'on

qu'on ôta de la Liturgie la plûpart des choses qui lui déplaisoient, & le Parlement de l'année mil cinq cens cinquante-deux en approuva le retranchement. Elizabeth, qui aimoit les ceremonies, rétablit celles que les Calvinistes avoient fait retrancher sous Edoüard, & le Parlement s'accommodant de toute Religion hors de la veritable, confirma aussi aisément ce troisiéme changement que les deux premiers. Les Calvinistes firent grand bruit, mais comme ils étoient encore foibles en Angleterre, & qu'ils avoient besoin de la Reine pour les appuyer en Ecosse, on eut peu d'égard à leurs plaintes. Jacques ayant succedé à Elizabeth, comme il avoit été élevé parmi les Puritains d'Ecosse, ils crurent qu'il leur seroit favorable en Angleterre, & lui représenterent leurs griefs contre la Liturgie Anglicane. A force de l'importuner, ils en obtinrent l'an mil six cens trois le changement de quelques termes qui les effarouchoient davantage: mais ce fut tout. Depuis ce temps-là ce Prince étant entré dans tous les sentimens des Evêques & de la Secte Episcopale, les Presbyteriens eurent entre autres chagrins, celui de voir la Liturgie Anglicane s'éloigner tous les jours de plus en plus de l'esprit Puritain par l'augmentation des ceremonies, sur tout sous le regne de Charles, & depuis que l'on eut fait Lawd Archevêque de Cantorbery. On s'en étoit tenu aux murmures pendant que ces institutions s'étoient bornées à l'Angleterre, où la Secte Presbyterienne n'étoit pas la Religion du païs: mais on ne garda plus de mesures quand on eut appris que le Roi & l'Archevêque, plus hardis que n'avoit été le Roi Jacques, non seulement vouloient introduire cette même Liturgie en Ecosse, mais qu'ils avoient fait inserer dans les exem- 1636.

1636. plaires qu'ils y envoyoient, des choses qui la rendoient encore plus conforme à la Messe de l'Eglise Romaine.

En effet afin d'adoucir cette Liturgie au corps de la Nation Ecossoise jalouse de son indépendance, on voulut que celle dont on useroit en Ecosse differât en quelque chose de celle dont on se servoit en Angleterre, & qu'elle fût même dressée par les Evêques Ecossois. Néanmoins comme elle ne le fut que par la direction de l'Archevêque de Cantorbery, la diversité qu'on y mit n'adoucit pas la Nation. [illegible] acheva d'aigrir la Secte; cette copie de la Liturgie Anglicane paroissant, comme je le viens de dire, encore plus semblable à la Messe que l'original.

1637. Ce fut au mois de Juillet de l'année mil six cens trente-sept, que ce soulévement éclata. Il y avoit déja quelque temps, que le Roi avoit fait approuver dans son Conseil d'Etat en Ecosse la Liturgie dont nous parlons. L'Edit en avoit été publié dans la Capitale du Royaume, sans que personne eût paru prendre feu pour y former opposition: mais c'étoit de ces feux cachez, qui s'allumant sans qu'on s'en apperçoive en des lieux couverts & obscurs, causent des incendies d'autant moins aisez à éteindre, qu'ils ont fait plus de progrès avant qu'on s'en soit apperçu. Sous ce masque de soûmission apparente la revolte s'insinuoit dans les esprits; les Ministres l'y souffloient de toutes parts, & l'y ayant allumée durant quelques mois avec un secret & un artifice, qui leur donna moyen de la rendre forte & vive dès sa naissance, elle éclata avec fureur un Dimanche qu'on avoit destiné à la lecture de la nouvelle Liturgie. L'Evêque d'Edimbourg y pensa perir. Les Comtes de Weims & de Roxbourg eurent peine

ne à empêcher qu'on ne les lapidât, & qu'on ne les déchirât en pieces. Les Seigneurs du Conseil d'Etat ayant néanmoins un peu calmé ce premier mouvement du Peuple, en faisant suspendre l'usage des nouvelles ceremonies, on convint qu'on avertiroit la Cour des mauvais effets qu'en avoit produit la publication. 1637.

La hauteur avec laquelle la Cour répondit au Conseil, les menaces qu'elle fit faire aux mutins, les châtimens dont elle punit en particulier Edimbourg, auroient peut-être épouvanté les Ministres & le Peuple rebelle, si d'un côté la Noblesse mécontente ne se fût venu joindre à eux, & si de l'autre les Puritains d'Angleterre ne leur eussent fait esperer un grand appui de leur credit. Ils en avoient plus qu'on ne pensoit. Insensiblement cette Secte étoit devenuë presque aussi redoutable en Angleterre qu'en Ecosse, sans qu'on s'en fût apperçu. Elle s'étoit introduite dans le Royaume sous le regne d'Elizabeth, lors que la Reine Marie étant morte, les Prédicans qu'elle avoit exilez revenant de Geneve & d'autres lieux infectez du Calvinisme, l'apporterent dans leur païs. La profession qu'ils faisoient de vivre selon la pure parole de Dieu, qui leur acquit le nom de Puritains; le desinteressement qu'ils affectoient, l'aversion qu'ils témoignoient avoir pour l'éclat où vivoient les Evêques, l'esprit de liberté dont ils se glorifioient & qu'ils inspiroient au Peuple, imposerent à beaucoup de gens; qui determinez à la nouveauté, ou encore incertains du parti qu'ils devoient prendre parmi tant d'erreurs, trouverent celles de cette Secte plus à leur goût que celles des autres. Elizabeth, qui dans ces commencemens se mettoit peu en peine de quelle Religion l'on fût, pourvû qu'on ne fût

1637. pas Catholique, laissa établir les Calvinistes, & ne leur fit point d'embarras. Ils lui en firent eux beaucoup, par l'opposition qu'ils témoignerent aux ceremonies de l'Eglise Anglicane. Elle s'en plaignit quelquefois assez aigrement, disant qu'elle savoit bien ce qui pouvoit contenter les Catholiques, mais que les Puritains la mettoient à bout. Elle fit même de temps en temps des Loix assez séveres contre eux. Neanmoins comme cette Reine fut toûjours assez maîtresse pour ne les pas beaucoup craindre, elle ne leur fit jamais grand mal. Jacques les traita à peu près de même: & quoi qu'il prévît bien qu'un jour ils feroient en état de nuire; pour ne pas troubler son propre repos, il ne les inquieta pas, se contentant de les faire connoître à son Fils, & lui recommandant de les exterminer, pendant qu'il souffroit qu'ils se multipliassent. Il croyoit qu'il seroit encore temps sous le regne de son Successeur de les attaquer, & de ruiner leur Secte. Charles le croyoit aussi, mais il y fut trompé, & pensant n'avoir à dompter que les Presbyteriens d'Ecosse, il les trouva appuyez de ceux d'Angleterre, qui commençoient à faire un parti redoutable à l'autorité Royale, par le grand nombre non seulement de Peuple, mais même de gens de qualité qui suivoient en secret leur Secte, ou par profession, ou par faction. Ils n'étoient point encore assez prêts à lever le masque au temps dont je parle: il leur falloit du loisir pour unir leurs forces. Ainsi ils ne purent faire autre chose, que d'encourager leurs Freres d'Ecosse à tenir ferme dans leur revolte; en leur faisant esperer un secours d'autant plus considerable du côté d'Angleterre, que la Nation, de longue-main mécontente de la Cour aussi bien que la Secte, paroissoit en disposition d'embrasser la pre-

premiere occaſion qui ſe preſenteroit de remuer. 1637.

Les Ecoſſois ſe ſentant donc ſoûtenus par tant d'endroits, mépriſerent les menaces du Prince, & les remontrances de ſes Officiers. On n'eut pas plûtôt reçu la réponſe de la Cour, que mille voix confuſes s'éleverent, criant que tout étoit perdu, que le Roi non content d'avoir ôté aux deux Nations la liberté & les biens, vouloit étendre ſon joug juſques ſur les conſciences, & changer entierement la Religion.

Ces plaintes n'euſſent pas ému tout le monde, & n'auroient pas encore rendu le gouvernement aſſez odieux au gré des mécontens, ſi on n'y eût ajoûté que le Roi alloit le grand chemin au Papiſme, & y vouloit rengager ſes Peuples. Rien n'étoit plus faux que ce bruit. Charles étoit Proteſtant d'inclination, & n'aima jamais les Catholiques: mais ce même bruit, quoi que faux, avoit des apparences de verité qui le firent aiſément croire. On doit à la Reine la juſtice de dire, qu'elle eut toute ſa vie un vrai zele pour le rétabliſſement de la Foi Catholique en Angleterre, & pour la gloire du Roi ſon Mari: mais on ne peut diſſimuler, qu'elle exerçoit quelquefois ce zele avec un peu plus de hauteur que le temps ne le comportoit. Pleine de cet eſprit qu'inſpire le ſang de ces Monarques abſolus, à qui leurs Sujets ne demandent point d'autre raiſon de leurs volontez que leurs volontez mêmes, elle ne penſoit pas aſſez qu'elle regnoit dans un païs, où les plus ſolides raiſons ne font pas toûjours entrer les Peuples dans les ſentimens de ceux qui les gouvernent. Une autorité ſi limitée, & dont on ne peut uſer qu'avec art, paroiſſoit à la Reine une ſervitude, dont elle fit tous ſes efforts pour dé-

1637. délivrer le Roi ſon mari, & pour s'en affranchir elle-même. Ainſi ſans beaucoup ménager la délicateſſe de la Nation, elle eut toûjours auprès d'elle un Nonce du Pape, dont perſonne de la Cour n'ignoroit ni le caractere ni les fonctions. Elle entretenoit des liaiſons avec les Seigneurs Catholiques, qu'elle ne ſe donnoit pas grand ſoin de cacher. Elle prenoit avec éclat, & quelquefois avec aigreur, l'affirmative pour tout ce qui regardoit l'Egliſe; & comme elle avoit autour d'elle un grand nombre d'Eccleſiaſtiques qu'on lui avoit rendus par la paix, en quelques-uns deſquels la prudence n'égaloit pas toûjours la pieté, elle avoit ſouvent des affaires avec les Proteſtans zelez, dans leſquelles le Roi, qui l'aimoit, la laiſſoit faire, & la ſoûtenoit même quand elle l'exigeoit de lui. Cette conduite de Charles à l'égard de la Reine l'avoit déja fait ſoupçonner de n'être pas trop bon Proteſtant, quelque choſe qu'il fît pour le paroître; lors que le zele qu'il témoigna pour l'entrepriſe de l'Archevêque augmentant encore ce ſoupçon, donna lieu à ſes ennemis de publier qu'il étoit Catholique, & que de concert avec ce Prelat, il travailloit à reünir l'Angleterre avec le Saint Siege. Le procedé de Lawd étoit tel, qu'il rendoit ces ombrages probables.

Je ne ſai où l'Abbé Siri a pris ce qu'il dit contre toute apparence des intrigues de cet Evêque avec le Cardinal Barberin, pour mettre à prix ſa converſion. Cet Ecrivain n'eſt pas toûjours un Guide bien ſûr à ſuivre dans l'Hiſtoire. Tout le monde convient aujourd'hui, que Lawd étoit comme le Roi ſon Maître un Proteſtant zelé pour ſa Secte; mais on avoit ſujet alors de n'en pas juger tout-à-fait ainſi, par l'attachement que ce Prelat avoit pour les ceremonies, par le conſeil qu'il donnoit aux Etudians de

de lire les Peres plûtôt que les Theologiens Protestans, par le refus qu'il avoit fait de recevoir le Synode de Dordrecht, & plus encore que par tout cela, par la conduite que gardoit en Irlande Thomas Wentworth Comte de Strafford, étroitement lié avec lui, & le confident de tous ses desseins. Ce Comte étoit un homme habile & d'un courage fort élevé. Le Roi même nous en a laissé le portrait dans un Livre où il fait le sien. Là ce Prince nous le dépeint comme un esprit du premier ordre, dont l'admirable capacité, ce sont les termes du Roi même, pouvoit donner à un Souverain plus d'apprehension que de honte de l'employer dans les grandes affaires; ayant ces qualitez superieures qui font beaucoup oser & beaucoup faire à ceux dont le bonheur accompagne les projets, & en qui la fortune favorise le merite. Il avoit été fort Parlementaire lors qu'il n'étoit que le Chevalier Wentworth: le Roi l'avoit gagné en le faisant Comte; & comme ce nouveau Comte devoit son élevation à l'Archevêque, il s'étoit tout-à-fait attaché à lui. Ce Prelat lui avoit fait donner la Vice-Royauté d'Irlande dans la vûë qu'il appuyeroit ses desseins, & ç'avoit été dans la même vûë, que ce Seigneur prévoyant bien que Lawd alloit attirer au Roi les Presbyteriens sur les bras, avoit levé une armée dans cette Isle pour maintenir l'autorité Royale, & quoi qu'il fût Protestant comme son Maître & son ami, il avoit fait l'honneur aux Catholiques de les croire mieux disposez envers leur Prince que les autres; de sorte qu'il en avoit composé son armée. 1637.

Il n'en falloit pas tant aux rebelles, pour rendre la cause des Presbyteriens commune à tous les Protestans zelez, & faire entrer dans leur cabale ceux mêmes qui n'étoient pas de leur

Secte. Ainsi le parti se fortifiant tous les jours
1637. de plus en plus, on continua de cabaler en Angleterre jusqu'à ce qu'on fût en état d'éclater, & on éclata de nouveau en Ecosse avec plus de fureur que la premiere fois.

Les Historiens Anglois se plaignent que ce nouveau feu fut fomenté par des puissances étrangeres, & en accusent en particulier le Cardinal de Richelieu. La fidelité historique ne permet pas de dissimuler, que dans la Revolution que j'écris la France prêta quelquefois la main au parti le moins équitable. Je pourrois sans aucun préjudice de la reputation de nos Rois, abandonner leurs Ministres à la censure des Historiens de de-là la mer. La confiance que Louïs XIII. avoit en la vaste capacité du Cardinal de Richelieu a dû persuader toute l'Europe, que ce Prince eut très-peu de part aux choses que fit son Ministre pour appuyer le soulevement des Ecossois contre Charles I. Le bas âge de Louïs XIV. lors que le Cardinal Mazarin traita avec le Protecteur au préjudice de Charles II. suffit pour disculper ce Prince de ce qu'il y eut d'odieux dans ce Traité. La conduite du Pere & du Fils envers la Maison d'Angleterre depuis la mort de ces deux hommes, ne laisse aucun lieu de douter de la droiture de leurs intentions. Nos Maîtres justifiez sur ce point, la Nation prend mediocrement part à ce qui touche les Ministres. Mais comme l'Histoire est un Tribunal, où tout le monde a droit d'attendre qu'on lui fasse une exacte justice, elle ne doit pas supprimer, comme font les Auteurs Anglois, les raisons qui obligerent ces deux grands Politiques à n'être pas toûjours favorables au parti des Rois d'Angleterre. Je parlerai en son temps du second, il faut parler ici du premier.

J'omets le souvenir recent de l'affaire de Rhé

& de

&, de la Rochelle, où le Cardinal de Richelieu étant sur le point d'éteindre les restes d'une puissante faction qui divisoit depuis si long-temps la France, avoit trouvé les armes Angloises si mal-à propos en son chemin. Quelque chose de plus nouveau avoit irrité ce Ministre. En l'année mil six cens trente-sept, le Cardinal & le Prince d'Orange avoient resolu d'attaquer les Places maritimes de Flandres de la domination d'Espagne, & leur dessein étoit d'assieger Gravelines & Dunkerque en même-temps. Pour faciliter ce projet ils étoient convenus que le Cardinal obtiendroit du Roi d'Angleterre qu'il gardât la neutralité, sans quoi ils jugeoient bien que la chose ne reüssiroit pas aisément. Le Cardinal savoit assez la situation des affaires de de-là la mer, pour se flater que Charles seroit bien-aise de s'attacher encore plus étroitement la France par une complaisance qui ne lui coûtoit rien. Dans cette esperance il dépêcha au mois de Novembre le Comte d'Estrades, avec ordre de s'adresser à la Reine de la Grande Bretagne, & de tâcher de se bien mettre dans l'esprit de cette Princesse, avec qui on l'avoit brouillé, afin qu'elle employât son credit pour obtenir du Roi son Mari qu'il continuât à demeurer neutre: en lui insinuant que dans les troubles dont ses Etats étoient menacez il trouveroit la France au besoin. Le Roi & la Reine reçurent cette proposition avec une égale fierté. La Reine parla neanmoins au Roi, mais il lui répondit avec hauteur, qu'il n'étoit ni de son honneur ni de son interêt d'accorder la neutralité qu'on lui demandoit, qu'il n'avoit besoin de personne pour ranger ses Sujets à leur devoir, & que pour secourir les Places de Flandres, il tiendroit une Flote prête aux Dunes avec quinze mille hommes de débarquement. La Reine rapporta au Comte cette fiere réponse, 1637.

1637. & y ajoûta, que pour ce qui regardoit la personne du Cardinal, elle savoit ses intentions, qu'il n'étoit pas de ses amis, & qu'elle n'attendoit rien de lui.

On peut s'imaginer quel effet fit dans l'esprit d'un Ministre tout-puissant un tel refus & un tel mépris. Le malheur de la Cour d'Angleterre voulut qu'il trouva bien-tôt l'occasion de s'en ressentir. Il y avoit à Londres deux Ecossois dans le temps que le Comte d'Estrades y étoit, lesquels s'étant ouverts à lui de l'état de leur païs, & de la disposition turbulente où ils y avoient laissé les esprits, lui firent naître la pensée d'écrire cette avanture au Cardinal dans les mêmes Lettres où il lui rendoit compte du mauvais succès de sa negotiation. Une occasion d'occuper chez soi un Prince qui menaçoit la France ne parut pas à negliger à un Ministre vigilant. Aussi n'y perdit-il point de temps. Il répondit au Comte d'Estrades, qu'il étoit bien aise d'avoir découvert les sentimens de la Cour d'Angleterre, qu'elle l'eût fort embarassé si elle les eût mieux su cacher, & que puisqu'on les avoit découverts il en falloit profiter; qu'il sondât les deux Ecossois dont il lui parloit, qu'aussi-tôt qu'on auroit lié avec eux, il envertoit à Edimbourg un Prêtre du païs nommé Chamberlaine, son domestique & homme affidé, qui les y attendroit, & agiroit sous leur direction pour les interêts communs des deux Nations: ajoûtant qu'on verroit bien-tôt qu'il n'étoit pas un homme à mépriser, qu'avant que l'année fût passée le Roi & la Reine d'Angleterre seroient fâchez d'avoir rejetté ses offres. Je ne sai s'il devina juste quant au repentir du Roi & de la Reine d'Angleterre: ils ne parurent pas sentir si-tôt leur mal, mais ce mal n'en devint que plus grand, & moins capable de remede. Les intrigues du Cardinal fomen-

menterent les mouvemens des rebelles d'Ecosse, 1637.
des plus hardis desquels il se fit un corps, qui malgré les défenses des Magistrats, malgré les soins des Officiers du Roi, s'assembla en divers endroits, & se rendit si redoutable, qu'il ne parut plus personne pour s'oposer à ce torrent.

Charles leur fit signifier divers ordres, de se séparer, de se retirer, de se soûmettre à leurs Evêques: déclarant que ces Prelats n'avoient rien fait en publiant la Liturgie, que ce qu'il leur avoit fait faire. Le Comte de Tranquaire entre autres les alla trouver à Sterlin, où ils se tenoient assemblez, pour les exhorter de la part du Roi à rentrer dans la soûmission : mais au lieu de les persuader, il ne fit que les irriter davantage; de sorte que ne s'en tenant plus à demander l'abolition de la nouvelle Liturgie, ils firent une protestation contre les cinq articles du Synode de Perth, le Tribunal de la Haute Commission, le Livre des Canons, & l'Episcopat même. Non contens de cela, pendant que le Comte retournoit informer le Roi de l'état où étoient les choses, ils se rendirent à Edimbourg, où ils firent cette Ligue fameuse, qu'ils appellerent le *Convenant*; comme qui diroit la convention, ou le pact de Dieu avec son Eglise, sur le modele de celui qu'il fit autrefois avec son Peuple, & les descendans d'Abraham. C'est la comparaison qu'ils en firent : tant l'hypocrisie est hardie à donner les dehors les plus saints aux intentions les plus perverses. On entroit dans ce Convenant en signant un acte qui contenoit trois points. Le premier étoit le renouvellement d'une confession de foi, dressée l'an mil cinq cens quatre-vingts contre la doctrine de l'Eglise Romaine. Le second contenoit un ramas d'Ordonnances du Parlement d'Ecosse pour le maintien de la Reforme. Le troisiéme

1637. consistoit dans un engagement à rejetter les nouvelles manieres d'administrer les Sacremens, le gouvernement des Evêques, les ceremonies introduites depuis quelque temps dans le service; à défendre la personne du Roi autant qu'il défendroit la Religion, à se soûtenir les uns les autres contre tous ceux qui altereroient la reformation reçuë par leurs Peres; & pour honorer par leur conduite cette même reformation, à reformer chacun leur vie, & les mœurs de ceux qui dépendoient d'eux.

1638. Un procedé si séditieux meritoit un prompt châtiment : mais outre que Charles avoit beaucoup de cette bonté naturelle aux Stuarts, il avoit ce défaut personnel, de ne prendre jamais le parti d'une extremité necessaire, qu'il n'eût auparavant essaié beaucoup de temperamens inutiles. De plus il n'avoit point d'argent. Car n'en recevant point du Parlement d'Angleterre, qu'il n'assembloit plus depuis long temps, il ne lui en venoit que fort peu d'ailleurs, & encore lui contestoit-on les sources d'où il le tiroit. Ainsi partie par temperament, & partie par necessité, après avoir balancé quelque temps entre pousser les rebelles ou les contenter, Charles prit le parti de tenter toutes les voyes de condescendance pour les ramener doucement à la soumission. Dans cette vûë, il leur envoya le Marquis d'Hamilton, homme accort & agréable à la Nation, où il tenoit un fort grand rang. Ce Seigneur n'omit rien pour les gagner; & comme le Roi le desiroit autant que lui, il n'y a rien à quoi on ne se relâchât pour les obliger à renoncer à leur scandaleux Convenant. La Liturgie, le Livre des Canons, les cinq articles du Synode de Perth, le Tribunal de la Haute Commission furent sacrifiez à la paix. Charles poussa l'indulgence si loin, que plusieurs des

Con-

Confederez, c'est ainsi que l'on appelloit ceux 1638.
qui avoient signé la Ligue, s'en départirent, & signerent un autre acte qu'on nomma le Convenant du Roi. Ce Convenant eut peu de suite. Ainsi le premier prévalant toûjours, on demanda pour darniere marque de la condescendance du Roi un Synode National. Charles leur en accorda un qui fut celebré à Glascow le vingt-uniéme de Novembre de l'année mil six cens trente-huit: mais ce ne fut que pour y prendre malgré le Marquis d'Hamilton, qui y presidoit de la part du Roi, des resolutions encore plus contraires à l'autorité souveraine que celles qu'on avoit déja prises. Car ce fut là que l'on resolut l'entiere abolition de l'Episcopat, qui étoit de tous les points contestez le plus desagreable au Roi.

Charles voiant que la douceur ne faisoit qu'augmenter l'insolence & l'opiniâtreté des Confederez, resolut enfin d'emploier la force pour les soûmettre à l'autorité. Resolu de prendre les armes, il chercha de l'argent dans la bourse de ses amis; persistant dans sa resolution de n'assembler point le Parlement d'Angleterre. Il eut sujet d'être content du zele de ses serviteurs en cette importante occasion. L'Archevêque de Cantorbery & la plûpart de ses Confreres plus interessez que les autres dans le succès de cette guerre, qu'on appelloit la Guerre des Evêques, donnerent liberalement. Le Vice Roi d'Irlande donna aussi beaucoup: mais personne ne procura de plus grands secours au Roi que la Reine; cette Princesse aiant engagé les Catholiques à fournir la plus grande partie des sommes qui furent employées à cet armement. Quand Charles eut de l'argent il leva des troupes, & leur donna rendez-vous à Yorck,
où il se rendit au mois d'Avril de l'année mil six 1639.
cens trente-neuf, après avoir envoié sa Flotte

1639. ſous le commandement d'Hamilton croiſer ſur les Côtes d'Ecoſſe.

Les Rebelles de leur côté ne manquerent ni d'aſſiſtance ni de courage pour ſe défendre. Alexandre Leſlé, Capitaine qui avoit appris le métier ſous le grand Guſtave Roi de Suede, avoit été un des auteurs de la Ligue & du Convenant. Le refus qu'on lui avoit fait d'une dignité qu'il avoit demandée l'avoit jetté dans ce parti, où ayant acquis du crédit, il en devint un des principaux Chefs, & fut choiſi pour General des troupes qu'on oppoſa au Roi.

On marcha de part & d'autre avec aſſez d'ardeur juſqu'à ce qu'on fût en preſence : mais dès que les armées furent en vûë, tant de raiſons ſe preſenterent à l'un & à l'autre parti de préferer la paix à la guerre, que l'on écouta volontiers ceux qui s'entremirent de traiter d'accommodement. Le Roi & les Confederez s'y trouvoient également diſpoſez, mais par des motifs differens. Le Roi vouloit la paix, parce qu'il l'aimoit ; les Confederez la vouloient, parce qu'ils eſperoient en tirer ſans riſque tout le fruit que leur auroit produit la guerre, par le moien des partiſans ſecrets qu'ils avoient à la ſuite du Roi, & dont ce Prince mal averti ſe ſervoit même pour la traiter. En effet ces Agens perfides, Presbyteriens la plûpart, ne voiant pas encore leur cabale en état de vaincre aſſez ſûrement, craignirent que ſi Charles vainquoit, l'appui des Ecoſſois leur manquant, ils ne tombaſſent tout à coup, & ne demeuraſſent expoſez à tout le chagrin que ce Prince témoignoit avoir contre leur Secte, aux perſecutions de l'Archevêque, & aux inſultes des Epiſcopaux. Ce fut ſans doute dans cette vûë, qu'abuſant de l'inclination que le Roi montroit pour la paix, ils firent ce Traité captieux, dont les parties méconnurent

les

les articles quand on les donna au public ; où Charles acheta quelque encens & quelques soûmissions apparentes, par la liberté de tout faire & de tout oser contre son service qu'il accorda aux Confederez, en leur accordant un Synode libre, & un Parlement pour en confirmer les Decrets. 1639.

Ce mauvais Traité ayant été conclu vers le milieu du mois de Juin, & les troupes étant congediées, le Roi s'en retourna à Londres ; pendant que le Comte de Tranquaire alla de sa part présider au Synode, qui se tint au mois d'Août à Edimbourg, & au Parlement qui le suivit de près. A peine Charles fut de retour, que l'Archevêque de Cantorbery & ceux de cette faction lui firent ouvrir les yeux. Il vit les pieges qu'on lui avoit tendus, & en fut d'autant plus convaincu, que le Synode d'Edimbourg ne fit que confirmer celui de Glaskow, & abusant, pour oser encore plus, de la liberté qui lui étoit accordée, fit un Decret pour obliger toute la Nation à signer le Convenant. Sur ces entrefaites parut un Ecrit imprimé par ordre des Confederez, contenant les articles de la paix, lequel étant apporté au Roi, ce Prince protesta hautement que ces articles étoient changez, & ordonna qu'on fît brûler l'Ecrit par la main du Bourreau. Le Parlement d'Ecosse étoit assemblé, lors que cette nouvelle aigreur éclata. Il s'en plaignit, & commençoit à remuer beaucoup d'autres choses ; mais le Roi ne lui en donna pas le loisir, ayant mandé à son Commissaire de casser de sa part le Parlement.

Personne ne douta que ces mécontentemens mutuels ne fissent bien-tôt renaître la guerre. En effet Charles y étoit résolu, & croioit avoir tout sujet d'en esperer un bon succés. L'Archevêque de Cantorbery & le Comte de Strafford son ami avoient mis les choses en état de le rendre

dre

1639. dre redoutable à ses ennemis. Outre une grosse somme d'argent, que ce Vice-Roi avoit obtenuë du Parlement d'Irlande qu'il avoit convoqué, il avoit fait condescendre le Roi, que l'armée de Catholiques qu'il entretenoit pour son service, & qui étoient les seules troupes dont ce Prince se pût répondre, le suivît dans cette expedition. De plus Charles, par une rencontre que le hazard lui avoit fait naître, avoit un moien qui lui paroissoit sûr de mettre les Anglois dans son parti, d'assembler sans crainte le Parlement d'Angleterre, & d'en tirer de grands secours. Ce moien étoit une Lettre des Confederez au Roi de France, par laquelle ils lui demandoient, selon l'ancienne amitié des deux Nations, sa protection & son secours pour défendre leurs Loix & leur liberté contre ceux qui les opprimoient. Cette Lettre étoit tombée entre les mains du Roi, & se trouvant signée entre autres du Comte de Lowdun Député d'Ecosse, & du Comte de Dunferlin qui se trouvoit alors à Londres, ces deux Comtes furent mis dans la Tour, la Lettre fut produite au Parlement, que le Roi assembla au mois d'Avril de l'année mil six cens quarante.

1640. Charles ne doutoit point qu'un tel commerce avec une Puissance étrangere, & sur tout avec la France, ne dût paroître au Parlement un crime des plus irremissibles. Il l'exaggera éloquemment, & en aiant conclu la necessité de la guerre, il demanda pour en faire les frais l'assistance de l'Assemblée; offrant même de l'acheter par une renonciation authentique aux droits maritimes qu'on lui contestoit. Le Roi n'eut pas fini de parler, qu'il s'apperçut à la contenance de ceux qui l'avoient écouté, qu'il ne les avoit pas persuadez. Le Parlement ne se démentit point de l'opposition qu'il avoit toûjours euë aux volontez de Charles. La Lettre produite fit peu d'im-

d'impression, & le Comte de Lowdun justifia 1640.
même si plausiblement les Confederez par l'explication qu'il y donna, & par les preuves qu'il apporta qu'elle n'avoit point été envoyée, que la chose tomba tout à coup & qu'on n'en parla plus depuis. A l'égard de la guerre d'Ecosse, le Parlement déclara que l'Anglet[illegible]e ne la regardoit point comme une affaire q[illegible] interessât les Anglois, mais plûtôt comme une entreprise sur la liberté d'une Nation amie, & étroitement unie à la leur, pour venir apparemment de l'une à l'autre; que pour ce qui concernoit l'offre que le Roi faisoit de renoncer aux droits qu'il levoit dans les Ports de mer moyennant de l'argent comptant, il paroissoit extraordinaire, qu'il voulût faire acheter à ses Peuples ce qu'il avoit usurpé sur eux. Tout cela disposoit à un refus : on ne l'avoit pas néanmoins encore fait, lors qu'une noire trahison l'attira au Roi, avec tout le desagrément dont il pouvoit être accompagné. Henri Vane traître fameux étoit Secretaire d'Etat. Quelques jours après l'ouverture du Parlement, Charles l'y avoit envoié demander la somme qu'il avoit convenu avec son Conseil qu'il demanderoit; se flatant encore que l'Assemblée ne pousseroit pas la dureté à bout. Vane avoit ordre à la verité de demander douze subsides, c'est la maniere de compter l'argent que le Parlement donne au Roi, chaque subside montant à peu près à cinquante mille livres sterlin, qui en font six cens cinquante mille des nôtres, la livre sterlin en valant treize : Vane, dis-je, avoit dans son instruction de demander douze subsides, mais de se relâcher jusqu'à six, pour peu qu'on lui disputât le terrain. Le perfide, déja vendu aux ennemis du Roi son Maître, tint ferme sur douze pour aigrir les esprits, & y reüssit si bien, que le Parlement refusa le Roi, & le Roi cassa le Parlement.

Ce

Ce nouveau sujet de mesintelligence entre le
1640. Prince & ses Sujets enfla le cœur aux Puritains de l'un & de l'autre Royaume. Ceux d'Ecosse reprirent les armes ; ceux d'Angleterre renouvellerent leurs intrigues, & Charles experimenta bien-tôt que les intrigues de ceux-ci lui faisoient plus de mal que les armes de ceux-là.

En effet sans les intrigues d'Angleterre les armes Ecossoises lui eussent peu nui. Il trouva encore assez de troupes. Le Comte de Strafford lui fit venir huit mille bons hommes d'Irlande, & si les Anglois eussent été fidelles, Charles avoit plus de monde qu'il ne lui en falloit pour domter les rebelles d'Ecosse. L'argent même ne lui manqua pas, & encore cette fois ses amis suppléerent au défaut de son Parlement.

Il partit un peu tard de Londres, voulant appaiser quelques séditions qui s'y éleverent en ce temps-là contre son service & contre ses serviteurs, apparemment par les menées de la Cabale Presbyterienne, devenuë assez puissante, comme on le va voir, pour causer dans l'Etat des mouvemens bien plus considerables que ceux-là. Rossetti Nonce du Pape auprès de la Reine courut risque d'être assassiné & fut contraint de sortir du Royaume. Mais nul ne fut plus près de perir dans ces tumultes populaires, que l'Archevêque de Cantorbery. Les Puritains le regardoient comme leur ennemi capital, & ils ne s'y trompoient pas. Tout recemment, & dans le temps même que l'on tenoit le Parlement, il avoit tenu un Synode avec ses Confreres dans saint Paul de Londres, où l'on avoit fait des canons en faveur de l'Episcopat, & pris des mesures pour exterminer les Presbyteriens d'Angleterre. Personne ne doutoit qu'il ne fût l'auteur des traver-

ses

ses qu'on leur faisoit en Ecosse, & que toutes les resolutions de vigueur que le Roi prenoit pour les reduire, ne fussent inspirées à ce Prince par ce Prelat & par son Ami. On leur attribuoit entr'autres choses, d'avoir fait casser le dernier Parlement, dans la crainte qu'il ne s'opposât, comme on disoit qu'il le vouloit faire, à la guerre qu'on alloit entreprendre, & qu'on étoit persuadé que Charles n'entreprenoit que par leurs conseils. Il est croyable qu'une affiche, qui parut en ces conjonctures pour exciter les apprentifs à brûler le Palais de Lambeth, ainsi se nomme la Maison de l'Archevêque de Cantorbery à Londres, fut un effet des nouveaux chagrins que la Cabale recevoit de celui qui l'étoit alors. Il fut attaqué une nuit dans son logis par cette canaille, qui l'y auroit sans doute égorgé s'il ne se fut tenu sur ses gardes, & s'il n'eût eu des gens avec lui, qui repousserent si vivement l'attaque, qu'ils ôterent aux aggresseurs l'envie de la recommencer. 1640.

Si les Puritains hazarderent ce coup, ce ne fut qu'en attendant l'occasion d'en tenter un bien plus décisif, en aneantissant l'autorité Royale, avec laquelle & l'Evêque & l'Episcopat devoient tomber. Je dis l'autorité Royale, non la personne & la dignité: Car il faut faire cette justice aux Puritains dont nous parlons, de dire qu'ils n'eurent point intention de porter jusques là le crime, & que dans l'attentat fameux qui fait le sujet de ce Livre, ils ne firent que préparer la victime qu'une Secte plus sanguinaire immola.

Pour commencer par ce qui les regarde, le renouvellement de la guerre ayant mis les esprits dans un nouveau mouvement; pendant que le Roi se préparoit à la faire, les factieux songeoient à en profiter. Comme la Cabale s'éten-

1640. doit tous les jours, elle compta d'abord qu'elle auroit assez de partisans dans l'armée pour en corrompre une partie, & que ceux qu'elle auroit à la Cour se servant à propos de la langueur, ou même des desavantages que cette corruption des troupes causeroit dans le parti du Roi, engageroient aisément ce Prince aimant naturellement la paix, & fatigué d'une mauvaise guerre, à un second accommodement, où ils se trouveroient en état de faire entrer tous les articles propres à faire réussir leurs desseins. Dans cette vûë ils firent leur plan, premierement d'obliger Charles à convoquer le Parlement, qu'ils étoient en pouvoir de remplir de Députez à leur devotion; En second lieu de faire en sorte que l'armée d'Ecosse demeurât sur pied pendant que le Parlement tiendroit, sous prétexte d'y terminer leurs differends avec le Roi, mais en effet pour appuyer les entreprises de cette Assemblée contre l'autorité souveraine. Le succès de leurs premieres mesures rendirent celles-ci infaillibles.

Les préliminaires de la guerre furent si desavantageux au Roi par la mauvaise volonté qui parut dans une partie de ses troupes, qu'avant qu'il fût arrivé à Yorck, les ennemis étoient déja maîtres de presque tout le Nord d'Angleterre. On avoit envoyé Conway avec trois mille hommes de pied, & Wilmot avec douze cens chevaux pour garder les passages de la Tyne. Ils s'étoient postez à Newburne, où ils avoient jugé que Leslé viendroit passer plûtôt qu'ailleurs. La chose arriva comme ils l'avoient prévû; mais il arriva ce qu'ils n'avoient pas prévû, que leurs troupes firent peu de resistance. A peine avoit-on commencé que leur Infanterie prit la fuite. La Cavalerie tint plus long-temps, mais enfin elle fût rompue, Wilmot pris, le passa-

ge

ge forcé, & tout de suite Newburne, Neucastle, Durham, & d'autres Places importantes furent occupées par les Ennemis. 1640.

Les Presbyteriens d'Angleterre ne pouvoient trouver une conjoncture plus favorable que celle-là pour faire reüssir leurs desseins. Le Roi étoit à peine arrivé au rendez-vous où il devoit commencer la guerre, qu'il se trouva en necessité de penser à faire la paix. Il est vrai que cette necessité paroissoit beaucoup moins pressante au Comte de Strafford qu'à lui. Ce Seigneur, qui devoit commander l'armée, étoit persuadé que dans la conjoncture presente le Roi ne pouvant faire qu'une mauvaise paix, devoit tenter jusqu'au bout le sort de la guerre. Il s'offroit de la continuer avec ses Irlandois dont il étoit sûr; auxquels pour peu que l'on joignît d'Anglois dont on se pût répondre, il pouvoit se passer des troupes suspectes, & repondoit, qu'avec ce qu'on en avoit de fidelles, il chasseroit les Ecossois.

Charles raisonna autrement. La paix lui parut aussi-bien qu'au Comte ne pouvoir être que préjudiciable à son honneur & à son autorité, mais il imagina une trêve, où il se figura trouver dequoi mettre à couvert l'un & l'autre. Il voyoit deux Nations mécontentes presque liguées par de nouveaux interêts, malgré leurs anciennes antipathies, pour se revolter contre lui: il crut que s'il en contentoit une, & s'unissoit lui-même avec elle, l'autre n'auroit plus de parti à prendre que celui de la soûmission. Dans cette pensée il se propose de ménager une suspension d'armes, d'assembler durant ce temps-là un Parlement, où à force de complaisance, de privileges, de bienfaits, effaçant de l'esprit des Anglois les ombrages qu'ils avoient pris de lui, il se flattoit de les gagner. Ainsi le dit-il dans le

Livre

1640. Livre dont je parlois tout maintenant, où ce Prince faisant son portrait, fait profession de rendre compte au public de ses plus secrets sentimens; assurant qu'il avoit de lui-même, & de son propre mouvement pris ce parti, quoi que dangereux.

Il n'y pensoit pas seul. Les Puritains y pensoient encore plus que lui, & avoient déja engagé un certain nombre de Seigneurs, dont la plûpart étoient à eux, à lui proposer ce moien de prévenir les guerres civiles dont l'Etat étoit menacé. Charles y aiant donné les mains assembla les Pairs du Royaume, & arrêta de concert avec eux, qu'on proposeroit aux Ecossois, qui quoi qu'en armes ne laissoient pas de presenter des requêtes au Roi en termes de Sujets soûmis, une trêve durant laquelle le Parlement s'assembleroit, & regleroit avec le Roi tout ce qui paroîtroit convenable au repos des deux Nations, & à la bonne correspondance du Prince avec tous ses Sujets. Les Ecossois étoient trop d'intelligence avec les Presbyteriens Anglois pour être d'un autre sentiment qu'eux. Ils protesterent seulement qu'en remettant leurs interêts entre les mains du Parlement d'Angleterre, ils ne prétendoient point préjudicier à l'indépendance de leur Nation; ce qui aiant été signifié autant qu'il étoit necessaire, on convint d'un lieu pour traiter. Le Roi vouloit que ce fût à Yorck, mais Leslé n'y consentant pas, parce que le Vice-Roi d'Irlande y étoit à la tête des troupes, & que les Ecossois regardoient ce Comte comme leur ennemi personnel, on choisit le Bourg de Rippon, où seize Seigneurs Anglois se trouverent en qualité de Députez du Roi, mais la plus grande partie émissaires des Puritains. Il y parut bien non seulement dans la suite de leur conduite, mais dans le Traité qui fut fait, autant fu-

funeste à Charles que favorable à ses ennemis. 1640.
Strafford s'y opposa autant qu'il pût, & fit ses efforts pour détourner le Roi d'en accepter les conditions, non moins préjudiciables à sa gloire que ruineuses à son autorité. Mais ce Prince ne se voiant pas en état de soutenir une resolution vigoureuse, crut que la necessité le justifieroit d'avoir usé de condescendance. Par ce Traité il fut conclu que les deux armées demeureroient sur pied, qu'il y auroit trêve pour deux mois entre elles, que pendant ce temps-là celle d'Ecosse recevroit des Anglois pour sa subsistance huit cens cinquante livres sterling par jour, qu'il lui seroit permis de prendre sur les Comtez de Northumberland, de Cumberland, de Westmerland, & sur l'Evêché de Durham; & qu'en cas qu'on manquât à la payer, elle demeureroit dans ces Provinces, où elle auroit ses quartiers d'hyver.

L'esperance de la paix consolant Charles d'un si mauvais succès de la guerre, il retourna à Londres moins chagrin, & convoqua le Parlement pour le troisiéme de Novembre. La reception qu'on lui fit à son retour, & la joye qu'on témoigna de le voir, lui parut être un préjugé de la bonne disposition où il trouveroit le Parlement pour concourir avec lui à remettre la tranquillité dans l'Etat. Les intrigues des Puritains pour le choix des Membres de la Chambre Basse lui donnerent des soupçons & de la crainte: mais la confiance qu'il eut dans la droiture de la haute Noblesse, & la resolution où il étoit d'acheter la paix par ses bien-faits, le rassura, & lui fit esperer que les Communes se rendroient dociles, & auroient de la moderation à proportion de sa complaisance. Ce fut l'erreur la plus dangereuse où fût encore tombé ce Prince. Les Puritains maîtres du Parlement, la plus grande partie

1640. partie composé de gens de leur Secte ou de leur faction, y étoient venus à dessein de profiter de tout leur avantage pour diminuer l'autorité qui les empêchoit d'être maîtres; & resolus, tout au contraire de ce que se flattoit le Roi, de pousser leurs entreprises contre ses droits à proportion de leur pouvoir & de sa facilité.

Ce fut dans cette disposition des esprits que commença au jour marqué le sanguinaire Parlement, comme l'appelle un Auteur Anglois, qui fit perir Charles Premier, & renversa, par une revolution dont il n'y avoit point encore eu d'exemple, la Monarchie Angloise avec le Monarque. Le Roi fit l'ouverture du Parlement par un discours fort éloquent, & fort capable de les gagner s'ils eussent été disposez à l'être. *Les desordres arrivez en Ecosse, sont*, leur dit-il entre autres choses, *l'occasion de ce Parlement: mais la confiance que j'ai en vous en est la cause principale, & le desir de satisfaire aux plaintes que font quelques-uns de vous sur certains points du gouvernement. J'ai resolu de me rapporter sur les choses mêmes qui me regardent à l'affection que vous avez pour moi, à plus forte raison sur les affaires qui concernent le bien de l'Etat, qui nous interessent également tous. Vous trouverez dans mon procedé une sincerité & une franchise, qui effacera les ombrages que vous avez pris de mes intentions, & vous verrez que vos libertez n'ont été plus en seureté sous aucun regne que sous le mien. Pensez seulement à deux choses. La premiere à trouver les moyens de chasser les Rebelles de nos frontieres, qu'ils ont si hardiment envahies. La seconde à le faire au plûtôt, afin que les Provinces du Nord ne succombent pas sous le faix de deux armées, qui sont à leur charge, & qui les regardent comme*

les

les cautions des choses qu'on leur doit fournir. Du reste vous éprouverez en moi une facilité & un desir de vous satisfaire, qui nous abregera du chemin; & qui nous laissera pour l'execution le temps qu'on employe d'ordinaire inutilement en conseils. 1640.

Les choses obligeantes que le Roi dit au Parlement dans cette Harangue, y trouverent bien moins de reconnoissance; que le mot de Rebelles, qu'il y avoit inseré en parlant des Ecossois, n'y causa de murmures & d'aigreur. Charles en ayant été averti, poussa la bonté jusqu'à vouloir bien adoucir ce terme dès le lendemain, par une explication qu'il en fit. Le peu de succès de sa condescendance l'en devoit dès lors corriger. Quoi qu'on gardât quelques mesures à l'égard de sa personne dans les réponses qui furent faites à son Discours, on parla avec tant de liberté contre les fautes de son gouvernement, qu'on attribuoit à ses Ministres; que les gens éclairez virent bien, qu'il alloit rendre incurable par la douceur un mal causé par la fermeté. Le Parlement sentant ses forces à mesures que le Roi se défioit des siennes, pour se faire craindre encore davantage, en voulut montrer un effet, en faisant sortir des prisons les trois séditieux Ecrivains, que l'Archevêque y avoit fait mettre. On les vit passer dans les ruës pompeusement & comme en triomphe, suivis de plus de cinq mille personnes, & accompagnez de plus de cent Carosses, jusqu'aux portes du Parlement, où ils furent non seulement absous, mais loüez, & considerez comme des champions de la Liberté publique.

Après ces premieres démarches on poussa le Roi sans ménagement, & sans que durant près de deux ans, que ce Prince s'opiniâtra à souffrir la persecution esperant la vaincre, on mê-

lât d'autre adouciſſement aux chagrins conti-
1640. nuels dont on l'accabloit, que quelques ſubſi-
des qu'on lui accorda pour avoir prétexte de lui ôter ſon domaine, & quelques froids remercimens, quand ils le faiſoient conſentir à ſe dépouiller en leur faveur des plus beaux droits de la Couronne. En quoi il eſt mal aiſé de dire qui devoit être plus honteux, ou du Roi d'accorder toûjours ce que ſes Sujets demandoient avec inſolence, ou des Sujets de demander ſans ceſſe ce que leur Roi n'accordoit que par force. Comme les Ordonnances du Parlement d'Angleterre n'ont de vertu que quand elles ſont approuvées & ſignées du Prince, il falut que Charles devint lui-même l'inſtrument de ſa propre ruine, & de celle de ſes ſerviteurs. La perſecution commença par eux; & comme la premiere victime qu'on immole toûjours en ce païs-là au repos public ſont les Catholiques, on les trouva bien plus criminels à cette fois qu'à toutes les autres, parce qu'ils avoient donné de l'argent au Roi pour faire la guerre aux rebelles d'Ecoſſe. Leur zele pour leur Souverain fut regardé comme un attentat irremiſſible. A peine eut-on la moderation de ne pas proceder contre la Reine pour avoir ſecouru ſon Mari. On lut en plein Parlement de ſes Lettres que l'on avoit interceptées, par leſquelles cette Princeſſe ſollicitoit ceux de ſa Religion d'aider le Roi de quelque argent pour ſoûmettre les revoltez. Il fallut qu'elle en fît excuſe, & l'on cherchoit déja dans les regîtres pour trouver des exemples de Reines auſquelles on eût fait le procès. Dans l'humeur où étoit le Parlement, & de celle dont étoit la Princeſſe, bien moins ſouffrante que le Roi, il y a apparence que ſans les égards que ce Corps avoit en ce temps-là pour la France, la Reine eût été le ſu-

jet

jet de quelque ſcene extraordinaire, qui eût ſervi de prélude aux avantures du Roi. Après des coups ſi hardis, on ne s'étonna point de voir mettre dans la Tour l'Archevêque de Cantorbery & le brave Vice-Roi d'Irlande, comme coupables de haute trahiſon parce qu'ils étoient fideles à leur Maître. Matthieu Wren Evêque de Norwick y fut mis auſſi, mais il fût élargi ſous caution. Windebank Secretaire d'Etat, & Jean Finch Garde du Grand Sceau ſe retirerent, le premier en France, & le ſecond au Païs-Bas. On les cita, & on ne laiſſa pas d'inſtruire leur procès. Ceux du Comte & de l'Archevêque ſe terminerent par leur ſupplice, l'Archevêque attendit long-temps le ſien. Celui du Comte fut hâté par la découverte d'un complot, que quelques-uns de ſes amis & des meilleurs ſerviteurs du Roi furent accuſez d'avoir fait pour le retirer de la Tour, & pour le mettre enſuite à la tête de ſa fidele Armée d'Irlandois, afin de délivrer le Roi même de l'eſclavage où il étoit. Percy Comte de Northumberland, Jermin, Wilmot, Ashburnham & d'autres furent pourſuivis comme coupables de cette entrepriſe. Le Roi lui-même en fut ſoupçonné, & peu s'en fallut qu'on ne lui en fît un crime. C'en fut un irremiſſible au Comte de Strafford que de s'être voulu ſauver, & dès lors on preſſa ſon procès. On n'omit rien pour le rendre coupable, & c'eſt dequoi tout l'artifice de ſes ennemis ne put venir à bout. On vouloit pourtant qu'il le fût. Ainſi aucune des accuſations qu'on fit contre lui n'étant ſuffiſante, ou aſſez bien prouvée pour le faire condamner à mort; par une procedure inouïe, & que l'on declara ſur l'heure ne devoir point tirer à conſequence pour aucun autre jugement, on jugea 1640.

1640. que sur l'assemblage de ces accusations differentes on pouvoit prononcer son arrêt, & quoi que le Roi, qui harangua long-tems lui-même pour sa défense, s'y opposât, on le condamna à mort.

Charles ne se rendit difficile à signer ce que le Parlement voulut, que quand cette Assemblée lui fit presenter une si injuste Sentence. Il s'en défendit très-long temps, quoi que le Peuple, excité par la Chambre des Communes, se fût ému pour l'y contraindre jusqu'à lui manquer de respect, & à lui dire en face des choses dures. Des gens qu'il croyoit ses amis, & qui le trahissoient dès ce temps-là, firent plus d'impression sur lui, quand ils lui conseillerent de se rendre à la voix du Peuple, & à l'autorité d'un Tribunal tel que le Parlement d'Angleterre. Des Magistrats, des Evêques mêmes déciderent qu'il le pouvoit. Le Comte eut la generosité non seulement de consentir qu'il le fît, mais de l'en soliciter même & fortement & frequemment par des Lettres éloquentes & reïterées. En quoi l'on peut dire que l'amour propre séduisoit ce grand homme en cette occasion, en l'occupant tellement de la gloire de faire une action de Heros, qu'il ne fit pas reflexion qu'il en conseilloit une à son Maître indigne d'un Roi. Juxon Evêque de Londres se fit une reputation que l'Histoire doit rendre éternelle, pour avoir toûjours dit à ce Prince qu'il suivît le mouvement de sa conscience, qui le détournoit de signer sous quelque prétexte que ce fut un arrêt qu'il croyoit injuste. Aussi Charles se reprocha-t-il jusqu'à la mort de l'avoir fait, & attribua à cette foiblesse tous les malheurs de sa vie. Ce peché en effet fut un de ceux qui portent leur peine avec eux, & qui

na-

naturellement la produisent indépendemment 1640.
même des remors, & des châtimens d'enhaut. On ne peut dire combien cette action augmenta l'audace des ennemis du Roi, & les rendit hardis à lui demander les choses les plus contraires à ses interêts. Ses amis lui connoissant un fond d'équité qui lui rendoit cette condescendance violente, le plaignoient plûtôt qu'ils ne le blâmoient : mais la suite fit voir que même un Maître, qu'on a crû une fois capable d'abandonner ses serviteurs, n'en trouve gueres qui continuënt à le suivre quand il a cessé d'être heureux.

Après que Charles eut signé la mort du Vi- 1641.
ce-Roi d'Irlande, il fit un nouvel effort pour le sauver. Il écrivit à la Chambre Haute des Lettres touchantes pour demander qu'au moins sa peine fût changée, & qu'au lieu de lui ôter la vie, on se contentât qu'il l'achevât dans l'obscurité d'une prison honnête, où il seroit hors d'état de nuire à personne. Le Prince de Galles porta les Lettres, ausquelles les Seigneurs se rendoient : mais la Chambre des Communes étoit la maîtresse, & on avoit tant de fois éprouvé qu'on ne s'opposoit pas impunément à ses volontez, qu'ayant persisté dans son sentiment, on ne l'osa contredire. Le Prince s'én retourna sans rien faire, & le Comte fut executé le douziéme jour de Mai de l'année mil six cens quarante un. Il mourut en grand homme comme il avoit vêcu. Un Ecrivain Catholique de ce temps n'y a pas pensé quand il a dit, qu'il étoit mort en vrai Chrétien. On ne meurt point en vrai Chrétien, quand on ne meurt point dans la vraye Eglise : les ennemis de ce Seigneur l'accuserent pour le rendre odieux de l'avoir favorisée en Irlande, mais il

1641. eſt ſûr qu'il ne la reconnut pas, & qu'il mourut dans ſon erreur.

La Cabale eut crû trop peu faire pour abattre l'autorité du Roi, ſi en détruiſant ſes amis, elle n'eût comblé ſes ennemis & de loüanges & de bienfaits. Le Parlement n'appelloit plus les Ecoſſois que du nom de Freres ; la guerre qu'ils venoient de faire au Roi ayant changé en une liaiſon étroite une antipathie [illegible]nze ſiecles. Quoi qu'ils euſſent leu[illegible]tez, à Londres pour avoir l'œil à leurs [illegible]ſes, on leur épargna la peine de les ſoliciter. Le Parlement fit plus qu'ils n'auroient pû faire eux-mêmes, pour engager le Roi à confirmer les Decrets de leurs Synodes touchant l'étenduë du Convenant, la ſuppreſſion de l'Epiſcopat, & un grand nombre d'autres choſes qui avoient fait le ſujet de la guerre. On retint leur armée ſur pied juſqu'au mois d'Août, c'eſt à dire juſqu'à ce que le Parlement ſe ſentit aſſez maître pour s'en paſſer ; & afin de mieux reconnoître le ſervice qu'on avoit reçu de ces troupes, on leur accorda, outre la paye journaliere, trois cens mille livres ſterlin pour les frais de la guerre. On ordonna de plus que tous les Edits que l'on avoit portez contre eux, tous les Manifeſtes qu'on avoit publiez ſeroient caſſez & déclarez nuls. Enfin pour mettre le comble à tout, on fit publiquement rendre graces à Dieu dans toutes les Egliſes de Londres pour l'heureuſe concluſion de cette paix.

Pendant qu'on enrichiſſoit ainſi les ennemis déclarez du Roi, on le dépouilloit de ſes biens, de ſon autorité, de ſes droits, [illegible]pour mieux dire on l'obligeoit à s'en dépouil[illegible] lui-même, en lui faiſant ſigner tout ce qu'on vouloit. Ainſi il conſentit à ceder tous les tributs que juſ-

ques-

ques là ses Prédecesseurs avoient levé indépendemment des Parlemens, & qu'on avoit toûjours regardez comme une partie de leur domaine. On punit les Juges qui dans les procès mûs de tems en tems contre lui par les Peuples touchant ces tributs avoient jugé en sa faveur. On supprima les Tribunaux dont la jnrisdiction avoit plus de rapport à lui que les autres. On l'engagea à signer une Loi qui rendoit le Parlement triennal, c'est à dire en vertu de laquelle il s'obligeoit à le convoquer regulierement tous les trois ans ; & en cas qu'il ne le fît pas, il attribuoit au Garde du Grand Sceau, & au Chancelier du Duché de Lancastre la puissance de l'assembler, les déclarant, s'ils y manquoient, dès là même privez de leurs Charges. Enfin ce même Parlement si acharné à le dégrader, obtint de lui de n'être separé que du consentement des deux Chambres, lesquelles demeureroient assemblées autant qu'elles le jugeroient necessaire au bien des affaires & de l'Etat. 1641.

Cette derniere démarche fut le coup fatal qui précipita Charles à sa ruine, & dont il ne se pût relever. Tout le monde en fut si surpris, qu'on y crut de la politique. On s'imagina que ce Prince n'accordoit tant que pour revoquer tout ; que par des negotiations secretes il se préparoit à la guerre, & à rompre avec l'épée les liens qu'il se faisoit avec la plume. Il s'en justifie dans son Livre, comme d'un procedé contraire à la bonne foi dont il se piquoit. Il fit ce Livre dans un temps où il avoit interêt de parler ainsi, quand la chose eût été autrement. Il étoit entre les mains de ses ennemis captif & à leur discretion, ne desesperant pas néanmoins de s'accommoder encore avec eux : rien ne lui importoit davantage que d'éloigner tous

1641. les soupçons d'une conduite dissimulée. L'on voit même que cet Ecrit a été fait pour être lû par d'autres que par des confidens.

Ainsi ce Livre ne convainc pas que Charles fut aussi peu politique, qu'il affecte de le paroître afin de passer pour sincere. A bien balancer les raisons entre le pour & le contre, du caractere d'esprit dont étoit ce Prince, & de la maniere dont il s'explique, je panche à croire sa sincerité aux dépens de sa politique, & qu'il est vrai, comme il l'assure, que quand il signa cet Edit, il n'avoit point encore d'autre vûë que celle qu'il avoit euë dès le commencement, d'acheter de ses Sujets la paix à force de confiance & de graces : ne faisant pas reflexion, que les graces qu'il accordoit ne lui en laissoient plus à accorder, & qu'une telle confiance en ses ennemis ne pouvoit avoir d'autre effet, que de leur donner plus de hardiesse à l'offenser, & plus de moiens de lui nuire.

Ce fut avec plus de raison qu'on crut à quelque temps de là, qu'il y avoit du dessein dans un voyage que ce Prince fit en Ecosse durant les séances du Parlement. Il y avoit déja huit mois qu'il travailloit inutilement à ramener par la douceur & par une condescendance aveugle les esprits revoltez de cette Assemblée. Il avoit fait en leur faveur ce qui n'étoit pas même venu en tête aux Parlemens les plus hardis & les plus jaloux de leurs libertez de demander à aucun Roi. Rien ne les contentoit : tous les jours c'étoient des demandes nouvelles, dont la concession, loin de lui attirer de la reconnoissance, n'étoit payée que de nouvelles plaintes en public, & en particulier de piquantes railleries, où sa facilité étoit traitée de foiblesse. Il prévoyoit bien que de la maniere dont ils en usoient avec lui, s'il ne changeoit

celle

celle dont il agiſſoit avec eux ; il ſe verroit à la fin reduit à ſe trouver heureux qu'ils lui laiſſaſſent le nom de Roi. En effet un de leur cabale demandant à un autre, ce qu'ils pouvoient encore prétendre d'un Prince qui leur avoit tant donné; celui-ci avoit répondu avec une inſolence inouïe, qu'ils prétendoient qu'il ſe dépouillât d'une autorité dont il uſoit mal, & qu'il s'abandonnât à eux. Charles voioit bien que c'étoit là leur deſſein, & que toutes leurs démarches tendoient à ce but. Tandis qu'il avoit vû les choſes en état d'être moderées par beaucoup de Seigneurs, & de gens même équitables dans la Maiſon des Communes, qui ne lui étoient oppoſez que par l'eſprit de la Nation, & l'entêtement de leurs libertez; il s'étoit flaté qu'étant réſolu d'accorder ſur ce point au delà de ce qu'on lui pourroit demander, à la fin on ſeroit content. Le temps lui avoit fait connoître, que l'eſprit de la Nation étoit moins à craindre pour lui que celui de la Secte Presbyterienne, qui avoit tant fait par ſes intrigues qu'elle regnoit dans le Parlement. La populace, les apprentifs, & tout ce qui dans les grandes villes rend les ſéditieux redoutables étoit gagné par les Puritains, qui en diſpoſoient à leur gré, & qui s'en ſervoient dans les choſes qu'ils vouloient faire paſſer en loi pour extorquer les ſuffrages des Membres qui n'étoient pas de leurs ſentimens, ſouvent même celui du Roi. Sur cela une grande partie des plus gens de bien de cette Aſſemblée s'en étant retirez ſous divers prétextes, ceux qui y étoient reſtez ſe trouvoient dans la neceſſité, ou de conſentir par foibleſſe à ce qu'ils condamnoient par droiture, ou de porter la peine de leur droiture par des inſultes qui dans la ſuite donnoient de grands prétextes à leur foi-

1641.

blesse. Dans l'affaire du Comte de Strafford, 1641. cinquante-neuf des plus honnêtes gens & des plus graves des deux Chambres, avoient vû leurs noms affichez aux portes de Westminster & dans les places publiques, comme de personnes qu'on exposoit à la brutalité du Peuple, parce qu'ils n'avoient pas voulu condamner un homme qu'ils croyoient innocent. On en vouloit sur tout aux Evêques, qu'on croyoit attachez au Roi; & ces Prelats ne venoient plus au Parlement sans être en danger d'être massacrez par la populace, qui en avoit insulté plusieurs.

Par là, là Faction Puritaine s'étoit presque renduë maîtresse de la Religion & de l'Etat. L'Eglise Anglicane changeoit de face. On ne reconnoissoit plus la Liturgie, tant on y avoit retranché de choses. La Hierarchie étoit tous les jours menacée d'une totale ruine, par les mesures qu'on prenoit pour abolir l'Episcopat. Le Roi se trouvoit gêné en tout. Il ne disposoit même plus des charges de sa Maison sans contrainte, & il étoit souvent obligé de les donner à ses ennemis. Le Comte de Pembrok & Mautravers fils aîné du Comte d'Arondel, eurent un démêlé en plein Parlement sur une Lettre que celui-ci y lût. Le Comte lui ayant reproché qu'il ne lisoit pas fidelement, Mautravers lui donna un démenti; sur quoi Pembrok lui ayant donné brusquement deux coups de baguette, on les sépara, & on les envoya à la Tour. Le Roi prit connoissance de l'affaire, & comme le Comte étoit un des plus déclarez contre lui, il fut bien aise d'avoir cette occasion de lui ôter la charge de Grand Chambellan qu'il possedoit; mais il se vit contraint de la donner au Comte d'Essex, pour qui peut-être il n'avoit pas tant d'aversion, mais en qui la suite fit voir qu'il avoit encore moins sujet de se fier. C'étoit assez que Charles protegeât quelqu'un pour

pour lui attirer des persecutions. Les Catholiques, qu'il souffroit parce qu'ils lui étoient utiles, n'avoient jamais été plus inquietez. Les domestiques de la Reine étoient tous les jours produits sur la scene, & si on ne se porta pas contre eux aux dernieres extremitez, ce ne fut pas par respect qu'on eût pour leur Maîtresse ni pour le Roi, mais par consideration pour la France, que l'on crût devoir ménager : encore ce ménagement-là même étoit-il un effet de l'opposition que le Parlement avoit pour la Cour, cette Cour continuant toûjours d'en avoir beaucoup pour la France, où à parler plus exactement, pour le Ministre qui la gouvernoit. Tout conspiroit à fomenter cette aigreur. L'intrigue d'Ecosse avoit été suë. Marie de Medicis, qui s'étoit retirée auprès de la Reine d'Angleterre sa fille, étoit un objet qui même sans parler rendoit le Cardinal odieux. Ceux qui avoient suivi cette Reine, & outre ceux-là le Duc de Vendôme, M. de Soubize, le Duc de la Valete, & beaucoup d'autres mécontens, qui se trouvoient rassemblez à Londres, ne travailloient pas à calmer les esprits. La Duchesse de Chevreuse, occupée à intriguer aux Païs-Bas pour embarrasser ce Ministre, avoit grand commerce avec ces Princesses ; & on ne doutoit point en France que tant de femmes irritées ne projettassent entre elles d'unir le Roi d'Angleterre avec la Maison d'Austriche, dont les Ministres avoient tous les jours des conferences avec les Reines où le Roi même se trouvoit souvent. 1641.

Comme la maxime de l'Evangile qui fait rendre le bien pour le mal est d'un rare usage chez les Politiques, le Cardinal de Richelieu étoit moins favorable au Roi d'Angleterre, que ne sembloit le demander l'étroite alliance des deux Rois, & l'honneur même de la Royauté. Il n'y

avoit pas de rupture. On avoit des Ambassadeurs
1641. les uns chez les autres : mais ceux d'Espagne en Angleterre avoient tant de liaison avec la Cour, que ceux de France furent obligez d'en prendre avec le Parlement, lequel s'y rendit d'autant plus facile, qu'il sembloit s'être fait une loi d'être en tout opposé au Monarque.

Une telle contrarieté, que tant de complaisance n'adoucissoit point, avoit fait concevoir au Roi que ne s'étant pû faire aimer il falloit se mettre en état de se faire craindre, qu'il auroit beau être doux, tandis qu'il paroîtroit foible sa foiblesse rendroit sa douceur inutile à son repos, & enfin pernicieuse à sa Couronne.

Dans cette pensée, qui étoit celle de tous les amis de ce Prince, il se resolut de changer ce procedé indulgent & facile dans une conduite plus ferme, & plus digne du diadême : mais comme la fermeté de courage que la force du bras ne soûtient pas ne sert qu'à perir plus noblement, il chercha les moiens de faire un parti qu'il pût opposer au Parlement. Il étoit sûr de beaucoup de Seigneurs, dont les uns étoient demeurez attachez à sa fortune, les autres par esprit d'équité étoient rebutez du parti contraire, & n'attendoient que l'occasion pour se déclarer en sa faveur. Les Communes mêmes n'étoient pas si corrompuës, qu'il ne s'y trouvât des gens de bien qui avoient horreur des excès où se portoient les Puritains. Gornay Maire de Londres étoit au Roi, aussi bien que les Catholiques, dont la Reine lui répondoit. Charles de plus se promettoit que le Prince d'Orange qui étoit devenu son Gendre, & qui pouvoit tout en Hollande, lui donneroit secours au besoin. Il avoit même des esperances assez bien fondées du côté d'Irlande. Ainsi il voioit qu'en réünissant ses amis, il avoit dequoi faire une faction puissante contre ses ennemis,

nemis, s'il en pouvoit diminuer le nombre, que l'union des deux Nations rendoit trop grand. 1641.

Pendant qu'il rouloit ces pensées, les Députez d'Ecosse au Parlement d'Angleterre aiant tiré de cette Assemblée tout ce qu'ils en pouvoient tirer, intriguoient pour engager le Roi à aller tenir en personne leur Parlement à Edimbourg, afin de donner plus de solidité aux choses qu'il leur avoit accordées en les confirmant dans leur Parlement. Il est aisé de s'imaginer que dans la disposition d'esprit où étoit Charles il ne se fit pas prier long-tems. Bien aise de trouver cette ouverture pour regagner les Ecossois, il promit de faire le voiage, & donna avis au Parlement d'Angleterre du dessein qu'il en avoit pris. Cette nouvelle fit grand bruit parmi eux, & ils en conçurent d'autant plus d'ombrage, que la Reine de son côté faisoit son compte de passer la mer, sous prétexte d'aller aux eaux de Spa avec la Reine sa Mere qui étoit repassée en Flandres.

Le Parlement se récria contre l'un & l'autre de ces voyages, & n'ômit rien pour les empêcher. La Reine se relâcha sur le sien : mais le Roi déclara qu'il vouloit partir. On lui fit diverses remontrances, & on se mit même en devoir d'emploier la force pour l'arrêter. On avoit pris des mesures avec les apprentifs : mais une reflexion qu'on fit, que si le Roi avoit déja des intelligences en Ecosse on ne feroit en l'arrêtant qu'aigrir les esprits des Ecossois & avancer leur rupture avec le Parlement, empêcha qu'on ne se portât à une violence d'un si grand éclat. On pria seulement ce Prince de differer son départ de quinze jours, parce qu'actuellement on partoit pour aller congedier les armées qui étoient demeurées sur la frontiere, & qu'il n'étoit pas à propos qu'il s'exposât à rencontrer celle d'Ecosse en son chemin. Le Roi vit bien ce qu'on vouloit dire, &

1641. que fous un prétexte honnête de prendre foin de fa fûreté le Parlement cherchoit la fienne, & fe défioit qu'en paffant il ne gagnât les troupes Ecoffoifes. Ainfi Charles ne fe laiffa point flechir. Au lieu de quinze jours il n'en accorda que deux, & donna ordre que fes équipages fuffent prêts pour le troifiéme. Il fe rendit auffi inflexible à la demande qu'ils lui firent, fous couleur d'expedier les affaires, de nommer le Comte d'Effex pour figner les Actes en fa place. Afin néanmoins qu'ils ne fe puffent pas plaindre que fon refus eût arrêté le cours des déliberations, il nomma fept Seigneurs pour figner à la pluralité des voix ce qu'ils croiroient qu'il eût dû figner lui-même, & le Comte d'Effex en fut un : mais le Parlement voiant bien que cette Commiffion lui devenoit inutile, par le caractere de ceux à qui le Roi la confioit, ne la voulut pas accepter. Charles les laiffa là-deffus, & aiant dit adieu à la Reine, qui fe retira à Hottelan avec les Princes & les Princeffes, il partit au mois d'Août pour l'Ecoffe. Il vit en paffant les armées, qui ne furent congediées que quelques jours après, & en reçût de grands honneurs. Un Auteur Ecoffois dit qu'il tenta des Officiers de fa Nation pour les engager à lui gagner leurs troupes, à deffein de les emploier à foûmettre le Parlement d'Angleterre, & de cela cet Ecrivain fait à ce Prince un crime femblable à celui que chez tous les autres Peuples du monde on feroit à des Sujets rebelles qui auroient voulu débaucher l'armée de leur Roi : tant les mœurs de ces Infulaires font differentes en ce point de celles de tous les autres hommes.

On reçût Charles à Edimbourg d'une maniere à lui donner fujet de bien efperer de fon voiage, & plus il entra en matiere avec les Ecoffois, plus fes efperances augmenterent. A l'ouverture du Parlement on fit figner à la verité le Convenant

aux Seigneurs de la Cour qui devoient avoir féance dans l'Assemblée : mais comme le Roi étoit 1641. resolu à tout accorder pour gagner les cœurs, il n'eut pas de peine à y consentir. Une terreur panique saisit le Marquis d'Hamilton & le Comte d'Argyle, sur un bruit qui se répandit sans qu'on en pût dire l'auteur, qu'on les vouloit assassiner eux & d'autres Seigneurs du Païs. Le soupçon en fut jetté sur le Roi par un artifice malin, à ce que quelques-uns prétendirent, des émissaires du Parlement de Londres. Cet incident, qui obligea ces Seigneurs à disparoître pour quelques jours, causa un peu d'agitation : mais ce fut un nuage qui se dissipa de lui-même. Personne ne put croire le Roi capable d'une si noire action, que son caractere d'esprit & sa conduite droite & ouverte démentoient plus que suffisamment, sans qu'il eût besoin d'autre apologie. Ainsi ce trouble fut bien-tôt calmé : le bruit se dissipa, les Seigneurs revinrent. Le Roi ne put s'empêcher néanmoins de témoigner à Hamilton, qu'il se tenoit offensé des ombrages injurieux qu'il prenoit de lui. Il le fit souvenir qu'il avoit gardé une conduite toute differente à son égard, & qu'aiant été averti qu'il avoit des desseins contre sa personne, il l'avoit fait coucher dans sa chambre. Hamilton eut une confusion de ce reproche qui redoubla agreablement par la nouvelle grace que le Roi lui fit de l'élever à la dignité de Duc, en même temps qu'il fit Leslé Comte de Leven. Ce General parut si comblé d'un bienfait si peu merité, & qu'il avoit tant de raisons de ne pas attendre; qu'il protesta tout transporté, qu'il ne porteroit jamais les armes contre le service d'un si bon Maître. Par un effet à peu près semblable, que firent sur le corps de la Nation les privileges extraordinaires que ce Prince lui accorda, on déclara digne d'execration quiconque leveroit des trou-

1641. troupes autrement que par ordre du Roi, & on lui promit authentiquement que jamais on n'en leveroit contre lui.

Charles croiant avoir beaucoup fait d'avoir ôté au Parlement d'Angleterre l'appui de la Nation Ecossoise qui l'avoit rendu si insolent, retourna à Londres, & y arriva au commencement de Decembre plein d'esperance qu'il y trouveroit les esprits plus doux & plus soumis. Ceux du Peuple lui parurent tels par la reception qu'on lui fit, la plus magnifique & la plus éclatante en acclamations & en témoignages de joie qu'on eût jamais faite à aucun Roi : mais la Cabale Presbyterienne, qui regnoit dans le Parlement, étoit dans une disposition bien contraire. Le relâchement de l'Ecosse lui avoit fait craindre que la même chose n'arrivât bien-tôt en Angleterre, qu'ainsi par une paix generale des deux Nations avec le Roi leur Secte ne perdît peu à peu ce qu'elle avoit gagné par le trouble ; que le dessein qu'ils avoient formé de la rendre la Religion dominante en Angleterre comme en Ecosse, déja si avancé par leurs soins, ne demeurât à la moitié du chemin, & que l'Eglise Anglicane déchuë à proportion de l'autorité Royale ne se rétablit avec elle. Dans cette apprehension, resolus d'emploier tout leur art & tous leurs efforts pour détourner la tranquillité dont ils se croyoient menacez, ils avoient fait dresser dans la Chambre Basse, sans même en rien communiquer à la Haute, un Libelle en forme de remontrance au Roi où exposant d'un air pathetique les desordres du gouvernement, qu'ils attribuoient à ses Ministres, sans aucune mention des remedes qu'on avoit apporté à plusieurs, ils faisoient indirectement une satyre contre sa personne capable de réveiller plus que jamais la haine publique contre lui.

Un

Un évenement tout nouveau d'un grand éclat &d'une grande ſuite faiſoit un point de ceLibelle, & en augmentoit beaucoup l'aigreur. Les Catholiques Irlandois opprimez par les Anglois Proteſtans s'étoient ſervis pour en ſecoüer le joug de la conjoncture de leurs diſcordes, & ayant conſpiré contre eux avec un ſecret ſurprenant, après en avoir égorgé un grand nombre, s'étoient rendus preſque maîtres de l'Iſle. Dieu, qui ne benit pas des deſſeins ſi contraires à l'eſprit de l'Egliſe, avoit permis que la Capitale, Londonderry & quelques autres Places euſſent échapé aux conjurez. Elles étoient en danger: il s'agiſſoit de les ſecourir. On ne l'avoit pas encore fait, quoi que Charles eût appris cet accident avant que de partir d'Ecoſſe. La conſpiration & le retardement du ſecours faiſoient deux articles conſiderables des maux attribuez au gouvernement dans la ſéditieuſe remontrance. 1641.

Le Roi étoit à Hamptoncourt, occupé à y régaler les Officiers de la Ville de Londres qui lui avoient tant témoigné d'affection à ſon retour; lors que les Députez de la Chambre lui preſenterent ce Libelle accompagné d'une Requête qui en contenoit l'abregé, & dans laquelle on lui demandoit, qu'il reprimât les Papiſtes, qu'il privât les Evêques du droit de ſuffrage dans la Chambre des Pairs, qu'il donnât des bornes à la puiſſance du Clergé, qu'il abolit les ceremonies introduites dans la Liturgie, qu'il éloignât ceux de ſes Miniſtres qui étoient ſuſpects au Parlement, & qu'il n'en mît point d'autres en leur place que de concert avec l'Aſſemblée, qu'enfin il ſecourût l'Irlande avec toute la promptitude que demandoit ſon preſſant beſoin.

Le Roi avoit changé de conduite, & avoit pris la reſolution de mettre des bornes par ſes refus aux demandes indiſcretes que les Parlementaires

lui

1641. lui faisoient continuellement. Il les reçût neanmoins encore avec sa douceur ordinaire, & après les avoir assurez qu'il examineroit leur Requête pour y avoir autant d'égard qu'il conviendroit au bien de l'Etat, il les pria honnêtement de ne point faire imprimer la remontrance : disant qu'il n'étoit pas à propos de rendre le Peuple juge du Prince par cette nature d'écrits, que cela ne pouvoit servir qu'à augmenter encore le trouble qu'il avoit intention d'appaiser, qu'il falloit mettre fin aux discordes qui les divisoient depuis si longtemps, & supprimer les plaintes inutiles pour chercher les moiens efficaces de remedier aux maux publics.

C'étoit un mauvais motif de moderation à apporter à des esprits qui trouvoient leur compte dans la discorde, que la crainte d'augmenter le trouble. Peu de jours se passerent, qu'on vit paroître l'injurieux Ecrit de la Chambre Basse. Le Roi irrité de ce procedé y fit faire une forte réponse, où après avoir raconté ce qu'il avoit fait pour mettre remede aux maux dont on se plaignoit avec intention sincere de contenter le Peuple & le Parlement, il faisoit voir évidemment qu'il vouloit plus que personne la paix, qu'il s'étoit relâché pour l'avoir jusqu'à se dépouiller des plus beaux & des plus anciens droits de la Royauté, qu'ainsi il ne falloit plus chercher la cause des discordes civiles, que dans les mauvais desseins de ceux qui vouloient secoüer le joug de l'autorité souveraine pour changer la Religion & l'Etat.

Cette nouvelle fermeté du Roi, loin d'épouvanter la Cabale, lui fit faire de nouveaux efforts pour pousser à bout son projet. La maniere dont ce Prince venoit d'être reçû à Londres avoit fait craindre aux factieux que le Peuple ne leur échapât. Il s'étoit même élevé un bruit, que les Officiers

ficiers de la Ville suivans le bon exemple du Maire étoient devenus Royalistes. Ces bruits & ces craintes firent que les Rebelles s'appliquerent tout de nouveau à gagner la menuë Bourgeoisie, la populace, & ceux des Magistrats qu'ils avoient le plus craint de perdre. De nouvelles intrigues, de nouvelles plaintes, de nouveaux soupçons se répandirent dans toute la Ville, & en peu de jours les esprits se trouverent plus en mouvement que jamais. Le Roi, qui en fut informé, & à qui quelques uns de ceux qui se signaloient davantage à inspirer la rebellion furent nommément déferez, se résolut à faire un coup de vigueur, en demandant au Parlement dont ils étoient Membres qu'ils fussent arrêtez, & mis en Justice comme des factieux qui troubloient l'Etat, qui avoient excité la revolte d'Ecosse, & qui encore actuellement se faisoient une occupation de le diviser d'avec ses Sujets. Le Vicomte de Mandeville fils du Comte de Manchester, autrement Mylord Kimbolton Membre de la Chambre des Seigneurs, Hollis, Passerigg, Pym, Strode, Hambden, Membres de la Maison des Communes, étoient ceux dont le Roi demandoit justice, mais il la demanda en vain. Ces brouillons étoient trop chers à la Cabale Puritaine pour les abandonner au besoin. Le Roi déterminé neanmoins à pousser vivement cette affaire, fit dessein d'aller en personne demander ces cinq derniers à leur Chambre, & de les faire mettre en prison. Il y alla accompagné du jeune Electeur Palatin son Neveu, & d'un grand nombre de Noblesse, qu'il laissa pourtant à la porte pour ne pas donner sujet de dire qu'il eût fait violence au Parlement. Il entra seul avec l'Electeur, & prit la place de Lenthal Orateur de la Chambre Basse, auquel ce Prince ayant demandé s'il ne voyoit pas les cinq Membres qu'il étoit venu accuser, cet homme inso- 1641.

1641. insolent lui répondit qu'il ne voyoit dans l'Assemblée que ce que la Chambre vouloit qu'il vît. Le Roi les chercha des yeux lui-même, mais ce fut inutilement; ils avoient été avertis de son dessein, & s'étoient absentez. On accusa diverses personnes d'avoir trahi le secret du Prince. Celle qu'on en crût le plus universellement coupable fut la Comtesse de Carlile, femme accoûtumée aux intrigues, & qui en ayant beaucoup fait dans sa jeunesse par sa beauté, ne pouvoit se passer d'en faire dans sa vieillesse par son esprit.

On ne peut dire combien la Cabale fit élever de voix contre Charles à l'occasion de cette entreprise, & de combien de mouvemens seditieux elle fut suivie. La Cour en fut effrayée, & le Roi se vit obligé d'en faire quelque satisfaction. Nonobstant cela le tumulte alloit toûjours en augmentant. Le Roi ne pouvoit paroître dans Londres qu'on ne lui criât de toutes parts: *les Privileges du Parlement, les Privileges du Parlement*. Le Peuple vouloit dire par-là ce que les Puritains expliquoient plus nettement dans les compagnies, que le Roi avoit violé les privileges de cette Assemblée. On poussa l'insolence si loin, qu'un Ministre nommé Walker jetta dans le Carosse du Roi un Libelle fait contre lui. On venoit jusques dans son Palais tumultuairement & en troupes lui dire des injures en face, pendant que le Parlement feignant de n'être pas en fureté à Westminster se retira dans la Ville pour en augmenter le tumulte, demanda des Gardes, & refusant ceux que le Roi lui vouloit donner en prit de devoüez à la faction. Durant ce temps-là on semoit mille bruits des desseins du Roi sur la Ville, la plûpart incroyables & extravagans, mais crus neanmoins, & ayant le même effet pour émouvoir la multitude que s'ils eussent été les plus vrai-semblables. Le Roi se preparoit, disoit-on, à venir

à venir avec les Papiſtes exterminer tous les Proteſtants. On voyoit déja des troupes paroître. Digby & Lansford étoient à Keingſton avec un corps de Cavalerie, & n'attendoient que d'être mandez. 1641.

Ces fauſſes nouvelles qui ſe diſoient le jour dans toutes les maiſons de la Ville, & qui ſe crioient la nuit par les ruës, rempliſſoient Londres d'une terreur & d'une confuſion ſi étrange, qu'on ne voyoit dans toutes les places que des troupes de gens en armes, des corps de gardes, des retranchemens, des barricades, des chaînes tenduës, & d'autres ſemblables preparatifs à répouſſer les efforts du Roi. Les ſerviteurs de ce Monarque craignant pour lui de leur côté lui vinrent offrir leur ſervice. Les Etudians de certains Colleges où l'on apprend le Droit du pays à la jeune Nobleſſe Angloiſe ſignalerent leur zele envers leur Prince, & s'offrirent de le garder. Ainſi Charles, qui avoit d'ailleurs un bon nombre d'amis parmi les Grands du Royaume, même parmi ceux qui compoſoient la Chambre Haute du Parlement, pouvoit ſans crainte d'être ſurpris tenir tête dans la Capitale à la faction oppoſée, l'inſolence de laquelle détachoit tous les jours les eſprits moderez de ſes interêts. Bien des gens jugeoient que c'étoit le mieux, & beaucoup le croyent encore aujourd'huy.

Le Roi ne fut pas de cet avis. Las de ſouffrir la contradiction de ceux qui lui devoient obeïr, il crut qu'en s'éloignant il les feroit craindre, & que s'ils l'obligeoient enfin à prendre les armes pour les dompter, il trouveroit de plus grands ſecours dans les Provinces que dans Londres. D'ailleurs comme il avoit toûjours une grande repugnance à la guerre civile, & qu'il vouloit éviter ſur tout qu'on n'eût ſujet de l'en croire auteur; il s'imagina qu'en ne s'éloignant

1641. loignant que lentement & peu à peu, il donneroit le temps aux mutins de faire des reflexions qu'ils n'avoient pas faites, & à ceux qui aimoient le bien public de trouver des temperamens, ausquels il seroit toûjours prêt de souscrire pour peu que le Parlement voulût bien apporter du sien à la paix; qu'en tout cas enfin toute l'Angleterre auroit le loisir de reconnoître par ces dernieres & décisives démarches, à qui elle devroit attribuer les maux de la guerre qui la menaçoit.

1642. Ce fut dans ces sentimens qu'environ le milieu de Janvier de l'année mil six cens quarante deux Charles Premier sortant de Londres se retira à Hamptoncourt, avec la Reine, le Prince de Galles, & les Seigneurs de sa Maison qui n'étoient pas du Parlement. Les gens sages & les gens de bien n'oserent le blâmer d'avoir mis la Majesté Royale à couvert des fougues d'une populace que ses ennemis gouvernoient: mais ils ne purent voir sans gemir sur les malheurs de leur patrie une séparation qui en étoit le présage. La Cabale Presbyterienne & ses partisans en furent peu touchez. Resolus de reduire Charles au point où ils l'avoient projetté, & d'en faire un fantôme de Roi après qu'ils l'auroient dépouillé de tout le pouvoir de la Royauté, s'ils ne pouvoient achever par la paix, ils n'étoient point fâchez d'avoir la guerre, & ils prirent dès lors leurs mesures pour la faire avec succès. Ainsi loin de chercher les moyens d'adoucir le Monarque irrité, à peine fut-il hors de Londres, que les cinq Membres de la Chambre Basse qu'il avoit declaré criminels y furent remenez en triomphe avec des applaudissemens & des acclamations inouïes.

Après ces tumultueux mouvemens, qu'une nouvelle situation des choses excite toûjours dans

dans les esprits, on ne laissa pas de part & d'autre de reprendre le fil des affaires; ni l'un ni l'autre parti ne voulant que le public lui attribuât le retardement qu'on y apportoit. Chacun continua à les traiter selon son genie & selon ses vûës, le Roi comme un Prince poussé à bout & déterminé à la guerre, mais toûjours néanmoins comme un Prince qu'un excès de bonté pour ses Sujets portoit à sacrifier beaucoup à la paix; le Parlement, comme une puissance tyrannique, resoluë à tirer de l'excessive bonté du Roi & du penchant qu'il avoit pour la paix tout ce qu'auroit pû leur donner une heureuse guerre; mais de tenter plûtôt la guerre que de rien relâcher pour la paix.

Ce fut suivant ce plan qu'il fut resolu dans le Conseil secret du Roi, que la Reine passeroit en Hollande sous prétexte de conduire au Prince d'Orange la Princesse Royale son Epouse, & en effet pour ménager le secours d'hommes & d'argent dont on pourroit avoir besoin; que le Roi se retireroit à York, où il feroit ses premieres levées, & se saisiroit de l'Arsénal d'Hull, mais qu'il n'iroit que lentement pour donner lieu aux negotiations, & ramener, s'il le pouvoit, les Parlementaires au devoir par des voyes plus douces que par celles des armes. Ceux-ci penetrerent aisément les desseins de la Cour, & n'en furent pas étonnez. Le voyage de la Reine qui leur devoit donner de l'ombrage, & qu'il sembloit qu'ils dussent empêcher, leur donna esperance au contraire de venir plus aisément à leurs fins, étant persuadez que la resistance que le Roi leur faisoit depuis quelque temps contre son temperament naturel étoit un effet des conseils de cette Princesse, & que si elle le quittoit une fois ils feroient acheter la paix à Charles aussi

cher

1642. cher qu'ils la lui voudroient vendre. Dans cette vûë ils resolurent de pousser à bout leurs demandes.

Le Roi étoit encore à Hamptoncourt, lorsqu'à l'occasion de l'affaire d'Irlande les Chambres le pressèrent de leur remettre la disposition des milices, & le pouvoir de changer les Gouverneurs des Places; afin, disoient-elles, qu'il parût qu'il y alloit de bonne foi, qu'il vouloit punir les Irlandois rebelles, & que certains bruits qui avoient couru qu'il avoit suscité cette revolte pour opposer l'Irlande à l'Angleterre étoient faux & sans fondement. Il n'étoit pas difficile de voir où tendoit cette proposition, & quel en devoit être l'effet si le Roi y eût consenti. Comme ce point étoit délicat, & qu'en effet les bruits qui couroient de l'intelligence du Roi avec les Catholiques d'Irlande, quoi qu'ils fussent faux dans le fond, n'étoient pas sans quelque apparence, Charles accorda tout ce qu'il put en faveur de l'expedition qu'on se préparoit à faire en Irlande contre les Catholiques revoltez: mais pour ce qui regardoit le pouvoir de disposer de la milice & du gouvernement des Places, il en rejetta la proposition comme un attentat contre son autorité, qui ne pouvoit tomber dans l'esprit que de ceux qui avoient entrepris de dégrader la Royauté de ses plus essentielles prérogatives.

Sur cette nouvelle contestation Charles partit pour aller à Windsor, où les affaires s'aigrissant, le Marquis de la Ferté-Imbault qui fut depuis Marêchal d'Estampes, alors Ambassadeur de France en Angleterre, crut qu'il étoit temps d'arrêter le cours de ce démêlé qui devenoit funeste à un Roi dont on vouloit en France la conservation, quoi qu'on fût bien-aise qu'un peu d'embarras l'empêchât de s'unir

à l'Espagne,

1642. à l'Espagne, comme son inclination naturelle & toute sa Faction l'y portoit. Depuis long-temps on n'attendoit que le moment propre à lui faire agréer la mediation du Roi son Beau-frere, afin que s'en tenant obligé il ne favorisât pas ses ennemis quand il seroit reconcilié avec les siens. Le Marquis jugea que ce moment étoit venu, & Charles en effet lui témoigna quand il lui alla offrir son service qu'il lui savoit bon gré de ses soins. Deux choses empêcherent qu'ils ne réüssissent; l'une, que la Cabale Presbyterienne ne voulant point de temperament aux dernieres propositions que le Parlement avoit faites au Roi, insinua à l'Ambassadeur qu'une mediation qui y en apporteroit ne seroit pas agreable à ce Corps, & que la seule proposition d'un accommodement qu'on n'y vouloit point y rendroit la France suspecte; l'autre, que ce Ministre eut avis que la Cour prenoit des mesures secretes pour disposer tellement les choses, que le Roi ne parût point devoir la paix à la France. Ainsi après quelques démarches & quelques voyages de Londres à Windsor le Mediateur cessa d'agir, & les démêlez continuerent avec plus de chaleur que jamais. Peu de temps après le Roi fit un pas qui sembloit les devoir éteindre, en se relâchant sur un point qu'il crut devoir être au Parlement une conviction manifeste du desir qu'il avoit de le contenter.

Les Puritains avoient deux choses particulierement en vûë, de détruire l'Episcopat, d'abaisser l'autorité Royale. Presque en même temps qu'ils donnoient à l'autorité Royale l'atteinte dont je viens de parler, ils en donnoient une à l'Episcopat dont il faut maintenant que je parle. J'ai déja dit que la populace avoit coûtume d'insulter ceux du Parlement qui étoient

1642. suspects d'être dans les interêts de la Cour. Les Evêques étoient déclarez partisans du Roi & de ses droits : aussi le Peuple en toutes rencontres les chargeoit de reproches & d'injures. Peu s'en étoit quelquefois fallu, qu'aprés de frequentes menaces il n'en fût venu aux effets. On en avoit poussé quelques-uns, & on avoit déchiré le rochet à d'autres. Rebutez de ces traitemens, l'Archevêque d'Yorck & onze de ses Confreres resolurent de s'absenter des Assemblées du Parlement, en protestant de nullité de tout ce qui s'y feroit sans eux, vû les violences manifestes qui les obligeoient à s'en éloigner. Cette protestation sembla irriter les esprits, mais il y a apparence au contraire qu'elle fit plaisir à plusieurs, qui prirent de là occasion de rendre les Prelats criminels, & d'entreprendre, en attendant qu'ils pussent faire quelque chose de plus, d'exclure tout l'Ordre Episcopal du Parlement. L'affaire fut quelque temps contestée, mais elle passa néanmoins : les Evêques qui avoient protesté furent arrêtez, tous furent exclus de la Chambre des Pairs. On avoit souvent proposé au Roi de souscrire à cette Ordonnance : il l'avoit refusé jusques-là, mais enfin il y consentit. La Cour, qui prenoit le chemin de Douvres où la Reine devoit s'embarquer, étoit alors à Cantorbery; comme si Dieu eût pris plaisir d'humilier les Evêques d'Angleterre dans la source de leur Episcopat, qu'ils avoient corrompu par leur Schisme & par tant de sortes d'erreurs.

Cette démarche du Roi en faveur des Parlementaires fit croire ou qu'il étoit resolu de ne leur refuser plus rien, ou qu'ils étoient tombez d'accord de ne lui plus rien demander : ainsi on espera la paix. On l'espera en vain. L'affaire des Milices & des Gouvernemens ne put s'accom-

moder.

moder. La Reine s'embarqua, & passa en Hollande. Le Roi prit son chemin vers le Nord accompagné du Prince de Galles & du Duc d'Yorck ses enfans. Il fut encore long-tems en marche, ayant séjourné dans ses Maisons de Theobalds & de Newmarket, & il n'arriva à Yorck que sur la fin du mois de Mars. 1642.

Durant le voyage & plus de trois mois depuis que le Roi fut arrivé à Yorck on continua les negociations, que l'opiniâtreté du Parlement, ou pour mieux dire la politique de la Cabale qui vouloit regner rendit toûjours également inutiles. Plus le Roi se relâchoit, plus ses ennemis se rendoient inflexibles; & plus on alloit en avant, plus leurs prétentions augmentoient. Ils en firent dix-neuf articles, qu'ils presenterent toutes les fois qu'on parla d'accommodement, & quoi qu'on fît il ne fut pas possible de les engager à s'en départir.

Les principaux de ces articles étoient, que tous ceux qui étoient du Conseil du Roi, les Secretaires d'Etat, les Ministres cedassent leurs Charges à d'autres que le Parlement agréeroit; que ceux-ci fissent un serment tel que leur presenteroit l'Assemblée, & que quand quelqu'un d'eux mourroit, si le Parlement tenoit alors, il fût consulté sur le choix de celui qu'on substituëroit; que si cette mort arrivoit dans l'intervalle du Parlement, les Collegues du mort élussent à la pluralité des voix quelqu'un propre à lui succeder; que nulle Ordonnance du Conseil du Roi n'eût de force, si elle n'étoit signée par la plus grande partie de ceux qui le composeroient; que le Grand Chancelier, le Garde du Grand Sceau, le Grand Ecuyer; en un mot tous les grands Officiers, tous les Juges, tous les Gouverneurs ne fussent pourvûs de leurs Charges qu'avec l'attache du Parlement; que

1642. cette même Compagnie dispofât de la Milice, des Places, des Ports & des Arfenaux, qu'aucun de ceux qu'il plairoit au Roi de mettre dorénavant au nombre des Pairs n'auroit droit de fuffrage dans la Chambre Haute que les deux Chambres n'y confentiffent; que les Pairs Catholiques en fuffent exclus, & que leurs Enfans leur fuffent ôtez pour être élevez dans la Religion du Païs; que ceux du Roi ne fuffent point mariez qu'avec l'approbation du Parlement; que les Loix portées contre les Catholiques fuffent mifes en execution; que le Roi donnât les mains à une reformation de la Liturgie & du Gouvernement Ecclefiaftique, telle que le Parlement la projettoit par l'avis de bons Théologiens, que le Roi congediât des Gardes qu'il avoit levez de nouveau; qu'il juftifiât par un acte public les cinq Membres de la Chambre Baffe qu'il avoit déclarez criminels, & qu'il lui plût d'abandonner à la juftice du Parlement tous ceux que la Compagnie jugeroit coupables d'avoir troublé le repos de l'Etat.

On peut penfer par la nature & par les confequences de ces propofitions avec combien d'indignation elles furent reçûës du Roi, & combien fa jufte colere augmenta contre la Cabale toutes les fois qu'on les lui prefenta. Il n'en fut pas le feul offenfé. Une partie du Parlement même, ayant honte d'être d'une Affemblée où l'on pouffoit fi loin l'infolence contre le Souverain legitime, deferta & le vint trouver. Alors la Cour de Charles groffit du Duc de Richemond, du Marquis d'Hertford, des Comtes de Lindfey, de Cumberland, d'Huntington, de Dorfet, de Bath, de Southampton, de Devonshire, de Northampton, de Berch, de Briftol, de Newcaftle, de Weftmorland, de Monmouth, de Rivers, de Carnarvan, de New-

Newport, de Douvres, des Barons Mautravers, Willougby, Rich, Howard de Carleton, Newark, Paget, Chandos, Falcombridge, Pawlet, Lovelace, Savil, Coventry, Dunsmore, Mohun, Grey, Seymour, Capel. Plusieurs Membres de la Chambre Basse suivirent l'exemple de ces Seigneurs, & se rendirent auprès du Roi. Le Baron de Littleton lui envoya le Grand Sceau que ce Prince lui avoit confié, & le vint bien-tôt trouver lui-même. 1642.

Dans ce mouvement on vit bien qu'il falloit penser à la guerre, la desertion dont je viens de parler n'ayant point abbatu l'audace de ceux qui regnoient dans le Parlement. On employa encore quelque tems en procedures, en manifestes, même en tentatives de paix, durant lesquelles les Parlementaires n'ayant pas eu pour le Roi les ménagemens que ce Prince avoit pour eux, prirent sur lui des avantages qui apporterent un grand préjudice à ses affaires & à son parti. Car pendant qu'il traitoit avec eux de la disposition des Places, des Troupes, des Finances; ceux-ci procedant par voye de fait, se saisirent d'Hull Forteresse importante pour sa situation & pour son arsenal, se rendirent maîtres de la Flotte, & mirent la main sur l'argent qu'on avoit destiné pour l'Irlande: de sorte que quand le Roi en personne se presenta pour entrer dans Hull, Hotham que les Parlementaires y avoient envoyé sons main refusa de le laisser entrer à moins qu'il ne voulût entrer seul. Ainsi lors que Charles envoya Jean Pennington pour commander la Flotte, ce Capitaine trouva la place occupée par le Comte de Warwik sous les ordres du Parlement. Ce fut une leçon à ce Prince dont il eut peine à profiter, qui lui apprit que les vertus ont leurs bornes, & qu'il est dangereux à un Roi de pousser trop loin la bon-

1642. té. Il le conçût au moins cette fois, & resolu de domter les Rebelles qu'il avoit jusques-là trop choyez, il donna ses ordres pour faire des troupes, pour l'armement desquelles la Reine lui avoit envoyé à propos des armes & de l'argent de Hollande. Il tenta Hull inutilement; Hotham & Meldrum le défendirent, & comme il étoit secouru par la mer, dont le Comte de Warwik étoit maître, Charles fut obligé de remettre cette entreprise à un autre temps.

Cependant les Parlementaires levoient de leur côté des Soldats, & choisissoient leurs Officiers. Robert d'Evreux Comte d'Essex fut destiné pour en être le Chef. C'étoit un homme de grande qualité, brave, & de quelque experience à la guerre, qu'il avoit faite dans les Païs-Bas; homme au reste de mediocre genie, à qui peu d'autres qualitez donnoient droit de commander à ceux de son rang, qu'un âge avancé, des mœurs graves, un grand dévouëment à la faction. Il avoit eu une avanture sous Jacques Premier, dans laquelle il avoit montré quelque force d'esprit ou beaucoup de foiblesse: la chose est fort problematique. Sa Femme, Fille du Comte de Suffolk, l'avoit empoisonné deux fois à dessein d'épouser son Amant, qui étoit Robert Kar Favori du Roi. La force du temperament, ou quelque remede pris à propos avoit sauvé la vie au Comte : l'emportée Comtesse entreprit de se faire démarier en Justice, & allegua que son Mari avoit de ces infirmitez qui autorisent les divorces. Tout expedient parut bon au Comte d'Essex pour se délivrer de cette Megere : il passa condamnation sur ses infirmitez prétenduës, & crut ne se pouvoir mieux vanger d'un homme qui le deshonoroit qu'en lui cedant une méchante femme, qui en effet ruina sa fortune. Tel fut le Général des armes Parlemen-

mentaires contre Charles. On nomma d'autres Officiers, soit pour servir dans l'armée du Comte, soit pour commander d'autres corps qu'on envoyoit en divers lieux. Le Roi en ayant fait autant on renouvella les procedures. On déclara des deux côtez ceux du parti opposé criminels d'Etat, coupables de haute trahison, perturbateurs du repos public. On imprima de nouveaux manifestes, où les deux partis protestoient, qu'ils prenoient les armes pour le maintien de la Religion Protestante, pour la défense de la personne du Roi, pour les Loix, pour la liberté du Peuple, pour la paix du Royaume, pour les privileges du Parlement; & afin de pousser à bout ce comique prélude de tant d'évenemens tragiques, en même temps qu'on attiroit secretement les Catholiques dans l'un & dans l'autre parti, chacun faisoit un crime en public à la faction opposée d'en recevoir à son service; le Roi même leur fit défense de porter les armes pour lui. Les grimaces finies, on se mit en campagne, & on en vint aux actions. 1642.

La guerre se fit vivement, selon le genie de la Nation, brusque, impetueuse, donnant peu à l'art, décidant tout par des batailles, où l'on fait plus d'usage du nombre & de la vigueur des Soldats, que de la science des Capitaines.

Ce fut au commencement de Septembre, que las d'écouter les propositions que le Parlement lui faisoit, & d'y voir rebuter les siennes, quoi que moderées au delà de ce que l'honneur du Diadême permettoit à un Souverain, Charles alla assembler son armée à Shrewsbury aux confins de Galles, pendant que le Comte d'Essex joignoit la sienne à Northampton, où elle étoit déja assemblée. Le Roi n'avoit gueres qu'onze mille hommes, & le Comte en avoit quatorze; mais la presence du Souverain

1642. inspira à ses troupes une valeur qui leur fit mépriser le nombre, & leur donna cette confiance qui contribuë aux bons succès.

Le Roi avoit dans son armée les Princes Rupert & Maurice Freres de l'Electeur Palatin, qui avoit repassé la Mer. Le Prince Rupert, que nous nommerons le Prince Robert avec le vulgaire, qui a accoûtumé tout le monde à appeller ainsi ce Prince, ayant eu ordre du Roi son Oncle de s'aller saisir de Worchester; Sandes, que le Comte d'Essex envoyoit à même dessein, se trouva inopinément en presence des Royalistes, qui l'engagerent à un combat où il fut tué, & ses gens poussez. Le Comte d'Essex, qui suivoit Sandes, obligea le Prince, que le Roi ne suivoit pas, à se retirer, & à rejoindre le gros de l'armée qui marchoit vers Londres, parce que Charles avoit voulu profiter de l'éloignement du Comte pour s'approcher de la Capitale. Essex vit bien le dessein du Roi, & tourna bride pour le suivre. Le Roi en étant averti, fit reflexion que n'ayant d'avance que ce qu'il en avoit sur les Rebelles, il étoit dangereux pour lui de s'approcher trop près de Londres, d'où il pouvoit sortir des troupes qui l'eussent enfermé entre deux armées. Sur cela Charles prit le parti de tourner tête brusquement contre celle qui le suivoit, & de lui presenter la bataille. Quelques-uns disent qu'il avoit appris que le Comte d'Essex n'avoit pas tout son monde, & qu'étant pressé de le suivre il avoit laissé en chemin son gros canon, & des gens pour le garder. Quoi qu'il en soit, le Roi marcha à lui resolu de le combattre.

Le Général Parlementaire continuant sa route sans s'étonner, les deux armées se rencontrerent dans une plaine du Comté de Warwic, qu'on

qu'on appelle la Vallée du Cheval Rouge, située entre le bourg de Keynston & une montagne nommée Edgehill, d'où la bataille est appellée diversement par les Historiens, tantôt d'Edgehill, tantôt de Keynston, mais plus communément d'Edgehill. 1642.

Le Roi venoit du côté de la montagne, d'où l'on découvroit l'ennemi sortant du Bourg, & entrant dans la plaine en ordre de bataille. Alors les plus proches du Roi lui demanderent ce qu'il vouloit faire. *Combattre*, s'écria-t'il, *avec l'aide de Dieu, & l'assistance de mes bons Sujets.* Après avoir dit ces mots il disposa son armée, & mit au milieu le Comte de Lindsey qu'il avoit fait Général sous lui, à l'aile droite le Prince Robert, à la gauche le Baron de Wilmot, que soûtenoient divers autres Chefs d'un nom & d'une valeur remarquable. Il descendit la montagne en cet ordre, & ayant pris son terrain dans la plaine, il y trouva l'armée ennemie rangée à peu près comme la sienne, ayant son Général au milieu, Balfore & Stapleton à l'aile droite, le Colonel Ramsey à la gauche. On commença de part & d'autre par quelques décharges d'artillerie, dont l'effet ne fut pas fort grand; après quoi le Prince Robert, qui commandoit la Cavalerie, fondit si impetueusement sur Ramsey, que non seulement il le fit plier, le rompit, le mit en déroute, mais le poussa même si loin, qu'il arriva jusqu'au bagage des ennemis laissé à Keynston, & le donna en proye à ses gens. Si le Palatin eût eu moins de feu, s'il se fût moins laissé emporter, & qu'au lieu de pousser si loin des fuyards qui ne pouvoient plus nuire il fût revenu sur ses pas; dès lors & l'action & la guerre étoient finies, le Roi étoit maître. Mais ce fut le defaut du Prince Robert de perdre le fruit

1642. de ſa valeur par l'excès de ſa valeur même. Sa faute neanmoins n'étoit pas ſans remede, ſi ſon exemple n'eût point entraîné le Comte de Carnarvan après lui. L'Infanterie Parlementaire voiſine de l'aîle qu'on venoit de rompre avoit été ſi effrayée de cette ſubite deroute, qu'un Regiment de ce Parti, que commandoit le Chevalier Forth, étant paſſé dans l'armée du Roi à la faveur de ce deſordre, le Comte d'Eſſex ne pouvoit éviter d'être taillé en pieces, ſi Carnarvan qui commandoit la ſeconde ligne de l'aile du Prince, au lieu de pourſuivre avec lui Ramſey, eût pris en flanc l'armée ennemie du côté de l'aile rompuë. Le Général Rebelle vit cette faute, & en profita pour faire avancer un corps de reſerve, qui fit contre les Royaliſtes ce que Carnarvan n'avoit pas fait contre les Parlementaires. Pendant ce temps-là l'aile droite ennemie pouſſoit l'aile gauche du Roi, & ſe ſervant mieux de ſon avantage que le Prince Robert n'avoit fait du ſien, laiſſa fuir la Cavalerie après l'avoir miſe en déroute, & retourna contre Lindſey. Là le combat devint furieux, & fut opiniâtrement diſputé. Lindſey y combattit en perſonne à la tête de deux Bataillons. Il y fut percé de coups, & en mourut. Son Fils aîné y fut fait priſonnier lors qu'il s'avançoit pour le ſecourir. Le Chevalier Varne y fut tué portant l'étendard Royal qu'on lui prit. Le Roi s'étoit mis à la tête d'un aſſez gros corps de reſerve, qui juſques-là n'avoit point donné: le Prince de Galles & le Duc d'Yorck, l'un ayant à peine douze ans, l'autre n'en ayant pas encore dix, étoient à Cheval à ſes côtez. Charles voyant les ſiens plier s'ébranla pour aller au ſecours, & avec lui marchoient les Princes: lors que quelqu'un lui repreſenta qu'ils devoient être fatiguez, qu'il

qu'il y avoit long-temps qu'ils étoient à cheval, 1642.
& que d'ailleurs on ne pouvoit répondre d'eux dans une occasion, où le Roi même auroit bien fait de ne pas exposer sa personne. Le Roi trouva cet avis raisonnable pour ce qui regardoit ses Enfans, & ne le voulut pas suivre pour lui. Il proposa au Duc de Richemond de les conduire sur la montagne, mais ce Seigneur s'en excusa, & pria le Roi de lui permettre de ne le pas abandonner. Charles s'adressa au Comte de Dorset pour la même chose, qui lui répondit en plaisantant, comme il avoit coûtume de faire, que tous les Rois du monde ne l'obligeroient pas à se retirer quand il falloit combattre. Un Gentilhomme pensionnaire, c'est une espece de Gardes du Roi, fut enfin chargé de cette commission. Les deux Princes se retirerent, non sans avoir couru grand risque d'être enlevez dans une embuscade où ils tomberent sur leur chemin. Pendant ce temps-là le Roi s'avança l'épée à la main avec sa troupe, & inspirant par sa presence une nouvelle vigueur aux siens, l'étendart Royal fut repris par Smith, que Charles fit Chevalier sur le champ en recompense de cette action. Le combat recommençoit tout de nouveau, & avec toute la chaleur que permettoit la lassitude; lors que la nuit le fit finir à l'avantage du Monarque, quoi que l'Histoire Parlementaire laisse cette victoire indécise, & la mette au nombre de celles dont les deux partis se font honneur. A la verité le nombre des morts y fut à peu près bien égal. Des personnes remarquables y perirent de part & d'autre. Le Seigneur d'Aubigny de la Maison Stuart frere du Duc de Richemond y eut parmi les Royalistes le même sort que le Comte de Lindsey. Personne ne coucha sur le champ de bataille,

1642. le Roi remonta la montagne, & le Comte se retira à Keynston : mais à cela près toutes les marques de la victoire demeurerent à Charles. Dès le matin on vit son armée en bataille faisant face vers le Comte d'Essex, qui ne se mit point en devoir d'avancer. Il envoya querir son canon, qui étoit demeuré dans la plaine avec celui des ennemis, & l'un & l'autre lui fut amené sans que personne s'y opposât. On trouva plus de soixante drapeaux gagnez sur les Parlementaires. Mais ce qui fut le plus décisif, le Comte d'Essex changea sa marche, & se retira vers Coventry; le Roi continua la sienne, & prit Bambury.

Il ne faut pas passer sous silence la trahison qu'avoit faite à Charles un nommé Blake avant la bataille, duquel on trouva parmi le bagage pillé par les troupes du Prince Robert des lettres qui donnoient avis au General Parlementaire de tous les desseins du Roi, & en particulier du lieu où il avoit destiné de combattre. Le traître reçut le châtiment que meritoit sa perfidie, pendant que le Roi échapé de ce peril marcha brusquement vers la Capitale, où il jetta de nouveau l'effroi.

La guerre étoit finie s'il y fût allé, comme son sentiment étoit de le faire. Le Prince Robert y vouloit aller seul, & s'engageoit au Roi de chasser le Parlement de Westminster. L'esprit Anglois, qui ne se dément point même dans les plus attachez à la Royauté, l'esprit Anglois, dis-je, toûjours entêté de ces libertez si funestes au repos de la Nation, porta la plus grande partie du Conseil à s'opposer à ce dessein. Le prétexte fut qu'il étoit dangereux pour le Roi de l'executer, & pour la Ville que le Prince Robert l'executât, jeune comme il étoit, emporté, capable d'y mettre le feu. La vraie

rai-

raison étoit qu'ils craignoient que si le Roi entroit dans Londres les armes à la main, il ne prétendit sur la Nation une espece de droit de conquête, qui le rendît trop absolu. Dans cette vûë on aima mieux écouter des propositions, que fit faire en cette occasion le Parlement pour calmer le Peuple. Quoi qu'elles fussent toûjours les mêmes, le Roi, qui ne negligeoit rien pour la paix, & qui se flattoit que cet heureux commencement de guerre rendroit les esprits plus flexibles, consentit à des Conferences. On étoit à choisir le lieu, lors qu'il y eut un grand combat entre les Royalistes & les Parlementaires à l'attaque d'une place nommée Brentford, dont ceux-là eurent tout l'avantage, ayant gagné sur les Rebelles onze drapeaux & treize canons. Chacun accusa le parti opposé d'avoir usé de supercherie, & d'avoir pris le temps d'un Traité pour commettre des hostilitez. Les Historiens rapportent ce fait avec une partialité qui rend suspect tout ce qu'ils en racontent. Un Ecrivain étranger dit que ce fut le Prince Robert, qui par son impetuosité ordinaire engagea brusquement l'affaire, ne croiant pas pecher contre la foi d'une negociation à peine commencée, & où l'on n'avoit point parlé de suspension d'armes. Quelques-uns disent que le Roi avoit été averti, que pendant que les Parlementaires lui faisoient des propositions pour l'amuser, ils prenoient des mesures pour l'envelopper. Quoi qu'il en soit, sur cet incident la negociation fut rompuë, & le Comte d'Essex ayant mené par l'autre côté de la Riviere les restes de son armée à Londres afin de rassurer les Bourgeois, le Roi se retira à Oxford, & chacun prit ses quartiers d'hyver. 1642.

Le printemps de la nouvelle année mil six

1643. cens quarante-trois, en ramenant la belle saison, fit voir le plus affreux spectacle qu'eût peut-être jamais vû l'Angleterre, tout accoûtumée qu'elle est à voir répandre le sang de ses habitans. A peine y avoit-il une Province qui ne fût le theatre d'une sanglante guerre; tout le monde ayant pris parti, & chacun le prenant selon son inclination, souvent le Frere contre le Frere, & celui que prenoit le Pere n'étant pas toûjours suivi par le Fils. Les grosses armées occupoient les deux extremitez & le milieu du Royaume. Le Comte de Newcastle ayant levé presque à ses propres dépens neuf mille hommes, combattoit du côté du Nord pour son devoir & pour son Roi. Les deux Fairfax, le Pere & le Fils, y commandoient les troupes rebelles. Le Marquis d'Hertford occupoit les Provinces du Midi & de l'Occident, & soûtenoit la bonne cause: Waller Capitaine celebre y étoit Chef des Parlementaires. Le Roi agissoit vers Oxford, ayant toûjours en tête le Comte d'Essex. Par tout ce Prince eut des avantages qui devoient mettre fin à la guerre par la ruine du parti rebelle, si le Ciel n'en avoit ordonné autrement pour des desseins qu'il faut adorer. On impute des fautes au bon parti, mais j'ai toûjours trouvé injuste d'imputer pour fautes à d'habiles gens tout ce qui n'a pas un succès heureux.

Du côté du Nord le Comte de Newcastle aiant été joint par le Comte de Cumberland, prit Calne, & défit les Parlementaires. Il enleva ensuite Bradford. Il s'étoit déja saisi de Seeds, mais les Fairfax aiant reçu un renfort de nouvelles troupes, le reprirent au premier assaut. Le jeune Fairfax prit Wakfield & Cholmley, & défit peu après à Gisbourg six cens hommes des Royalistes. Mais c'étoient de legers

gers avantages pour le parti Parlementaire, pendant que Newcastle, à qui Goring & King avoient amené des hommes, des armes, des canons, des instrumens pour remuer la terre, prenoit tout ce qu'il assiegeoit, poussoit par tout les ennemis, & après avoir reduit sous l'obéïssance tout le Septentrion du Royaume depuis York jusqu'à l'Ecosse, obligeoit enfin les Fairfax à s'aller enfermer dans Hull, que ce General assiegea. 1643.

Pendant que les affaires du Roi prenoient un si bon chemin vers le Nord, elles n'alloient pas moins bien au Midi. Le Marquis d'Hertford, soûtenu d'Hopton, du Prince Maurice, & de divers autres, remporta de grands avantages sur Waller, le Comte de Stanford, & le Chevalier Chudleigh. Le brave Hopton batit separément les deux derniers en diverses rencontres, & les défit ensemble à Stratton. Il y fut tué beaucoup des leurs, dix-sept cens furent faits prisonniers, on leur prit treize pieces de canon, soixante-dix barils de poudre, & d'autres sortes de dépouilles qui marquent une victoire entiere. Les deux Chefs de l'armée vaincuë s'étant retirez à Exceter y furent assiegez par le Prince Maurice, & se rendirent à composition; pendant qu'Hopton étant entré dans la Province de Sommerset, alloit donner une autre bataille assez près de Bathe à Waller. Ce fut dans la plaine de Landsdown que se passa cette action au commencement de Juillet. Le combat ne cessa pas avec le jour, on le continua bien avant dans la nuit, sans que la victoire se déclarât ni pour l'un ni pour l'autre parti. A en juger par le champ de bataille, il demeura aux Royalistes, Waller s'étant retiré à Bathe peu de temps après que les tenebres eurent separé les combatans. Hopton regretta fort la

perte

1643. perte d'un Gentilhomme nommé Greenvil, qui s'étoit fait remarquer ce jour-là à la tête d'un bataillon de piquiers, qu'il avoit rendu inébranlable à tous les efforts des ennemis. Un accident encore plus fâcheux traversa la fortune de ce Capitaine. Soit par hazard, soit par la malice des prisonniers qu'il avoit faits, le feu se mit à ses poudres, & peu s'en fallut qu'il n'en fût lui-même brûlé. Cette disgrace donna sur lui un grand avantage à Waller, qui en profita, & l'obligea de s'aller enfermer dans Devises. Waller l'y suivit, & fit tant de diligence qu'il atteignit son Infanterie. Il l'investit, & s'en croyoit déja maître; lors que le Roi, qui fut averti du peril des siens, se trouva heureusement en mesures de leur envoier du secours. Le Prince Maurice, le Marquis d'Hertford, le Baron de Wilmot, & d'autres Seigneurs y menerent un corps de cavalerie, qui s'étant joint aux troupes d'Hopton combatit Waller, & le défit. Presque toute son armée fut taillée en pieces: son canon fut pris avec beaucoup de provisions de guerre & de bouche, dont les Royalistes avoient grand besoin. Il y laissa trente-sept drapeaux, & se retira à Bristol, où l'armée victorieuse l'aiant poursuivi, l'obligea de s'enfuir à Londres, & d'abandonner Bristol aux vainqueurs.

Pendant que le parti du Roi faisoit ces importans progrès dans les deux extremitez du Royaume, le Roi même & les Officiers qui commandoient sous lui son armée dans les Provinces du milieu, y avoient de pareils succès. Le Comte de Northampton défit Brereton. Le Comte fut tué dans ce combat, mais le Pr. Robert ayant joint ses troupes aux siennes, assiegea Lichfeld, & s'en rendit maître. La prise de Reading,

Reading par le Comte d'Essex avoit fait trembler les Bourgeois d'Oxford, & Charles qui s'y trouvoit alors assez éloigné de ses forces dispersées en divers endroits, étoit, à ce qu'on crut, en danger, si le Comte eût su profiter de l'avantage de sa conquête, ou si, comme on l'en soupçonna, il n'eût mieux aimé finir la guerre par une paix avantageuse au parti de la liberté, qu'il vouloit assurer au Peuple, que par une victoire fatale à celui de la Monarchie, qu'il n'avoit pas envie de détruire. Cette faute, ou cette discretion donna temps au Prince Robert de se rapprocher de la Cour. Il trouva en chemin un corps de la Cavalerie ennemie dans la campagne de Chalgrave, où leur aiant livré le combat, il les défit, en tua beaucoup, en fit prisonniers un grand nombre, & vangea par la mort d'Hamden l'un de ces cinq Membres fameux par leurs cabales dans la Chambre Basse, le tort que ces esprits seditieux avoient fait à la bonne cause. Par cette perte l'armée d'Essex se trouva tellement affoiblie, qu'elle n'osa plus tenir la campagne; à quoi s'étant joint une maladie qui la diminuoit encore tous les jours, le General fut obligé de se retirer sous les murs de Londres, pour laisser le temps à ses troupes de respirer, & de se remettre. 1643.

Si le Roi s'en fût cru lui-même, elles n'en eussent pas eu le loisir. La Reine lui avoit amené des armes & des Officiers de Hollande, où cette Princesse avoit engagé ce qu'elle avoit de pierreries pour lui procurer ce secours. Elle avoit repassé la mer pour le lui amener en personne, & avoit essuié en chemin plus d'une sorte de perils. Car on dit qu'un vaisseau Anglois, qui se trouva au même port où avoient abordé les siens, eut l'insolence de canonner la maison

1643. maison où elle étoit logée, & la contraignit d'en changer. La Nation entiere eut honte de cette brutalité inouïe, & toute l'Europe en eut horreur. La Reine n'en reçut point de mal, & n'en fut que plus animée à renforcer de tout ce qu'elle put lever de troupes en chemin faisant le secours qu'elle menoit au Roi, consistant en quatre mille hommes, avec six canons & deux mortiers. Le Comte de Newcastle, par tout vainqueur, pouvoit joindre une grosse armée à celle que Charles pouvoit former d'un grand nombre de petits corps, qu'il avoit à l'entour d'Oxford. Ce Monarque vouloit ainsi réünir le gros de ses forces, pour aller avec deux armées jetter la terreur dans la Capitale, & obliger le Parlement à donner la paix à l'Angleterre : mais son Conseil n'en fut pas d'avis, & le fit tomber dans la même faute qu'on avoit reprochée au Comte d'Essex, & qu'il avoit déja fait lui-même. Quelques-uns disent que bien des gens, qui approchoient de plus près ce Prince, ne haïssoient pas le Parlement. Cette conduite est fort conforme au genie de la Nation, qui, ainsi que j'ai dit, regarde cette Assemblée comme la conservatrice d'une liberté dont les Anglois sont idolâtres. Par une pareille raison, le Parlement ne fut jamais sans un certain nombre de personnes disposées à peu près de même à l'égard du Roi & de la Royauté, qu'elles regardoient comme la base de l'Etat, & dont parmi les efforts qu'elles faisoient pour étendre leur liberté elles vouloient la conservation. Ce mélange servit quelque temps pour empêcher que les esprits ne se portassent de part & d'autre aux dernieres extremitez : mais il fut enfin funeste au Roi, sur tout dans l'occasion dont je parle, où au lieu d'aller, comme il le pouvoit, éteindre la Rebel-

bel-

bellion dans sa source, il occupa ses troupes à faire un siege, qui donna loisir à ses ennemis de reparer leurs forces à demi ruinées, & de hâter un puissant secours qui se préparoit en leur faveur. 1643.

Glocestre, qui fut la place fatale qu'on assiegea si à contre-temps, n'étoit que mediocrement forte: mais Massey, qui la défendoit, le fit avec tant de conduite, qu'il arrêta l'armée Royale autant de temps qu'il en falloit pour rétablir celle du Comte d'Essex dans une aussi grande ville que Londres. Aussi tôt qu'elle fut en état, le General la mena à Glocestre, où elle obligea le Roi de lever le siege. Ce fut à cette occasion que se donna au mois de Septembre de l'année mil six cens quarante trois la bataille de Newbury, fameuse pour avoir duré trois jours sans trop décider de la victoire, dont chacun rendit graces à Dieu sans en avoir reçu le bienfait. Le Roi en remporta le plus de marques, mais elles lui coûterent beaucoup de gens de qualité. Les Comtes de Carnarvan & de Sunderland, le Vicomte de Falkland, le Colonel Morgan y perirent durant le combat. Un fils du Marquis de la Vieuville, jeune Seigneur François dont l'Histoire des deux partis dit beaucoup de bien, y avoit été pris prisonnier, mais il fut tué brutalement par ceux mêmes qui l'avoient pris.

Tant de sang répandu sans beaucoup de fruit pour la décision des affaires, sembloit au moins une conjoncture favorable pour le succès d'une puissante mediation, que la France fit offrir de nouveau au Roi & au Parlement d'Angleterre pour rétablir l'intelligence & la tranquillité parmi eux. Les choses avoient changé de face. Le Cardinal de Richelieu étoit mort: Louïs XIII l'avoit suivi: Anne d'Austriche déclarée Regente

1643. gente pendant la minorité de ſon Fils fut touchée de l'état perilleux où elle voyoit non ſeulement le Roi, mais toute la Maiſon d'Angleterre. D'un autre côté l'embarras où ce Monarque ſe trouvoit, le peu de ſolidité des promeſſes, dont l'avoient juſques-là flaté ceux qui l'avoient fait pancher vers l'Eſpagne, l'avoit rendu un peu plus François. La Reine avoit ouvert les yeux, & ne voyoit d'aſyle aſſuré que ſa patrie en cas de diſgrace. Ce fut dans cette diſpoſition des eſprits que le Comte d'Harcourt fut choiſi pour aller offrir au Roi d'Angleterre & à ſon Parlement la mediation du Roi ſon Maître. Un Ambaſſadeur de cette naiſſance & d'une ſi grande reputation sembloit devoir être écouté. Auſſi faut-il rendre au Roi d'Angleterre la juſtice de dire qu'il ne tint pas à lui que le Comte ne terminât ſes differens avec ſes Sujets. Mais on perſiſtoit dans le Parlement à ne vouloir accepter la paix qu'en donnant la loi. Ainſi on répondit reſpectueuſement à l'Ambaſſade du Roi Mediateur, mais à l'égard du Souverain, on conſerva une dureté qui fit perdre à l'Ambaſſadeur toute eſperance de reüſſir, & obligea après quelques mois de tentatives inutiles la Regente ſa Maîtreſſe à le rappeller.

Cette hauteur des Parlementaires, dans un temps où les armes du Roi avoient preſque par tout prévalu, parut ſurprenante, & plus encore la hardieſſe qu'ils eurent de faire faire un grand Sceau, & de prétendre en devoir être les dépoſitaires naturels: mais on ne fut pas long-temps ſans découvrir la cauſe de cette nouvelle audace, par les choſes que l'on apprit qui ſe tramoient chez les Ecoſſois.

Charles jugeant de ce que feroit cette Nation par ce qu'elle eût dû faire, comme ſi on faiſoit

foit toûjours ce qu'on doit, s'étoit persuadé qu'après les graces qu'elle avoit reçuës de lui, après les paroles qu'elle lui avoit données de ne porter jamais les armes contre son service, il n'avoit rien à craindre de ce côté-là. On fut en effet quelque tems sans que les Ecossois témoignassent avoir dessein de prendre parti. A la verité il y avoit toûjours une grande correspondance entre eux & le Parlement d'Angleterre : ils avoient des gens les uns chez les autres exprès pour entretenir l'union ; mais ceux-là ayant obtenu tout ce qu'ils avoient demandé, le Roi crut que la fidelité & la reconnoissance n'étant plus en danger chez eux d'être corrompuë par l'interêt, ils ne s'éleveroient plus contre lui. Il ne faisoit pas reflexion, que rendre le Puritanisme dominant en Angleterre comme il l'étoit en Ecosse, étoit un grand interêt de Religion aux Ecossois, qui étoient Puritains ; & que par rapport à la politique ils n'en avoient pas un moins grand, à faire communiquer aux Anglois des privileges dont ils deviendroient les défenseurs, & ausquels par la même raison les Rois deviendroient dans la suite plus timides à donner atteinte. 1643.

Il y a apparence que les Agens du Parlement d'Angleterre en Ecosse firent plus d'attention que le Roi à la force de ces deux ressorts, & qu'ils les surent remuer à propos. Comme la chose se traita d'abord avec quelque secret, peu de gens en furent informez, & le Roi n'étant plus en état de faire ni bien ni mal à personne, il se trouva peu d'Ecossois assez affectionnez à son service pour l'avertir de ce qui se passoit. Ce fut en cette conjoncture que le brave Marquis de Montrose commença à se signaler, par une fidelité à son Prince dont il a été le Heros, & dont il fut enfin le Martyr.

Ce

1643. Ce Seigneur avoit d'abord suivi le torrent, & porté les armes pour la cause de la liberté, sans examiner de trop près si c'étoit celle de la justice. Le temps lui avoit ouvert les yeux; il avoit connu son devoir, & comme il avoit l'esprit fort droit, il ne balança pas à le suivre. Ce fut une ressource pour le bon parti, dont si Charles eût fait de bonne heure tout le cas qu'elle meritoit, & tout l'usage qu'il en eût pu faire, il auroit fait une diversion qui auroit rendu inutile le secours d'Ecosse à ses ennemis. Montrose n'eut pas plûtôt appris ce qui se tramoit dans son pays contre le service du Roi, qu'il resolut de l'en avertir. C'étoit en ce temps-là que la Reine repassoit de Hollande en Angleterre. Il l'alla trouver, & lui raconta ce qu'il venoit de découvrir; ajoûtant qu'il falloit prévenir les desseins des ennemis du Roi, former un parti pour lui en Ecosse, & y occuper les Liguez pour les empêcher de venir troubler les succès de ce Prince en Angleterre. La Reine, qui ne pensoit qu'à joindre au plûtôt le Roi son Mari avec le secours qu'elle lui menoit, fit d'autant moins d'attention à ce que lui dit Montrose, que le Duc d'Hamilton, qui l'étoit aussi venu saluer à son passage, traitoit les avis de ce Seigneur d'imaginations de jeune homme; disant qu'il en savoit plus que lui, qu'il connoissoit mieux le terrain, & que quand il y auroit en Ecosse quelque disposition à la Ligue qu'on vouloit faire apprehender, il falloit avant toutes choses tenter les voyes de la douceur, & ne porter pas imprudemment le fer & le feu à une playe, que l'on n'y eût éprouvé l'huile, qu'il prenoit sur lui de veiller sur les mouvemens de sa Nation, & d'avertir à temps la Cour du mal qu'il ne pourroit détourner.

De

De deux avis, pour peu qu'on ait raison de douter du meilleur, celui qui plaît est toûjours celui qu'on suit. Par cette regle celui d'Hamilton fut preferé à celui de Montrose. La Reine vouloit joindre le Roi. Un embarras de mesures à prendre, de deliberations à faire lui étoit desagreable dans cette conjoncture. Se reposer d'une affaire sur un homme d'esprit, de credit & d'autorité, tel qu'étoit le Duc d'Hamilton, étoit un parti plus convenable au temps, & ne choquoit pas la prudence. Ce fut celui que prit la Reine; l'évenement fit voir que ce n'étoit pas le bon. 1643.

A peine le Duc d'Hamilton étoit de retour en Ecosse, que les Grands du Royaume, gagnez par les Agens des Rebelles d'Angleterre, convoquerent la Convention. C'est ainsi que ces Peuples appellent une Assemblée qui tient lieu du Parlement, qu'ils avoient demandé au Roi, & qu'il leur avoit refusé. Comme on ne disoit pas le sujet qui faisoit faire cette Assemblée, Montrose, que la Cabale rebelle avoit resolu de gagner, en fut informé des premiers. On le sonda adroitement; & comme plus adroitement encore il donna lieu à ceux qui le sondoient d'esperer qu'il ne seroit pas inflexible, on s'ouvrit à lui du dessein où l'on étoit de prendre les armes pour le Parlement d'Angleterre contre le commun Souverain, & on l'exhorta d'accepter la Charge de Lieutenant General dans les troupes Confederées. Montrose reçut la confidence & l'offre avec le même artifice qui les lui avoit attirées. Sans rien promettre il laissa tout esperer; mais s'étant défendu de conclure sur ce que ceux qui lui parloient ne tomboient pas d'accord de leurs faits, il les pria de s'accorder avant qu'il s'accordât avec eux, & les

1643. les ayant quittez là-dessus, il s'échapa secretement avec Ogilby son ami, & alla avertir le Roi.

Charles assiegeoit alors Glocestre, qui le tenoit fort occupé. D'ailleurs il se reposoit tellement sur ce qu'avoit dit Hamilton si affirmativement à la Reine, que quelque positives que fussent les choses que rapportoit Montrose, à peine fut-il écouté. Le Roi étoit de retour à Oxford, & ses troupes en quartier d'hyver, qu'il n'étoit pas encore persuadé. Il ne le fut que quand il apprit ce qui s'étoit passé à la Convention, par les nouvelles qu'Hamilton fut obligé de lui en donner lui-même, & par un manifeste authentique que fit faire cette Assemblée, pour rendre raison au public des resolutions qu'on y avoit prises. Par là le Roi sut que les Anglois y avoient reçu le Convenant d'Ecosse, qu'ils l'avoient étendu, & rendu commun aux deux Nations sous le nom de Ligue, en y ajoûtant quelques articles, qui joints aux autres portoient en substance,

I. Qu'ils travailleroient tous en general, & chacun en particulier, à la conservation de la Religion tant en Ecosse qu'en Angleterre & en Irlande solon la pure parole de Dieu, & l'exemple des Eglises les mieux reformées, afin qu'il y eût dorénavant dans les trois Royaumes une entiere conformité de culte.

II. Qu'ils s'efforceroient sans aucun respect humain, & sans aucun égard pour personne, d'extirper le Papisme & la Hierarchie, tout Schisme, toute Heresie, toute Superstition.

III. Qu'ils exposeroient leurs vies & leurs biens pour maintenir les libertez des trois Royaumes, pour défendre la personne & l'autorité

rité du Roi, autant qu'il concourreroit avec eux à conserver la Religion, & à maintenir leurs privileges, 1643.

IV. Qu'ils découvriroient fidellement ceux qu'ils sauroient semer des discordes entre les partisans de la Ligue, ou qui tâcheroient d'empêcher la reformation proposée, en divisant le Roi d'avec son Peuple.

V. Qu'ils employeroient tous moyens honnêtes à entretenir l'union entre l'Angleterre & l'Ecosse.

VI. Qu'ils protegeroient & maintiendroient tous ceux qui entreroient dans la Ligue, dont ils ne souffriroient pas qu'on détournât personne.

VII. Qu'ils ne seroient jamais ni neutres, ni indifferens dans une cause qui regardoit de si près la gloire de Dieu, l'honneur du Roi, la prosperité des Peuples.

Outre ces points généraux du Traité, qui en contenoient les motifs, & en expliquoient les conditions, il y en avoit de particuliers, qui regardoient l'execution: savoir, qu'on leveroit en Ecosse une armée de dix-huit mille hommes de pied & de trois mille chevaux, qui auroient chacun pour quarante jours de vivres & de solde, & qui se trouveroient au rendez-vous qu'on leur assigneroit sur la frontiere avec un attirail convenable de bagage & de canon; que cette Armée seroit commandée par un Chef que nommeroit l'Ecosse, mais qui suivroit dans l'execution les ordres que lui donneroient conjointement les deux Royaumes; que l'Ecosse avanceroit les frais de l'armement, mais que l'Angleterre l'en rembourseroit; que le Parlement d'Angleterre fourniroit tous les mois pour l'entretien de ces troupes trois cens mille livres prises sur les biens des Catholiques Romains, des

1643. Evêques, de leurs adherans, & de tous autres ennemis de la Secte ; qu'on ne feroit aucun Traité de paix ni de trêve que du consentement des deux Nations ; que pendant que l'Armée Ecossoise seroit occupée en Angleterre, le Parlement feroit garder les Côtes d'Ecosse par huit vaisseaux ; que pour place de sureté les Ecossois auroient Barwik, qu'ils rendroient aux Anglois à la paix, & dont ceux-ci jusqu'à ce temps-là entretiendroient la Garnison.

Ces nouvelles, que le Duc d'Hamilton vint lui-même confirmer à Oxford, consternerent beaucoup la Cour, & plus encore l'entrée de
1644. Leslé en Angleterre avec vingt mille hommes au commencement de l'année mil six cens quarante-quatre. Quelques raisons que pût alleguer le Duc d'Hamilton pour sa défense, le Roi soupçonna sa fidelité, depuis long-temps suspecte à bien d'autres, & le fit mettre en prison. Alors Montrose fut écouté, mais comme il le dit librement lui-même, il eût fallu l'écouter plûtôt ; on auroit prévenu un mal, dont le remede ne pouvoit être que violent & dangereux.

Montrose fut l'homme du monde qui manqua le moins de ressources, & à qui ses ressources manquerent plus souvent. L'infidelité, l'inconstance de ceux que la necessité l'obligeoit d'employer en ses entreprises, des contretemps, des évenemens imprévûs le mirent souvent hors de mesures ; mais pour peu que de ses mesures manquées il lui restât de jour pour rétablir une affaire, c'étoit assez pour n'en pas desesperer. La vigueur de l'exécution suppleant aux préparatifs, il ne manqua pour toûjours vaincre que de servir un Maître heureux. Quelque tard qu'il fût de penser à faire une diver-

version en Ecosse, & d'y former un parti au Roi; Charles ayant demandé au Marquis s'il n'en imaginoit point de moyens, ce Seigneur lui répondit qu'il y en avoit trois qu'il falloit promptement mettre en œuvre. Le premier, d'envoyer en Irlande le Marquis d'Antrin, Irlandois de naissance & Ecossois d'origine, qui y leveroit dix mille hommes, leur feroit faire le trajet, & les débarqueroit en Ecosse. Le second, que lui cependant fût envoyé dans son païs avec ce qu'on lui pourroit donner de troupes, particulierement de Cavalerie, que le Marquis de Newcastle détacheroit de l'Armée du Nord qu'il commandoit. Le troisiéme, qu'on dépêchât quelqu'un au Roi de Dannemark, pour lui demander le secours qu'il offroit depuis fort long-temps. Le Roi approuva ce projet, & donna tous les ordres necessaires pour le faire réüssir selon les vûës de celui qui l'avoit proposé. Afin même de faciliter les levées du Marquis d'Antrin, il ordonna au Marquis d'Ormond Vice-Roi d'Irlande, d'y negotier entre les Catholiques & les Protestants une suspension d'armes, alors également souhaitée de l'un & de l'autre parti. Il eut peine à faire cette démarche, contraire au Decret qu'il avoit signé, qu'on ne feroit ni paix ni trêve avec les Irlandois rebelles que de l'aveu du Parlement; prévoyant bien que ses ennemis ne manqueroient pas de lui faire un crime de la necessité où ils le mettoient. Comme ils avoient les premiers contrevenu à cette Ordonnance en employant pour leur revolte les fonds destinez à la guerre d'Irlande, & que d'ailleurs le Roi avoit besoin contre les Confederez d'Ecosse des secours que les Irlandois de l'un & de l'autre parti lui offroient pour soûtenir le sien, il franchit le pas, & fit conclure la suspension d'armes 1644.

1644. pour un an; durant laquelle il accepta dix mille hommes, de vingt que les Irlandois s'offrirent de joindre à son armée, outre ce qui en devoit passer en Ecosse avec le Marquis d'Antrin.

Le Roi ayant pris ces mesures pour opposer une Nation auxiliaire à une autre, s'avisa pour diviser le Parlement même, de le transferer à Oxford. La translation réüssit assez, mais l'utilité en fut mediocre. La meilleure partie de ce qui restoit encore de Pairs à Westminster se rendit auprès du Roi pour entrer dans la Chambre Haute, & la Basse se trouva composée de cent quarante Membres.

Ce nouveau Parlement, qui commença le vingt-deuxiéme de Janvier, fit proposer à l'ancien un Traité de paix, aux préliminaires duquel on employa l'hyver entier; la Cabale Presbyterienne s'éloignant d'autant plus de la paix, qu'elle devenoit tous les jours plus maîtresse dans son parti, & qu'elle se voyoit appuyée par une puissante Armée d'Ecossois. Car pendant qu'on employoit la mauvaise saison en negociations inutiles, les Confederez, qui ne la craignoient pas, étant entrez en Angleterre sous le commandement de Leslé, avoient pris possession de Barwik, passé la Tweede, enlevé les Châteaux de Warkuth, de Morpet, de Blisnuk; ensuite dequoi ayant fait jetter un pont de batteaux sur la Tyne un peu au dessous de Newcastle, ils s'étoient avancez jusqu'au Were, & rendus maîtres de Sunderland.

Ce progrès des nouveaux Rebelles rompit bien-tôt les Conferences, & obligea le Roi de penser à de nouveaux preparatifs. Le Parlement d'Oxford lui aida à faire quelques levées d'argent. L'Irlande lui fournit des troupes, qu'on incorpora dans les siennes. Avec ces secours

cours il remit promptement ses armées en campagne, pour agir en differens lieux sous les Chefs qui les commandoient. 1644.

Le Printemps se passa selon la coûtume à disposer les actions par des mouvemens concertez, où chacun tâche de profiter des fautes de son ennemi pour l'attaquer à son avantage. L'Eté fut fort vif. Je ne m'arrêterai point à un menu détail de combats & de sieges peu importans, où ceux qui commandent les petits corps se signalent de part & d'autre sans que le parti en profite. Je suis les armées principales. Charles en avoit deux, l'une desquelles agissoit immediatement sous ses ordres aux environs de Londres & d'Oxford contre le Comte d'Essex & Waller, tantôt separez, tantôt joints; l'autre étoit du côté du Nord sous le brave Marquis de Newcastle, ayant en tête les Ecossois, que le Comte de Manchester & les deux Fairfax avoient joints. A cette jonction Newcastle avoit levé le siege d'Hull, qu'il avoit entrepris à contre-temps, comme le Roi celui de Glocestre; & s'étant retiré à Yorck, en attendant le Prince Robert & Montrose qui l'y venoient joindre, se trouvoit lui-même assiegé.

Essex & Waller bloquerent Oxford, croyant y tenir le Roi enfermé; mais il en étoit sorti à propos, & s'étant mis à la tête de son armée il avoit marché vers Worchester. Les deux Généraux le suivirent quelque temps sans se separer; mais le Comte croyant Waller assez fort lui seul pour le combattre, lui ordonna de continuer à l'observer & à le suivre, pendant que pour avancer les affaires il iroit d'un autre côté, soûmettre au parti les Provinces qui étoient demeurées fideles au Roi.

Waller avoit une bonne armée levée aux frais des Bourgeois de Londres, qui avoient conve-

1644. nu ensemble de s'épargner toutes les semaines chacun dans sa famille un soupé, & d'employer ce retranchement à l'entretien d'un corps de troupes : tant l'esprit de rebellion possedoit ce seditieux Peuple. Le courage de cette nouvelle Milice venoit d'être éprouvé à la prise du Château d'Arundell, & dans un combat près d'Alford, où le Comte de Forth & Opton avoient perdu près de cinq cens hommes des troupes du Roi qu'ils commandoient, & avoient été obligez de se retirer en desordre, ayant à peine sauvé leur canon. Bien des gens de qualité y avoient peri, entre autres Jean Stuart Frere du Duc de Richemond. Fier de ces succès, Waller se pressa d'atteindre le Roi, & pour le joindre plus aisément, il entra dans le Comté de Strafford, où il esperoit le couper. Mais Charles conjecturant son dessein, au lieu d'avancér recula, & s'étant approché d'Oxford, en tira quelques Regimens & du Canon qu'il y avoit laissé, après quoi reprenant sa route il s'avança jusqu'à Bambury. Il y trouva Waller en bataille dans un lieu si avantageux, qu'il ne crût pas l'y devoir attaquer. Pour lui ôter cet avantage, il se retira vers Copredy ; ne doutant pas que ce Général, qui avoit grossi son armée des Garnisons de Cowentry, de Warwik, de Northampton, de Glocestre, & qui paroissoit chercher le combat, ne le suivît pour l'y attirer. Ainsi en arriva-t-il en effet. Le Roi avoit mis entre Waller & lui la petite reviere de Charwel, il en pouvoit défendre le passage, étant maître du pont de Copredi. Loin de le faire, il se retira pour laisser ce passage libre, se tenant cependant attentif au parti que prendroit Waller lors qu'il y seroit arrivé. Ce Général ne balança point. Craignant toûjours que la gloire de décider de la cause publique ne lui échapât avec l'occasion

qu'il

qu'il en avoit, il fit passer sur le pont deux mille Chevaux, un gros d'Infanterie, & quatorze pieces de Canon, pendant que le reste de son Armée passoit à gué aux environs. Le Roi, qui le faisoit observer, fit tourner tête à son arriere-garde, que le Comte de Cleveland commandoit, & fit charger si à propos cette partie de l'armée ennemie, pendant que le Comte de Northampton amusoit ceux qui passoient à gué, qu'il la défit, & prit le canon sans avoir perdu que vingt hommes. Waller en perdit plus de mille, ou tuez ou faits prisonniers, & fut contraint de se retirer pour éviter une entiere défaite. Tous les Historiens ne racontent pas ce combat de même maniere, mais tous conviennent du succès. Charles n'eut pas le temps de le goûter. A peine Waller s'étoit retiré, qu'on reçut du Nord une nouvelle, qui mêla un extrême chagrin à la joye qu'on venoit d'avoir. Le Prince Robert avoit mené à Yorck un gros corps de Cavalerie pour en faire lever le siege. Il venoit de faire lever celui de Newark, où il avoit battu Meldrum qui y commandoit six mille hommes. Il avoit pris en chemin Stopford, Likerpol, Lathome & Boulton. Enflé de tant de bonne fortune, il resolut de combattre les Confederez, quoi qu'ils fussent plus forts que lui, s'ils lui en donnoient l'occasion. Ils n'avoient garde de la fuir, puisqu'elle leur étoit favorable. Aussi-tôt que leurs Généraux eurent appris que le Prince approchoit, ils sortirent de leurs lignes & allerent au devant de lui. Il les rencontra en bataille dans la plaine de Morstonmoor. Les Fairfax commandoient l'aile droite, le Comte de Manchester la gauche, Leslé avec ses Ecossois étoit posté entre les deux. Newcastle étoit sorti de la Place pour conferer avec le Prince. Plusieurs étoient d'avis d'attendre l'arrivée de 1644.

1644. Montrose qui étoit en chemin, mais le Prince ne se démentant point de ce temperament ardent qui lui a tant fait faire de fautes, voulut combattre sans retardement, & traita même assez mal Newcastle, qui apparemment n'étoit pas de son avis. Ce fut le premier jour de Juillet que se donna cette bataille, la plus grande, la plus sanglante, & l'une des plus décisives qui se soient données durant cette guerre. Le Prince conduisoit l'aile gauche de son armée, le Comte de Newcastle le droite, Goring, Lucas, Endymion Porter commandoient des troupes entre deux. La victoire sembla d'abord s'être livrée sans balancer à tout le parti Royaliste, les trois Généraux Parlementaires ayant plié en même temps, & s'étant retirez en déroute. Ce fut en cette conjoncture que Cromwel commença à paroître, & à montrer un de ces talens qui auroient fait de lui le premier homme du monde, si son ambition n'en avoit fait le plus scelerat de tous les hommes. Il commandoit sous Manchester les troupes de ce Général. Il avoit été blessé tout d'abord; Il s'étoit allé faire penser. Dès qu'on avoit eu mis l'appareil, il étoit retourné au combat, où il avoit trouvé les choses dans l'état que je viens de dire. Tout autre auroit suivi le torrent, & se seroit laissé entraîner par des exemples qu'il n'étoit pas honteux de suivre à chercher son salut dans la retraite. Cromwel fit voir ce que peut un esprit éclairé quand il est secondé d'un grand courage. Il avoit d'abord remarqué que le desordre étoit égal parmi les vainqueurs & parmi les vaincus; ceux qui poursuivoient ne gardant plus de rangs non plus que ceux qui étoient en fuite. Cette observation lui fit comprendre, que s'il pouvoit ramasser un corps qui retournât à la charge & se tint serré, il rameneroit

neroit infailliblement la victoire dans son parti. 1644.
Il raisonna juste. Il avoit encore une brigade de reste, à la tête de laquelle il se mit, & secondé de David Leslé parent du Général Ecossois, il donna avec tant de furie, mais en même-temps avec tant d'ordre sur les troupes Royalistes qui n'en gardoient plus, qu'il les mit à leur tour en fuite, prit leur bagage & leur canon, & demeura Maître du Champ de bataille. Le Prince Robert ayant trop loin suivi les fuyards à son ordinaire, trouva à son retour la victoire entre les mains de ses ennemis. Le chagrin qu'il en eut lui fit dire des choses desagreables au Comte de Newcastle, & à un autre brave homme nommé Hurry. L'un & l'autre quitta la partie. Hurry se donna aux Parlementaires, le Comte avec ses enfans & quelques uns des Officiers qui avoient servi sous lui passa à Hambourg, & abandonna l'Angleterre à sa destinée. Le Prince Robert mit en sa place Glenham dans Yorck pour Gouverneur, pendant qu'avec les debris de son armée ramassez à peine, il se retira vers Lancastre. Glenham soutint encore le siege, mais enfin n'étant pas secouru il fut obligé de se rendre ; ensuite dequoi les Confederez étant allez investir Newcastle, que le Comte de Calender, nouvellement venu d'Ecosse à la tête de sept mille hommes, bloquoit du côté de Durham, prirent la Ville d'assaut après deux mois de siege, & obligerent le Comte de Crafford à rendre le château à discretion. Par là tout le Nord d'Angleterre vint au pouvoir des Parlementaires. Il falloit au parti Royal un aussi considerable avantage que celui dont je vais parler pour contrebalancer cette perte.

Depuis que le Comte d'Essex s'étoit separé de Waller, il avoit fait assez de progrès dans

1644. les Provinces Occidentales, où, quoi que le Prince Maurice eût des troupes de ce côté-là, il avoit pris de bonnes places, & menaçoit Excester d'un siege. La Reine prête d'accoucher s'y étoit retirée, & y avoit mis au monde cette Henriette d'Angleterre qui fut depuis Duchesse d'Orleans. Aux approches de l'armée ennemie la Princesse avoit envoyé un Trompette au Comte d'Essex, pour le prier de lui donner, avant que d'assieger la Place, un peu de temps pour se remettre, & un passe-port pour aller aux eaux. Le Comte avoit reçu cette priere avec l'incivilité dont les Parlementaires faisoient profession, & avoit répondu au Trompette qu'il y avoit des remedes à Londres, que la Reine y pouvoit aller, & qu'il ne voyoit pas d'autre lieu où elle se pût retirer plus surement. Cette réponse avoit obligé la Reine de s'échaper secretement pour passer en France, où elle étoit arrivée à bon port malgré le Vice-Amiral Batte, qui par un procedé dont l'Angleterre a seule le malheur de fournir des exemples, avoit fait tirer son Canon sur le Vaisseau même qui la portoit.

Le Comte d'Essex avoit mal pris ses mesures. Le Roi le suivoit, & le poussoit insensiblement vers Plymouth, que le Prince Maurice assiegeoit. Le Comte ne s'apperçut de sa faute, que lors que Charles ayant campé à Liskard, à trois lieuëes de Lesthutiel où étoit le camp d'Essex, ce Général se vit sur le point d'être enfermé entre deux armées. Alors il assembla son Conseil pour déliberer sur ce qu'il devoit faire. Les uns vouloient qu'au lieu d'avancer plus avant du côté de Plymouth il tournât tête vers le Roi, & lui allât livrer bataille; la défaite de l'armée Royale ne pouvant manquer d'être suivie de celle de l'armée du Palatin, & de la déli-

vrance

vrance de Plymouth. Les autres opinoient au contraire, qu'on commençât par le plus aisé, qu'on allât faire lever le siege, & combattre le Prince Maurice, dont les troupes étoient moins nombreuses & moins fraîches que celles du Roi. Robert fut de ce sentiment, & ce fut celui qu'on suivit. On avança du côté de Plymouth avec toute la diligence possible, mais quelque diligence qu'on fît, celle du Roi la rendit inutile. Plus l'armée Rebelle avançoit, plus l'armée Royale la serroit de près, en s'élargissant peu à peu, & la bloquant de toutes parts, jusqu'à ce que l'ayant poussée dans la pointe de Cornoüaille, elle lui ôta en même-temps les moiens de subsister où elle étoit, & la liberté de se retirer ailleurs. Le Roi se servit de la conjoncture pour proposer au Comte un parti, qui auroit mis à couvert sa gloire & rendu le repos à l'Etat, si l'esprit Presbyterien n'eût aveuglé ce General. Charles lui demanda une Conference, où convenant de bonne foi de certains points l'un avec l'autre, ils joindroient ensuite leurs forces pour ranger à l'obéïssance ceux qui refuseroient d'y souscrire; moiennant quoi toute l'Angleterre se trouveroit bien-tôt tranquille, & ceux qui cherchoient sincerement le bien public seroient contens. Le Comte reçut cette proposition avec la même dureté, qu'il avoit reçu toutes celles où on lui avoit parlé d'accommodement, & fit sa réponse ordinaire, qu'on l'avoit envoié pour faire la guerre, & non pas pour traiter de paix. 1644.

Cette réponse parut d'autant plus étrange, que ce Seigneur se trouvoit dans une situation, où la paix lui auroit été & utile & honorable; la guerre devenant tous les jours honteuse pour sa reputation, & ruineuse à sa fortune. L'un

1644. & l'autre lui arriva. Sa honte fut que ne pouvant combattre, il fut obligé d'abandonner son armée à la discretion de son ennemi. Il se sauva par mer à Plymouth avec quelques uns de ses Officiers. Un peu plus de deux mille chevaux, en quoi consistoit sa Cavalerie, échapa en escarmouchant en même temps par divers endroits. Le reste de l'armée se rendit au Roi, avec quarante pieces de canon de fonte, deux cens tonneaux de poudre, & le bagage. Charles donna la vie à tous, en quoi il agit en bon Roi; & laissa la liberté de se retirer à ceux qui la voulurent, après qu'ils eurent fait serment de ne plus servir contre lui, en quoi il passa les bornes que la prudence prescrit à la bonté comme aux autres vertus, aiant souvent experimenté qu'il avoit affaire à des gens que leurs sermens n'embarassoient pas. Il l'éprouva encore cette fois: ceux de l'armée ennemie qui ne prirent pas parti dans la sienne, & qui furent le plus grand nombre, reprirent les armes dès qu'ils en furent sollicitez, & l'on remarqua qu'aucunes troupes ne combatirent depuis contre lui avec plus d'animosité que celles-là.

Ce mauvais succès fit murmurer le parti Parlementaire contre le Comte d'Essex, sa réputation déchut, & sa fortune chancela dès lors. Soit neanmoins que dans le desordre où son avanture avoit mis les choses on ne crût pas le devoir irriter, soit qu'une nouvelle cabale, qui vouloit profiter de sa ruine, ne se sentît pas encore en état d'en recueillir tout le fruit; le Parlement ayant appris qu'il venoit à Londres pour se justifier, lui manda que la Compagnie étoit satisfaite de lui, qu'on étoit persuadé qu'il n'avoit manqué à rien de ce que devoit faire un grand Capitaine dans la conjoncture où

il

il s'étoit trouvé, qu'on n'attendoit que de son courage la ressource au malheur qui venoit d'arriver; qu'ainsi on le prioit d'oublier qu'il avoit été une fois malheureux, pour se souvenir que la fortune avoit si souvent fait justice à sa valeur; qu'il se hâtât de s'aller mettre à la tête d'une nouvelle armée que le Comte de Manchester, Waller & Brown lui assembloient pour couper au Roi le chemin d'Oxford, où il falloit risquer toutes choses pour l'empêcher de retourner. 1644.

Charles, après la déroute du Comte arrivée au mois de Septembre, avoit rangé à l'obéissance une bonne partie des Places de ce qu'on appelle le West d'Angleterre. Peu s'en étoit fallu qu'il n'eût pris Plymouth: Alexandre Carew le lui voulut rendre, mais il fut découvert, & décapité. Le Roi se retiroit à Oxford après avoir divisé son armée, dont il n'avoit alors avec lui qu'environ la troisiéme partie, lors qu'il trouva les ennemis qui l'attaquerent à Newbury. Comme il étoit moins fort qu'eux, il s'étoit retranché entre le Bourg & le Château, en attendant qu'il eût été joint par le Prince Robert son Neveu qui lui amenoit trois mille chevaux, & par le Comte de Northampton qui lui en amenoit mille autres, avec lesquels ce Seigneur venoit de secourir Bambury. Le Comte d'Essex ne laissa pas au Roi le temps de recevoir ces secours. Il fit donner dans ses retranchemens, & il esperoit l'y forcer: mais il trouva une resistance qui lui fit acheter l'avantage que le nombre lui fit remporter. Il y demeura à la verité trois mille hommes des Royalistes avec cinq pieces de canon, quelques prisonniers, parmi lesquels fut le Comte de Cleveland: mais de la part des Parlementaires il n'y eut gueres moins de morts, & le combat n'ayant fini que parce qu'on fut surpris de la

 nuit,

1644. nuit, la victoire demeura indecise. Le Comte d'Essex se l'attribua, parce que le Roi se retira à la faveur de l'obscurité; le Roi lui en disputa l'honneur, parce qu'il ne s'étoit retiré que pour continuer son chemin à Oxford, où il arriva malgré lui. Cette action eut une suite qui en rendit & l'avantage & la gloire incontestable au Monarque, quelque jugement que le public eût porté du commencement. Charles avoit laissé en passant son bagage & son gros canon dans le château de Dennington. Le Comte d'Essex assiegea la Place: mais Boys, qui en étoit Gouverneur, l'ayant défenduë vigoureusement, le Roi revint pour la secourir, fit lever le siege, écarta les Rebelles, reprit Newbury, & ramena sur la fin de Novembre à Oxford tranquillement tout son canon.

Ces avantages ayant contrebalancé les pertes que le Roi avoit faites du côté du Septentrion, il se vit en état de presser avec honneur le Parlement d'entendre à un Traité de paix; depuis sur tout qu'on eut appris les progrès de Montrose en Ecosse, où ce vaillant homme commençant à occuper une partie considerable des forces ennemies, donnoit esperance d'une grande diversion. Tous les secours qu'il s'étoit promis, toutes les mesures qu'il avoit prises, ses amis mêmes lui avoient manqué; les premieres troupes qu'il avoit levées l'avoient abandonné lâchement, & n'avoient servi qu'à avertir de ses desseins les Confederez, qui l'attendoient à tous les passages, & le faisoient observer par tout. Nonobstant cela étant entré lui troisiéme dans le païs, après avoir été caché quelque temps chez un Gentilhomme de ses amis, il avoit joint douze cens Irlandois commandez par Alexandre Magdonald, & envoyez

yez par le Marquis d'Antrin: La Noblesse du Comté d'Athol affectionnée au parti Royal lui avoit fait sept ou huit cens hommes, & cinq cens autres, que conduisoit Kilpunt fils du Comte de Menthet, étoient venus grossir cette troupe. Avec cette mediocre brigade, sans aucune Cavalerie, presque sans armes, & n'ayant gueres plus de poudre qu'il en falloit pour en fournir à ses Soldats dequoi tirer chacun un coup, Montrose s'étoit mis en campagne. Toute l'Ecosse s'étoit émuë au bruit qui s'en étoit répandu, & alors diverses armées avoient paru pour le combattre, de sorte qu'il en avoit toûjours deux tout à la fois sur les bras. Le Comte d'Argyle le suivoit, & faisoit ses efforts pour le joindre. Montrose l'évita adroitement jusqu'à ce qu'il fut assez fort pour l'attendre : mais il ne pouvoit aller nulle part, que quelque autre corps ne se presentât pour l'arrêter & pour le combattre. S'étant un jour trouvé près de Perth dans cette situation embarrassante, enfin il s'étoit déterminé à éprouver si son courage ne pourroit pas suppléer au nombre. Il avoit dans cette occasion attaqué & défait une armée de sept mille hommes de pied & de huit cens chevaux, ayant neuf pieces de canon; & il l'avoit défaite avec tant de bonheur, que sans perdre personne, & sans avoir eu que deux blessez, il avoit tué aux ennemis deux mille hommes, fait autant de prisonniers, pris leur bagage & leur canon, & ensuite la ville de Perth. Après cette victoire & cette conquête le brave Marquis s'étant avancé dans les Comtez d'Angus & de Mernis, toûjours suivi du Comte d'Argyle, avoit déja fait une autre armée de Confederez près d'Aberdin, & leur avoit tué mille hommes sans en avoir perdu que cinq. Delà ayant envoié Magdonald 1644.

invi-

1644. inviter dans le Nord d'Ecosse les Montagnarts à se joindre à lui pour le service de leur Prince, auquel cette partie du Royaume a toûjours été très-fidelle, après avoir long-temps évité de se trouver devant le Comte d'Argyle, qui s'étoit retiré dans son païs pour y faire ses recruës pendant l'hyver, il l'y étoit allé surprendre dans son Château d'Inderrary, d'où ce Seigneur avoit à peine eu le temps de se retirer en desordre.

Les nouvelles de ces succès ayant mis le Roi en état de renouveller sans decrediter ses armes les propositions de paix, qu'il avoit fait faire aux Parlementaires pendant cette campagne toutes les fois qu'il avoit eu quelque avantage sur eux, il fit redoubler ses instances aux deux Chambres de Westminster pour les engager à un Traité.

On n'avoit point encore été plus éloigné dans le Parlement d'entendre à la paix qu'on l'étoit alors. La Cabale Presbyterienne, qui avoit reglé jusques-là tous les mouvemens de ce corps, ne la vouloit qu'à des conditions que le Roi ne pouvoit accepter, mais elle la vouloit neanmoins : elle vouloit le Roi moins puissant, mais elle vouloit conserver le Roi, & n'attendoit pour s'accommoder avec lui, que de l'avoir mis en necessité de s'accommoder à elle.

Du sein même de cette Secte étoit née depuis quelque temps, sous prétexte d'une plus grande reforme, une autre Secte non seulement ennemie du Roi, mais de la Royauté, qu'elle entreprit d'abolir tout à fait pour former une Republique, au gouvernement de laquelle chacun pût avoir part à son tour.

On ne peut dire précisément quand cet étrange dessein fut formé par la Secte des Indépendans. C'est le nom qu'on avoit donné à la Secte

dont

dont il s'agit, sur ce que faisant profession de porter la liberté Evangelique encore plus loin que les Puritains, non seulement elle ne vouloit point d'Evêques, mais elle rejettoit même les Synodes; pretendant que chaque Assemblée devoit se gouverner elle-même indépendemment de toute autre, & faisant consister en cela la liberté des enfans de Dieu. D'abord on n'avoit distingué cette nouvelle nature de Sectaires entre les Presbyteriens, que comme dans toutes les Societez que fait la Religion on distingue les fervens des tiedes, & les parfaits des relâchez, par un plus grand éloignement des pompes & des prééminences soit dans l'Eglise soit dans l'Etat, par un plus grand zele à reduire la pratique de l'Evangile à sa premiere pureté, par des prieres, des entretiens, des discours même où il paroissoit de l'enthousiasme & de l'inspiration. Leur maxime sur l'indépendance les fit distinguer en leur faisant donner un nom, & les rendit suspects aux autres. Il y eut quelquefois des démêlez entre eux, malgré lesquels ceux-ci joignant l'artifice, la flaterie, les promesses, les services mêmes aux airs de reforme qu'ils se donnoient, avancerent tant, qu'ils formerent une Secte nombreuse des dupes de leur hypocrisie, & une faction redoutable des hommes ambitieux & interessez que leur gagna dans toutes les Sectes leur adresse & leur politique. 1644.

C'étoit du nombre de ces derniers qu'étoit celui qui dans la suite parut le Chef de toute la Cabale, & qui l'étoit déja sans le paroître: Homme né sans penchant au crime & sans inclination pour la vertu, avec une égale facilité à pratiquer toutes les vertus & à commettre tous les crimes, selon qu'il convenoit à ses desseins. On connoît à ce trait Olivier Cromwel dont

1644 nous avons déja parlé. Son rare talent pour la guerre, déja si fatal au parti du Roi, aiant donné un grand relief à celui qu'il avoit pour les affaires, il avoit acquis un tel ascendant sur tous ceux de la faction, qu'il en étoit devenu l'ame. La modestie & la dévotion, qui de toutes les vertus qu'il n'avoit pas étoient celles qu'il savoit le mieux feindre, avoient d'autant plus solidement établi cette superiorité, qu'elle blessoit moins l'indépendance dont la Secte faisoit profession dans un homme qui ne l'affectoit pas, & qui sembloit n'avoir en vûë dans tout ce qu'il entreprenoit que la Religion & le bien public. La mediocrité de sa naissance contribuoit encore à ôter aux Sectaires zelez les ombrages qu'ils auroient pû prendre de lui là-dessus : car il en avoit assez pour ne s'attirer pas le mépris, mais non pour être soupçonné de pretendre à la domination.

Ce fut sous ce Chef que la Cabale se rendit peu à peu maîtresse des affaires dans le Parlement. Elle ne l'étoit encore au temps dont je parle que par art & par ses intrigues; mais elle l'étoit néanmoins si bien, qu'elle eut le credit de faire changer tous les hauts Officiers des troupes, & de faire donner leurs emplois à des gens dévoüez à ses intérêts. L'artifice dont elle se servit pour cela, fut de faire ordonner par les deux Chambres, sous prétexte de rétablir le Parlement dans sa premiere vigueur dont il sembloit un peu déchu, que tous ceux qui en étoient Membres y retourneroient incessamment, & quitteroient toute autre nature de fonctions & d'occupation. L'affaire fut si bien conduite, que quoi que la Chambre des Pairs, où la Cabale étoit la moins forte, eût fait quelque difficulté de consentir à cette Ordonnance, les premiers Officiers de l'armée se

porte-

porterent d'eux-mêmes à l'executer. Le Comte d'Essex se démit du Generalat. On lui donna dix mille livres sterlin de pension. Les Comtes de Manchester & de Denbigh suivirent cet exemple: après quoi personne ne fit difficulté de ceder sa place à celui que le Parlement voulut nommer pour l'occuper. La nouvelle Faction n'en laissa aucune de quelque consideration, qu'elle ne la remplît de ses partisans. Le Chevalier Thomas Fairfax Fils de Ferdinand Baron du même nom fut substitué au Comte d'Essex: on lui donna pour Lieutenant ce même Cromwel Chef de la Cabale, qui quoi que Membre de la Chambre Basse fut dispensé de quitter l'armée, par une distinction qui montre quel étoit dès lors son credit. 1644.

Par rapport au dessein qu'on avoit, on ne pouvoit mieux assortir deux hommes, que l'on avoit fait ces deux-là. On vouloit que Cromwel gouvernât, & pour cela on avoit même rempli les Charges de l'armée d'un grand nombre de ses parens, & de gens attachez à lui. On ne jugeoit pas à propos qu'il tint encore la premiere place, pour ne pas aliener du parti commun les Grands de la Secte Presbyterienne, qui n'auroient pas vû volontiers à leur tête un homme nouveau. Selon ce plan, Fairfax étoit le sujet le plus propre qu'on pût choisir pour faire l'effet qu'on en attendoit. De la naissance, du service, de la valeur, du talent pour la guerre lui donnoit tout le relief necessaire pour faire la figure d'un premier Acteur. Peu de genie, un esprit sans vûë, agissant beaucoup & pensant peu quoi que mélancolique & rêveur, capable de s'en laisser imposer sous prétexte de Religion, le rendoit tel qu'il le falloit pour suivre l'impression d'autrui,

trui, & se laisser conduire à Cromwel. Ainsi Fairfax representoit, Cromwel donnoit le mouvement à tout.

1645. Ces nouvelles mesures concertées avec tant d'art & d'application ne marquoient pas que les esprits fussent bien disposez à la paix du côté des Parlementaires. Le commencement de l'année mil six cens quarante-cinq en fit voir encore plus d'éloignement, par deux démarches considerables que fit en ce temps l'Assemblée. L'une fut la publication d'un Livre opposé à la Liturgie, qu'on appella *le Directoire;* enseignant à prier sans formule, & retranchant du culte public toutes les ceremonies pratiquées dans la Religion Anglicane; les Ecossois le trouverent si bon, qu'ils le reçurent dans leur Synode, & peu après dans leur Parlement. L'autre fut le supplice de Lawd Archevêque de Cantorbery, qu'on avoit differé jusques là. On ne douta point que l'Episcopat ne dût tomber avec la tête de celui qui en étoit le soûtien. Les Ecossois en pressoient l'abolition : le Parlement leur fit excuse du delai qu'on y apportoit, & leur manda que les murs de Jerusalem ne s'élevoient que lentement, mais que bientôt on les verroit dans toute leur perfection.

Les Factieux, qui ne vouloient point de paix, avoient reservé cet article pour la negociation que le Roi faisoit proposer. Ils n'oserent la refuser pour ne pas paroître ennemis de la tranquilité publique, mais ils la rendirent inutile à leur ordinaire par les propositions qu'ils y firent.

La Conference se tint à Uxbridge, où se trouverent les Deputez du Roi, ceux du Parlement, ceux d'Ecosse. Le Duc de Richemond, le Marquis d'Herford, les Comtes de Southampton, de Dorset, de Chichester, les Barons

rons Capel, Seymour, Dunsmore, Culpeper, Hatton, Nicolas Secretaire d'Etat, Hyde depuis Chancelier d'Angleterre, Geoffroy Palmer, & quelques autres étoient les Deputez du Roi. Les principaux de ceux du Parlement furent les Comtes de Northumberland, de Pembrok, de Denbigh, de Salisbery, Waiman, Henri Vane le fils, Pierpoint, Hollis, Prideaux, Saint John. Le Comte de Lowdun, Marquis d'Argyle, & quatre autres de moindre poids y étoient pour les affaires d'Ecosse. Il n'en falloit pas tant pour traiter une paix qu'on ne vouloit que d'un côté. Il ne tint pas au Roi qu'elle ne se fît. Il y apporta toutes les facilitez, il usa de toutes les condescendances, il se relâcha sur tous les articles, qu'auroient pû exiger de lui ceux qui n'en auroient exigé que ce qui ne rendoit pas la chose impossible. Le Parlement demeura ferme sur quatre points, que la conscience, l'autorité, l'honneur du Roi ne lui permettoit pas d'accorder, l'abandon de ses serviteurs à la justice, ou pour mieux dire à la vangeance des deux Chambres, la cession de la milice, la rupture de la trêve d'Irlande, l'abolition de l'Episcopat. Sur le refus de ces conditions, quoi qu'adouci par tous les temperamens dont Charles se pût aviser, on desespera de la paix, & on se separa pour faire la guerre avec plus de chaleur que jamais. 1645.

Aussi fut-elle bien plus décisive. A peine avoit-on commencé, qu'une bataille brusquement donnée mit le Vaincu dans un penchant où il ne se put soûtenir. C'est ce point de bonheur que j'ai dit avoir toûjours manqué à Charles Premier pour triompher de ses ennemis, & une de ces actions critiques où la fortune l'abandonna.

Il avoit ouvert la campagne d'une maniere à faire

1645. faire esperer qu'elle mettroit le comble aux succès des autres. Il avoit secouru Chester : il avoit attaqué Leycestre, dont la prise jettoit l'effroi parmi les habitans de Londres. Fairfax, qui assiegeoit Oxford, avoit été contraint de lever le siege pour s'opposer à ce progrès. Ce fut à cette occasion que les deux armées s'étant approchées d'assez près, se joignirent dans une plaine proche d'un Bourg nommé Naezby, d'où la bataille a pris son nom. Fairfax, Cromwel, Ireton son Gendre les trois mobiles de l'armée rebelle, étoient trois hommes d'un caractere à ne pas laisser échaper les momens decisifs de la guerre. Quelques-uns conseillerent au Roi d'en attendre un plus favorable que celui qui se presentoit : mais c'étoit celui que Dieu avoit marqué pour punir les pechez des Anglois, qui étoient venus à leur comble. Charles à la guerre cherchoit le combat, comme en paix il fuyoit la guerre. Ceux qui lui conseilloient de differer pour attendre Goring qui le venoit joindre ne furent pas écoutez : l'avis de ceux qui conseillerent de combattre fut celui qui plut, & qui fut suivi. On dit même que ce Prince eut peur que les ennemis ne lui échapassent, & qu'ayant reçu un faux avis qu'ils se retiroient, il se pressa de les suivre, & laissa son plus gros canon pour marcher avec moins d'embarras. Sa marche ne fut pas bien longue : à peine s'étoit-il mis en chemin, qu'il les apperçut en bataille dans un champ prés de Naezby. Fairfax commandoit au milieu, Cromwel l'aile droite, Ireton la gauche. Le Roi ayant pris le terrain necessaire à ranger son armée, mit les deux Palatins sur la droite à la tête d'un corps de Cavalerie, le Chevalier Langdall à la gauche pour en commander un second. Lindsey &

Asthley

Afthley conduifoient l'Infanterie du côté des Princes; Barde & Lifley la commandoient du côté de Langdall. Le Roi voulut être au milieu. Le fignal donné chacun s'ébranle, & charge avec une fureur digne d'une guerre civile. Le Prince Robert à fon ordinaire fondit fur l'aile d'Ireton avec une impetuofité que nul effort ne put foutenir : en un moment on la vit rompuë, peu après en déroute, & bien-tôt en fuite. Ireton y fut bleffé de deux coups, mis hors de combat, & fait prifonnier. Si l'ardent Prince eût été corrigible au moins à la troifiéme fois, fi au lieu de fe laiffer emporter à fuivre trop loin les fuyards il fût revenu fur fes pas, c'étoit fait de l'armée ennemie. Cromwel, qui de l'autre côté avoit eu le même avantage fur l'aile qui lui étoit oppofée, en fut bien faire un meilleur ufage. Il laiffa fuir ceux qu'il avoit defaits, & retournant tout court vint fondre à l'endroit où étoit le Roi, qui ébranloit déja Fairfax. Quelque effort que fît ce Prince pour infpirer fon courage aux fiens, l'impetuofité de Cromwel fut plus heureufe & mieux fuivie. Tout plia devant lui. Charles abandonné fut contraint de fe retirer : ceux qui purent échaper la mort ou la captivité fe fauverent épars, diffipez, incertains. La victoire fut complete, quoi que le nombre des morts fût plus grand du côté des vainqueurs que de celui des vaincus, ceux-ci n'en ayant eu que fix cens, ceux-là en ayant perdu plus de mille. A cela près les Parlementaires eurent fujet de s'applaudir de la plus entiere victoire que de memoire d'homme on eût remportée. Ireton pris fut délivré. Le bagage, le canon, les drapeaux, près de cinq mille prifonniers ne furent que les moindres depouilles qui enrichirent les vainqueurs. La Couronne 1645.

1645. ronne chancela dès lors sur la tête du malheureux Charles, & ses nouveaux ennemis se tinrent si sûrs de la faire bien-tôt tomber, que perdant tout respect pour sa personne, ils oserent faire imprimer des Lettres trouvées dans sa cassette de lui à la Reine & de la Reine à lui, avec des commentaires malins, qui faisoient passer pour un crime énorme à un Roi d'implorer des secours étrangers pour ranger au devoir des Sujets rebelles, à une Femme de chercher à tirer d'oppression son Mari.

Un pressentiment secret de ce qui alloit arriver, ou pour dire mieux, un plan fixe de ce qu'ils avoient resolu de faire, leur donnoit cette hardiesse à outrager leur Souverain. Jusques-là de côté & d'autre on avoit fait la guerre, sans la vouloir pousser que jusqu'à un certain point, où l'on se bornoit; chacun se proposant de reduire son ennemi, non de le détruire. Ce milieu difficile à trouver avoit souvent rallenti la guerre, rendu les actions moins vives, fait perdre, comme nous l'avons vû, les occasions de terminer. On avoit changé de maximes dans les Troupes Parlementaires, parce qu'on y avoit changé de dessein & de vûës: ceux qui y étoient devenus les maîtres ne connoissoient point ces temperamens; & leur but étant d'éteindre la Royauté, c'étoit pour eux une consequence de ne plus menager le Roi, de se servir de tout l'avantage qu'ils venoient d'emporter sur lui, de le pousser & de le perdre. Par malheur leur habileté étoit égale à leur malice. La plûpart étoient du choix de Cromwel, qui de tous les hommes du monde savoit le mieux choisir ses gens. Comme il les savoit choisir, il les savoit mettre en œuvre. On eût dit que l'activité qu'il avoit fait paroître à Naesby avoit passé

fé dans tous les autres Chefs du parti, qui pourſuivirent cette victoire chacun du côté qu'il leur fut marqué : tant la revolution alla vîte. 1645.

La reſolution qui fut priſe d'aller ſecourir Taunton que Goring tenoit aſſiegé, plûtôt que de ſuivre le Roi qui ſe retiroit à Hereford, fut un coup de maître qui abregea beaucoup de chemin aux vainqueurs. Taunton, que les Hiſtoriens Parlementaires comparent à Sagonte par ſon attachement au parti, pouvoit à peine durer trois ſemaines, épuiſé par un fort long ſiege, de vivres, d'hommes, de munitions. Cette Place priſe, le Roi étoit maître de tout l'occident de l'Angleterre, & Goring ſe joignant à lui, comme une Lettre interceptée portoit que c'étoit ſon deſſein, la bonne cauſe ſe remettoit en vigueur; la Cavalerie Royaliſte qui avoit le moins ſouffert à Naezby ſe raſſemblant inſenſiblement, & ſe rendant auprès de ce Prince. En ce cas même un gros corps de troupes, que Welden commandoit en ces quartiers-là, ne pouvoit manquer d'être enveloppé. La prevoyance & la promptitude des Vainqueurs prévint tout cela. Fairfax parut à Taunton avant que Goring eût pû reduire la Place. Celui-ci s'étoit retiré, & s'étoit avancé vers Langport, où il eſperoit pouvoir joindre quelques brigades que le Roi envoyoit au devant de lui. La diligence de Fairfax ne lui en donna pas le loiſir : il l'atteignit à Langport même, le défit & le mit en fuite. Il y eut peu de morts de part & d'autre : à peine en compta-t-on quatre cens. Cependant le canon, le bagage, cinquante-un tant Drapeaux qu'Etendars, deux mille hommes, entre leſquels on comptoit Porter Lieutenant de Goring, & cinquante autres Officiers de marque furent la proye du rebelle Vainqueur. Il n'oſa ſuivre loin les fuyards

1645. pour ne pas laisser derriere lui Bridgwater Place d'importance: mais il l'attaqua & la prit. Sherburne & Bathe eurent le même sort. Bristol les suivit bien-tôt après, & fut rendu par le Prince Robert, qui commençant à se lasser de combattre contre la fortune, soûtint mal en cette occasion ce caractere d'intrepidité qui avoit décrié sa prudence, prudent lors qu'il n'étoit plus temps. On dit qu'il écrivit au Roi, qu'il ne falloit plus s'arrêter au point d'honneur & de conscience qui l'avoient empêché jusques-là de s'accorder avec son Parlement, qu'il falloit ceder à la necessité, & se rendre à sa destinée. Le Roi trouva cette liberté d'un si mauvais exemple, qu'il ôta à Legg ami du Prince le gouvernement d'Oxford, & le confia à Glenham: car Charles, malgré ces nouvelles disgraces, ne s'étoit point encore abatu. Depuis sa retraite à Hereford, il avoit fait diverses courses avec ce qu'il avoit pû ramasser de ses troupes dispersées à Naezby, & quelques autres levées à la hâte. Il avoit secouru des Places assiegées, & affermi dans leur devoir ceux que son malheur auroit pû tenter de quitter son service. Il étoit revenu à Oxford après diverses avantures, dont il s'étoit assez bien démêlé, pour montrer aux Anglois qu'une Nation belliqueuse étoit honorée de l'avoir pour Roi. Il ne ramena pas avec lui Bernard Stuart, tué dans un combat donné près de Chester, que le Roi alloit secourir. Ce Seigneur fut le troisiéme Frere que le Duc de Richemond perdit durant le cours de cette guerre. A cela près ces excursions ne s'étoient pas faites sans fruit, & si les mesures que Charles avoit prises avec prudence n'eussent point été rompues par son malheur, il eût été bien-tôt en état d'être encore redoutable à ses ennemis, qui commençoient à le mépriser.

Mon-

Montrose avoit tant fait en Ecosse, qu'il y étoit devenu le maître. Il avoit fatigué, battu, mis hors de combat le Marquis d'Argyle, & d'autres gens de qualité qui s'étoient élevez contre lui pour défendre le Convenant & la Ligue des deux Nations. Il avoit gagné la bataille de Kilsyth, où les Gordons s'étant joints à lui, il avoit entierement défait Bailly, à qui il avoit tué quatre mille hommes sans en avoit perdu que six. Cette victoire fit tant d'effet, qu'en peu de temps il se vit maître, & qu'il alla jusqu'à Edimbourg se faire rendre des prisonniers. Tout se déclaroit pour le Roi, & on comptoit déja que l'Ecosse avoit échapé à la Ligue. Montrose manquoit de Cavalerie pour achever ce qui restoit à faire d'un si grand ouvrage : le Roi lui en avoit envoyé avant que de retourner à Oxford. Langdall & Digby, qui la conduisoient, avoient déja défait les premiers qui s'étoient opposez à eux pour leur disputer le passage : mais d'autres survenant là-dessus, les ayant trouvez fatiguez du combat qu'ils venoient d'essuyer, les avoient défaits & mis en fuite. Leslé, qui assiegeoit Hereford avec l'armée Confederée ayant d'un autre côté appris l'état des affaires en Ecosse, avoit levé promptement le siege où il n'avançoit pas beaucoup, & marchant à grandes journées, étoit venu surprendre Montrose que ses coureurs avoient trompé après s'être trompez eux-mêmes, & l'avoit défait à Selkirk le treiziéme jour de Septembre. 1645.

Montrose repara cette perte, mais Charles n'étoit plus en état de profiter de cette ressource. En moins de six mois il n'eut plus ni Places, ni Troupes capable de tenir devant les vainqueurs. A peine l'hyver retarda-t-il leurs exploits. Fairfax & Cromwel s'étant separez

 pri-

1645. prirent chacun de leur côté toutes les Villes qu'ils assiegerent, ou pour mieux dire qu'ils sommerent : car peu voulurent souffrir un siege, ne paroissant point de secours. Fairfax prit Barcley & Tiverton; Cromwel Devises, Laicock, Winchester, & le fort Château de Basingh, où Mylord Pawlet Marquis de Winchester, constant & zelé Catholique, ayant été fait prisonnier, benit le Ciel de ce qu'il avoit gardé la fidelité à son Roi jusques dans l'extreme vieillesse, tout prêt à la signer de son sang : exemple d'autant plus remarquable, qu'il étoit alors moins commun. Cromwel termina sa course à Langford, où rejoignant le Général, ils marcherent ensemble à Plymouth, & en firent lever le siege, commencé presque avec la guerre. Ils prirent Darmouth dans le voisinage, quoi que défendu par cent canons. Delà ils allerent à Exceter, qu'ils n'avoient encore osé attaquer, mais qu'ils avoient fait bloquer tout l'hyver à dessein de l'assieger au printemps. Ils marquoient déja les travaux, lors qu'on leur dit que le Prince de Galles, qui commandoit depuis quelque temps pour le Roi son Pere dans ces Provinces, faisoit avancer du secours. Ce Prince venoit de tenter la paix, & en avoit écrit à Fairfax, qui lui avoit fait la même réponse, qu'avoit autrefois fait au Roi le Comte d'Essex en cas pareil; qu'il étoit là pour faire la guerre, & non pas pour traiter de paix. Goring y avoit employé ses soins, & n'avoit pas mieux réüssi. Celui-ci, las comme bien d'autres de tant de mouvemens sans fruit, avoit enfin quitté la partie, & en s'embarquant pour passer la mer, avoit laissé à Wentworth trois mille chevaux des restes de ses Troupes. Opton avoit encore bien quatre mille hommes d'Infanterie. Le Prince de Galles joignit ensemble ces deux petits

tits corps, & en fit une armée, avec laquelle 1645.
il voulut qu'Opton tentât le secours d'Exceter. Ce Général s'étoit mis en marche, lors que Fairfax en fut averti, & alla au devant de lui. Opton ayant appris sa venuë, se retrancha à Torington. Fairfax l'attaqua malgré ses retranchemens, & quoi que repoussé deux fois, il le força & le défit. Toute l'Infanterie Royaliste perit en cette derniere occasion, ou tuée, ou prise, ou dissipée. La Cavalerie souffrit peu, & Opton eut dans sa disgrace assez de presence d'esprit, pour sauver encore ce debris du naufrage d'un Roi malheureux. Son industrie lui fit honneur, mais ce petit nombre de gens sauvez n'étoient pas capables de rétablir les affaires du Roi son Maître, pour qui personne ne voyoit plus ni de ressource ni de secours: le Prince de Galles même s'étant embarqué pour passer aux Isles Sorlingues. Opton écouta les propositions que lui envoya faire Fairfax pour desarmer, à des conditions qui dans la conjoncture du temps ne lui parurent pas blesser sa gloire. Il eut de la peine à s'y rendre, mais la necessité le pressoit, étant prêt d'être enveloppé dans la pointe de Cornouaille, où Fairfax l'avoit poursuivi, entre l'armée ennemie & la mer. D'ailleurs il étoit informé de l'état où étoit le Roi. On avoit surpris à ce Prince Hereford, la plus fidelle de ses Villes: on lui avoit enfin pris Chester, qu'il avoit secouru lui-même, & que Byron, qui le defendoit, lui avoit conservé long-tems, malgré les efforts qu'avoient faits les Parlementaires pour lui enlever une place, par où l'on croyoit que toute l'Irlande alloit accourir à son secours. Ses troupes avoient eté défaites en tous lieux dans le Septentrion. Les Ecossois avoient pris Carlisle, & actuellement assiegeoient Newark, revenus sur

1645. leurs pas après la victoire qu'ils avoient remportée dans leur pays. Le Roi à Oxford étoit entouré d'un reste languissant de Cour, composée de gens abatus, troublez, divisez, donnant des conseils que la prudence ne pouvoit suivre, parce que le chagrin les suggeroit; plus à plaindre de n'en avoir point de bons à donner qu'à blâmer d'en donner de mauvais, chacun se faisant honneur après coup d'en avoir donné de bons qui n'avoient pas été suivis. Un si mauvais état des affaires détermina Opton à traiter, pour ne pas faire perir sans fruit un nombre encore considerable de braves gens qui le suivoient. Les conditions du Traité furent honnêtes. On se separa, on eut permission de s'en aller chacun chez soi, ou de passer chez les Etrangers; les Officiers avec leurs armes, leurs valets, & leur bagage; les simples Soldats avec quelque argent pour se retirer où ils voudroient. Exceter fut bien-tôt rendu après l'avanture d'Opton : le Comte de Bristol y obtint la permission de passer en France. Barnstable suivit l'exemple d'Exceter. Le Mont Saint Michel, Pendennis, Forteresses situées sur la mer dans la pointe de Cornoüaille, furent laissées comme quelques autres, qui voulurent avoir l'honneur de se rendre les dernieres.

Les Vainqueurs se hâtoient d'aller à Oxford où se rendant maitres du Roi, ils s'assuroient de l'être bien-tôt de la Royauté & du Royaume. Dans ce dessein Fairfax commanda à Ireton & à Fleedwood de s'avancer pour serrer la Ville, en attendant qu'il vint lui-même l'assieger avec toute l'armée. Ce fut là que l'extremité où Charles se trouva reduit lui fit prendre un parti extrême.

Oxford pouvoit encore tenir, mais n'ayant plus de secours à attendre, il lui étoit inévitable

ble, quelque effort qu'on fît pour le défendre, 1646.
de subir le joug des communs Tyrans. Charles avoit inutilement tenté tout de nouveau un accord avec le Parlement d'Angleterre, offrant en general tout ce que son malheur permettoit à sa conscience & à son honneur d'accorder, & les assurant que pour le détail il conviendroit de tout avec eux d'une maniere dont ils seroient contens, les pressant de le recevoir pour signer tout ce que les gens de bien croiroient necessaire à la paix. Loin de l'écouter, on lui avoit fait entendre qu'il y alloit de sa liberté d'entreprendre d'entrer dans Londres : on fit même un Edit public pour ordonner aux Officiers de s'assurer de sa personne, s'il étoit trouvé en chemin. On dit qu'il proposa à l'armée de s'aller mettre entre ses mains, & qu'il n'en fut pas mieux traité. Quelques-uns disent que ce Prince ne s'étoit encore pû détromper, que malgré ce qui se passoit ses Sujets l'aimoient, & que lors qu'il se resoudroit à se relâcher sur certains points dont ils étoient entêtez ils seroient contens ; que c'étoit là sa derniere ressource, de laquelle il faisoit tant de cas, qu'il en avoit negligé d'autres. Il est plus naturel de croire qu'il espera ce retour des Peuples à lui, de la division qui augmentoit tous les jours entre les Presbyteriens & les Independans. En effet il y a apparence que ceux-ci craignirent qu'il n'en arrivât ainsi, puisque Cromwel, qui avoit l'œil à tout, alla exprès à Londres pour empêcher que Charles n'y fût reçu. Il est à croire qu'ayant dessein de le perdre, ils le vouloient prendre les armes à la main pour le rendre plus odieux au Peuple, & lui imposer plus plausiblement les crimes, qui devoient servir de prétexte au parricide qu'ils meditoient.

Ainsi rebuté de tous côtez l'infortuné Roi se

1646. vit dans un état, où reduit à se precipiter il n'eut pas même le choix du précipice. Tous lui furent fermez hors un, dans lequel il s'alla jetter. La plûpart de ses serviteurs en ignorerent la résolution, & ne l'apprirent que par l'évenement. Il avoit disparu tout d'un coup: il s'étoit déguisé la nuit, après avoir confié son secret à Ashburnam domestique fidele, & à un Ministre nommé Hudson, qu'il voulut mener avec lui. Le bruit de sa fuite s'étant répandu dans la Ville & aux environs, passa jusqu'à l'armée ennemie qui s'approchoit toûjours d'Oxford, & bien-tôt jusqu'au Parlement. Chacun conjecturoit à sa mode touchant le terme & le dessein d'une retraite si mysterieuse, lors qu'on apprit que le Roi fugitif s'étoit allé jetter de lui-même entre les bras des Ecossois, qui assiegeoient encore Newark.

Cette nouvelle portée à Londres choqua d'autant plus le Parlement, qu'il y avoit déja quelque temps que les deux Nations commençoient à n'être plus si bien ensemble. Les Ecossois vendoient trop cher des services dont les Anglois croyoient n'avoir plus affaire: ils s'enrichissoient en Angleterre, & s'y rendoient maîtres des Places à mesure qu'ils les prenoient; ce qui étoit une infraction manifeste de leur Traité. Ainsi en avoient-ils usé tout nouvellement à Carlisle, où ils avoient mis garnison. Il y avoit eu sur ce point des Lettres aigres, & des procedez assez vifs de côté & d'autre. La playe n'étoit pas bien fermée: la bonne reception faite au Roi, & bien plus encore la retraite de ce Prince avec eux à Newcastle, après des démarches où il paroissoit de l'intelligence & du concert, l'avoit entierement rouverte: les esprits parurent ulcerez. Comme l'on commença neanmoins par des plaintes, par des remon-

montrances, par des protestations mutuelles 1646. de s'en vouloir tenir aux termes de la Ligue & du Convenant, par des demandes, par des representations de griefs & de contraventions aux Traitez, & qu'il y eut même des propositions d'une Paix finale & universelle; il y eut entre les deux Nations une assez longue negotiation, avant que leurs aigreurs éclatassent, pour donner le temps aux Anglois rebelles d'achever de soumettre à leur parti ce qui restoit de Places au Roi. Car il n'y eut qu'avec son Souverain que le Parlement d'Angleterre, ou plûtôt la Cabale qui le gouvernoit, ne garda point de moderation. Aussi-tôt qu'on y eut appris qu'il s'étoit retiré parmi les Ecossois, on déclara par un Acte public, qu'il étoit mal intentionné pour la paix, & qu'il vouloit fomenter la discorde entre l'une & l'autre Nation, pour avoir moyen de continuer la guerre. Pendant que le Parlement achevoit de le détruire avec la plume, l'armée continuoit de le dépouiller avec l'épée. Elle assiegeoit Oxford, Ville forte, pourvuë d'hommes & de munitions suffisamment pour un long siege, soûtenuë d'ailleurs par la presence du Duc d'Yorck, des deux Palatins, par l'experience & la fermeté de Thomas Glenham Gouverneur de la Place, homme fameux pour avoir long temps défendu Yorck contre trois armées, & Carlisle jusqu'à être reduit à manger les chevaux & les chiens. Une Ville en cet état pouvoit attendre le plus lent secours, si on l'eût pû esperer. L'éclat que firent dans la suite les démêlez du Parlement d'Angleterre & de l'Armée d'Ecosse, à l'occasion de la retraite du Roi, en pouvoit donner quelque esperance: car les Anglois pressant pour se faire rendre ce Prince, les Ecossois persistant à le garder, on en étoit venu de part

1646 & d'autres à des reproches, à des menaces, à des Libelles injurieux, qui sembloient presager une rupture ; mais un secret ressort, que le temps a fait découvrir, fit changer tout d'un coup la scene. Tout parut disposé à la paix entre les Nations irritées, toute esperance de secours s'évanouït pour les assiegez non seulement d'Oxford, mais des autres Places, qu'un petit nombre de Sujets fideles conservoient encore à leur Roi. Ainsi on capitula par tout, par tout on se soumit aux Vainqueurs. On eut ordre même de le faire, le Roi voulant détromper les Peuples de ce que le Parlement d'Angleterre avoit fait publier de lui, qu'il étoit opposé à la paix. Le Roi se laissa persuader aux Ecossois, ausquels il avoit d'abord fait rendre Newark, d'obliger par tout les hommes & les Villes qui combattoient encore pour lui de mettre les armes bas, & aux Places qui lui restoient en Angleterre de se rendre aux Parlementaires. Par là Montrose, les Gordons, Mach-Mahon & les Montagnards, qui faisoient encore un parti considerable dans le Nord d'Ecosse, furent obligez de se separer, & Montrose de passer en Hongrie. Le Marquis d'Ormond eut ordre exprès de pousser la guerre contre les Catholiques d'Irlande. Toutes les Places du pays de Galles, de Cornoüaille & d'autres lieux, dont le Parlement d'Angleterre n'étoit pas encore le maître, ouvrirent les portes à ses troupes, Oxford eut une composition honorable, dans laquelle il fut arrêté que les deux Palatins sortiroient du Royaume après un certain temps, que les Seigneurs du parti du Roi qui se trouvoient alors dans la Ville ne seroient point inquietez pour l'avoir suivi, que Glenham & ses Officiers, & les restes des troupes Royalistes qui composoient la garni-

son

son, sortiroient avec armes & bagages, enseignes déployées, tambour battant jusqu'à certaine distance de la Ville, où ces troupes seroient congediées, & chacun se retireroit ou dans les Païs étrangers ou chez soi; que la Ville & l'Université seroient conservées dans leurs privileges, que les domestiques du Roi conduiroient son bagage à Hamptoncourt, où ils iroient attendre ses ordres; que les sceaux & l'épée Royale demeureroient en dépôt dans la Bibliotheque d'Oxford. Le seul Duc d'York fut exclus des articles de la capitulation, ses ennemis n'ayant point voulu que l'on stipulât rien pour lui. Ils promirent seulement qu'il seroit conduit avec un train honnête à Londres, où étoit le Duc de Glocester avec la Princesse Elisabeth, & qu'il y seroit traité comme eux, en attendant que le Roi leur Pere fut en état de regler lui-même les affaires de sa Maison. 1646.

Oxford rendu, nulle autre Place ne se crut obligée de tenir. Ainsi se rendirent aux vainqueurs Bamburg, Calne, Worchester, Wodstook, Redgland, Ludlow, Lichfield, Denbig, Pendennis, d'où Hamilton mis en liberté fut renvoié dans son païs. Williams Archevêque d'York, homme infame pour avoir quitté le parti d'un Roi qui s'étoit fait la victime de l'Episcopat, força le Château de Conway.

Par la perte de ces Places disparurent enfin jusqu'aux vestiges du bon parti dans toutes les parties du Royaume. L'équité n'abandonna point tellement toute la Nation, qu'il n'y eût encore des ames équitables qui faisoient des vœux pour leur Roi : mais on les faisoit en secret. Des vœux pour le Roi étoient punis comme des crimes contre l'Etat. On avoit eu quel-

1646. que esperance que les Ecossois feroient plus que des vœux : mais cette esperance s'évanouït, quand la Cabale de Cromwel eut inspiré au Parlement de faire luire à leurs yeux ce métail fatal qui fait commettre les grands crimes. Après bien des negotiations, bien des disputes, bien des voiages, dont on attendoit tous les jours une rupture éclatante entre les deux Nations, on suggera au Parlement de faire esperer aux Confederez une grosse somme d'argent comptant, sous pretexte de paier leurs services, mais en effet pour retirer le Monarque d'entre leurs mains.

La conclusion de ce Traité, ou plûtôt de ce marché honteux, mit dans un nouvel embarras les Ecossois, ou pour mieux dire l'armée d'Ecosse : n'étant pas juste d'attribuer à une Nation entiere la conduite d'un petit nombre de gens de guerre interessez. Ceux-ci virent bien qu'en vendant leur Roi ils avoient vendu leur reputation, & que toute l'Europe n'apprendroit qu'avec horreur une action si lâche : mais outre la honte d'un si infame negoce, ils ne pouvoient éviter celle d'avoir manqué à diverses paroles, données à ce Prince dans une negotiation secrette qu'ils avoient euë avec lui, & dans laquelle, pour surcroît d'incidens fâcheux, les Ministres de France étoient entrez.

Pour entendre ce point il faut savoir, que la retraite du Roi dans le camp des Ecossois ne fut point tellement un effet du desespoir de ses affaires, que la déliberation n'y eût part. Nous apprenons même par de bons Mémoires qu'ils l'avoient les premiers recherché, & qu'ils avoient envoyé en France le Chevalier de Mourrai pour traiter avec lui plus sûrement par l'entremise de cette Couronne. Charles, il est

eſt vrai, ne répondit pas alors à leurs empreſſemens, ſoit qu'il ne ſe fiât pas à eux, ſoit qu'ayant encore des Armées & des Villes en Angleterre, il crût pouvoir ſe relever de la perte de Naezby plus glorieuſement par ſes propres forces, que par le ſecours d'une Nation qui étoit la cauſe de tous ſes malheurs : neanmoins la negociation n'avoit point été tout-à-fait rompuë, & Montreuil Envoyé de France en l'armée d'Ecoſſe l'avoit renoûée quelque temps auparavant que le Roi eût pris le parti de s'y retirer. Il eſt encore vrai que parmi les choſes qu'on avoit promiſes à Montreuil en faveur de ce Prince, dont une étoit de ne le point mettre entre les mains du Parlement d'Angleterre que par une bonne & ſolide paix, il n'y avoit rien d'écrit : les Ecoſſois ayant refuſé de rien faire qui les pût convaincre d'avoir traité avec le Roi contre les Loix du Convenant, & de leur Ligue avec les Anglois. Mais les paroles qu'ils avoient données étoient ſi aiſées à prouver, qu'ils ne pouvoient en les niant ſauver tout au plus que l'évidence. De plus il leur reſtoit toûjours à démêler avec la France, de s'être ſervis d'un de ſes Miniſtres pour attirer le Roi dans le piege. Ils ſavoient qu'actuellement le Preſident de Bellievre, nommé par la Reine Regente Ambaſſadeur extraordinaire pour aller faire un dernier effort en faveur du Roi d'Angleterre, étoit chargé de ſe plaindre de cette injure, & d'en témoigner du reſſentiment. 1646.

Pour ſe tirer de ces pas fâcheux, les Ecoſſois connurent bien qu'ils n'avoient point d'autre moien, que d'établir une bonne paix entre le Roi & ſon Parlement. Ils y avoient déja travaillé, & avoient engagé ce Corps à en propoſer les articles : ne doutant pas d'un côté que les Presbyteriens, qui vouloient le rétabliſſement du

1646. du Roi, ne lui fissent faire des propositions raisonnables, de l'autre que le Roi, qui étoit sans ressource, ne condescendît par nécessité à celles qui ne le seroient pas.

La politique étoit bonne, & eût réüssi, si Cromwel & les Indépendans eussent été gens moins éclairez: mais ils en avoient prévû l'effet, & l'avoient habilement prévenu, par le soin qu'ils s'étoient donné de faire porter les propositions à un excès de dégradation pour le Roi & la Royauté, auquel ils jugeoient bien que Charles ne se resoudroit jamais à souscrire. Les articles proposez à Uxbridge étoient moderez en comparaison. Ceux qui regardoient l'abolition de l'Episcopat & de la Hierarchie, la disposition de la Milice & des Places, l'abandon des serviteurs du Roi à la vangeance du Parlement, étoient tellement étendus, qu'ils n'étoient plus reconnoissables. Les Presbyteriens éclairez, à la tête desquels étoit en ce temps-là le Comte d'Essex, mais qui mourut bien tôt après fort à contre-temps pour le Roi, s'efforcerent inutilement de faire adoucir ces articles. Les Independans s'étant rendus maîtres de ceux même de la Secte opposée qui n'étoient pas assez penetrans pour voir où tendoient leurs artifices, faisoient toûjours passer à coup sûr toutes les propositions desavantageuses au Roi, où l'on n'énonçoit pas ouvertement sa mort ou sa déposition. Ils n'avoient pû faire agréer ce qu'ils avoient proposé d'abord, qu'on le renfermât à Warwik après qu'on l'auroit retiré d'entre les mains des Ecossois: le Comte d'Essex s'étoit recrié, & il avoit été suivi des Grands avec un tel concours, que la sanguinaire Cabale avoit bien vû que le parricide n'étoit pas encore en maturité. A cela près elle étoit maîtresse de toutes les deliberations. Les Ecos-

soit

fois l'éprouverent bien tôt, par le peu de jour qu'ils trouverent à faire moderer les propositions envoyées au Roi par le Parlement. Ils vouloient qu'on s'en tint à celles d'Uxbridge, & qu'à l'égard de la Milice, la disposition en demeurât aux deux Puissances conjointement : mais c'est ce qu'ils ne purent obtenir. Ils espererent que Bellievre, qui arriva sur ces entrefaites, feroit prendre des conseils plus doux : leur esperance fut trompée de ce côté-là comme de l'autre. Bellievre étoit un habile homme, déja connu en Angleterre, où quelque temps auparavant il avoit fait avec approbation la même fonction qu'il y venoit faire. Le Parlement le reçut bien, & témoigna que la Nation sentoit avec tout le respect & toute la reconnoissance possible le soin que prenoit le Roi Très-Chrétien de pacifier leurs differens : mais l'Orateur ajoûta à cela, que les deux Chambres avoient resolu de n'accepter la mediation d'aucun Prince étranger pour cette paix. Bellievre ne perdit pas courage : Il traita en particulier avec les principaux d'entre eux, mais plus il connut le terrain, plus il jugea qu'il travailloit inutilement à faire relâcher ce que la faction dominante avoit resolu de maintenir. Desesperant donc de rien faire à Londres, il partit pour aller à Newcastle, à dessein d'engager l'armée d'Ecosse à soûtenir le Roi contre les Anglois; ou s'il n'en venoit pas à bout, de porter ce Prince lui-même à s'accommoder avec eux, à accorder ce que ceux qui le vouloient perdre ne lui faisoient demander, qu'en intention qu'il le refusât. 1646.

Bellievre tenta vainement l'un & l'autre. La France étoit depuis long-temps dans une situation à tout craindre. Aiant toûjours toutes les forces de la Maison d'Austriche sur les bras, sous

1646. ſous un Roi mineur & un Miniſtre envié, elle ne pouvoit agir autrement en faveur du Roi d'Angleterre que par voye de mediation, de bons offices, de ſollicitations, pour ne pas jetter dans le parti d'Eſpagne les Anglois & les Ecoſſois, que cette Couronne tâchoit par toutes ſortes d'artifices d'attirer à ſon alliance. Le Cardinal de Richelieu avoit évité cet écueil, depuis même que les malheurs du Roi d'Angleterre eurent fait oublier à la France qu'il avoit été ſon ennemi. Le Cardinal Mazarin garda la même conduite. Un point des inſtructions de Bellievre étoit de ſe ſouvenir, que le Roi ſon Maître ne pouvoit, dans l'état où étoient ſes affaires, aſſiſter autrement le Monarque Anglois que de ſon credit & de ſes ſoins; qu'ainſi il s'abſtint de menaces, n'étant pas convenable à un grand Roi de menacer & de mollir. On lui permettoit ſeulement d'uſer de reproches à l'égard des Confederez Ecoſſois, de leur repréſenter que la France ne reconnoiſſoit plus dans leur procedé la conſideration, le zele, que leurs Ancêtres avoient eu pour elle; qu'elle avoit ſujet de ſe plaindre d'eux, d'avoir manqué en tant de manieres aux paroles données à ſes Miniſtres en faveur de leur propre Roi; qu'on avoit les propoſitions & les lettres de creance de Mourray, & que ſi Montreuil n'avoit pas d'écrit, les promeſſes verbales qui lui avoient été faites étoient ſi conformes à celles de Mourray dont on conſervoit le memoire à Paris, que perſonne n'en douteroit quand on en ſeroit informé.

L'Ambaſſadeur donna à ces plaintes tout le poids que ſon éloquence & ſon adreſſe y put donner : mais ce fut ſans aucun effet. L'argent promis à l'armée d'Ecoſſe par le Parlement d'Angleterre formoit un nouveau lien entre eux

plus

plus fort encore que n'étoient ceux de la Ligue & du Convenant. On répondit au President d'une maniere assez honnête à son égard, & à l'égard de son Maître assez respectueuse, pour contenter un homme qui étoit resolu d'être content. On lui dit que les paroles portées par Mourray n'ayant point été acceptées dans le temps, les choses avoient changé de face, & que la fortune presente du Roi dispensoit des engagemens, qu'on avoit voulu prendre avec lui quand on le pouvoit encore soûtenir. On expliqua les promesses faites à Montreuil, & on rejetta sur l'indocilité du Roi ce qui ne s'en étoit pas accompli. 1646.

Bellievre ne voiant plus de jour à sauver le Roi s'il ne s'aidoit, s'adressa à lui, & le conjura par tout ce qui lui étoit de plus cher; d'abandonner quelques droits du trône pour ne pas perdre le trône même, de condescendre sur certains points que les Rebelles avoient plus à cœur, afin de les engager par là à se relâcher de leur côté sur d'autres. Il y avoit déja long-temps que les Officiers de l'armée & les plus grands Seigneurs d'Ecosse pressoient Charles d'embrasser ce parti, comme le seul qui fût capable de le tirer d'affaires, & eux d'embarras. Le Synode & le Parlement lui en avoient fortement écrit, l'armée l'en sollicitoit tous les jours; & comme il avoit déclaré que le point de la Religion étoit ce qui lui faisoit le plus de peine, sur tout l'article de l'Episcopat qu'on pretendoit qu'il abolît, on lui avoit donné des Ministres pour éclaircir les difficultez, & calmer les scrupules de conscience qu'il témoignoit avoir là-dessus. L'Ambassadeur étant arrivé dans le temps qu'on le pressoit davantage, & que les disputes, loin de le persuader,

sem-

1646. sembloient l'avoir confirmé dans son opinion, par la foiblesse des raisons qu'opposoient à celles de ce savant Prince les partisans du Puritanisme. D'abord Bellievre se mit de son côté, & remontra aux Grands d'Ecosse qu'on l'opiniâtroit au lieu de le convaincre, qu'on en usoit indiscretement, qu'on le fatiguoit, qu'on manquoit au respect qui lui étoit dû, & qu'en cela même on manquoit à la promesse faite à Montreuil de laisser le Roi à sa liberté sur le fait de la Religion. Le President tint cette conduite tandis qu'il crut pouvoir gagner les Ecossois au parti de Charles, mais quand il eut reconnu qu'il y travailloit en vain, il changea de batterie, & s'unit avec eux pour persuader le Roi de donner satisfaction à son Parlement, particulierement sur l'article de la suppression des Evêques : ce Ministre ne croiant pas qu'entre n'avoir point d'Evêques & en avoir de faux, l'un des deux partis meritât le sacrifice d'une Couronne. Charles ne raisonna pas comme lui, & le jugement de Dieu fut tel sur ce Prince entêté des erreurs qu'il avoit succées avec le lait, qu'en même-temps qu'il consentoit à laisser bannir de ses Etats le vrai Episcopat de Jesus-Christ, il se faisoit le martyr du bizarre fantôme qu'en avoit fait Henri VIII. ou plûtôt la Reine Elizabeth.

On peut dire que ce point seul decida de la fortune du malheureux Charles. S'il l'eût accordé, la suite fit voir que le reste eût pû s'adoucir. C'est ce que la Comtesse de Carlisle écrivit depuis à la Reine ; & ce fut l'opinion commune qu'il en seroit arrivé ainsi, parce que les Puritains des deux Royaumes se fussent trouvez engagez par là à faire de nouveaux efforts pour empêcher qu'on ne l'opprimât ; au lieu que refusant de signer cet article capital de leurs

leurs pretentions, il leur laissoit toûjours un lien, qui les tenoit unis en cause avec les Independans nonobstant leurs discordes, & les obligeoit contre leurs inclinations propres à agir de concert avec eux. 1646.

Pendant qu'on negotioit à Newcastle, on cherchoit des moyens à Londres de couper court aux negotiations, dont la Cabale Independante apprehendoit toûjours l'issuë. Pour les finir, elle fit deux choses; la premiere fut de faire lever cent mille livres sterlin pour le premier payement de la somme promise aux Ecossois; la seconde, de faire avancer vers Newcastle une partie de l'armée de Fairfax sous le Major Skippon, tandis que Fairfax lui-même conduiroit à petites journées le reste du même côté. Ces deux démarches eurent tout leur effet. Les Ecossois comprirent bien qu'il falloit en effet terminer, & leur parti fut bien-tôt pris. Le Roi persistoit à refuser l'abolition de l'Episcopat, & ne repondoit autre chose aux articles que lui avoient envoyé les Anglois, sinon qu'on le laissât aller à Londres, & qu'on seroit content de lui; toûjours persuadé que les choses s'accommoderoient d'elles-mêmes, s'il pouvoit rentrer dans le Parlement, & ranimer par sa presence l'amour qu'ont naturellement les Peuples pour leur Souverain. L'armée Ecossoise persista aussi à tenir l'infame marché qu'elle avoit fait avec le Parlement d'Angleterre, & quoi que pussent representer les Ministres de France pour l'en détourner; sous prétexte que le temps expiroit, auquel elle s'étoit engagée d'évacuer les Places occupées & de se retirer en son pays, elle mit en recevant son argent l'infortuné Roi entre les mains des Deputez du Parlement, qui le menerent sous bonne garde à Holmby, l'une de ses Maisons, où il

arriva

1641. arriva au commencement de l'année mil six cens quarante sept.

Avant que de partir de Newcastle, ce Prince équitable eut la bonté de tirer Montreuil d'un grand embarras. L'infidelité des Ecossois retomboit insensiblement sur ce Ministre, parce qu'il avoit traité avec eux; & la moins mauvaise opinion qu'on pouvoit concevoir de lui, étoit de le regarder comme homme imprudent, qui avoit engagé un grand Roi dans un precipice où ce Prince étoit en danger de perir. Ses amis mêmes l'avoient averti qu'il auroit besoin de se justifier là-dessus à la Cour de France. Dans l'inquietude qu'il en eut, il pria Charles de lui donner un temoignage de sa main, pour apprendre à ceux qui l'ignoroient comment la chose s'étoit passée. Le Roi le fit par un billet, portant qu'il étoit content de Montreuil, que ce Ministre l'avoit averti lors qu'il étoit encore à Oxford du refroidissement des Ecossois depuis la negotiation de Mourray, qu'il lui avoit envoyé dire que malgré les promesses qu'ils continuoient à faire, il remarquoit dans le procedé de quelques-uns d'entre eux une tiedeur qui lui rendoit leurs intentions douteuses, qu'ainsi il pouvoit donner des esperances, mais non répondre d'aucune sûreté. Par là Charles donnoit à connoître, que s'il avoit pris dans son naufrage une mauvaise planche pour se sauver, il avoit crû qu'il valoit encore mieux en prendre une mauvaise qui pouvoit donner le temps d'en attendre une meilleurre, que de perir tout d'un coup sans ressource.

Les Ecossois n'avoient rendu le Roi qu'à condition non seulement qu'on ne le feroit point perir, mais qu'on le traiteroit avec respect, & qu'on chercheroit incessamment les moyens de rétablir la paix entre les deux Nations

tions & lui. Les Presbyteriens, ſuivant leurs principes, vouloient qu'on tint parole à l'armée d'Ecoſſe; & ſi la choſe eût dépendu de la pluralité des voix, ſi le Parlement eût été ſeul maître des déliberations, avec le temps on eût ſauvé Charles, malgré les brigues que faiſoient Cromwel & ſes Independans pour le perdre. Mais l'armée Angloiſe, que ce Tyran tenoit à portée de ſeconder ſes deſſeins, commença alors à pretendre d'être appellée au gouvernement des affaires. Cette armée étoit à la devotion de Cromwel, & des Independans, & étoit d'autant plus redoutable à la faction Presbyterienne, que les Independans avoient eu l'adreſſe de faire peu à peu caſſer, ſous prétexte d'épargner la dépenſe, les autres troupes répanduës en divers endroits du Royaume, ſur tout celles qui étoient commandées par des Officiers Puritains. Par cet artifice Maſſey, Cook, & d'autres Presbyteriens zelez étoient demeurez ſans emploi, & leurs Soldats avoient été renvoyez chacun chez eux. 1647.

Le Parlement s'étant apperçu des nouvelles prétentions de l'Armée, chercha les moyens d'en prévenir l'effet, & pour arrêter le mal dans ſa ſource, après bien des deliberations, reſolut de diſſiper ce corps, de n'en reſerver près de Londres qu'autant qu'on en pourroit contenir dans la ſoûmiſſion neceſſaire à s'en ſervir au beſoin, d'en licentier une partie, d'en envoyer une autre en Irlande, où les Catholiques continuant à combattre pour le Roi malgré lui faiſoient tous les jours de nouveaux progrès, enfin de faire marcher le reſte ſous le commandement de Fairfax, pour parcourir les Provinces où l'on pouvoit craindre quelque mouvement dangereux. Cette reſolution fut priſe d'autant plus unanimement, que Cromwel &

ſa

1647. sa faction crurent que c'étoit un moyen sûr de faire revolter l'Armée, sans qu'il en parût d'autre cause que le traitement qu'on lui faisoit après tant de services rendus, & de l'engager à lever l'étendart contre le Parlement, dont ils croyoient qu'il étoit temps de se rendre plus absolument maîtres qu'ils ne l'avoient été jusques-là. Cromwel ne se contenta pas de donner sa voix au Decret, il assura le Parlement de la soûmission de l'Armée, & dit avec cet air de zele qu'il savoit si bien contrefaire, qu'il se feroit brûler lui & sa famille pour empêcher la sedition.

Sur des promesses si positives, le Parlement crut ne pouvoir mieux faire pour faire executer son Decret, que d'envoyer Cromwel à l'Armée. L'évenement montra que c'étoit allumer le feu, & jetter de l'huile. Le Decret souleva les Soldats, qui loin d'être recompensez, se voyoient la plûpart ou cassez, ou exposez à de nouveaux perils dans une guerre décriée, & dans un pays où les Anglois perissoient autant de miseres, & par le manquement des choses les plus necessaires à la vie, que par les armes de leurs ennemis. Cromwel & ceux de sa Cabale firent d'abord quelques demarches pour paroître s'être opposez au soûlevement des Soldats; Fairfax écrivit au Parlement pour l'assurer qu'il n'y avoit point de part: mais cette comedie dura peu. Les Soldats, excitez sous main par ceux même qui en public faisoient semblant de les contenir, eurent bientôt mis les choses dans l'état où la Faction les vouloit pour se déclarer avec eux. Ils s'étoient formé un Conseil des plus hardis de leurs camarades, qu'ils appellerent Agitateurs, pour avoir soin de leurs affaires, desquels Cromwel & ses partisans furent se servir à propos pour

le

se rendre maîtres de celles de l'Etat. Pour l'être sans contradiction, cet Usurpateur jugea bien qu'il falloit l'être du Parlement, & l'être autrement que par artifice, ayant souvent éprouvé que quand on ne l'est qu'ainsi on y manque des coups importans. Il comprit encore qu'il falloit s'assurer de la personne du Roi, & ce fut par où il commença. 1647.

Ce Prince étoit à Holmby toûjours étroitement gardé, sans que personne l'approchât que ceux que l'on avoit destinez à le servir & à le veiller. On avoit eu la dureté de lui refuser jusqu'à ses Aumôniers. On avoit eu d'abord avec lui quelque negotiation pour la paix, ou plûtôt pour persuader au Peuple qu'il tenoit à lui qu'elle se fît, les conditions qu'on lui en offroit étant toujours telles, qu'on savoit bien qu'il ne les accepteroit pas. Comme il persistoit néanmoins à ne répondre qu'en general, qu'il contenteroit son Parlement quand on voudroit bien l'y entendre, & le mener à Westminster pour dire publiquement ses raisons, on se trouva embarrassé, & la discorde étant survenuë entre le Parlement & l'Armée, Charles avoit été negligé, & laissé en proye dans sa solitude aux sombres pensées que fait naître la tristesse d'un tel état. Il s'étoit occupé à les recueillir, & en avoit composé le Livre dont nous avons déja parlé, qui porte pour titre *le Portrait du Roi*, où rendant compte d'une conduite dont on jugea diversement, il fait voir un esprit & des sentimens sur lesquels il n'y peut avoir deux avis : tant cet Ouvrage est plein de brillant, de savoir, de bonne morale, & selon la Religion de ce Prince de mouvemens de pieté.

Ce fut de cette solitude & de cette occupation, que Charles fut enlevé au commencement de

Juin

1647. Juin pour être conduit à l'Armée, où Fairfax le reçut avec civilité, & Cromwel avec un respect capable d'en imposer aux moins défians. Il s'appliqua même à le consoler, & à lui donner des esperances, & l'assura diverses fois que ce changement de demeure produiroit celui de sa fortune.

Le Tyran étant maître du Roi songea à l'être du Parlement: l'un lui fraya le chemin à l'autre. Le Parlement étant averti de l'enlevement de ce Prince, fit publier une Ordonnance, par laquelle il étoit porté que Charles seroit conduit à Richemond, que Rossiter en auroit la garde, & que les mêmes Officiers qui l'avoient servi jusques-là continuëroient leurs fonctions. L'Armée étoit peu en disposition de deferer à l'Ordonnance d'un Tribunal qu'elle vouloit abatre pour s'en ériger un sur ses ruines. Fairfax, qui conservoit toujours quelques mesures de bienseance pour le Parlement; comme si tout ce qui se faisoit se fut resolu contre ses avis au Conseil des Agitateurs, s'excusa sur l'inexecution du Decret, & envoya en même-temps accuser au nom de l'Armée onze Membres de la Chambre Basse, savoir Hollis, Guillaume Waller, Maynard, Lewis, Glin, Long, Harley, Nichols, Stapleton, Clotworthy, le General Major Massey, les plus forts tenans qu'eût parmi les Communes la Faction Presbyterienne. On demandoit que ces Accusez répondissent sur des crimes d'Etat que les troupes leur imputoient, & accusant le Parlement même d'avarice & de tyrannie, on prétendoit qu'il rendît compte des deniers qu'il avoit touchez, qu'il fût cassé, & qu'on en convoquât un autre, étant contre les Loix qu'il fût perpetuel.

Ces demandes & ces prétentions furent reçuës

çuës diverſement & à Londres & à Weſtminſter. Les onze Accuſez répondirent qu'ils étoient tout prêts de répondre, & convinrent qu'en attendant qu'on pût vaquer à leur procès ils s'abſtiendroient durant ſix mois des aſſemblées du Parlement. Ceux de cette Compagnie qui favoriſoient Cromwel ſe tinrent prêts à ſeconder ſes deſſeins, que la plûpart ne connoiſſoient pas: Le gros flotta durant quelque tems entre l'Armée & la Ville de Londres, qui eurent en ce temps-là de grands démêlez. Les créatures de Gromwel engagerent le Parlement à ſe déclarer pour l'Armée, & par autorité des deux Chambres on changea la milice de la Ville. Alors la Ville ne pouvant ſouffrir ce changement qui l'affoibliſſoit, alla en tumulte au Parlement, & l'obligea à rétablir ſur le champ l'ancienne milice. Sur cela les Chambres étant levées, le Comte de Mancheſter Orateur de celle des Pairs, Lenthal de celle des Communes, ſuivis de cinquante autres Membres ſortirent bruſquement de Londres, & ſe rendirent dans le Camp, criant qu'on avoit violé la liberté du Parlement. En ce moment ce qui étoit reſté de l'Aſſemblée à Weſtminſter ayant choiſi d'autres Orateurs, & s'étant unis avec les Bourgeois, on fit un Decret par lequel il fut ordonné que le Roi ſeroit amené dans la Capitale, que les onze Membres interdits ſeroient rétablis dans leurs fonctions, & que la milice de la Ville choiſiroit un Chef pour commander les troupes qu'on y leveroit. On y en leva en effet, & Maſſey en fut Général: mais cette armée de Bourgeois ne fut brave que juſqu'à l'approche de l'ennemi. Fairfax & Cromwel n'eurent pas plûtôt paru à la tête de la leur, & pris leur marche du côté de Londres, qu'après quelque negotiation faite tumultuairement & à 1647.

1647. la hâte, les portes leur furent ouvertes, & tout le monde se soûmit. Ils y entrerent comme en triomphe, & s'y trouvant maîtres, ils userent de leur pouvoir sans moderation. Ils avoient mené avec eux cette partie du Parlement qui s'étoit retirée dans leur Camp. Ils la remenerent avec pompe dans les Chambres de Westminster, d'où ayant en même temps chassé tous ceux qui leur étoient suspects, ils formerent selon leur projet un Parlement à leur devotion. La Tour leur ayant été renduë, ils y mirent un Gouverneur & une Garnison à eux. Les fortifications, les milices furent mises dans un état à ne leur plus donner d'inquietude. Le commandement des vaisseaux fut confié à leurs creatures. Ainsi tout plia sous le joug de la Cabale Indépendante, à laquelle il ne restoit plus pour fixer sa domination, que d'achever de perdre celui qui malgré sa captivité conservoit le seul caractere, qui dans une Monarchie établie donne le droit de dominer.

Quelque avancée que parût l'affaire, Cromwel étoit trop éclairé pour ne pas voir qu'elle seroit difficile à consommer. Loin pourtant d'en perdre esperance, il resolut d'y apporter une nouvelle application, & de n'y épargner aucun des crimes dont il se connoissoit capable.

L'affection renaissante des Peuples pour leur Souverain legitime à la vûë des indignitez que ses ennemis lui faisoient souffrir, le desir de le voir rétabli, & avec lui la tranquillité de l'Etat, paroissoit alors le plus grand obstacle au parricide que le Tyran meditoit. Pour le lever il resolut de renouveller par ses artifices la haine publique contre ce Prince, en le faisant passer pour un homme que nulle complai-

fance ne pouvoit gagner, inflexible dans ses resolutions, & opiniâtre à rejetter tous les moyens qu'on lui proposoit pour acheminer les choses à la paix. Ce fut dans cette vûë que les Généraux ayant fait sortir l'armée de la Ville, & l'ayant envoyée camper aux environs d'Hamptoncourt, le Roi, qu'on avoit laissé pendant l'expedition de Londres dans une maison du Comte de Bedford, fut amené dans cette Maison Royale, où l'artifice de Cromwel ouvrit une nouvelle scene, qui fit esperer à toute l'Europe qu'on verroit bientôt changer la fortune du Roi d'Angleterre. Ce n'étoit plus un prisonnier, mais un grand Roi environné d'une Cour nombreuse & empressée. Il vit ses Enfans, il entretint ses amis, il eut la liberté d'écrire à la Reine & d'en recevoir des réponses. Chacun lui rendoit ses devoirs, & personne ne les lui rendoit avec de plus grands dehors de respect, personne ne faisoit paroître plus de zele pour son service, personne ne lui témoignoit plus d'envie de couper chemin à tout ce qui restoit d'obstacles à son entier rétablissement, que l'artificieux Cromwel. 1647.

Pendant ce temps-là le Parlement, dévoüé à la Faction dominante, continuoit à proposer ce qu'on savoit bien que le Roi ne pouvoit signer sans se degrader : & comme ce Prince avoit toûjours dit que sa conscience ne pouvoit fléchir à abolir l'Episcopat, qu'il croyoit d'institution divine, c'étoit toûjours ce qu'on lui proposoit sans modification, & sans temperament. Afin même de s'assurer davantage de sa resistance, Cromwel joüant toûjours deux rôlles, le détournoit à Hamptoncourt de signer les propositions qu'il lui faisoit porter de Westminster, en lui faisant esperer que l'Armée, qui entre les

1647. fausses douceurs dont elle l'avoit leurré jusques là lui avoit fait d'autres propositions qui paroissoient moins intolerables, lui en feroit faire enfin de conformes à sa conscience & à son honneur.

La perseverance qu'eut Charles à refuser de signer en détail les choses qu'on lui proposoit, & à demander un Traité personnel où il fut ouï dans son Parlement, fit élever des voix contre lui, qui le blâmerent comme un homme entêté de ses sentimens, & ne voulant rien donner à la paix: mais ces voix étoient trop connuës du public pour faire beaucoup d'impression sur ceux qui n'étoient pas dévoüez à la Cabale Independante. Presque le reste de l'Angleterre, l'Ecosse, les Nations voisines mêmes, en un mot tous ceux qui regardoient les choses avec quelque sorte d'équité, élevoient des voix opposées, qui bien que timides, & la plûpart sourdes, ne laisserent pas de faire comprendre à Cromwel & à sa Cabale, que le public étoit peu disposé à approuver leur parricide; & qu'il n'étoit pas impossible qu'avant qu'ils l'eussent executé, ce grand nombre de gens qui abhorroient leur crime ne s'unissent pour en empêcher la consommation, peut-être pour en punir l'entreprise. Car d'un côté le Peuple souffroit impatiemment la tyrannie dont on usoit envers le Roi, & n'en murmuroit point si bas, que ses plaintes ne vinssent aux oreilles de ceux qui les causoient: de l'autre les Ecossois, prenant des sentimens plus équitables que ceux qu'ils avoient eus jusques-là, témoignerent au Parlement que leur Nation trouvoit étrange qu'on persistât à refuser au Roi un Traité personnel, & qu'on ne voulut pas l'admettre à dire les raisons de sa conduite dans une Assemblée destinée à être son premier Conseil. Ou-

tre

tre cela tout ce qui venoit de France étoit suspect aux Factieux, & ce n'étoit pas sans sujet. Quoi que le Cardinal Mazarin prît soin de dissiper ces ombrages, pour empêcher que le Parlement ne fît alliance avec l'Espagne comme elle l'en sollicitoit fortement, ils se renouvelloient tous les jours par les frequens Envoyez de la Reine, par les pratiques de Montreuil en Ecosse en faveur du Roi prisonnier, par les bons offices de Bellievre, qui s'en revint en ce temps-là, mais qui ne put faire si bien, malgré les instructions du Ministre & sa propre circonspection, qu'on ne le crût partisan du Roi, & qu'on ne jugeât par son penchant de celui de sa Nation. Le Public s'en expliquoit en France d'une maniere à faire voir, que la prudence du Cardinal à ménager les Anglois rebelles étoit un fruit de son païs, qui n'étoit pas du goût du nôtre. On remuoit déja en certaines Provinces. Les Presbyteriens n'étoient pas détruits, & faisoient toûjours le plus grand nombre. Cette armée même qui donnoit sur eux tant d'avantage aux Independans n'étoit pas sans division. Les Agitateurs avoient peine à souffrir que Cromwel & ses créatures se rendissent maîtres des affaires, où ils pretendoient avoir part. Ils étoient contraires à la Monarchie, mais Republicains de bonne foi, qui appercevoient déja que Cromwel & ses confidens ne feignoient de l'être, que pour s'attirer le gouvernement à eux seuls. Une grande partie des Soldats & des Officiers de l'Armée s'étoient si bien accoûtumez à faire leur Cour, & à voir le Roi durant le temps qu'on l'avoit permis, qu'on leur remarquoit du penchant pour lui. 1647.

Cromwel vit ces choses, & en prévint les suites. Ici les Historiens Royalistes lui attribuënt une Politique qu'ils ne demêlent pas trop

 bien,

1647. bien, & qu'ils ne prouvent pas même assez. Ils prétendent que pour aliener l'esprit des Peuples de leur Souverain, comme d'un homme ennemi de la paix, pour irriter l'Armée contre lui comme contre un Prince sans parole, parce qu'ils lui avoient fait promettre de ne point sortir d'Hamptoncourt sans leur consentement, pour lui attirer le mépris & le blâme des Etrangers, comme s'il eût été un esprit leger avec qui on ne pût rien finir, Cromwel lui avoit fait peur sous main d'un assassinat concerté pour l'obliger à prendre la fuite, & par des ressorts qu'on ne voit pas l'avoit fait conduire à l'Isle de Wight, où un Gouverneur mis exprès de la main même de ce Tyran pour executer ses desseins arrêta l'infortuné Roi, & fut un des principaux acteurs dans l'intrigue qui le fit perir. Deux choses en ce recit me font peine; la premiere que ceux de qui Charles se servit en son évasion, qui lui tinrent des chevaux prêts lors qu'étant sorti d'Hamptoncourt il eut traversé la Tamise, qui l'accompagnerent dans sa fuite, étoient Barklay, Legg, Ashburnham, gens fort dévoüez à leur Maître, & qu'on n'accuse pas de l'avoir trahi; la seconde que le premier dessein du Roi étoit d'aller à Londres, & qu'en ayant été détourné, il avoit cherché un vaisseau pour aller à Grenesay, lequel ne s'étant point trouvé, le Prince pressé de chercher retraite se refugia dans l'Isle de Wight, où il paroit qu'il fut guidé par la necessité & par le hazard. Je laisse à éclaircir ce point à ceux qui auront là-dessus des lumieres que je n'ai pas, pour m'en tenir à ce que disent ceux qui racontent plus simplement, que Cromwel & ses partisans voyant augmenter la difficulté de faire condamner le Roi par la voix publique, & craignant qu'au contraire enfin le public ne les con-

condamnât, délibererent de s'en défaire pendant qu'ils avoient la force en main pour cueillir le fruit de leur parricide; que leur secret s'étant éventé, le Roi en fut averti par ses amis, qui le presserent de se sauver; qu'il y avoit d'abord repugné pour ne pas violer la parole qu'il avoit donnée à l'Armée de ne point sortir d'Hamptoncourt, mais que s'étant laissé persuader que son serment ne l'engageoit pas dans un peril aussi pressant qu'étoit celui qui le menaçoit, il s'échapa, & trouvant toute autre retraite fermée se jetta dans l'Isle de Wight, où le perfide Hammond l'arrêta, & avertit le Parlement, que la fuite du Roi avoit mis en peine, qu'il lui étoit tombé entre les mains. Quelques-uns disent qu'en même temps que Cromwel tramoit la mort de Charles, il traitoit d'accommodement avec lui par l'entremise de Barklay. Savoir qui il vouloit tromper, c'est une chose sur laquelle l'Histoire ne decidera pas aisément. Je croi neanmoins qu'on peut dire, que trouvant à perdre le Roi plus de seureté & plus de moyens de satisfaire son ambition, son dessein fut de l'amuser par un accommodement, qui en cas de malheur lui pouvoit être une ressource pour se sauver du naufrage commun, si l'orage qui s'élevoit contre sa Faction la faisoit perir. Quelque fin qu'eût dans ce Traité l'artificieux scelerat, il en sut faire un grand usage pour décrier la conduite du Roi auprès de ceux qui étoient entrez dans le secret de ce Traité; il fit si bien qu'on crut en France que Charles l'avoit lui-même trompé. La maniere dont en parle Siri, qui a écrit sur des memoires fort peu favorables à ce Prince, marque ce que le Ministre en pensoit. 1647.

Ce que Cromwel faisoit sous main pour dé-

1647. crier la sincerité & les bonnes intentions de Charles à l'occasion de sa retraite, la Cabale le faisoit hautement; mais ce fut sans beaucoup d'effet. Ce Prince avoit laissé sur sa table, avant que de sortir d'Hamptoncourt, un Billet signé de sa main, par lequel il donnoit avis, qu'en fuyant les pieges de ses ennemis, il ne fuyoit pas l'occasion de donner la paix à ses Peuples, qu'il embrasseroit avec joye celles qu'on lui en feroit naître, & qu'il iroit même au-devant; qu'il ne demandoit qu'une chose, d'être ouï dans son Parlement, d'y expliquer ses intentions, pour faire voir à toute l'Angleterre qu'il n'étoit pas indigne du nom de Pere de la Patrie.

Ce Billet, & une autre Lettre que le Roi écrivit de Wight après qu'Hammond eut reçu ordre du Parlement de l'y arrêter, renouvella les murmures du Peuple & les instances des Ecossois, pour obliger le Parlement à accorder le Traité personnel. Les sollicitations furent telles, que la Cabale ne crut pas qu'il fût sûr de le refuser. Afin de l'éluder neanmoins, comme un coup fatal au Parti, on s'avisa de proposer au Roi quatre articles préliminaires qu'on savoit bien qu'il ne signeroit pas, après lesquels on lui permettoit de venir à Londres en personne, & de traiter par lui-même avec le Parlement. Ces articles étoient d'abandonner la disposition de la milice à cette Assemblée, de revoquer tous les Edits portez par le Roi contre ceux qui avoient suivi le parti rebelle, d'exclûre du nombre des Pairs tous ceux que le Roi avoit titrez depuis que le grand Sceau d'Angleterre avoit été porté à Oxford, de laisser la liberté au Parlement de continuer tel qu'il étoit tant qu'il le jugeroit à propos.

Les Deputez d'Ecosse ayant eu communication

tion de ce préliminaire, en eurent horreur non seulement comme d'un procedé trop dur, mais comme d'un artifice inventé à la ruine de la Monarchie : Ils protesterent contre, & rendirent leur protestation publique. 1647.

Le Roi étoit à Carisbrok, Château fort dans l'Isle de Wight, quand ces articles lui furent portez sur la fin du mois de Decembre par le Comte de Denbigh & d'autres Députez du Parlement. On peut juger de la réponse. La Cabale s'attendoit bien qu'elle seroit negative, & croyoit en tirer un grand avantage pour ramener à elle le Peuple, auquel elle croyoit imposer par l'offre qu'elle faisoit au Roi : mais elle s'apperçut bien-tôt que personne n'étoit la duppe d'un artifice si grossier, qu'on plaignoit ce Prince comme auparavant, qu'on continuoit à murmurer contre ses Tyrans, qu'on étoit disposé à remuer, & qu'on n'attendoit en divers endroits que l'occasion de se declarer. Resolus de prévenir ce coup par une brusque execution de l'attentat qu'ils meditoient, ils prirent toutes les precautions que leur prevoyance leur put suggerer contre les menées des Ecossois, contre les mouvemens de Londres, contre les entreprises des Royalistes : ils donnerent ordre à Hammond de resserrer le Roi à Carisbrok, d'éloigner de lui ses amis & ses domestiques : ils firent garder l'Isle de Wight avec un soin particulier, & envoyerent Rainsboroug avec des vaisseaux de ce côté-là : ils assoupirent les dissentions qui avoient troublé leur armée, ils calmerent au moins pour un temps l'humeur inquiete des Agitateurs, & disposerent chacun à agir selon l'intention des Géneraux, ils envoyerent dans les Provinces, en leur donnant des commissions, cinquante Membres du Par-

1648. lement dont ils n'étoient pas assez sûrs. Après-quoi, le Comte de Denbig & ses Députez étant de retour, les Chambres s'étant assemblées au commencement de l'année mil six cens quarante-huit, la réponse du Roi ayant été luë, Cromwel & iceux de sa Faction leverent le masque dans la Chambre Basse, où Ireton parlant le premier, *Il y a trop long-temps*, dit-il, *qu'on abuse de la patience du premier Tribunal d'Angleterre. Le Roi fait voir par ses refus qu'il ne veut point de paix avec nous, qu'il a abandonné son Peuple à toutes les fureurs d'une guerre dont nous ne voyons point de fin, en un mot qu'il n'a plus rien moins que le cœur d'un Roi pour ses Sujets. La nature, le droit des gens nous apprend nos droits en telle occurrence. Le contract des Rois & des Peuples contient un engagement mutuel, aux Peuples d'obeïr aux Rois, aux Rois de proteger leurs Peuples: notre Roi cesse de nous proteger, de nous reconnoître pour ses Sujets: dès-là nous sommes dispensez de la soumission & des hommages, ausquels nous étions engagez par le contract mutuel que nos Peres ont fait avec ses Ancêtres. Toute l'Europe a les yeux sur nous, pour voir quelles resolutions prendront enfin tant de gens sages, sur une affaire où il s'agit du salut de la Nation. Vous pouvez prendre au reste toutes celles qui vous paroîtront convenables à votre zele & au bien public. Vous avez une armée dont les services passez vous répondent de ceux que vous avez sujet d'en attendre pour l'avenir: comptez sur son attachement aux interêts de cette Assemblée. J'ai charge de vous en assurer, & ne crains pas d'en être caution.* Cromwel parla après son Gendre, & ne fit que continuer son discours, disant qu'il ne falloit plus rien attendre pour le gou-

gouvernement de l'Etat, d'un Prince que Dieu avoit endurci, qu'on avoit de quoi s'en consoler, puisque le Parlement avoit toute l'autorité necessaire pour l'administration des affaires, qu'il ne manqueroit pas de forces, une Armée tant de fois victorieuse étant resoluë de soûtenir la forme de gouvernement que l'Assemblée établiroit, au prix du sang non seulement de ses Soldats, mais de ses Generaux; qu'il falloit prendre garde au reste à ne pas engager tant de braves gens dans une cause si perilleuse, pour les abandonner ensuite à la vangeance du commun ennemi, que de l'union de ces deux corps dépendoit leur conservation & la felicité des Peuples, qu'ils se détruiroient en se séparant; qu'il falloit même un peu choyer la brusquerie des gens de guerre, & prévenir les partis violens qu'ils seroient capables de prendre, en cas qu'ils vinssent à soupçonner qu'on pensât à des accommodemens, qui leur ôteroient le scrupule de manquer à des gens qui se manqueroient à eux-mêmes. On dit qu'un nommé Wroth eut l'impudence d'ajoûter à ces deux Harangues, qu'il falloit confiner le Roi dans quelque Forteresse au milieu du Royaume, où il finît ses jours en prison, que le Parlement gouvernât l'Etat, & qu'après tout il importoit peu quelle forme de gouvernement on eût, pourvû que les Rois & les Diables ne s'en mêlassent plus. 1648.

Quelque autorité qu'eût Cromwel & sa Faction dans la Chambre, l'abjuration du Roi fut long-temps sans trouver le nombre de voix qu'il falloit pour la faire conclure. Il fallut que ceux qui la proposoient assurassent qu'on n'iroit pas plus loin, & que l'on n'ordonneroit rien de plus fâcheux contre ce Prince. Sous cette promesse l'affaire passa, & la Chambre fit

1648. un Decret contenant ces quatre articles, que le Parlement n'auroit plus aucun commerce avec le Roi, que personne n'en auroit sans permission, qu'on n'en recevroit ni message ni lettre, & que ceux qui contreviendront à ce Decrèt seroient punis comme coupables de haute Trahison.

La Chambre Haute fit encore plus de difficulté que la Basse de souscrire à ces quatre points. La plûpart des Grands voyoient bien, que de l'air dont on s'y prenoit la ruine de la Monarchie étoit celle de leurs prerogatives, que dès qu'il n'y auroit plus de Roi il n'y auroit plus de Pairs du Royaume, que tout le monde seroit égal, & que ceux qui avoient bien sû abatre la souveraine puissance n'auroient pas grande difficulté à détruire les subalternes. Il couroit même un bruit secret, que le dessein de la Cabale étoit d'abolir la Chambre Haute, & de confondre les deux ensemble. Ces raisons de propre interêt rendirent les Pairs opiniâtres à ne point approuver le Decret de l'abjuration du Roi; & ils ne l'eussent point passé, si l'on n'eût fait avancer des troupes, qu'on mit à Saint James & à Withal. Alors plusieurs, suivant l'exemple des Comtes de Northumberland, de Manchester, de Warwick, de Ratgland, se retirerent en protestant contre un si étrange Decret; mais ce qui resta le signa, dont l'Armée leur fit compliment. Fairfax même les fit assurer, que c'étoit un faux bruit semé malignement par ses ennemis, que ni lui ni ses amis projettassent de supprimer la Chambre des Pairs.

Pendant qu'on faisoit en publie ces démarches pour perdre le Roi, Cromwel & ceux de son parti n'omettoient rien dans les entretiens & dans les assemblées particulieres pour dé-

détruire sa reputation, & pour le faire haïr du Peuple. Ce fourbe, usant pour tromper les simples de ce talent d'hypocrisie qui fut si singulier en lui, contrefaisoit quelquefois l'inspiré, & vouloit paroître faire par ordre du ciel les crimes dont il infectoit la Terre. On lui entendit dire, qu'un jour, plein de zele pour rétablir le Roi, il s'étoit voulu adresser à Dieu pour lui demander son secours dans une si difficile entreprise, mais qu'en même-temps qu'il avoit voulu parler la parole lui avoit manqué : ce qu'il avoit pris pour un témoignage, que Dieu avoit rejetté ce Prince, & qu'il ne vouloit plus qu'il regnât. 1648.

Pour ne rien oublier de propre à aneantir ce Monarque, la Cabale fit imprimer au nom du Parlement d'Angleterre une Declaration contre lui, où tout ce que la calomnie avoit pû inventer d'atroce étoit ramassé avec soin, où suivant le cours de sa vie on commençoit par le rendre suspect de la mort du Roi Jacques son Pere, & d'avoir aidé à Louïs XIII. à prendre la Rochelle sur les Protestans. Par ce debut on peut juger de la suite de cet Ecrit : la Faction s'en promettoit beaucoup, mais tout habile qu'elle étoit, elle se trompa sur cet article : les réponses que l'on y fit, & une espece de Manifeste que le Roi même adressa au Peuple, où en expliquant sa conduite il décrivit pathetiquement l'état où il étoit reduit, exciterent une indignation presque generale contre les Tyrans, & ceux qui oserent la firent paroître.

La Cabale opposée au Roi ne s'étoit point encore trouvée dans une situation si douteuse, & plus on approcha du printemps, plus on découvrit le peril où elle étoit de succomber

1648. ſous les efforts qu'on ſe preparoit à faire pour l'abatre. En moins de trois mois toute l'Angleterre fut en armes pour la bonne cauſe. Dès le commencement d'Avril les Apprentifs & le bas peuple criérent dans Londres, *Vive le Roi*, & cauſerent une telle émeute, que le Maire fut obligé de ſe retirer dans la Tour. Au mois de Mai les habitans du Comté de Surrey s'attrouperent, allerent en tumulte à Weſtminſter, & preſenterent au Parlement une requête qui portoit, qu'on eût à rétablir le Roi, qu'on lui accordât au plûtôt le Traité perſonnel qu'il demandoit, & que l'on licentiât l'Armée. Pendant ce temps divers Capitaines ayant ſous main levé des troupes, ou paroiſſoient à la campagne, ou ſe renfermoient dans des Places qu'ils avoient forcées ou ſurpriſes, & levoient l'étendart pour le Roi captif. Il en voyoit dans toutes les parties, & preſque dans toutes les Provinces du Royaume. Waith dans le Comté de Suffolk, Goring dans celui de Cornoüaille avoient une ſuite & des partiſans. Langhorn, Poyer & Powel, dans la Principauté de Galles, avoient un corps de huit mille hommes & le fort Château de Pembrok. Les habitans du Comté de Kent n'avoient pas une moindre armée dans leur païs & aux environs, & cette armée étoit d'autant plus à craindre, qu'on y voyoit un plus grand nombre de gens de qualité du païs, avec les Places de Maidſton & de Colcheſter pour retraite. Au cœur du Royaume, vers Keinſton, le Comte d'Holland frere du Comte de Warwick, autrefois zelé partiſan de la Faction Parlementaire, & l'un des arcs-boutans du parti, le jeune Duc de Buckingham & ſon Frere avoient aſſemblé cinq cens chevaux, & tous les jours en attendoient d'autres. Un autre corps occupoit

cupoit

cupoit Ponfret, & tenoit en sujettion les environs. Glenham avoit surpris Carlisle, & Langdall s'étoit jetté dans Barwik, prêts l'un & l'autre à joindre leurs forces aux armes Ecossoises, qui étoient en mouvement pour venir à eux. En effet après d'assez longues contestations dans le Parlement d'Ecosse entre la Faction d'Argyle ennemi de la Royauté, & celle d'Hamilton, qui jusqu'à la mort affecta pour le Roi un zele dont il ne pût persuader personne, les Ecossois se mirent en marche sous la conduite de ce Duc, & parurent en Angleterre, où leurs Manifestes avoient déja annoncé leur expedition, & les raisons qu'ils avoient de l'entreprendre. Pendant que toutes choses étoient dans cette agitation sur la terre, un orage s'éleva sur la mer, dont chacun crut que la Faction seroit infailliblement absorbée. Lors qu'on s'y attendoit le moins, huit vaisseaux de Rainsboroug refuserent de lui obéïr, & déclarerent qu'ils n'obeïroient dorénavant qu'au Prince de Galles. Ce Prince étoit alors en Hollande avec son Frere le Duc d'York, qui s'étant déguisé en Fille s'étoit sauvé d'entre les mains du Comte de Northumberland, ou pour mieux dire s'étoit soustrait à la tyrannie de Cromwel : car pour le Comte, le Duc lui fit la justice de publier qu'il en avoit été bien traité. Les vaisseaux dont je viens de parler furent menez à la Haye au Prince, lequel y en ayant joint d'autres fit une Flotte de vingt bâtimens, & fit voile vers la Tamise. 1648.

Si la Cabale eût observé moins d'ordre dans le parti vigoureux qu'elle prit de resister à tant d'ennemis, on auroit regardé sa resolution comme un desespoir de rebelles, qui n'esperant plus qu'on leur pardonnât, cherchoient

leur

1648. leur salut à n'en plus attendre. Leurs démarches furent trop concertées pour ne pas voir que celui qui les regloit agissoit par les vûës qui conduisent le courage, & non pas par l'aveuglement qui accompagne le desespoir. Cromwel ne perdit point la tête au fort de l'orage qui le menaçoit. Il étoit maître de l'Armée, & encore plus de celui qui la commandoit : il s'en servit d'abord pour calmer les esprits du Peuple de Londres, & des soulevez de Surrey, par des châtimens & des précautions qui lui réüssirent également bien ; ensuite de quoi aiant divisé l'Armée en diverses parties, il en fit envoïer de petits corps aux endroits où les Royalistes étoient le moins forts & le moins en nombre. Fairfax, Lambert & lui partagerent le reste, & chacun marcha de son côté, Fairfax au Midi, Lambert au Nord, & Cromwel au païs de Galles. Les mouvemens des Comtez de Suffolk & de Cornoüaille furent bien tôt appaisez ; Waith & Waller y étoient trop foibles, & ne pûrent tenir long-temps. Langhorn étoit bien plus à craindre, ayant une assez juste armée dans un païs de longue main affectionné au parti du Roi ; Horton neanmoins le vainquit, n'ayant gueres que trois mille hommes détachez de l'armée rebelle : tant il y a de difference entre de vieilles bandes accoûtumées à la discipline & au feu, & des troupes levées à la hâte, & menées au combat en tumulte. Trois mille prisonniers signalerent cette victoire. Langhorn & Powel échaperent, & se retirerent à Pembrok que Poyer leur tenoit ouvert. Ils s'y croyoient en assurance, lors qu'ils virent paroître Cromwel, qui marchant sur les pas d'Horton les vint assieger en personne. Ce nom redoutable ne leur fit pas peur. Persuadez que ce seroit

vain-

vaincre que d'arrêter ce General, la Faction aïant tant d'affaires beaucoup plus importantes ailleurs, ils resolurent de se défendre, & se défendirent assez long-temps pour rebuter un homme moins accoûtumé à quitter prise que Cromwel. 1648.

Pendant ce siege, qui fut fait avec beaucoup de vigueur & d'art; les Kentiens eurent à peu près la même fortune que les Gallois. Fairfax les battit à Maidston, & poussa Goring fameux Royaliste, qui en avoit ramassé quelques-uns, jusques dans le Comté d'Essex; où quoi que le Baron Capel, les Chevaliers Lucas & Lisle, le Comte d'Huntington, & d'autres se fussent venus joindre à lui, le General de l'armée rebelle les obligea de se renfermer dans Colchester, qu'il assiegea, & où il demeura long-temps aussi bien que Cromwel à Pembrok.

Ce retardement remit le parti dans un peril encore plus grand, que celui dont par ses victoires il commençoit à échaper. Avec l'armée étoient absens les Chefs de la Faction parricide qui en vouloit à la vie du Roi, & de l'air dont alloient les affaires, ce Prince avoit sujet d'esperer qu'ils en auroient encore pour long-temps, & de telles, qu'ils ne les pourroient ni abandonner ni interrompre. Sur ce fondement bien des gens, que la seule crainte empêchoit de s'opposer aux entreprises de la Cabale Independante, trouvant l'occasion d'en secoüer le joug, resolurent d'en profiter. On vit conspirer dans ce dessein les serviteurs du Roi, les Presbyteriens, la plus grande partie des Pairs, qui nonobstant les assurances que leur avoit données Fairfax prévoyoient leur dégradation sous un gouvernement populaire. Dans ce même projet entrerent encore la Ville de Lon-

1648. Londres, lassée de la guerre & de la domination de l'Armée, & la plus grande partie des Communes, qui ne tenoient aux Independans ni par le dogme de la Secte, ni par attachement à Cromwel, ni par l'esprit Republicain. Ainsi malgré ces trois sortes de gens, & le nombre considerable qu'il y en avoit dans la Chambre Basse; le gros du Parlement, persuadé & par ses propres interêts & par les sollicitations de ceux dont je viens de parler, prit resolution de rappeller les Membres de la Chambre basse que l'Armée avoit éloignez, de rentrer en negociation avec le Roi, de revoquer la défense qu'on en avoit faite, & de consentir même au desir qu'il avoit d'un Traité personnel. On proposa qu'il vint à Londres; les Cromwelistes parerent ce coup, & il fut conclu qu'il iroit un certain nombre de Députez des deux Chambres dans l'Isle de Wight, afin de conferer avec lui. Le lieu fut laissé à son choix : car Colbrok étoit une prison mal propre à negotier une paix. Il choisit Newport, & s'y rendit avec une suite assez nombreuse, le Parlement aiant permis que ses domestiques & ses serviteurs retournassent auprès de lui.

Les Comtes de Northumberland, de Pembrock, de Salisberi, de Midlesex, le Vicomte Say, Députez de la Chambre Haute, s'étant transportez à Newport accompagnez de dix de la Basse, les Conferences y commencerent environ la fin de Septembre. Comme le Parlement agissoit alors par l'esprit du Presbyterianisme, c'est à dire qu'en consentant au rétablissement du Roi il vouloit le Roi sans autorité, les Députez ne lui presenterent point d'autres propositions à signer que les dernieres qu'il avoit rejettées, les plus dures qu'on lui eût encore

encore faites. Le Lecteur en pourra juger par l'abregé que j'en mets ici. 1648.

Le Parlement établissant pour fondement de ses prétentions la necessité où il s'étoit vû de prendre les armes pour sa défense, demandoit au Roi *I. Qu'il cassât tous Edits, toutes Proclamations, toutes Declarations faites à ce sujet contre les deux Chambres, & ceux qui avoient pris leur parti. II. Qu'il abolît entierement l'Episcopat, & fît vendre les biens des Evêques; qu'il supprimât la Liturgie, & confirmât le Directoire; qu'il établît dans les Eglises le Gouvernement Presbyterial; qu'il signât la Ligue & le Convenant, & obligeât ses Sujets à les signer; qu'il reprimât les Catholiques; qu'il fît élever leurs enfans dans la Religion Protestante; qu'il établît certains sermens contre le Pape, l'Eucharistie, les Images & le Purgatoire, pour reconnoître ceux qui suivoient la foi de l'Eglise Romaine; qu'il empêchât qu'on ne dît la Messe en aucun endroit du Royaume. III. Qu'il abandonnât au Parlement la disposition de la Milice, & lui laissât la liberté de s'en servir comme il le jugeroit à propos, de lever des subsides pour l'entretenir, sans que le Roi ni ses Successeurs s'en mêlassent durant vingt ans, après quoi il seroit permis au même Parlement de lever des Armées, d'équiper des Flotes, de faire des taxes pour les entretenir, & cela quand le Prince même refuseroit d'y consentir. IV. Qu'il cassât tous les Traitez faits avec les Catholiques d'Irlande; que le Parlement eût l'entiere disposition de cette guerre; que le Vice-Roi, le Chancelier, le Garde du grand Sceau, & generalement tous les Officiers de ce Royaume faits depuis la premiere trêve fussent cassez, & remplacez par l'autorité du Parlement. V. Que le Parlement eut pouvoir de

1648. de lever desormais des subsides pour les necessitez publiques, selon qu'il lui sembleroit bon. VI. Que tous les titres donnez par le Roi depuis l'année mil six cens quarante deux fussent supprimez, & que dorénavant ceux à qui le Roi en donneroit n'eussent séance parmi les Pairs, que du consentement des deux Chambres. VII. Que tous ceux qui avoient suivi le parti du Roi fussent punis de diverses peines, selon qu'ils avoient témoigné y être plus ou moins attachez; sur tout qu'on ne fît jamais grace aux deux Princes Palatins, au Marquis de Newcastle, au Comte de Bristol, à Georges Digby, à Jermin, à Goring, à Opton, à Biron, à Langdall, au Chevalier Hyde, celui qui fut depuis Comte de Clarendon, Grand Chancelier, & Beau-pere du Duc d'York, au Marquis de Winchester, & generalement à tous les Catholiques Romains qui s'étoient declarez pour leur Prince. Je marque ces noms entre beaucoup d'autres comme les plus connus en cette histoire, & au pays où je l'écris. VIII. Que toutes les grandes Charges du Royaume fussent remplies durant vingt ans par le choix du Parlement. IX. Qu'un nouveau Sceau fait par ordre des deux Chambres fût reconnu pour le grand Sceau d'Angleterre. X. Que les privileges de Londres fussent de nouveau confirmez. XI. Qu'on supprimât la Cour des Pupilles, & les charges qui en dépendoient.

Il paroissoit si peu vraisemblable que le Roi consentît jamais à de telles propositions, desquelles neanmoins les Deputez n'avoient aucun pouvoir de se relâcher, qu'aussi tôt qu'on les eut apprises, ceux qui vouloient la paix ne l'espererent plus, & ceux qui ne la vouloient pas cesserent de la craindre. On y fut trompé. Charles cedant enfin

enfin à sa mauvaise destinée, & se flatant que de meilleurs temps rendroient à la Couronne d'Angleterre les fleurons qu'il en laisseroit ôter pour sauver sa tête, se resolut d'accorder des demandes qu'il avoit tâché tant de fois inutilement de moderer. Après des discours éloquens & de frequentes conferences, où il ne prit pas assez garde qu'il consumoit trop d'un temps bien cher, il passa neuf des propositions du Parlement sans y rien changer. Dans la seconde, qui regardoit l'abolition de l'Episcopat, il consentit qu'on supprimât entierement les Archevêques; que les Evêques fussent privez de jurisdiction pour gouverner l'Eglise, mais non pour conferer les Ordres: encore se relâcha-t-il jusqu'à condescendre, qu'ils ne les exerçassent qu'après qu'on auroit tenu un Synode convoqué par le Parlement, où il y auroit vingt Théologiens: promettant de se soumettre à ce qui y seroit arrêté. Il ne voulut pas non plus qu'on vendît les fonds des Eglises Cathedrales, mais il permit qu'après que ceux qui en étoient en possession en auroient retenu quelque chose pour vivre, on les donnât à bail amphiteotique, lequel fini ces mêmes fonds retourneroient à la Couronne. La septiéme proposition, qui regardoit ses serviteurs & ceux qui avoient suivi son parti, qu'on vouloit qu'il abandonnât à la vangeance du Parlement, fut celle où il eut plus de peine à apporter des temperamens, qui conservassent ses amis & ne rebutassent pas les Deputez. Il ménagea neanmoins la chose d'une maniere dont les uns & les autres parurent contens, permettant qu'on recherchât ceux qui avoient embrassé son parti, mais avec des conditions qui mettoient leur vie à couvert, sans trop détruire leur fortune. 1648.

Un incident troubla quelque temps le cours pai-

1648. paisible de ces Conferences. Le Parlement avoit appris justement dans cette conjoncture, que le Marquis d'Ormond Vice-Roi d'Irlande avoit reçû ordre de s'accommoder avec la Faction Catholique, & de s'unir à elle pour secourir le Roi. C'étoit un crime capital à ce Prince maltraité, captif, toûjours en danger de sa vie, de demander du secours contre ses persecuteurs. Quelques Lettres, qu'il avoit écrites non-seulement aux Rois ses Alliez pour implorer leur assistance, mais à la Reine sa Femme, aux Princes ses Enfans, ayant été interceptées, furent publiées comme des attentats contre la tranquillité publique. L'ordre donné au Marquis d'Ormond fit à peu près le même effet: comme on vouloit néanmoins la paix, on se contenta que cet ordre fût revoqué, ce que le Roi promit de faire quand le reste seroit conclu.

Cette conclusion paroissoit infaillible, & il ne falloit rien moins que tout le malheur de ce Prince pour l'empêcher. On manqua de temps. On en avoit perdu, comme il arrive dans tous les Traitez, en préliminaires, en contestations inutiles: mais le pis fut que les Factieux en avoient trop peu employé à terminer la grosse guerre, qu'ils avoient de tous côtez sur les bras. Ce seul Eté fut si fecond en avantages & en victoires pour tous les Chefs du mauvais parti, que quoi que Cromwel eût été occupé au siege de Pembrok jusqu'en Juillet, Fairfax à celui de Colchester jusqu'au commencement de Septembre, la guerre avoit été terminée avant qu'on fût entré dans l'hyver. Le Comte d'Holland & le Duc de Buckingham avoient été défaits à Kinston & à Saint Neds par deux Colonels détachez de l'armée de Fairfax. Le Comte y avoit été pris. Le Duc, après avoir perdu Mylord Francis l'un de ses Freres, avoit eu peine à se sau-

ver.

ver. Rossiter avoit disposé Pomfret à se rendre, 1648.
par un combat où il avoit tué un grand nombre de ceux qui défendoient cette Place. Le Comte de Warwik, envoyé sur la mer pour commander ce qui restoit de la Flote au parti rebelle, avoit rendu tous les efforts du Prince de Galles inutiles. Cromwel ayant reduit Pembrok, & fait ceux qui y commandoient prisonniers, avoit volé du côté du Nord au secours du Major Lambert, qui avoit sur les bras le Duc d'Hamilton avec plus de vingt-mille Ecossois, Langdall & Glenham avec un corps assez nombreux d'Anglois Royalistes, l'un maître de Carlisle, l'autre de Barwik.

A peine Cromwel & Lambert faisoient ensemble dix mille hommes: l'habileté de ces deux Chefs & la qualité de leurs troupes auroit suppléé à la multitude. Ayant trouvé près de Preston le Duc d'Hamilton & Langdall, ils les avoient combattus & défaits. Les Généraux s'étoient sauvez, chacun avec assez de troupes pour faire tête aux vainqueurs dispersez à la poursuite des fuyards: mais la consternation avoit été si grande, que par tout ils avoient été atteints & battus. Le Duc d'Hamilton & Langdall avoient été du nombre des prisonniers, qu'on fait monter jusqu'à neuf mille, & parmi lesquels se trouverent beaucoup de gens de qualité.

Pendant que divers Capitaines avec les corps qu'ils commandoient avoient suivi ces restes de l'armée vaincuë, Cromwel ne perdant point de temps avoit pris le chemin d'Ecosse, où le Comte de Laneric Frere du Duc d'Hamilton & le Capitaine Monroc avoient des troupes, qui tenoient en bride le Marquis d'Argyle & sa Faction. Il avoit pris en chemin Carlisle & Barwik, & s'étant avancé jusqu'à Edimbourg, avoit été reçû

1648. reçû des uns en ami, des autres en vainqueur; de tous en maître, auquel chacun par inclination ou par necessité s'étoit soûmis. Là avoit été renouvellée la Ligue entre les deux Royaumes, & Cromwel y avoit reçû le nom de Conservateur de l'Ecosse.

Pendant cette expedition Colchester s'étoit enfin rendu à Fairfax, qui l'ayant prise à discretion avoit fait passer par les armes les Chevaliers Lucas & Lisle, mener le Comte d'Huntington, Capel & Goring en prison : ensuite de quoi après avoir fait la visite de quelques Places, où il croyoit utile de se montrer, il étoit allé camper près de Londres, où son armée s'étoit grossie des troupes de la Faction qui avoient été les plus promptes à dissiper leurs ennemis.

Ce fut là que se concerterent les intrigues & les violences, qui firent avorter le Traité du Parlement avec le Roi, & qui en rendirent l'issuë si funeste à ce Prince. Ireton, ce Gendre de Cromwel si semblable à son Beau-pere, suivant les instructions qu'il en recevoit, entreprit l'affaire, & en vint à bout. Il employa d'abord l'artifice. Pendant que lui & Fairfax, instrument souple dans la main de quiconque le savoit gouverner, faisoient semblant d'attendre en repos l'évenement des Conferences, il suscitoit sous main par ses émissaires, entre lesquels le Ministre Peters fit remarquer son talent pour le crime, tantôt un Regiment de l'armée, tantôt une Communauté dans les Provinces, tantôt une assemblée d'Officiers pour presenter au Parlement des Requêtes contre le Traité, & demander que sans exception tous ceux qui se trouveroient coupables des troubles passez fussent punis. Cette scene dura quelque temps, mais comme elle ne parut pas assez vive, & que le Parle-

Parlement, qui vouloit la Paix, alloit son chemin sans trop s'étonner, les Acteurs craignant de tomber dans la même faute que cette Assemblée, c'est-à-dire de perdre du temps en dispositifs inutiles, leverent le masque, & attaquant le Roi & le Parlement tout ensemble, publierent sous le nom de remontrance, adressée au nom de l'Armée & du Peuple Anglois aux deux Chambres, le plus scandaleux écrit qu'on eût encore vû. Là se plaignant du Traité de Wight, & invectivant contre Charles, ils demandoient qu'il fût puni comme coupable de tout le sang versé dans les dernieres guerres, qu'on fît le procès à certains Membres du Parlement qu'ils designoient, qu'on employât à payer l'Armée les revenus du Roi & des Ecclesiastiques, qu'on cassât le present Parlement, & qu'on trouvât pour l'avenir une forme de représentation, c'est-à-dire, de Corps représentant le Peuple qui gouvernât l'Etat en son nom. 1648.

L'horreur de ces propositions, & l'indignation qu'elles causerent inspira au Parlement une fermeté, qu'il n'avoit encore euë que contre le Roi. Hors ceux qui étoient de la Faction, tous les détesterent, & resolurent de n'y avoir aucun égard. Ainsi on continuoit le Traité, à la perfection duquel on n'attendoit plus qu'une Declaration des Chambres pour témoigner qu'on étoit content du Roi; lors que Fairfax d'autant plus hardi, que Cromwel arriva dans ces circonstances, coupant court aux formalitez par la voye de fait, fit entrer dix mille hommes dans Londres en même temps qu'un autre corps alla enlever le Roi à Newport, le transporta au Château d'Hurst, & peu de temps après à Windsor. Les Deputez étoient encore en conference avec ce Prince, quand on lui vint dire qu'il falloit partir. Ce changement l'éton-

1648. na moins qu'eux. Il en reçût la nouvelle avec une constance qui les toucha d'une vive compassion; sur tout quand leur disant adieu : *Je croi que nous ne nous reverrons plus*, dit-il d'une contenance tranquille, *la volonté de Dieu soit faite. J'ai fait ma paix avec lui; j'attens avec resignation tout ce qui m'arrivera de la part des hommes. Au reste vous voyez maintenant que ma ruine entraîne la vôtre. Je vous souhaite de meilleurs amis que je n'en ai trouvé. Je n'ignore rien de ce que l'on machine contre moi & contre les miens : mais tout cela ne me touche point à l'égal des maux qui menacent mes Peuples, par l'excessive ambition de ceux qui sous prétexte du bien public cherchent leur propre élevation.*

Ce fut après ces dernieres paroles que Charles quitta l'Isle de Wight, pour s'approcher peu à peu du theatre où ses ennemis préparoient au public, pour la nouvelle année qui alloit commencer, la catastrophe la plus tragique que le Soleil éclaira jamais. Les dernieres mesures en furent prises par exclure du Parlement ceux dont on crut avoir sujet d'apprehender la conscience. Malgré l'approche de l'Armée, dont le Général logeoit à Whithal, & la presence de Cromwel, qui alloit en personne à la Chambre Basse soûtenir ceux de sa Faction, le Parlement avoit declaré les réponses du Roi satisfactoires, & moyens legitimes de paix. Cette fermeté coûta cher à ceux qu'on en crût les auteurs. L'Armée s'étant saisie des portes de deux Chambres du Parlement, exclud de la Basse cent cinquante Membres, qu'elle obligea de se retirer, & en mit quarante-un en prison. Alors Cromwel & sa Faction demeurerent encore une fois maîtres absolus dans cette Chambre, qui, quoi que la dernie-

derniere, étoit devenuë tellement l'arbitre de toutes les deliberations, que la premiere ne se comptoit plus. Ainsi quarante scelerats, la plûpart de la lie du Peuple, devinrent le souverain Tribunal d'Angleterre, où tout ce que les deux Chambres avoient fait depuis quelques mois pour la paix fut cassé & tenu pour nul, le Roi declaré sujet aux peines des crimes de haute trahison, comme coupable de tout le sang versé dans les dernieres guerres: & parce que la Chambre des Pairs ne voulut point passer cet article, on déclara dans celle des Communes que le pouvoir de faire des Loix lui appartenoit uniquement, & qu'on n'y avoit pas besoin du consentement des Seigneurs, la souveraine puissance étant originairement dans le Peuple. 1648.

On s'attendoit que cette Chambre dût faire le monstrueûx procès qu'on alloit mettre sur le Bureau. Mais son bonheur voulut que Cromwel n'eût pas assez mauvaise opinion d'elle pour lui confier cet attentat. Quelque soin qu'il eût pris d'en ôter tous ceux qui lui donnoient quelque ombrage, il ne laissa pas de trouver, en plusieurs de ceux qui la composoient, des mouvemens d'une conscience effarouchée à la vûë d'un tel crime: Il avoit besoin de mains moins tremblantes, pour immoler à son ambition une tête chargée de trois Couronnes. Comme il se connoissoit bien en méchans hommes, il en fit choisir cent cinquante, desquels quelques-uns neanmoins s'excuserent de la commission, & Fairfax fut de ce nombre. Cromwel n'eut pas cette retenuë, non plus que son Gendre Ireton.

Ce Tribunal fut érigé, sous le titre de Cour de Haute Justice, par autorité des Communes, ou pour mieux dire de leur fantôme portant le nom de Parlement. Un scelerat nommé Bradshaw

1648. haw en fut établi President, on lui donna pour Assesseur Dorislaws Docteur Alleman, & Cooke pour Solliciteur.

Le bruit de cette nouvelle érection s'étant répandu dans la Ville, passa bien-tôt dans tout le Royaume, & de là chez les Etrangers. Tout le monde jugea le Roi perdu : mais ceux qui l'aimoient ne laisserent pas de faire leurs derniers efforts pour le sauver. Comme on n'en voyoit plus de voye que la remontrance & la priere, la plûpart des Ministres representerent dans leurs Sermons & en divers Ecrits, combien c'étoit un crime horrible à des Sujets de tremper leurs mains dans le sang de leur Souverain. Les Ecossois députerent en hâte pour protester contre ce parricide. Les Etats Généraux ordonnerent à leur Ambassadeur de remontrer, que cette action seroit à jamais le scandale de la Reforme. Le Duc de Richemond, le Marquis d'Hertford, les Comtes de Lindsey & de Southampton presenterent leurs têtes pour sauver celle du Roi, soutenant qu'ils étoient les seuls coupables des choses dont on l'accusoit. Le Prince de Galles & le Prince d'Orange chercherent dans toute la Hollande des amis, des parens, des alliez de Cromwel, d'Ireton, des autres Juges nommez pour le procès du Monarque, les envoyerent en Angleterre, & les chargerent de tout offrir pour lui sauver la vie, au moins pour differer sa condamnation. La Reine écrivit à l'Orateur des Communes en termes capables de toucher tout autre, & la Lettre fut renduë par l'Ambassadeur de France, qui étoit moins que jamais en état de secourir autrement le Roi que par ses sollicitations & ses bons offices; la guerre civile affligeant alors la France, comme elle avoit fait l'Angleterre.

Tou-

Toutes ces sollicitations furent vaines. Cromwel inspirant son esprit à ceux qu'il employoit à executer ses desseins : par une hypocrisie inouïe, chacun d'eux s'excusoit auprès de ceux qui sollicitoient pour le Roi sur les ordres de la Providence, qu'ils étoient, disoient-ils, contraints d'executer malgré qu'ils en eussent ; l'esprit de Dieu qui les inspiroit demandant d'eux cette soumission. Une Fille, visionnaire celebre sous le nom de la Vierge d'Herford, leur fit le plaisir de publier qu'elle avoit eu revelation, que tout ce que les Chefs de l'Armée avoient fait pour punir le Roi avoit été saintement fait. Le furieux Ministre Peters trouvoit dans tous les livres de l'Ecriture quelque passage ou quelque exemple, qui autorisoit la mort de ce Prince. Tantôt c'étoit un de ces Rois prophanes, que les Saints à qui Dieu confie le glaive à deux tranchans de sa justice, il entendoit par là Cromwel & les Commissaires nommez, doivent lier de chaînes de fer, & leurs Courtisans avec eux. Tantôt c'étoit un Benhadad, Roi digne de mort, & auquel les Juges ne pouvoient laisser la vie sans engager leurs ames pour la sienne. Plein de ces idées ce Comedien montoit en chaire, & les debitoit pathetiquement souvent jusqu'à verser des larmes. On n'avoit pas besoin de son éloquence pour persuader un parricide à des éleves de Cromwel, & pour lui donner les couleurs d'un sacrifice agreable à Dieu. Car ce Tyran prêchoit aussi, & contrefaisoit d'autant mieux l'inspiré, qu'il prêchoit sans qu'on s'y attendît, dans un Conseil, dans une Assemblée, souvent à la tête d'un Escadron. 1648.

Ce fut suivant les instructions & l'impression d'un tel Oracle, qu'au commencement de l'année mil six cens quarante-neuf la nouvelle Cour 1649.

1649. de Juftice cita Charles Stuart Roi d'Angleterre, ainfi portoit la citation, comme coupable de tyrannie, de haute trahifon, de tous les meurtres, & de toutes les violences commifes dans le Royaume durant la guerre. On l'amena de Windfor à Londres pour comparoître à Weftminfter, où la Chambre tint fes feances. On dit que lors qu'il y parut, & qu'on lui lût fon accufation intentée au nom du Peuple Anglois, la Femme de Fairfax de la Maifon de Were, qui étoit à une Tribune, fe leva, & interrompant celui qui lifoit le papier: *C'eft un menteur*, s'écria-t-elle, *à peine la dixiéme partie du Peuple Anglois a part à ce crime, qui eft l'effet des artifices du traitre Cromwel que voilà.* On admira en même temps le courage de la Dame & le fang froid du Tyran, qui ne fe laiffant pas donner le change, méprifa ce reproche & continua fon chemin.

L'affaire alla vîte. Le Roi montrant dans cette derniere action de fa vie une fermeté digne du diadême, refufa conftamment de reconnoître la Jurifdiction de la Chambre. On refufa auffi de l'entendre quand il voulut fe juftifier, & on le condamna par contumace à avoir la tête tranchée, comme tyran, traître, homicide, l'ennemi public de la Nation. Jamais Prince ne merita moins ces noms injurieux que lui. Charles n'avoit rien d'un tyran, & perfonne n'aima moins le fang. La foif que fes ennemis eurent du fien ne leur permit pas de differer long-temps l'execution de leur Sentence. Il eut néanmoins encore le loifir de fe difpofer à la mort par la pratique de beaucoup de vertus, qui en auroient fait un martyr, fi, comme je l'ai dit autrefois, il eût fouffert pour avoir maintenu la vraye Religion contre les Sectes ce qu'il fouffrit pour avoir

voulu

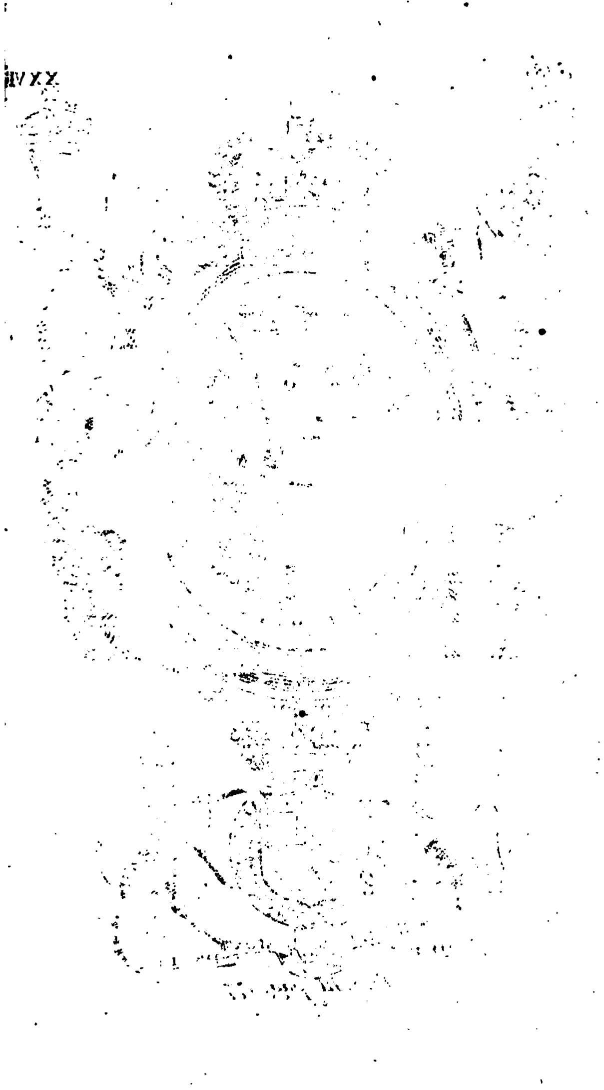
voulu étendre une Secte par la destruction d'une autre. Ne pouvant donner de prix à ses souffrances, je m'épargnerai l'horreur de les écrire, & à une Nation que j'estime la honte d'avoir produit des monstres que le Genre humain desavouë. 1649.

L'unique consolation que Charles reçût durant ce triste intervalle, fut d'embrasser deux de ses Enfans qui étoient demeurez à Londres, le Duc de Glocestre le dernier de ses trois fils, & la Princesse Elizabeth, aînée d'Henriette que sa Gouvernante avoit apportée en France au berceau. Après les avoir caressez, il leur recommanda sur toutes choses d'honorer la Reine leur Mere, pour laquelle il eut jusqu'à la mort une tendresse & une estime, dont il ne passa point d'occasion de donner des témoignages publics. Il avoit couru un bruit que les Factieux vouloient couronner le Duc de Glocestre : Charles lui fit promettre que jamais il n'accepteroit la Couronne pendant que ses Aînez vivroient. Il lui ordonna de mander au Prince de Galles, que s'il avoit jamais le pouvoir en main, il n'en usât pas pour vanger sa mort; au Duc d'Yorck qu'il obeït à son Frere, comme à son legitime Roi; leçon qu'encore aujourd'hui ce Prince fait gloire d'avoir pratiquée avec une exactitude dont il ne s'est jamais démenti.

Attendri par ce touchant adieu Charles ne voulut plus voir personne, non pas même le Duc de Richemond qui en avoit obtenu permission, ni l'Electeur Palatin son Neveu, venu à Londres, ne pouvant rien de plus, soliciter en sa faveur. Il se renferma dans Saint James, qui lui servoit alors de prison, où s'étant preparé au moment fatal, il le vit venir sans frayeur. Ce fut le neuviéme de Fevrier, qu'ayant été

1649. conduit à Withal, il monta fur un échaffaud dreffé exprès devant la porte de cette demeure des Rois d'Angleterre, où haranguant en peu de mots, il fe juftifia de la guerre, il reconnut que l'injufte Sentence qui le condamnoit à la mort étoit le châtiment d'une autre à laquelle il avoit foufcrit. Chacun vit bien qu'il vouloit parler de celle du Comte de Strafford. Il affura qu'il pardonnoit de bon cœur à fes meurtriers: il dit que l'unique moyen d'avoir une folide paix, étoit de rentrer fous l'obeïffance de la puiffançe legitime qui refidoit en fon Succeffeur, de rendre à chacun ce qui lui appartenoit, à Dieu ce qui eft à Dieu, au Peuple ce qui eft au Peuple, au Roi ce qui eft au Roi. Ayant ainfi parlé il tendit la tête, qu'un Bourreau mafqué lui trencha en la cinquante-uniéme année de fon âge, de fon regne la vingt-cinquiéme. On dit que Cromwel voulut voir fon corps, & que s'étant fait ouvrir la biere dans laquelle on l'avoit porté de deffus l'échaffaud dans Withal, il leva la tête, & la regarda fans être effrayé d'un fpectacle qui lui reprochoit tant de crimes. Le Duc de Richemond, le Marquis d'Hertford, les Comtes de Dorfet & de Lindfey, ayant obtenu permiffion de l'inhumer, le firent porter à Windfor, & enterrer près d'Henri VIII. comme fi la Providence eût voulu faire fouvenir la pofterité, que les malheurs de Charles étoient dans le Fils une punition des pechez du Pere.

A cette mort l'Angleterre vit la plus univerfelle & la plus étonnante revolution qu'elle eût encore vûë. Tout y changea de face, & à peine y reconnoiffoit-on les veftiges de ce qu'elle avoit été depuis deux mille ans. La Royauté, auffi ancienne dans cette Ifle même,





Tom. III. pag. 177

me, fut détruite jusqu'au fondement. On en proscrivit les deux plus proches heritiers, le Prince de Galles, alors Charles Second, & le Duc d'Yorck, celui de ses Freres qui étoit le plus âgé après lui. On n'eut pas l'inhumanité de verser le sang du Duc de Glocestre, qui n'avoit encore que neuf ans. On le fit passer en Hollande: mais la Princesse Elizabeth ne fut pas si doucement traitée. On delibera si on ne lui feroit point apprendre un mêtier, & on conclud à l'envoyer à Carisbrok dans l'Isle de Wight, où le mauvais air & le peu de soin qu'on en prit la fit bien-tôt mourir. Tous ceux qui avoient fait des efforts en ces derniers temps pour soûtenir le Trône furent punis, & parmi ceux-là le Duc d'Hamilton, le Comte d'Holland, le Baron Capel eurent la tête trenchée par Sentence de la même Cour de Justice qui avoit condamné le Roi. Le sort du Duc d'Hamilton fut bizarre, & merite d'être observé par ceux qui appliquent l'Histoire aux mœurs. C'étoit un homme d'esprit & de courage, né avec des vûës étenduës, un cœur noble, un genie élevé, mais avec un air de finesse qui avoit tellement prévenu le monde contre sa sincerité, qu'en mourant pour son Roi, il laissa douteux s'il lui avoit été fidelle. 1649.

La Maison des Pairs eût été un trop beau monument de la Monarchie, si elle eût été conservée, & le Parlement d'Angleterre eût encore retenu quelques traits de la Royauté dans cette Compagnie. Les Tyrans ne le permirent pas. Ils abolirent cette Chambre, dont ils choisirent deux ou trois des plus dévoüez à la Faction, & des plus indignes de leur naissance, pour mettre avec quelques au-

1649. tres des plus attachez à Cromwel dans la Chambre des Communes, qui fut regardée desormais comme la dépositaire du pouvoir suprême, qu'on déclara dévolu au Peuple par l'institution d'une Republique, sous le nom de laquelle l'Usurpateur s'empara insensiblement du gouvernement de l'Etat.

Fin du Livre neuviéme.



HISTOI-



HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE DIXIE'ME.

Puissance & prosperité de Cromwel. Elle ne passe pas à sa Famille. Cet Usurpateur n'est pas plûtôt mort, que le Roi legitime monte sur le Trône.



IL n'y avoit qu'un attentât de la nature de celui de Cromwel, dont l'horreur ne pût être effacée par des actions aussi éclatantes, par une conduite aussi suivie, par une prosperité aussi complete, que celle de ce fameux Tyran. Les Heros que fait l'Ambition menent rarement une vie exempte d'injustice & de cruauté : si celle de Cromwel n'eût été souillée que des crimes ordinaires aux Usurpateurs, elle n'auroit pas laissé d'éblouïr ceux qui ne pesent pas si exactement les choses au poids du sanctuaire, & l'Histoire n'est point assez dévoüée à 1649.

1649. la pure vertu, pour refuser place parmi les grands hommes à un genie si superieur aux autres, s'il eût commis quelques crimes de moins.

Malgré les mesures qu'avoit pris Cromwel pour éteindre la Royauté en faisant mourir le Roi, il paroissoit un nouveau Roi qui ne perdoit pas esperance de faire revivre la Royauté. Charles Second avoit de l'esprit, du courage, de l'habileté, & tiroit cet avantage de son exil, de pouvoir solliciter en personne tous les Souverains de l'Europe à l'assister dans une cause, qui leur étoit presque commune avec lui. Quelque divisez qu'ils fussent entre eux, un évenement si extraordinaire pouvoit servir à les réünir, ou à suspendre au moins quelque temps les querelles de leurs Etats, pour prendre en main celle de leur dignité.

Avec ces raisons de craindre le dehors, Cromwel en avoit encore de plus fortes d'apprehender tout au dedans. Il ne se pouvoit faire de démembrement d'aucune des trois grandes parties qui composent la Monarchie Britannique, sans décrier le nouveau gouvernement, & donner un grand avantage au Roi pour rétablir l'ancien, en se rétablissant lui-même. Cependant on avoit bien des raisons de douter de la conservation de l'Ecosse, & l'on n'en avoit presque plus d'esperer celle de l'Irlande. La trêve dont les Parlementaires avoient tant murmuré s'y étoit rompuë, les Catholiques y avoient prévalu, & les Protestans Royalistes s'étant joints à eux sous le Marquis d'Ormond; quoi que ces deux Factions fussent mal unies entre elles, elles n'avoient pas laissé de faire de grands progrès sur le parti du Parlement. L'Angleterre même n'étoit pas dans une situation dont on pût trop bien se répondre. L'égarement

ment de la Nation n'avoit pas été si general, que le devoir & la conscience n'y conservât des serviteurs au Roi. La suppression de la Chambre Haute ne pouvoit manquer d'irriter les Grands, qui se voyoient par là dégradez, & égalez au Peuple. Les Sectes, les Factions diverses qui avoient excité les troubles étoient encore en mouvement, & celles qui ne trouvoient pas leur compte dans les changemens qui s'étoient faits n'attendoient que l'occasion pour en tenter d'autres. L'autorité du Parlement appuyée d'une armée victorieuse pouvoit tout tenir dans la soumission : mais outre que ce qu'on appelloit Parlement n'étoit plus qu'un corps monstrueux, fort éloigné de la majesté d'une Assemblée que composoient auparavant tant de grands Seigneurs; il falloit mettre entre ce Parlement & cette Armée la subordination necessaire à les faire agir de concert, & ce n'étoit pas une chose aisée. 1649.

Tel étoit l'Etat de l'Angleterre lors que Cromwel s'en rendit maître, & s'y établit sous le nom de République une domination plus absoluë, plus monarchique, plus souveraine, que n'y fut jamais celle d'aucun Roi, non pas même du Conquerant. Pour proceder prudemment dans cette entreprise, il commença par affermir son autorité parmi les Anglois. Les moiens dont il se servit pour cela, fut d'inspirer adroitement au Parlement & à l'Armée du zele pour avancer son dessein, de les unir pour y concourir, de s'assurer de l'un par la crainte de l'autre, de les faire agir avec une conformité & d'intention & de conduite, qui les rendît redoutables à ceux que le devoir ou l'interêt auroit pû soulever contre lui. La vigueur avec laquelle ils reprimerent une sedition, que quelques troupes avoient excitée à Oxford

1649. & aux environs, montra qu'il avoit trouvé le ressort propre à remuer & à faire agir efficacement ces deux Corps, & que la machine étoit en état de faire l'effet qu'il en attendoit.

Assuré de l'interieur du Royaume, Cromwel fut quelque temps attentif au mouvement qu'avoit fait d'abord la mort du Roi chez les Etrangers. La nouvelle d'un tel attentat frappa d'horreur toute l'Europe, & dans ce moment il n'y eut point de Prince qui ne se crût obligé de le punir. L'exil & les sollicitations du Fils augmentoient le genereux zele qu'on avoit de vanger le Pere : chacun lui donna des paroles dont Cromwel craignit les effets. Mais l'Usurpateur fut bien-tôt rassuré, ces mouvemens de generosité, si vifs dans les particuliers, cedent aisément dans les Souverains non seulement à la necessité, mais à l'occasion de s'aggrandir, ou d'affoiblir une puissance rivale. L'habile Scelerat ne fut pas long-temps sans reconnoître, que les deux seules Monarchies dont il avoit quelque chose à craindre n'étoient ni en disposition de s'unir contre lui, ni en état de lui nuire si elles étoient separées. Il y avoit une minorité en France, dont l'Espagne vouloit profiter. Dans une telle situation de ces Couronnes, Cromwel vit bien qu'avant qu'il fût peu il seroit recherché de l'une & de l'autre; qu'ainsi loin d'avoir rien à craindre ni du François ni de l'Espagnol, il en seroit un jour l'arbitre, & auroit à choisir lequel des deux il aimeroit mieux avoir pour ami.

Par là également à couvert des factions domestiques & des guerres étrangeres, Cromwel pensa à des ennemis qui n'étoient ni tout-à-fait étrangers, ni aussi proprement domestiques : je veux dire aux Ecossois, qui chanceloient dans

l'union

l'union contractée avec l'Angleterre, & aux Irlandois, dont la plûpart avoient déja secoüé le joug. Pendant qu'on observoit ceux-là, & qu'on veilloit sur leurs démarches sans rien faire qui les pût irriter, Cromwel se pressa de domter ceux-ci, & voulut leur faire la guerre en personne. 1649.

Il ne restoit plus gueres en Irlande au parti Parlementaire que Dublin & Londonderry, & actuellement même le Marquis d'Ormond tenoit la Capitale assiegée. On peut dire que la fortune de Cromwel fut plûtôt que lui en Irlande. Avant qu'il partit d'Angleterre, Dublin avoit été secouru par des troupes du Parlement, que Reynold & Venables y avoient menées. Jones Gouverneur de la Ville aiant reçu ce secours dans un temps, où les assiegeans étoient occupez à fortifier un poste avancé, avoit fait sur eux une si furieuse sortie, qu'une terreur panique les avoit saisis; de sorte que leur General avoit été contraint de lever le siege, après une déroute où il avoit perdu quatre mille hommes tuez sur la place, & deux mille cinq cens faits prisonniers.

La nouvelle de ce succès aiant été portée à Cromwel, il pressa pour en profiter l'embarquement de son armée, peu nombreuse, mais composée de vieilles troupes, & bien aguerries. Il partit de Milford au mois d'Août, & fit voile droit à Dublin, où de quinze mille hommes qu'il avoit il en donna cinq mille à Venables, qui les conduisit par mer à Londonderry, & en retint dix mille pour lui, qu'il mena assieger Drogheda.

Drogheda étoit une Place importante, où le Viceroi avoit jetté ce qui lui restoit de meilleurs Soldats. Arthus Asthon y commandoit, & s'y croioit assez bien pourvû de toutes les choses ne-

1649. necessaires à faire traîner un Siege en longueur, pour ruiner l'armée ennemie, s'attendant que le General attaqueroit pied à pied la Place, & se préparant à lui bien disputer le terrain. Asthon raisonnoit bien, mais par malheur Cromwel raisonna comme lui, & comprenant que s'il attaquoit Drogheda dans les formes ordinaires, la durée du siege lui feroit perir beaucoup de Soldats, & rendroit inutiles par les maladies ce qui n'en periroit pas par le fer, il resolut d'insulter la Place. A peine avoit-on tiré le canon, que voiant en certains endroits des pans de murailles entr'ouverts, il voulut qu'on allât à l'assaut. On fut repoussé jusqu'à deux fois, mais le General & Ireton s'étant eux-mêmes mis à la tête de leurs troupes demi rebutées, leur inspirerent tant de courage, que ni garnison ni ramparts ne furent capables de les arrêter. Tout ceda à ce nouvel effort. Ainsi ils emporterent, à la troisiéme attaque, une Place qui durant trois ans avoit resisté à toutes les forces des Protestans unies ensemble. On y passa au fil de l'épée jusqu'à quatre mille personnes pendant trois jours que dura le pillage, & que le Soldat victorieux eut la licence d'assouvir son avarice & sa cruauté. Les Temples ne servirent point d'asyle aux vaincus. On les égorgea jusques sur les autels. Quelques uns étant montez sur les voutes, on les en fit descendre, & on ne pardonna qu'à un seul, qui s'étant jetté du haut en bas sans se faire d'autre mal que de se casser une jambe, obtint la vie pour la rareté du fait.

La desolation de Drogheda rendit le nom de Cromwel redoutable à toutes les Villes d'alentour. Peu eurent le courage d'attendre qu'elles fussent sommées pour se rendre : ainsi il se vit bien-tôt maître de toutes les Places situées

sur

sur cette partie de la Côte orientale d'Irlande, 1649.
qui s'étend depuis Dublin jusqu'à Dundalke. La Garnison de cette derniere l'abandonna avant que l'ennemi parût, & aiant emmené avec elle quelques pieces de gros canon, les laissa en chemin pour mieux fuir.

Cromwel ne poussa pas pour lors ses conquêtes plus loin du côté du Nord : il revint sur ses pas vers Dublin, & prit la route de Wexford, dont le port lui étoit necessaire pour la subsistance de son armée dans les Provinces du Midi. Aussi-tôt qu'il s'y fut présenté il fit sommer le Gouverneur. Celui-ci, qui attendoit des secours, eut l'adresse de l'amuser; mais Cromwel s'en étant apperçu, les fit si vivement attaquer, que la Garnison ne tint pas, & aiant abandonné les murailles lui laissa libre l'entrée de la Ville. On se rallia, & on combattit avec valeur dans le marché, mais ce fut inutilement : on ne remporta point d'autre fruit de cette resistance, que l'honneur de ne pas perir sans se défendre. Wexford fut traité comme Drogheda, & la severité y eut le même effet : la terreur s'étant répanduë dans les Villes & dans les Forteresses de toute cette Côte jusqu'à Dublin, elles épargnerent au General la peine même de les sommer.

L'hyver se faisoit déja sentir, & la saison étoit pluvieuse : les troupes de Cromwel en souffroient beaucoup, & la dyssenterie s'y mettoit qui les affoiblissoit tous les jours. Ces raisons paroissoient à plusieurs devoir obliger le General à interrompre ses conquêtes, pour ne pas s'exposer à les perdre aussi promptement qu'il les avoit faites. Il en jugea autrement, & en jugea mieux que les autres. La peine qu'avoit le Marquis d'Ormond à remettre une armée en campagne depuis sa déroute devant Du-

1649. Dublin, l'ancienne discorde qui s'étoit renouvellée entre lui & les Catholiques à l'occasion de cette nouvelle disgrace, des intelligences secretes que Cromwel avoit pratiquées dans la Province de Mommonie; qu'on avoit promis de lui rendre s'il en pouvoit approcher d'assez près pour favoriser la trahison, les grands interêts & les grandes affaires qui le rappelloient deça la mer, lui semblerent des motifs plus forts pour continuer la guerre, que l'hyver pour l'interrompre. Aiant formé cette resolution il attaqua Ross, & le prit par la foiblesse du Baron Taff, qui avec une garnison de deux mille hommes ne tint que huit jours. Là le General fit jetter un pont de batteaux sur le Barrow, & y fit passer son armée pour s'approcher de la Mommonie en soumettant toûjours le païs. Il eut besoin que les Intelligences qu'il avoit dans cette Province lui fussent plus fidelles, qu'elles ne l'avoient été à leur Roi. Il s'étoit laissé emporter au cours de ses prosperitez, & avoit abusé de sa fortune. Le mauvais succès qu'il eut des siéges de Duncanon & de Waterford le fit rentrer dans lui-même, & penser à prendre des quartiers d'hyver. C'étoit y penser trop-tard si la perfidie ne fût venuë à temps au secours. On étoit au mois de Decembre : à peine Cromwel avoit quatre mille hommes en état de servir & de combattre : le Marquis d'Ormond en avoit huit mille avec lesquels il occupoit les routes qui conduisent à Dublin. Cromwel au reste ne pouvoit hyverner ailleurs; toutes les Places qu'il avoit prises étant trop exposées aux courses des Garnisons du parti contraire, pour y avoir aisément des vivres, & tout le repos necessaire à remettre ses troupes de leurs travaux. Ce fut dans cette conjoncture que la Momonie se décla-

ra

ra presque toute entiere pour lui. Youghal, 1649.
Kensal, Korke & d'autres postes lui furent livrez en même temps, & lui donnerent le moyen de faire rafraîchir ses Soldats durant les trois plus rudes mois de l'hyver, qu'ils y passerent fort tranquillement. Inchiquin Seigneur Royaliste fit quelques efforts pour reprendre Wexford, mais ce fut en vain : Nelson lui coupa chemin. Il voulut tomber sur Arklo, mais Husson l'arrêta tout court, & l'obligea de se retirer.

Cromwel n'étoit gueres d'humeur à demeurer long-temps en repos, quand il avoit beaucoup à faire. Le mois de Fevrier de l'année 1650.
mil six cens cinquante n'étoit pas fini, qu'il se mit en campagne. Il lui étoit venu des troupes, que son activité naturelle jointe aux nouvelles qui le pressoient de retourner en Angleterre ne laissa pas oisives. Quelques-uns disent que dès lors il fut pressé par le Parlement de repasser la mer, & qu'il s'en excusa; quoi qu'il en soit, il continua à soumettre l'Irlande, & il y réüssit. D'abord il separa son armée pour embarrasser le Marquis d'Ormond, qui n'avoit pas assez de forces pour les separer. Il laissa le Baron Broghil avec un camp volant dans la Mommonie, Ingolsby aux environs de Limerik, & cependant que Coot & Venables agissoient du côté du Nord, il se rendit avec une partie de ses troupes devant Calan, où il fut joint avec le reste par Ireton & par Reynold, qui avoient pris un autre chemin. Calan ne resista qu'un jour, & paya cherement cette courte resistance ; tout y aiant été passé au fil de l'épée, à la reserve des troupes de Butler qui se rendirent avant qu'on eût tiré le canon. Toutes les Places des environs subirent volontairement le joug. Le General vouloit prendre Gore,

1650. Gore, & de là tomber sur Kilkenni, Place importante, & servant alors de Capitale au parti du Roi. Pour réüssir dans cette entreprise, il envoya ordre à Husson, nouveau Gouverneur de Dublin, de lui amener tout ce qu'il pourroit tirer de troupes des Garnisons de Wexford, & des autres postes qu'il avoit conquis de ce côté-là. Husson le joignit près de Gore, après lui avoir acquis en chemin Kildare, Belisan & Lechcin. L'armée se trouva de vingt deux mille hommes, à laquelle le Marquis d'Ormond n'aiant osé opposer la sienne, qui étoit moins forte de plus de la moitié, Gore fut promptement emporté, & Kilkenni ne put resister qu'autant qu'il falloit pour se ménager une composition honnête. La capitulation fut que la Ville seroit renduë avec les armes & les munitions qui s'y trouveroient, & que les habitans payeroient deux mille livres d'argent à Cromwel, moyennant quoi on leur permettoit de demeurer, ou de se retirer selon qu'il sembleroit bon à chacun; & à la Garnison de sortir, vies, armes & bagages sauves, pour être conduite à Athlone.

De Kilkenni Cromwel revenant vers le Midi assiegea Clommel. Il y avoit dans cette Place une Garnison de près de deux mille hommes commandée par un Irlandois d'une assez bonne reputation; le poste étoit bien fortifié, & le Vice-Roi paroissoit en resolution de le secourir. Cromwel ne laissa pas d'y marcher, & après avoir détaché Reynold avec un camp volant pour observer le Marquis, il alla hardiment former son siege. Le plus grand risque de son entreprise ne lui vint pas du Marquis d'Ormont, dont Reynold qui étudioit ses démarches rompit aisément les mesures. L'Evêque de Ross étoit plus à craindre, qui aiant assem-

aſſemblé promptement & à l'improviſte quatre ou cinq mille hommes, s'avançoit pour ſecourir Clommel. Heureuſement pour les aſſiegeans Broghil ſe trouva aſſez fort pour combattre ce Prelat guerrier. Il le défit, & le fit pendre: ce qui épouvanta tellement le Gouverneur de Caringdrede, qu'il rendit ſon poſte au Vainqueur. Les punitions que faiſoit Cromwel des reſiſtances trop opiniâtres rendirent celle de Clommel moins longue qu'elle ne devoit naturellement être. Après qu'on ſe fut défendu quelques jours avec aſſez de valeur & de ſuccès, ne paroiſſant point de ſecours, la Garniſon ſortit la nuit, & chacun s'échapant où il pût, les habitans ſe trouverent livrez à la diſcretion de leurs ennemis. Les Bourgeois ne perdirent point la tête dans cette conjoncture fâcheuſe. Abandonnez par leurs défenſeurs, ils firent leur capitulation eux-mêmes ſans rien dire de l'évenement qui les faiſoit capituler, & obtinrent des conditions qui aſſûrerent leurs vies & leurs biens. Cromwel fit ſuivre la Garniſon, & on en atteignit quelques-uns qui furent les victimes des autres: mais il ne fit point de mal aux Bourgeois, qu'il laiſſa ſur la foi du Traité jouïr du fruit de leur induſtrie. 1650.

Pendant que Cromwel faiſoit ces conquêtes dans une partie de l'Irlande, Coot & Venables lui conqueroient l'autre, & mettoient ſous ſes Loix tout le Nord. Armach, Califergus, Charlemont reconnurent le Parlement, & l'on ne comptoit preſque plus dans toute cette grande partie de l'Irlande que l'on appelle l'Ultonie, de Ville ni de Fortereſſe qui n'eût plié. Cromwel ſe diſpoſoit à ſoumettre Waterford & Duncanon qu'il avoit manquez, & il avoit ſujet de croire qu'avant la campagne finie, Athlone,

1650. ne, Limerik, Galoway, les seules Places d'importance qui restoient dans le bon parti, suivant la destinée des autres, le rendroient maîtres de toute l'Isle. Il tenoit Waterford bloqué, lors qu'au commencement de Mai un ordre nouveau, ou plûtôt une nouvelle priere du Parlement, l'obligea de laisser achever sa conquête à Ireton pour repasser en Angleterre, où il jugea cette fois lui-même que sa presence étoit necessaire.

Les Ecossois avoient moins peché dans le parricide commis en la personne de Charles I. par l'esprit de la Nation, assez attachée à ses Souverains; que par la contagion des Anglois, qu'un fantôme de liberté, plus funeste à leur repos que le plus dur esclavage, a de tout temps armée contre leurs Rois. Le torrent de ceux-ci avoit emporté ceux-là, & leur avoit fait faire des démarches dont ils ne prévoyoient pas les suites. Les Ecossois à la verité avoient livré le Roi aux Anglois rebelles, mais il y a apparence qu'ils n'avoient pas assez mauvaise opinion d'eux, pour croire qu'ils porteroient si loin le crime. Les solicitations qu'ils firent envers le Parlement d'Angleterre pour sauver la vie à ce Prince, quand ils virent qu'elle étoit en danger, les troupes qu'ils mirent sur pied, les efforts qu'ils firent pour le secourir, montrerent dès lors qu'ils se repentoient d'avoir contribué à sa perte. L'activité de Cromwel les avoit rendu inutiles, & leur avoit ôté pour un temps les moyens de pouvoir rien entreprendre. Les affaires qu'il avoit euës depuis, leur avoient laissé le loisir de prendre de nouvelles mesures. N'ayant pû sauver le Roi, ils voulurent au moins conserver à son Fils celle des Couronnes dont ils se croyoient dépositaires. Quelques cabales particu-

ticulieres eurent d'autres sentimens, ou partisans du Marquis d'Argyle, ou émissaires de Cromwel. Le gros de la Nation prit ceux que leur inspiroit la justice, & l'interêt public de l'Etat, qui ne pouvoit presque éviter de tomber sous le joug des Anglois, à moins qu'embrassant le parti du Roi l'Ecosse ne divisât l'Angleterre, & ne mît de son côté ceux qui y conservoient encore de l'amour pour la Royauté. 1650.

L'affaire fut longue à negotier & à conduire à la conclusion. Parmi ceux qui vouloient le Roi tous ne le vouloient pas de la même maniere. Les uns le vouloient tel qu'avoient été ceux qui avoient regné avant lui, avec la même autorité & les mêmes prérogatives, disant qu'il seroit de mauvaise grace d'abuser des malheurs de leur Prince pour prendre des avantages sur lui, qu'il s'en falloit tenir aux anciennes Loix, & aux usages reçus dans la Monarchie; & que puisqu'on jugeoit à propos de maintenir la Royauté, il ne la falloit pas dégrader. Les Montagnards, la plûpart Catholiques, à la tête desquels étoient les Gordons, & tout le parti de Montrose, qui subsistoit encore quoi qu'il fut absent, vouloient qu'on en usât ainsi. D'autres vouloient tout le contraire, un Roi, mais un Roi sans pouvoir, n'ayant gueres de prérogative dans l'Etat que celle du rang, Chef sans empire & sans autre emploi que d'approuver les caprices du Peuple, & de souscrire aux volontez de toutes les cabales, qui seroient assez puissantes pour les faire passer en loi. Ceux-ci disoient qu'il falloit prendre l'occasion de temperer la puissance Monarchique, d'assurer la Religion & les Loix contre l'inconstance & la tyrannie des Princes; que si on la laissoit échaper, en vain on la regretteroit, & on se repentiroit

1650. tiroit trop tard de n'avoir pas fait quand il en étoit temps ce qu'il n'est jamais deux fois temps de faire, qu'il falloit rétablir le Roi, mais avec des conditions qui fussent avantageuses au Peuple, qui missent desormais leurs biens, leur Religion, & leur liberté à couvert des entreprises & de l'usurpation de leurs Souverains. Ce sentiment étoit celui de la Secte Presbyterienne, fixe & uniforme dans ses maximes, telle en Ecosse qu'en Angleterre, & telle à l'égard de Charles Second qu'elle avoit été à l'égard de Charles Premier. Comme cette Secte faisoit la Faction dominante, qu'elle étoit la plus nombreuse & la plus suivie parmi les gens de qualité, son sentiment prévalut à celui des autres. Il fut arrêté qu'on inviteroit le Roi à remonter sur le trône de ses Peres, mais qu'on lui proposeroit en même-temps certaines conditions à signer, sans lesquelles on étoit resolu de ne point souffrir qu'il revint.

Charles étoit dans l'Isle de Gersay, qui lui étoit demeurée fidelle, quand le Baron de Liberton l'alla trouver de la part de la Nation, pour lui apprendre en même-temps qu'on l'avoit fait proclamer Roi, mais qu'on ne pouvoit consentir qu'il exerçât la Royauté, que sous les clauses contenuës dans une Lettre qu'il lui donna.

Le commencement de cette Lettre étoit plein de complimens de condoleance sur la mort tragique du feu Roi, de détestation de ce parricide, de protestations d'obeïssance, d'assurances de fidelité. La fin n'étoit pas du même style. En se soumettant au Roi, on exigeoit de lui entre autres choses, qu'il signât le Convenant d'Ecosse, qu'il éloignât de sa personne ceux qui avoient pris les armes en faveur de son

Pere

Pere, qu'il ne fît point revenir Montrose, qu'il ne souffrît dans sa Cour aucun Catholique, enfin qu'il assignât un lieu où des Députez de la Nation, munis des pouvoirs necessaires, pussent conclure avec lui un Traité dont on lui envoyoit le projet. 1650.

Charles avoit un trop bon esprit pour faire le fier à contre-temps. L'état de sa fortune étoit tel, qu'il se tint obligé aux Ecossois de la justice qu'ils lui rendoient en le rappellant à un trône qui lui appartenoit, & dépêcha sur le champ Fleming pour leur en témoigner sa reconnoissance. Peu de temps après, sans parler de l'embarras où le mettoient ces conditions, il renvoya Liberton, & le chargea d'assurer les Etats d'Ecosse, qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour correspondre à leur affection; donnant rendez-vous à Breda aux Députez qu'ils témoignoient avoir dessein de lui envoyer, pour mettre la derniere main à cet œuvre.

Pendant ces préliminaires d'une negociation aussi importante que délicate, le Roi déliberoit avec son Conseil, s'il accepteroit l'offre des Ecossois aux conditions qu'ils lui proposoient. Il en écrivit à la Reine sa Mere, & à ceux de ses amis qui ne se trouvoient pas alors auprès de lui, pour en demander leur avis. On fut fort partagé là-dessus. Plusieurs ne vouloient point du tout qu'il se fiât aux Ecossois. Ils disoient que leur soumission étoit feinte, & un voile specieux de quelque trahison; que l'exemple du feu Roi devoit apprendre à son Fils le peu de fond qu'il devoit faire sur une Nation perfide, qui après avoir engagé son Pere à éloigner ses meilleurs serviteurs, comme on vouloit qu'il éloignât les siens, l'avoit livré à ses ennemis; que le Parlement d'Ecosse

1650. n'offroit au Roi que la ſuperficie de la Royauté, & s'en reſervoit le ſolide ; que le Roi devoit prendre garde à ne pas prendre un joug qu'il ne ſecouëroit pas quand il voudroit, qu'il valoit bien mieux ſuivre les meſures qu'il avoit priſes avec Montroſe pour dompter l'Ecoſſe rebelle, & y entrer en Roi guerrier à la tête d'une armée capable de la faire craindre, qu'en Roi de theatre, aux acclamations d'un Peuple qui en le loüant le mépriſeroit. Ainſi raiſonnoient bien des gens. La Reine au contraire, & avec elle le plus grand nombre ſoûtenoient ; qu'il falloit aller en Ecoſſe à quelque condition qu'on y fût reçu ; que dans l'état où étoient les affaires il falloit riſquer pour faire quelque choſe ; que les effets de la Minorité, qui ſe faiſoient ſentir en France, ne laiſſant pas lieu d'eſperer de grands ſecours des Etrangers, le Roi ne devoit pas refuſer l'offre que lui faiſoient ſes Sujets, quelque dures qu'en paruſſent les conditions, dont il y avoit même apparence qu'ils ſe relâcheroient avec le temps, la complaiſance qu'il avoit pour eux les devant engager à en avoir pour lui ; qu'avec rien on ne faiſoit rien, & qu'avec un Royaume on en gagnoit un autre ; qu'il n'étoit pas nouveau qu'un Roi d'Ecoſſe bien ſuivi & bien ſecondé gagnât des victoires ſur les Anglois, & que dans la conjoncture preſente il n'en falloit qu'une pour faire changer la face des affaires ; qu'une partie de l'Angleterre n'attendoit qu'une telle occaſion de ſe déclarer & de ſe joindre au Roi, pour lui aider à ſoûmettre l'autre ; que pluſieurs même étoient encore aſſez attachez à leur devoir pour riſquer quelque choſe en faveur de leur Prince, pour peu qu'ils ſe viſſent en état de balancer la puiſſance des Uſurpateurs.

Ces

Ces raisons persuaderent le Roi, qui se pressa d'autant plus de conclure avec les Ecossois, qu'il apprit qu'on prenoit des mesures à Londres pour l'envoyer assieger à Gersay. Aussi-tôt qu'il eut pris son parti, il fit voile en Flandres & se rendit à Breda, où les Députez d'Ecosse le vinrent trouver avec un surcroît de propositions qui ne furent pas même les dernieres, Mourray en ayant apporté quelque temps après de toutes nouvelles. Quelque chagrin que donnât à Charles un procedé si mal honnête, il suivit son plan, & ayant pris la resolution d'aller en Ecosse, quoi qu'il lui en dût coûter pour y entrer; il reçut bien les Députez, & n'employa que la douceur pour les engager à se relâcher sur les points qui le gênoient le plus. 1650.

Comme cette moderation du Roi rendoit la negociation paisible, malgré le peu de complaisance qu'il trouvoit dans les Ecossois; on attendoit de jour en jour d'en voir enfin la conclusion, lors qu'un évenement imprévû fit croire qu'il n'y en auroit point. Le Roi avoit effectivement rappellé Montrose d'Hongrie: il lui avoit donné commission de lui aller lever des troupes en Ecosse, & d'y en mener d'ailleurs autant qu'il en pourroit assembler. Depuis même que Liberton lui étoit venu demander de la part des Etats du Païs qu'il n'y fît point revenir ce Seigneur; comme il ne s'étoit encore engagé à rien là-dessus, en donnant avis à Montrose de la negociation qui se lioit, & de l'article où il avoit part, il lui avoit ordonné d'agir comme s'il l'eût ignoré, & d'entrer au plûtôt en Ecosse avec des forces capables de rendre les Ecossois un peu plus traitables, sauf à se faire un merite auprès d'eux de le rappeller, s'il y étoit contraint.

1630. Montrose avoit ponctuellement obeï. Quoi qu'il n'eût point encore d'armée prête, il avoit pris avec lui quelques troupes levées précipitamment vers le Nord, & esperant qu'elles grossiroient dès qu'il paroîtroit en Ecosse, il les avoit premierement debarquées dans les Orcades, & delà menées à Caitnesse. Le Parlement en avoit été averti; & ayant commandé Leslé pour marcher de ce côté-là avec huit mille hommes, le malheur de Montrose avoit été tel, qu'un parti de trois cens chevaux, détaché de cette armée sous Straughan, l'ayant inopinément rencontré, l'avoit défait, & taillé en pieces la milice mal aguerrie qu'il conduisoit. Il s'étoit sauvé, & ayant changé d'habit il étoit à couvert d'être pris: mais la faim l'ayant obligé d'avoir recours au Baron Aken, qui avoit autrefois servi sous lui, il en avoit été trahi, livré à Leslé & au Parlement, qui l'avoit condamné à mort, & fait couper son corps en quartiers pour être exposé sur les portes des quatre plus grandes villes d'Ecosse. Par cet indigne traitement avoit fini le fameux Jean Greme, si zelé jusqu'au bout pour son Roi, qu'il dit au Chancelier d'Ecosse, après avoir ouï cet arrêt qui le condamnoit à être coupé en quartiers pour être exposé en divers lieux, qu'il eût voulu avoir assez de chair pour qu'on en pût exposer un morceau dans toutes les villes du monde, comme un monument de la fidelité qu'un Sujet doit à son Souverain.

On ne douta point que cet accident ne dût rompre toute negociation entre le Roi & les Ecossois. En effet il n'y avoit du côté du Roi que la necessité, qui lui pût faire digerer aussi patiemment qu'il fit une pareille injure. Mais les affaires de ce Prince étoient dans un état, à

ne

ne lui permettre pas même de trop témoigner, qu'il sentît le mal qu'on lui faisoit, reduit à souhaiter que les Ecossois lui pardonnassent aussi aisément d'avoir fait entrer Montrose chez eux, qu'il leur pardonnoit de l'avoir fait mourir. La crainte qu'eut Charles là-dessus n'étoit pas sans fondement. Dans le premier mouvement de sa douleur il s'étoit plaint aux Deputez du traitement fait à Montrose, & en avoit demandé raison. Il en avoit écrit en Ecosse, où le Parlement s'étant assemblé, il y avoit eu trente-deux voix pour rompre le Traité commencé. La pluralité neanmoins l'avoit emporté encore cette fois en faveur de la bonne cause: Mourray eut ordre d'assurer le Roi, que les Ecossois persistoient dans la resolution de le recevoir, qu'il les trouveroit fort soumis, & que si quelque chose lui faisoit peine dans ces commencemens de reconciliation, le temps peu à peu l'adouciroit; que l'affaire de Montrose ne pouvoit avoir qu'un bon effet pour le rétablissement des siennes, que toute la Nation desiroit; qu'encore qu'on eût trouvé des Lettres dans la cassette de ce Géneral capables d'inspirer d'autres sentimens, on vouloit bien ne s'en point souvenir, pour le prier de ne penser de son côté qu'à hâter son départ, & à venir regner sur des Sujets disposez à tout sacrifier pour le vanger de ses ennemis. 1650.

L'aigreur mutuelle que l'avanture de Montrose avoit causée entre le Roi & les Ecossois s'étant ainsi peu à peu adoucie, on reprit la negotiation, dans laquelle le Prince d'Orange ayant heureusement travaillé à faire relâcher ceux-ci sur des points où la gloire du Monarque paroissoit être trop blessée, le Traité fut enfin conclu. Charles s'em-

1650. s'embarqua, & arriva en Ecosse au mois de Juin.

Le temps qu'on employa à finir une affaire si épineuse donna au Parlement d'Angleterre celui d'en envoyer avertir Cromwel, & ce fut sur cet avis que ce Général consentit à laisser à un autre le soin d'achever la conquête d'Irlande pour penser à celle d'Ecosse. Le mauvais procedé des Ecossois lui en donna tout le loisir, & toute l'industrie du Roi ne put obvier aux fâcheuses suites, qu'il craignit de leur maniere d'agir. Jamais la situation des affaires & la disposition des esprits n'avoit menacé l'Ecosse d'une si prochaine ruine. La division que la guerre civile y avoit causée y continuoit, les factions s'y multiplioient, & y devenoient tous les jours plus vives. La Presbyterienne, toûjours dominante, avoit une conduite à l'égard des autres, qui les aigrissoit de plus en plus; & tant s'en faut que la presence du Roi y apportât de la moderation, les Presbyteriens en devinrent d'autant plus insupportables, que le respect qu'avoient pour lui les Montagnards & les Montrosiens les empêchant d'éclater autrement que par des plaintes, on ne les ménageoit plus. Les choses en vinrent à un point, qu'ils furent exclus de tous les Emplois. On ne vouloit pas même les admettre dans les troupes, sous prétexte que l'Ecriture défend d'avoir aucun commerce avec ce qu'on appelloit Malignans, & on traitoit de ce nom odieux tous ceux qui n'étoient pas Puritains.

Le plus fâcheux fut que le Roi se vit traité comme les autres, & que ce qu'il éprouva en Ecosse de la tyrannie de ce parti surpassa ce qu'il en avoit craint en Flandres: il se fût trouvé bien traité, si on n'eût exigé de lui que

ce

ce qu'il avoit eu plus de difficulté à promettre. 1650.
A peine fut-il débarqué, que parmi les entrées solemnelles qu'on lui faisoit dans toutes les Villes, parmi les réjouïssances publiques & les acclamations du Peuple, il s'apperçut du peu d'égards que ceux qui gouvernoient avoient pour lui. Les tempêtes l'ayant obligé d'aller débarquer vers le Nord, il fut reçu à Aberdin avec de grands témoignages d'une joye sincere : un present d'argent que lui firent les habitans en fut un témoignage solide. Cette marque de l'amour du Peuple lui fit un veritable plaisir, mais ce plaisir fut bien-tôt troublé par un dégoût que lui donnerent à l'occasion de cela même les maîtres de sa destinée. Ils n'eurent pas plûtôt appris le present que les Bourgeois d'Aberdin avoient fait au Roi sans leur en parler, qu'ils firent publier une Ordonnance, portant que ceux qui voudroient donner quelque secours d'argent à ce Prince ne le missent point en d'autres mains, qu'en celles des Officiers publics. En passant à Dundée il fut regalé avec toute la magnificence possible, mais la Cabale eut l'insolence de lui faire remarquer en passant la partie du corps de Montrose, que le Parlement avoit fait porter en cette Ville pour l'y exposer.

La condition de Charles ne fut pas plus douce dans la Capitale qu'ailleurs. Il y fut proclamé, il y reçut les honneurs qu'on devoit à sa dignité: mais il n'avoit encore été nulle part moins libre, moins consideré, moins consulté dans les affaires, & moins appellé aux Conseils. On lui donna d'abord des Gardes, non pas tant pour lui faire honneur, que pour l'observer, & pour empêcher que personne ne l'approchât, hors les partisans de la Faction. On voulut qu'il éloignât le peu d'Anglois qu'on avoit consenti

1650. qu'il gardât. A peine put-il conserver le Duc de Buckingham & quelques autres. Les Ministres Presbyteriens l'assiegeoient continuellement, & abusant indiscretement de la liberté qu'il étoit obligé de leur donner auprès de lui, on ne peut dire les bizarres discours dont ils le fatiguoient à toute heure, pour lui donner de l'aversion non seulement de la Religion Catholique, mais même de l'Eglise Anglicane où il avoit été élevé. Comme ce Prince n'étoit pas devot, ils lui disoient à tout moment, que son indevotion venoit d'avoir été élevé dans une Secte où il y avoit des ceremonies & des Evêques : restes prophanes selon eux des superstitions Romaines, dont l'Eglise Anglicane avoit souillé la sainteté de la reformation. Ils vouloient qu'il fît penitence, & qu'il se crût indigne de regner, jusqu'à ce qu'il eût acquis une parfaite docilité à la pure parole de Dieu, pour être un Roi selon son cœur. Ils poussoient la chose si loin, que non seulement ils vouloient qu'il fît penitence de ses pechez, mais même des pechez d'autrui, sur tout des fautes du Roi son Pere, & de ce que ces Heretiques appelloient l'idolatrie de la Reine sa Mere. Il fallut, pour ne les pas effaroucher, que ce Prince s'assît quelquefois au milieu de leurs assemblées sur une espece de bas siege, qu'ils appelloient la Chaise de penitence.

Charles souffroit ces discours & cette conduite d'autant plus impatiemment, que pendant que les Ministres lui parloient, & traitoient avec lui de choses qui lui tenoient fort peu au cœur ; ceux qui gouvernoient ne lui parloient point des affaires qui l'interessoient le plus, & ne vouloient pas même qu'il entrât en connoissance de celles de la guerre. Ainsi ce Prince se voyoit entre les mains de gens entêtez de maximes

mes extravagantes, & d'une ambition mal entenduë, qui les portoit à exclure de leurs troupes tant d'hommes vaillans & zelez pour l'honneur de la Nation ; & lui-même de la conduite des armées qui devoient soûtenir sa querelle, sur le point de se voir attaqué par toutes les forces de l'Angleterre. 1650.

Car pendant cette confusion des hommes & des choses en Ecosse, Cromwel, qui en étoit averti, se disposoit à en profiter. Il étoit de retour à Londres, où il avoit été reçu avec de grands applaudissemens. S'il ne refusa pas les honneurs que le Peuple de la Capitale lui voulût rendre en cette rencontre, il fit voir qu'il avoit l'esprit assez solide pour n'y faire pas grand fond. On dit qu'en passant par Tyburne, qui est le lieu où l'on execute ceux qui meritent la mort, un flateur lui ayant dit ces mots, en lui montrant la foule du Peuple qui venoit au devant de lui : *Voyez quelle multitude de gens viennent pour vous voir triompher*, il lui répondit froidement : *Il en viendroit encore plus pour me voir pendre.* Il ne fut pas si indifferent à l'honneur d'être regardé par les complices de son usurpation, comme le seul homme d'Angleterre sur qui on pût se reposer du succès des grandes affaires, parce que cette estime publique assuroit sa domination. Il en reçut un nouveau témoignage par la maniere dont le Parlement lui commit l'entreprise d'Ecosse, en faisant consentir Fairfax à lui ceder entierement le commandement des armées. La chose se fit honnêtement. Fairfax s'excusa d'aller en Ecosse sur le besoin qu'il avoit de repos, & sur ce qu'il n'étoit pas convenable, qu'ayant des terres dans ce Royaume & seance même au Parlement, il y allât porter la guerre. Ainsi Cromwel fut seul chargé de cette expedi-

1650. tion importante. Il montra bien-tôt qu'on avoit bien choisi. On avoit fait prendre les devants à son armée, pendant qu'il donnoit ordre lui-même à faire transporter par mer les provisions necessaires à l'entretenir; prevoyant bien que les Ecossois auroient fait le dégât par tout, & qu'on ne trouveroit sur leurs frontieres ni vivres pour les hommes, ni fourage pour les chevaux. Ces preparatifs étant faits il partit en poste, & se rendit à Barwik, où il arriva le vingt-deuxiéme de Juillet. Il y séjourna quelques jours, qu'il employa premierement à faire publier une réponse, au nom du Parlement d'Angleterre, à une plainte que les Ecossois avoient envoyé faire à Londres sur l'armement qu'on y preparoit pour venir attaquer leur Païs. Il n'est pas necessaire de dire ce que contenoit ce Factum, on le conjecture aisément. Cromwel y fit ajoûter une invitation aux Ecossois de la frontiere, qui avoient quitté leurs maisons, d'y revenir incessamment: les assurant qu'eux & leurs biens y seroient à couvert des insultes, & de l'avidité du Soldat. En même temps qu'on répandoit ces écrits, le Général disposoit ses troupes, ayant sous lui Monk & Lambert, personnages fameux dans cette Histoire, qui lui servoient de Lieutenants.

L'Armée Angloise entra en Ecosse sur le commencement du mois d'Août, forte de seize à dix-sept mille hommes, & se saisit assez aisément de Muscleboroug & de Dumbar. La discorde des Ecossois avoit fait esperer à Cromwel qu'il avanceroit beaucoup d'abord, & qu'il ne trouveroit pas d'armée en état de lui beaucoup resister. Il y fut trompé: le commun peril devenant pressant suspendit tout d'un coup les contestations particuliéres. La Faction Presbyte-

rienne se mit en campagne, & on la laissa faire. 1650.
Son armée se trouva bien de vingt-mille hommes commandée par le vieux Leslé, ayant son Neveu pour Lieutenant, Holburne & Mongommery pour Majors.

Cromwel, dont l'interêt étoit de chercher de bonne heure à combattre dans un païs où son armée ne trouvoit pas à subsister, marcha droit à l'armée ennemie, campée entre Edimbourg & Leith pour être à portée de secourir ces Places, & couvrir l'interieur de l'Etat. L'habile Anglois fit ce qu'il put pour attirer Leslé au combat : mais celui-ci savoit son métier, & comme son interêt étoit de temporiser pour ruiner les troupes ennemies, qui n'avoient de munitions & de vivres que ce qui leur en venoit d'Angleterre avec de grands frais & de grandes difficultez, il se tint si-bien retranché, que Cromwel n'osa attaquer son camp. L'Anglois n'oublia rien de tout ce que l'art de la guerre peut fournir d'amorces & de ruses pour mettre l'Ecossois en necessité d'accepter la bataille, tantôt l'attirant vers Dumbar, comme s'il eût voulu assieger Edimbourg, tantôt faisant des mouvemens pour se mettre entre Sterling & lui. Mais l'Ecossois se démêla adroitement de tous ces pieges, & quoi que l'armée Angloise le suivît toûjours, il mesura tellement ses démarches, & sut si avantageusement se poster; que tout le mois d'Août se passa à faire ce manege ennuyeux à un homme aussi vif que Cromwel, sans que celui-ci pût trouver l'occasion ni de combattre en rase campagne, ni d'attaquer l'ennemi dans son camp.

Il y a apparence que si les Ecossois eussent été constans à garder cette conduite, Cromwel eût échoüé dans cette entreprise. Mais une gloire

1650. malentenduë precipita cette Nation fiere dans le malheur où elle tomba par la bataille de Dumbar. Les insultes des Anglois les piquerent; ils craignirent que leur prudence ne fût prise pour lâcheté; ils crurent pouvoir vaincre en bataille rangée ceux qu'ils avoient quelquefois poussez avec avantage dans des décampemens: ainsi ils se resolurent à combattre, & en avertirent même Cromwel.

Ce fut au commencement de Septembre, que ce General ayant eu avis que les Ecossois avoient dessein d'aller surprendre Muscleboroug, & enlever des convois qui lui venoient de Dumbar, prit sa marche de ce côté-là. Il mena ses troupes jusques dans cette derniere Ville, où les ayant fait rafraîchir, il les fit sortir en bataille pour combattre les ennemis, qui s'étoient venus poster près de là. Ceux-ci se mirent aussi en bataille, mais avec precipitation, n'attendant pas si-tôt les Anglois; & ce fut apparemment cette surprise, qui fut cause que presque dès le commencement du combat, leur armée fut mise dans un desordre dont elle ne revint point. La victoire fut complete pour Cromwel. Trois mille Ecossois furent tuez sur la place, plus de dix mille faits prisonniers. Leith, Edimbourg, & tous les postes situez sur le bord meridional du Golphe, & du Fleuve Forth jusqu'à Sterlin, subirent le joug du Vainqueur; cette derniere forteresse & le Château de la Capitale aiant été les seules, qui osassent lui resister en ces quartiers-là.

Dans le chagrin que donna au Roi un si fâcheux évenement, il se consola par l'esperance, qu'il en resulteroit un bien pour l'avantage de son parti. L'extravagance Puritaine étoit parvenuë aux derniers excès, & envers lui, & envers

envers ceux qu'ils qualifioient de Malignans. 1650.
Un jour, dans un de ces combats qui s'étoient donnez au mois d'Août au décampement des armées, une partie des Troupes Ecossoises ayant été poussée assez loin, ce Prince qui étoit alors près de là, & qu'on en avoit averti, étoit accouru, & avoit tant fait par sa presence & par son exemple, qu'il avoit arrêté les fuyards, & rétabli par tout le bon ordre. Charles crut avoir merité quelque remerciement par ce service, & s'attendoit qu'une telle preuve de valeur & de bonne conduite le fit juger digne de tenir le rang qui lui étoit dû dans l'armée, lors que les Ministres Presbyteriens & les Officiers Generaux le firent prier plus instamment que jamais de se retirer, & de ne paroître plus dans les troupes. Il eut beau representer qu'il étoit contre sa gloire de demeurer dans l'oisiveté, pendant qu'on combattoit pour lui; qu'un Roi dans l'état où il étoit n'ayant de ressource à sa mauvaise fortune que le bon succès de la guerre, la devoit regarder comme sa grande affaire, qu'il ne devoit pas tellement abandonner aux soins d'autrui, qu'il n'y donnât lui-même les siens. Malgré toutes ces remontrances il convint au Roi de se retirer, les Officiers menaçant de l'abandonner s'il persistoit à vouloir demeurer. Ils pousserent les choses encore plus loin. Ils firent de grandes perquisitions pour savoir qui avoit averti le Roi du danger où étoit l'armée, & casserent près de trois mille hommes, qu'ils soupçonnerent de n'être pas assez attachez à leur cabale; les regardant comme des Malignans, avec lesquels les gens de bien ne devoient point avoir de commerce.

Le Roi espera que la perte de la bataille de Dumbar feroit ouvrir les yeux aux Ministres, & à ceux des Puritains qui gouvernoient, pour

1650. connoître leur mauvaise conduite, pour en user mieux avec lui, & réünir dans un même corps toutes les parties de l'Etat sous leur Chef legitime & naturel. En effet on crut quelque temps voir dans l'esprit des Ecossois quelque disposition à en venir là : mais cette esperance s'évanouït bien vîte. A peine les Presbyteriens vaincus avoient-ils repris leurs esprits, qu'ils reprirent leurs entêtemens : le Roi fut moins bien traité que jamais, les autres Factions plus méprisées, & la desunion plus universelle. Les Seigneurs des montagnes en furent si indignez, qu'ils envoyerent inviter Charles à venir se retirer parmi eux. Ce Prince, qui sentoit enfin sa patience poussée à bout, y consentit, & s'échapa sous prétexte d'aller à la chasse; n'ayant que trois personnes avec lui, avec lesquelles étant allé trouver le Vicomte des Dupes, il demeura caché chez lui, en attendant qu'il fût informé par des personnes affidées, qu'il envoya exprès vers le Nord, de la bonne volonté & des forces de ceux qui l'avoient appellé. Cette retraite consterna ceux en qui l'amour de la patrie, & la crainte du joug Anglois n'avoit pas été étouffée par l'entêtement du Puritanisme. On s'assembla, on delibera, un Anglois découvrit à propos où le Roi s'étoit arrêté, quelques mutins dirent qu'il le falloit laisser aller, mais les gens sages prévalurent, jugeant que les mêmes raisons qui avoient fait appeller ce Prince le devoient faire rappeller. Ils dépêcherent Mongommery pour l'aller trouver chez des Dupes, le conjurer de revenir, & lui promettre qu'on changeroit la conduite qui lui avoit déplû, d'une maniere à ne lui donner desormais nul sujet de plainte.

Mongommery fit sa commission promptement & avec succès. Il fit tant de diligence, qu'il

qu'il arriva chez des Dupes avant que le Roi en fût parti. Là il se jetta à ses pieds, & lui representa fortement que sa retraite ruinoit ses affaires en ruinant celles de la Nation; qu'en se séparant du Parlement, au lieu d'être le lien des partis, il alloit devenir Chef du plus foible, lequel abusant de l'honneur d'être commandé par son Souverain, prendroit une nouvelle audace, & feroit une guerre civile dans un temps où l'on avoit peine à en soûtenir une étrangere; qu'il y perdroit plus que les autres, qu'il s'agissoit de conserver son heritage naturel, & la derniere de ses ressources; qu'on voyoit bien qu'il avoit sujet d'être mécontent, qu'on lui en demandoit pardon; qu'il revint, & qu'il trouveroit un changement de procedé, qui effaceroit jusqu'au souvenir de celui dont il se plaignoit. Le Roi eut peine à faire ce pas, qui pouvoit être regardé comme un effet d'une legereté d'esprit peu convenable à son caractere: mais le grand interêt qu'il avoit à ne se pas desunir du gros de la Nation, & la parole que Mongommery lui donna de la part du Parlement de l'entiere soûmission qu'on auroit pour lui, le détermina au retour. 1650.

Il fut reçu avec beaucoup de joie, & il reconnut en effet qu'on vouloit changer de conduite avec lui. Ce changement ne fut pas neanmoins tout d'un coup si universel, qu'il ne s'élevât une nouvelle cabale sous le nom de Remontrans, qui lui donna de l'exercice, & mit tout son parti en peril. Un Colonel nommé Straughan, qui commandoit quatre mille chevaux avec un autre nommé Karre, parut être le principal Chef de cette faction. Comme le Roi mettoit tous ses soins à réünir la Nation, & à faire en sorte qu'on ne distinguât plus le Puritain du Malignant, pour joindre les forces des uns & des

1650. des autres contre leur ennemi commun, il avoit déja moyenné quelque accord entre les Presbyteriens & les Montagnards. On avoit admis ceux-ci dans le service, & quelques Anglois même avec eux, sous certaines conditions qu'ils avoient bien voulu accepter; lors que Cromwel, attentif à tout, se servit de la conjoncture pour faire honte aux Puritains de s'être relâchez de leurs maximes, & d'être en societé avec les ennemis de Dieu, sous un Roi sans Religion, qui admettoit à son service jusqu'aux Catholiques Romains. Ces reproches, adroitement tournez dans des Ecrits que le General Anglois prit soin de faire faire & de répandre, eurent l'effet que je viens de dire. Quelques Ministres, ou Fanatiques ou mal intentionnez pour le Roi, prirent d'abord ces sentimens, & les inspirerent ensuite aux autres. Diverses personnes y entrerent, & presque tout le Corps de Troupes que commandoient Karre & Straughan. Ceux-ci se plaignirent par un Ecrit qui fut nommé la Remontrance, qu'on avoit attiré le malheur de la défaite de Dumbar & de la prise d'Edimbourg, en recevant inconsiderément dans la societé des Fideles le Roi & ses Malignans, sans qu'ils eussent donné de marques d'une solide conversion. Le Parlement fut embarrassé à appaiser cette revolte, & si Karre eût été de l'humeur de son Collegue, cette étincelle de discorde alloit causer un grand incendie. Heureusement on trouva Karre ou éloigné de la rebellion, ou facile à rentrer dans le devoir. Il courut des bruits desavantageux à sa fidelité, mais il y a apparence qu'il s'en justifia, ou que s'il fut ébranlé, on le retint, & on lui pardonna d'avoir chancelé. Quoi qu'il en soit, il fut l'instrument dont on se servit pour remettre dans la soumission les troupes qu'il com-

commandoit, & si Straughan ne se fût sauvé auprès de Cromwel qui l'avoit seduit, Karre avoit ordre de l'arrêter, & de le conduire à Saint Jonsthon, où étoit le Roi & le Parlement. 1651.

Cette sedition appaisée Charles eut sujet d'être content de la conduite des Ecossois, qui pour lui donner de solides marques de l'attachement qu'ils avoient pour lui, le couronnerent solemnellement à Scone au mois de Janvier de l'année mil six cens cinquante un. Ils celebrerent sa naissance peu de jours après, & ce qui fut de plus essentiel, ils abolirent par une ordonnance authentique du Parlement jusqu'aux noms odieux des Factions qui les avoient jusques-là divisez, pour concourir tous desormais, sans distinction de Puritains, de Malignans, d'Ecossois, d'Anglois, au rétablissement du commun Monarque.

C'étoit bien tard se reconnoître. Pendant ce temps-là les Anglois avoient pris des postes importans; & le fort Château d'Edimbourg, n'esperant plus d'être secouru après plus de trois mois de siege, s'étoit rendu à composition. L'Etat neanmoins ne laissa pas de tirer deux grands avantages de la réünion de ses forces, dont l'un fut d'arrêter Cromwel pendant l'hyver au deçà du Forth, l'autre de donner le temps au Roi de former à son tour des desseins, & de lever des troupes pour les executer.

Une grande maladie de Cromwel, causée par le chagrin qu'il eut que les pluies lui eussent fait perdre l'occasion de prendre Sterling, ne contribua pas peu au loisir qu'eurent le Roi & le Parlement de faire les préparatifs de la campagne suivante, qu'on jugea devoir être vive, & qui le fut en effet beaucoup.

Cromwel fut plûtôt prêt à agir selon son plan que le Roi selon le sien : mais le Roi fut pour-

1651. pourtant en état d'empêcher que Cromwel n'agît avec un aussi prompt succès, que ce General se l'étoit promis. L'Armée Royale étoit la plûpart composée de nouveaux Soldats, le reste de ceux qui étoient échapez de la défaite de Dumbar ayant peri dans une occasion, où Lambert avoit battu Karre. Pour aguerrir cette milice, & l'accoûtumer peu à peu, Charles alla camper à Torwod, lieu assez proche de Sterling, & sut si bien s'y retrancher, que Cromwel, qui l'y vint chercher, ne put engager ses troupes au combat. Si chacun eut gardé ses postes aussi habilement que le Roi, l'activité de l'Usurpateur eût eu le temps de se rallentir, & les Troupes Ecossoises croissant tous les jours, les Anglois eussent trouvé des digues qui eussent arrêté leurs conquêtes, & peut-être fait changer la fortune. Mais ceux qui gardoient les bords du Forth du côté de la Province de Fife ne firent pas si bien leur devoir. Owerton Colonel Anglois passa le fleuve à son embouchure sans y trouver que peu de resistance, & se retrancha sur le rivage avec environ deux mille hommes qu'il avoit menez avec lui, jusqu'à ce que Lambert l'eût joint avec un pareil nombre de Troupes. Là le Chevalier Brown & le Major Holburne leur étant venu tomber sur les bras avec environ quatre mille hommes, il y eut entre eux un furieux combat, & assez long-temps disputé : mais enfin les Anglois vainquirent, deux mille Ecossois furent tuez sur la place, & douze cens faits prisonniers, parmi lesquels le Chevalier Brown mourut bientôt après de ses blessures, ou du chagrin de sa disgrace.

Cette défaite jetta la terreur dans toutes les Places voisines. Inchergarvi, l'Isle de Brunt, & plusieurs autres postes importans se rendi-

rent

rent d'abord aux Vainqueurs, ou firent peu de resistance. Cromwel savoit trop bien profiter des conjonctures favorables, pour laisser rien perdre du fruit que celle-là lui pouvoit produire. Il n'eut pas plûtôt appris les nouveaux exploits de ses troupes: que laissant là l'armée du Roi, qui n'avoit fait de mouvemens que pour aller camper sous Sterling, où il étoit encore plus difficile de l'aller attaquer qu'à Torwod, il s'avança jusqu'à Saint Jonsthon, & quoi que le Roi y eût laissé deux mille hommes pour le défendre, il ne laissa pas de l'assieger. 1651.

Ce fut pendant que ce General étoit attaché à ce siege, que Charles s'ouvrit à son Conseil du dessein qu'il avoit formé d'entrer en Angleterre avec son armée: esperant que la diversion qu'il feroit de ce côté là délivreroit en même temps l'Ecosse, & causeroit une revolution en Angleterre. Les Ecossois consentirent avec peine à cette entreprise hazardeuse, & qui en cas de mauvais succès laissoit leur pays en proye aux Vainqueurs, mais enfin le Roi l'emporta. Après qu'il eut donné ses ordres pour la défense de certains postes, qu'il ne crut pas pouvoir être pris par le peu d'Anglois, que Cromwel pourroit laisser en Ecosse pour conserver ce qu'il y avoit conquis, il partit de Sterling le dixiéme d'Août à la tête de quatorze mille hommes, la plus grande partie Cavaliers, que commandoient sous lui les Ducs d'Hamilton & de Buckingham, les Comtes de Lauderdalle & de Middleton, David Leslé, Mongommery, Wilmot, Wentwort, & d'autres Seigneurs des deux Nations. Il prit la route de Carlisle, & comme il marchoit à grandes journées, il fit beaucoup de chemin en peu de temps. Sa diligence neanmoins ne prévint qu'à demi celle de Cromwel. On s'étoit douté du dessein du Roi,

&

1651. & sur le bruit qui en avoit couru, ce General, qui ne negligeoit rien, avoit détaché Harisson & un assez gros Camp volant, avec ordre de se poster entre l'Ecosse & l'Angleterre de maniere qu'il fût à portée d'observer la route de Charles, & en cas qu'il tournât de ce côté-là de l'attendre à certains passages où il le pourroit arrêter, & donner moyen de l'atteindre à ceux qu'on envoyeroit après lui.

Ceux qui eurent ordre de prévenir, & ceux qui furent commandez pour suivre, s'aquiterent également bien de leur commission. Lambert, qui conduisoit ceux-ci, fit une marche si prompte & si vive, qu'il joignit l'arriere-garde du Roi au pont de Varington sur le Mersey, où Harisson s'étoit posté pour lui disputer le passage. Il y eut là un combat fort brusque, mais le Roi en eut l'avantage, ayant passé sur le ventre à Harisson, & ôté à Lambert l'envie d'aller plus avant. Depuis ce succès rien ne retarda la marche de l'armée Royale. On laissa les Villes qui ne se rendirent pas, on s'assura de celles qui voulurent bien se rendre, & de ce nombre fut Worchestre, où le Roi fixa sa demeure & fit reposer son armée, qui avoit merité ce repos par une marche sans interruption de plus de cent lieuës de pays.

Pendant que le Soldat se reposoit, le Roi & les Officiers Generaux s'occupoient à remuer les ressorts qui font les revolutions en Angleterre. Le Roi écrivit au Maire de Londres une Lettre portant Amnistie generale de tout le passé pour tous les rebelles, hormis pour ceux qui avoient fait mourir le feu Roi. Par cette même Lettre ce Prince exhortoit paternellement son Peuple à retourner à son devoir. En même temps il fit publier aux environs de Worchester une Ordonnance, par laquelle il enjoignoit à tous

tous ses Sujets qui étoient en âge de porter les armes, de se trouver auprès de lui, pour lui aider à recouvrer l'heritage de ses Ancêtres envahi par des parricides. 1652.

Ni les Lettres ni l'Ordonnance n'eurent le succès qu'on en attendoit, & ce fut la premiere fois qu'il arriva à l'Angleterre de demeurer stable dans une si belle occasion de changer. La Lettre du Roi fut si mal reçûë à Londres, qu'on la fit brûler par la main du Bourreau, & l'Ordonnance eut si peu d'effet, qu'à peine produisit-elle à Charles de quoi remplacer deux mille hommes, qui lui étoient morts de fatigue, ou qui l'avoient deserté en chemin. François Baron de Talbot fils aîné du Comte de Shrewsburi, digne par là d'un nom si celebre, fut de ceux qui le vinrent trouver avec soixante Cavaliers. Le Comte de Derby lui en amenoit quinze cens de l'Isle de Man, mais il trouva à Manchester un parti de Parlementaires composé de troupes mieux aguerries que les siennes, qui étoient nouvellement levées: il en fut attaqué, défait, blessé, & à peine put-il s'échaper par des bois & par des chemins détournez, pour venir offrir au Roi, au defaut de ses Troupes, sa bonne volonté & sa personne. Diverses choses concoururent à cette tiedeur du Peuple Anglois pour la bonne cause, & le rendirent constant dans le mauvais parti malgré son inclination à changer : mais rien ne contribua davantage à empêcher une revolution qui paroissoit être en si beau chemin, que l'activité de Cromwel. Il avoit appris à Saint Jonstons, qui venoit de se rendre à lui, l'entrée du Roi en Angleterre. Cette Place est assez avant dans l'Ecosse, cependant en très-peu de jours toute la vaste étenduë de païs qui est entre cette Ville & Londres reçut les ordres de ce

1651. ce General. Outre Lambert & Hariſſon; Fleedwood, Deane, Gray de Grosby, Desboroug, & divers autres Officiers formez de ſa main ſe mirent en campagne, & agirent chacun de leur côté. C'étoit par tout le même eſprit, la même vigueur, la même diligence, la même adreſſe à contenir les Peuples, le même art pour inſpirer aux Soldats du zele pour la mauvaiſe cauſe. Pendant que chacun des Officiers aſſembloit à Cromwel de grands corps de Troupes, lui-même, après en avoir laiſſé un d'environ ſix mille hommes à Monk pour continuer la guerre d'Ecoſſe, accourut promptement en Angleterre pour raſſurer le Parlement, que l'approche du Roi avoit effrayé, & arrêter les mouvemens du Peuple de Londres, toûjours moins favorable à ceux qui gouvernent qu'à ceux qui diſputent le gouvernement. Tout fut calmé aux approches de Cromwel, & Londres témoigna tant de zele pour maintenir cet Uſurpateur, qu'il en ſortit une juſte armée, qui l'alla trouver au rendez-vous. La conjonction de toutes les forces du parti rebelle ſe fit au confluans de la Thame & de la Saverne, où Fleedwod & le Major Deane firent paſſer l'eau à leurs troupes qu'ils avoient amenées d'Upton, & allerent rencontrer celles que Cromwel amenoit de Warwik ne faiſant gueres moins tous enſemble de ſoixante mille combatans.

Quelque groſſe que fût cette armée, elle étoit moins redoutable par le nombre, que par le zele dont elle étoit animée pour la cauſe qu'elle ſoûtenoit. On accuſa celle du Roi d'être plus tiede pour ſes intérêts. Quelques-uns même firent courir le bruit, que les Ecoſſois l'avoient trahi. Ils s'en défendirent par des Ecrits publics, qui prouvoient à la verité qu'ils ne l'avoient pas trahi, mais qui ne prouvoient

voient pas assez bien qu'ils ne l'eussent pas abandonné, & ce blâme tomba particulierement sur la Cavalerie. 1651.

Cromwel ne perdit point de temps. Il n'eut pas plûtôt reconnu la disposition des troupes Royales campées aux environs de la Ville, qu'il resolut de les combattre. Ce fut le treiziéme jour de Septembre, qui avoit été si fatal aux Ecossois l'année precedente par la bataille de Dumbar, que Cromwel, plus fort que le Roi des deux tiers, attaqua son camp. Il commença par le pont de Powik, qui étoit gardé par Mongommery homme capable de le bien défendre, mais une blessure qu'il y reçut, & qui le mit hors de combat, ôta le courage à ses Soldats. Ils lâcherent pied, & ce poste fut emporté en fort peu de temps. Ce mauvais succès fit prendre au Roi la resolution de sortir lui-même, & d'attaquer l'ennemi à son tour. Ce fut au bois de Peryanne, qui est de l'autre côté de la Ville, qu'il alla fondre sur les Parlementaires avec son Infanterie, qui y fit fort bien son devoir. D'abord il gagna le canon, s'il eût eu plus de Cavalerie, ou que celle qu'il avoit eût mieux combattu, il auroit mis l'Armée Angloise dans un desordre capable de causer une déroute. Le peu de fermeté de la Cavalerie Ecossoise empêcha que le Roi ne profitât de ces momens qui ne reviennent point, quand on les a une fois manquez. Il fut obligé de se retirer vers la Ville, où ayant taillé les fuyards, il les ramena au combat pour empêcher les ennemis d'entrer dans la Ville avec eux. On eût encore pu la sauver, si la Cavalerie de Leslé, qui n'avoit que très-peu souffert, n'eût refusé au Roi de retourner. Alors le Comte de Cleveland, Jacqnes Hamilton, Carlis & d'autres de ceux qui étoient autour du Prince, & qui s'interessoient le

1651. le plus à sa conservation, voyant l'affaire desesperée le prierent de se retirer pendant qu'il étoit encore temps, & pour lui en donner le loisir formerent un petit escadron, avec lequel ils arrêterent encore quelques momens les vainqueurs à la porte de Sudburi. Charles persuadé par ses amis s'étoit retiré à propos. A peine avoit-il disparu, que Fleedwood entrant dans la Ville par un endroit qu'apparemment le desordre avoit fait abandonner, obligea ceux qui combattoient encore de se retirer dans un Fort, où ayant refusé de se rendre à la premiere sommation, ils furent forcez & passez au fil de l'épée. Ainsi finit la journée de Worchester, où par une victoire decisive le Tyran d'Angleterre ne laissa plus au legitime Souverain d'autre esperance de remonter sur son trône, que dans la protection de celui qui n'a besoin que de son bras pour faire & détruire ce qu'il lui plaît. Trois mille morts sur le champ de bataille, cinq mille prisonniers, le reste dissipé, ne laisserent plus au Roi de parti à prendre que celui de sortir du Royaume, & ce n'étoit pas même une affaire aisée; Cromwel ayant tout mis en œuvre pour empêcher qu'il n'échapât, jusqu'à défendre sous peine de la vie de l'assister & de lui donner retraite, & à promettre une grosse somme d'argent à ceux qui le découvriroient. Les perils que courut ce Prince, les avantures qu'il eut dans cette fuite, font un trop bel effet dans l'Histoire de la Revolution que j'écris pour y être omises. Je les rapporte sur les memoires & sur le recit de gens dignes de foi, à qui il les a racontées lui-même.

Charles étoit sorti de Worcester accompagné de cinquante Cavaliers, dont étoient le Duc de Buckingham, les Comtes de Derby & de Lauderdalle, les Barons Talbot & Wilmot. Leslé l'avoit

l'avoit joint avec sa Cavalerie, qu'il prétendoit remener en Ecosse: mais soit que le Roi ne crût pas qu'il pût executer ce dessein, soit qu'il fût rebuté des Ecossois, après avoir passé avec eux le pont de Barbon il s'en sépara, & s'éloigna le plus qu'il pût de Worchester & des ennemis. Tandis qu'il en fut assez proche pour être pris pour un Royaliste fuyant après la bataille perdue, il conserva son escadron, afin de n'être pas exposé aux insultes des Paysans, & à la brutalité des Soldats qui se seroient écartez pour piller. Quand il fut hors du peril son embarras fut de chercher une retraite, où il pût prendre en assurance un peu de repos, & des mesures pour sortir du Royaume s'il n'y pouvoit demeurer sans être connu. Il en parla au Comte de Derby, qui lui dit qu'après sa défaite par Lilburne dans le Comté de Lancastre, & une assez longue fuite, il s'étoit trouvé dans un lieu, où un Paysan, qui avoit plusieurs freres tous aussi officieux que lui, l'avoit caché avec tant d'adresse, que personne ne s'en étoit apperçu; que ce lieu s'appelloit Boscobel peu éloigné d'où l'on étoit, étant à l'entrée du Comté de Schrop; que ce Paysan avoit nom Penderel, homme à sa mode discret, avisé, ne manquant pas d'intelligence, d'une probité inflexible, mais au reste Catholique Romain. Cette derniere qualité ne fut pas celle qui contribua le moins à déterminer le Monarque errant à la retraite de Boscobel. Plus d'un exemple l'avoient convaincu que l'éducation Catholique inspire une fidelité pour les Rois que l'on ne voit pas dans les Sectes, & les services que les Penderels lui rendirent à Boscobel lui en furent un nouveau témoignage. Un homme de la troupe du Roi nommé Gifford, qui étoit du pays, s'étant mis devant pour servir de gui- 1651.

1651. de, on arriva le soir bien tard à la porte de Witlad, ancien Monastere de Religieuses de Citeaux où demeuroit un des Penderels. Boscobel n'en est pas loin, mais il y a apparence que le Roi n'y voulut pas aller descendre, pour ne pas donner connoissance de sa retraite à tant de gens. On arrêta à Witlad, où le Comte de Derby ayant envoyé chercher son hôte Guillaume Penderel & Richard son Frere, leur mit le Roi entre les mains, après leur avoir confié le secret de sa défaite & de sa fuite, & leur avoir bien fait promettre qu'ils l'assisteroient de tout leur pouvoir. Ces précautions prises le Roi congedia son escorte, qui vouloit aller rejoindre Leslé, & ne retint que Wilmot, qu'il envoya sur le champ à Londres, où il étoit resolu de l'aller trouver. Il lui donna pour guide Jean Penderel troisiéme Frere de celui chez lequel il alloit loger.

Après que Charles eût donné ses ordres, il s'abandonna entierement à la discretion des Penderels, qui lui couperent les cheveux, lui noircirent le visage & les mains, & le vêtirent d'un vieux habit qui le déguisoit assez bien : ensuite de quoi sans perdre de temps, au lieu de le mener à Boscobel, ils l'allerent cacher dans un bois, où ils lui firent une cabane qui fut sa demeure durant plusieurs jours.

Dieu, dont la Providence veille d'une façon particuliere à la conservation des Rois, avoit bien inspiré les Penderels de retirer Charles du Monastere de Witlad. A peine en étoit-il sorti, qu'une compagnie de Soldats y étant entrée visita jusqu'aux endroits les plus cachez, & l'on apprit d'eux que Cromwel n'avoit pas eu plûtôt achevé la grande journée de Worchester, qu'il avoit envoyé par tout de semblables trou-

pes

pes pour chercher le Roi. La pluye empêcha celle qui étoit venuë à Witlad de s'écarter aux environs, & donna le moyen au Roi de prendre plus tranquillement le peu de nourriture & de repos, que lui purent procurer ses hôtes dans le lieu sauvage où ils l'avoient conduit. Richard Penderel lui alla chercher un oreiller dans sa maison, & prit en passant une femme de ses parentes à qui il se fioit, pour lui apporter du laitage, du beurre & des œufs à manger. Le Roi fut surpris de la voir, & ne sachant pas si Penderel lui avoit confié son secret, il lui demanda pour s'en éclaircir, comment elle pourroit se resoudre à être fidelle à un homme qui avoit été du parti du Roi? La femme ne s'expliqua pas si elle savoit le secret ou non, mais elle répondit au Roi, qu'elle lui seroit fidelle jusqu'à la mort, & dit ces paroles d'un air où le cœur avoit tant de part, que Charles cessa de la craindre, & fit de ce qu'elle lui avoit apporté un repas rustique, que le besoin lui rendit plus delicieux qu'aucun qu'il eût fait de sa vie. 1651.

Après que le Roi eut mangé, & ensuite dormi quelque temps, il resolut à son réveil de passer au pays de Galles, où il avoit des amis chez qui il pouvoit demeurer sûrement, jusqu'à ce qu'on eût trouvé occasion de le faire conduire à Londres, où Wilmot le devoit attendre. Dans ce dessein il demanda à ses hôtes, s'ils ne connoissoient point quelqu'un sur le rivage de la Saverne, qui le voulut cacher dans sa maison jusqu'à ce qu'il pût passer l'eau : à quoi Richard lui ayant répondu, qu'un nommé Wolph qui demeuroit à Madlay lui rendroit volontiers ce petit service, & que c'étoit un homme dont il lui repondoit, le Roi prit la resolution de partir dès la nuit suivante,

1651. & se mit en effet en chemin, suivant à pied Richard Penderel, qui lui voulut servir de guide.

Ils n'avoient gueres que deux lieuës à faire, mais la nuit étoit fort obscure, & le chemin n'étoit pas aisé. Une avanture le rendit même encore plus difficile au Roi. Comme ils passoient par un moulin, le Meûnier entendant ouvrir une barriere qui fermoit le pont sur lequel on passoit le ruisseau, sortit brusquement du logis, & leur demanda d'un ton menaçant où ils alloient à une heure induë; & comme ils continuoient toûjours à vouloir ouvrir la barriere sans répondre au Meûnier, il courut vers eux, & cria: *arrête*. Alors Penderel laissant là le pont passa tout au milieu de l'eau, & le Roi le suivit au bruit que faisoient ses habits mouillez, ne le pouvant presque plus voir. L'obscurité empêcha que le Meûnier ne les suivît, outre que c'étoit un gros homme qui ne se remuoit pas aisément. Ils arriverent ainsi à Madlay, où Penderel ayant confié le secret du Roi à Wolph, ce fidelle Sujet n'omit rien pour rendre à son Prince tout le service qu'il pouvoit exiger de lui. Après l'avoir caché le mieux qu'il put, il alla lui-même sur le bord de l'eau pour voir la disposition des choses: mais il trouva tout le rivage tellement obsedé de Soldats, qu'il s'en retourna resolu de détourner le Roi de tenter un passage si dangereux. Charles le crut, & s'en revint avec son guide à Boscobel. Il alla droit à la forêt, & demeura dans sa cabane, pendant que Richard alla voir s'il ne paroissoit point de troupes Parlementaires aux environs. Richard trouva en faisant sa ronde un homme qui surprit agreablement le Roi. C'étoit Carlis, l'un de ces braves gens, qui pour donner le temps à ce Prince de sortir de

de Worchester & de se sauver, étoient allez arrêter l'ennemi à la porte de Sudburi, d'où après avoir soutenu courageusement le combat aussi long-temps qu'ils l'avoient cru necessaire pour favoriser la retraite du Roi, chacun avoit pris son parti, les uns de fuir, les autres de se rendre. Carlis étoit de ceux qui avoient fui. Il étoit des environs de Boscobel, & connoissoit les Penderels; il leur étoit venu demander quelque assistance dans son malheur. Le Roi s'étoit foulé un pied, & y sentoit une douleur violente. Pour y trouver quelque remede il vint la nuit à la maison des Penderels: mais il n'y fut qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour se faire étuver le pied, & manger; ensuite de quoi il s'en retourna avec Carlis dans la forêt, où Penderel qui ne croyoit jamais son hôte assez en sûreté, le fit monter sur un gros arbre, dans lequel il se trouva une branche assez grosse pour avoir un creux capable de le loger, & encore Carlis avec lui. Il y dormit entre les bras de cet Officier fidele, & n'en descendit que pour occuper la cache d'Huddleston Prêtre Catholique, que les Penderels tenoient chez eux, & qui rendit aussi au Roi dans cette occasion des services essentiels, dont ce Prince se souvint toute sa vie. 1651.

Il étoit difficile que Charles fût long-temps à Boscobel sans être découvert. Je ne sai quel bruit s'étoit repandu qu'il étoit dans ces quartiers-là, & un jour un des Penderels étant allé pour quelque affaire dans un village des environs, il y trouva des gens de guerre, dont l'Officier sachant d'où il venoit le questiona fort sur le sujet du Roi, & lui promit une grande recompense s'il lui pouvoit donner quelque indice, qui lui put faire découvrir où ce Prince s'étoit retiré. Penderel ne se démentit point du ver-

1651. tueux sang dont il étoit né dans cette occasion délicate. Il garda le secret à son Roi : mais Charles jugeant bien par le recit de cette avanture, qu'il n'étoit pas trop sûr pour lui de demeurer plus long-temps dans un lieu où ses ennemis le soupçonnoient, résolut de l'abandonner, & de chercher retraite ailleurs. Celui des Penderels qui étoit parti pour conduire Wilmot à Londres lui en indiqua une autre à son retour, ayant rapporté que les chemins de Londres les plus écartez & les moins connus étoient si pleins de gens de guerre, que le Baron n'avoit pû passer; qu'il s'étoit arrêté à Mosley chez un Gentilhomme nommé Witgrave, où il étoit en sûreté, en attendant que les chemins fussent plus libres pour aller plus loin.

A cette nouvelle le Roi, à qui l'empressement qu'il voyoit dans ses ennemis pour le trouver avoit fait changer le dessein qu'il avoit eu d'aller à Londres en celui de sortir du Royaume le plus promptement qu'il pourroit, se fit conduire chez Witgrave, où il dit adieu aux Penderels, qui l'avoient escorté jusques-là avec le Mari de la Paysanne, qui lui avoit porté à manger le premier jour qu'il fut dans le bois.

Le Roi trouva Wilmot à Mosley, mais le plaisir qu'ils eurent de se rejoindre fut troublé par un grand peril, qui les menaça de près tous deux. Ils n'avoient pas encore eu le temps de déliberer sur la route & le parti qu'ils devoient prendre, qu'une Compagnie de Soldats parut devant la maison de Witgrave en resolution d'y entrer. La resistance étoit hors de saison. Witgrave fit cacher ses hôtes, & ouvrit en même temps ses portes avec un air si assûré, qu'il ôta aux Soldats l'envie de faire une plus exacte

re-

1651.

recherche. Ce même jour Charles apprit qu'on en avoit fait une nouvelle dans le Monastere de Witlad, où le Chef de la troupe avoit plusieurs fois porté le pistolet à la gorge de celui des Penderels qui habitoit cette maison, pour l'obliger à lui déclarer où s'étoit retiré le Roi.

Le peril augmentant ainsi de jour en jour pour le Monarque, il resolut de s'approcher le plus près qu'il pourroit de la mer, pour être à portée de s'embarquer à la premiere commodité. Ayant communiqué ce dessein à Witgrave, & à un voisin de ce Gentilhomme nommé Laney homme sûr, celui-ci se chargea volontiers de faire conduire le Roi vers Bristol, & pour concerter ce voyage l'emmena chez lui à Bentley. Laney avoit une Sœur fort habile Fille, qui avec permission du Roi ayant été admise au secret, trouva un expedient pour aller à Bristol, qui plut à ce Prince, & qui reüssit. Elle avoit proche de cette Ville, dans un lieu qu'on nomme Norton, une parente sur le point d'accoucher. Sous prétexte d'aller assister cette parente, la Fille monta en croupe derriere le Roi, qu'elle déguisa de nouveau, & qui passa pour son valet. Une femme à cheval derriere un autre homme la suivoit par bien-seance, & Wilmot les accompagnoit, menant des chiens, & portant un oiseau comme un Chasseur de profession.

Durant ce voyage, qui ne fut que de trois jours, le Roi eut diverses avantures, dont quelques-unes le divertirent, d'autres lui donnerent de l'inquietude. Il n'avoit gueres fait que deux lieües, lors que son cheval s'étant déferré, il alla lui-même au premier village pour lui faire remettre un fer, ne voulant pas démentir le personnage qu'on lui avoit donné à faire.

1651. Comme il tenoit le pied du cheval, le Maréchal lui demanda des nouvelles, & si le Roi n'étoit pas pris. Charles répondit sans s'étonner qu'il n'en avoit pas oui parler, & qu'il y avoit apparence que ce Prince étoit retourné en Ecosse. *Je ne le croi pas*, repliqua le Maréchal, *je m'imagine bien plûtôt qu'il est caché en Angleterre: quelque part qu'il soit, je voudrois le savoir; le Parlement a fait publier qu'on donneroit mille livres sterlin à quiconque le déconvriroit.*

Cette ennuyeuse conversation finit avec l'ouvrage de l'Artisan, lequel étant fait le faux valet remit en croupe sa maîtresse, & continua son chemin jusques proche d'Evetham; où sur le point de passer l'Avon dans un gué à un quart de lieuë du village, quelqu'un de la troupe apperçut des chevaux sellez, qui paroissoient de l'autre côté de l'eau. Le Roi étoit d'avis de passer, mais celui qui menoit la compagnie ne le jugea pas à propos. On prit un détour, mais on n'y gagna pas: on n'en eut que plus de sujet de craindre, le Roi & sa Compagnie s'étant trouvez à deux ou trois cens pas de là à la vûë des mêmes Soldats qu'ils avoient voulu éviter. On en fut quitte pour la peur. Le Prince passa hardiment, & son équipage parut si naturellement celui d'une famille de campagne qui faisoit une visite dans son voisinage, que ces Soldats, qui le cherchoient, n'eurent pas le moindre soupçon que ce fût lui.

Ce fut parmi ces avantures & beaucoup d'autres à peu près semblables, que Charles arriva à Norton. On l'y regarda comme un valet, mais afin neanmoins qu'il fût bien couché, & qu'on la traitât mieux que les autres, la Dame qui passoit pour sa Maîtresse feignit qu'il avoit la

la fievre tierce, & le fit coucher dans un cabinet où elle lui fit faire un bon lit, & en même temps porter à manger. Cette feinte donna le plaisir à Charles de reconnoître qu'en ce canton-là on avoit l'ame assez Royaliste. Un Medecin l'étant venu voir, & ne le trouvant gueres malade lui porta la santé du Roi, & l'obligea de lui faire raison. Le lendemain lors qu'il déjeûnoit, un homme qui venoit, disoit-il, de l'expedition de Worchester où il assuroit avoir vû le Roi, donna quelque inquietude à ce Prince dans la crainte qu'il ne le reconnut: mais Charles eut bien-tôt découvert que ce qu'il disoit étoit faux, quand l'ayant questionné sur la taille & sur la figure du Roi qu'il assuroit avoir vû vingt fois, il lui eut répondu brusquement: *Il est quatre doigts plus grand que vous.* 1651.

Pendant que Charles se rassûroit contre la crainte que cet homme évaporé lui avoit donnée, un autre plus consideré le connut malgré son déguisement. C'étoit un nommé Pope Maître d'Hôtel du Gentilhomme chez qui il étoit, qui ayant servi autrefois sous lui lors qu'il n'étoit que Prince de Galles, se remit assez tous ses traits pour ne s'y méprendre pas. Il attendit à s'expliquer à lui touchant le secret qu'il avoit découvert, qu'ils fussent tous deux sans témoins. Alors se jettant à ses pieds: *C'est vous-même*, lui dit-il, *Sire; je ne vous ai pas long-temps méconnu, & ce seroit aussi inutilement que vous me celeriez qui vous êtes, que vous pouvez sûrement me le dire. Mais pensez que d'autres que moi peuvent avoir ce discernement, & hâtez-vous de vous dérober aux recherches de tant de gens, qui ne tâchent à vous découvrir que pour vous perdre. Si je puis vous servir à cela, je m'estimerai bien-*

1651. *heureux. Eprouvez mon zele, & comptez sur une exacte fidelité.* Le Roi fut surpris & embarassé de cette nouvelle avanture. Il voyoit un peril égal à se confier à un inconnu, & à marquer de la défiance à un homme qui se pouvoit éclaircir. Dans cette perplexité, l'air sincere de la personne qui lui parloit le détermina à s'ouvrir. L'évenement fit voir qu'il en avoit bien jugé. Pope rendit de grands services au Roi, & ce ne fut pas un de ceux qui contribua le moins à son évasion. Ce fut lui qui lui suggera la Maison de Windham, où ce Prince passa dix-neuf jours en assez grande sûreté, en attendant qu'on lui eût trouvé une occasion pour s'embarquer.

Ce n'étoit pas une chose aisée dans les précautions qu'on prenoit pour ne point embarquer des gens inconnus; il étoit même dangereux de se presenter, les maîtres des vaisseaux & des barques soupçonnant tous ceux qu'ils ne connoissoient pas d'être le Roi, & craignant les peines portées par les édits du Parlement contre ceux qui ne le découvriroient pas. Il courut un bruit de sa mort, qui auroit assuré sa vie s'il eût duré un peu plus long-temps; il l'apprit par le son des cloches, & par les réjouïssances publiques qu'on en fit dans les bourgades voisines du lieu où il étoit caché: mais ce bruit s'évanouït trop vîte, & ne diminua point la difficulté que trouvoit Charles à s'embarquer.

Ce Prince eut un double bonheur, assez rare dans l'état facheux où il étoit au temps dont je parle; l'un que parmi tant de personnes, la plûpart de basse naissance, qui avoient connoissance de son secret, aucune ne le decela, & ne fut tentée de gagner ce que le Parlement promettoit à ceux qui le découvriroient; l'autre

que

que ce grand nombre de confidens le servoient tous avec affection, & n'omirent rien pour le soustraire aux recherches de ses ennemis. Windham se donna pour cela tous les mouvemens, qu'inspire un grand zele à un Sujet vertueux pour le service de son Roi. Il y avoit quelque temps qu'un Marchand nommé Esden, avoit fait passer la mer à Mylord Barklay, qui fuyoit la persecution des Parlementaires. Windham ne desespera pas de gagner ce Négociant qui étoit de ses amis, & de l'engager à faire pour Wilmot ce qu'il avoit fait pour Barklay. Dans cette pensée il le va trouver à Lime où il faisoit sa demeure ; & l'ayant tiré à quartier, il le conjure de vouloir rendre à un homme de qualité du parti vaincu à Worchester le même service qu'il avoit rendu dans une pareille occasion à un autre. Il lui dit qu'il ne s'agissoit que du passage de deux hommes, Wilmot ne menant avec lui de tout son train qu'un seul valet, qu'ainsi la chose se feroit sans bruit, & n'auroit aucune suite. Esden, qui étoit officieux, n'eut pas de peine à s'engager à rendre à Windham & à Wilmot le service dont il s'agissoit, & mena sur le champ le premier à un village nommé Charmouth, pour parler au maître de la barque qui avoit passé Mylord Barklay. Ils le trouverent à point nommé, ils firent marché avec lui, ils prirent jour pour l'embarquement, & assignérent un lieu écarté, où se devoit trouver la barque pour prendre Wilmot & son valet. Le Roi fut ponctuel au rendez-vous, mais la barque ne parut point. On attendit assez longtemps, esperant qu'au moins le Patron auroit soin de faire avertir de ce qui causoit ce retardement. On attendit en vain : personne ne vint, & comme tout étoit à craindre, on se hâta de quitter un lieu qui n'étoit plus sûr pour le 1651.

 Roi,

1651. Roi. Il n'y eut sorte d'accident, qu'on n'imaginât pour deviner la cause de ce manquement de parole, ou de ponctualité dans le Patron. Personne ne conjectura juste : aussi étoit-il difficile de s'imaginer ce qui étoit arrivé. On l'apprit d'Esden, qui s'en informa, & l'on sût que la veille du jour destiné à l'embarquement il y avoit une foire à Lime, où avoit été publiée l'Ordonnance du Parlement contre ceux qui cacheroient le Roi, & qui aideroient à le sauver ; que sur cela la femme du Patron, sachant qu'il devoit passer en France des gens qu'il ne lui nommoit pas, s'y étoit fortement opposée, & que pour l'en mieux empêcher, elle l'avoit enfermé sous la clef lors qu'il prenoit dans une chambre quelques hardes necessaires au voyage.

Cette nouvelle avanture obligea Charles à quitter la maison de Windham, sans trop savoir où se retirer. Il marcha du côté de Dorcester toûjours accompagné de Wilmot; Windham & un de ses valets nommé Peters leur servant de guide. Un fer, qui manqua en chemin au cheval de Mylord Wilmot, pensa faire découvrir le Roi. Ce Seigneur s'étant arrêté à faire ferrer son cheval dans un bourg où ils avoient passé la nuit, le Maréchal dont il se servit demanda au valet d'écurie d'où venoient ces Gentilhommes-là. Le valet aiant répondu qu'on disoit qu'ils venoient d'Exeter, le Maréchal repartit qu'ils venoient de plus loin, & que les derniers fers qu'on avoit mis au cheval qu'il venoit de ferrer avoient été forgez du côté du Nord. Ce commencement d'entretien ayant fait faire reflexion au valet, que les quatre Cavaliers n'avoient point voulu que l'on dessellât leurs chevaux, & qu'eux-mêmes ne s'étoient point couchez, il conclut de-là qu'ap-

parem-

paremment c'étoient des gens de qualité de l'armée du Roi défaite à Worchester, & que ce pourroit bien être le Roi même. Sur cette conjecture il va trouver le Ministre du Bourg, Parlementaire fort zelé, & lui dit ce qui lui avoit passé par la tête. Heureusement ce Ministre étoit occupé à faire de mauvaises prieres, qu'il ne voulut pas interrompre: mais le bruit de cette avanture, que le Maréchal raconta de son côté, s'étant répandu, le Ministre prit feu, & avertit le Magistrat. On court aux armes, on fait des recherches, on envoie une Compagnie sur la route des Cavaliers soupçonnez: le Roi étoit pris infailliblement, si au lieu de suivre le grand chemin qu'il avoit semblé prendre d'abord, il n'eût tourné tout court à gauche. L'hôte, qui étoit ami de Windham, & qui avoit été son domestique, lui fit savoir toute l'histoire, qui fut un avertissement au Roi de ne rien negliger pour cacher sa marche, & de tout faire pour trouver au plûtôt occasion de passer la mer. L'un & l'autre devenoit tous les jours plus difficile, par la multitude des Troupes dont toute cette Côte étoit pleine, destinées pour l'Isle de Gersai. A tout moment le Roi s'en trouvoit environné, & il n'entroit pas dans une hôtellerie, qu'il n'y vît arriver des Soldats, des Officiers, des Compagnies entieres. On ne peut assez admirer comment il ne fut pas reconnu: un jour il craignit fort de l'être par un valet d'hôtellerie, qui lui aidoit à tirer de l'écurie les chevaux de ceux qui passoient pour ses maîtres. *Je vous ai vû*, s'écria le valet en s'adressant brusquement à lui, *& je ne croi pas me tromper; je suis bien-aise de vous revoir.* Ces dernieres paroles calmerent un peu la crainte, que les premieres avoient causée dans le cœur du Monarque déguisé. Pour s'asseurer

1651.

1651. davantage de ce que le valet vouloit dire, il lui demanda où il l'avoit vû. *Je vous ai vû*, répondit cet homme, *à Exceter durant la guerre; j'y ai demeuré deux ans entiers.* Ce discours embarrassa le Roi, qui avoit fait la guerre à Exeter. Il paya de presence d'esprit, & repliqua d'un air dégagé en se pressant neanmoins de monter à cheval pour suivre ses Maîtres, qu'il étoit vrai, qu'il s'en souvenoit, qu'il servoit un nommé Porter, qu'au reste il pretendoit bien qu'au retour ils renouvelleroient connoissance. Ainsi finit un entretien, qui pour n'être pas long ne laissoit pas d'être fort ennuyeux au Prince. Il s'en démêla heureusement, & marcha vers Salisbery, où Jean Cowentry, l'un des enfans de celui qui avoit été Garde du Grand Sceau, le fit cacher chez une Veuve; en attendant que Robert Philippe, devenu son confident en la place de ceux qui l'avoient suivi jusques-là, & qu'on avoit renvoyé chez eux, lui cherchoit un vaisseau à Southampton. Il en trouva un, mais par malheur une des Compagnies qui alloient à Gersay survint, & s'en empara: ainsi ce fut à recommencer. Gunther lui fit trouver une barque à Shore, assez près de Portsmouth dans la Province de Sussex, par le moyen d'un nommé Mansel, riche Marchand de ses amis. Le Roi vint coucher dans un lieu tout proche de cette bourgade, pour partir sans perdre de temps dès que la barque seroit en état. Mansel y amena Tetershall, ainsi se nommoit le Patron, que Wilmot fit souper avec lui; car il passoit toûjours pour le maître, & le Prince pour le valet.

Le commencement du repas se passa à parler du voyage qu'on devoit faire le lendemain, & Charles ne croyoit plus avoir de risques à courre que ceux du trajet, lors que malheureusement

ment le Patron l'envisagea, & le reconnut. 1651.
Vous m'avez trompé, dit-il au Marchand en le tirant à part après le repas, *& vous vous êtes joüé à me perdre. Je connois le Roi, je l'ai vû: c'est cet homme déguisé en Valet, & celui qui paroit son Maître n'est qu'un Confident de sa suite. Pouvez-vous ignorer l'Edit qui défend de cacher ce Prince, & la recompense promise à quiconque le découvrira?* Le Marchand fit tout ce qu'il put pour détromper le Marinier, voulant bien être trompé lui-même: car il ne douta plus dès lors que ce Valet ne fût le Roi, & il n'en devint que plus empressé à le faire embarquer promptement. Il conjura donc le Marinier de n'écouter point des soupçons, qui mettoient en danger un honnête homme, & qui l'alloient jetter lui-même dans l'embarras d'un éclaircissement, qui interrompoit son negoce, & dont il ne tireroit de fruit que le chagrin d'avoir trahi un homme qui s'étoit confié à lui. Mansel parloit avec une action qui donna à Wilmot la curiosité de l'entendre, ce Seigneur se doutant bien qu'on parloit de lui. Il s'approcha, & ayant appris de quoi il étoit question, il seconda les raisons du Marchand par tant d'argent & de promesses, que sans trop détromper le Patròn il le persuada. Il fut convenu que ce Patron iroit sur le champ chez lui, qu'il feroit preparer sa barque, & qu'on partiroit le lendemain. La chose ainsi terminée le Patron court en sa maison, & demande d'un air empressé ses hardes & des provisions à sa femme. *Vous avez grande hâte*, lui dit-elle, *pourquoi n'attendre pas à demain?* Et comme il la pressa encore plus: *Allez*, ajoûta-t-elle, *je vois que vous allez passer le Roi: Dieu vous conduise & lui aussi. L'entreprise est dangereuse, mais pourvû que vous le sauviez, je con-*

sens

1651. *sens de mendier toute ma vie mon pain, & celui de mes Enfans.* Animé par ces mots Tetershall donne les ordres necessaires, pour que sa barque fût en état de mettre le lendemain à la voile sur les cinq heures du matin. Il fut obeï: à l'heure marquée les Matelots amenent la barque au lieu où la devoit prendre le Roi. Wilmot s'y rendit suivi de ce Prince toûjours déguisé, & de ceux qui avoient contribué à lui procurer cet embarquement: on se dit un adieu fort tendre, dans lequel Mansel s'approchant du Roi lui prit la main, & la baisant: *J'ai bien voulu*, lui dit-il, *Sire, que votre Majesté me trompât: je prie Dieu qu'elle arrive à bon port, & qu'elle revienne bien-tôt regner en paix dans ses Royaumes.* Le Roi lui répondit en riant, que quand cela seroit arrivé il se souviendroit du service qu'il lui rendoit de si bonne grace: après quoi étant entré dans la barque avec celui qui passoit pour son Maître, on quitta le rivage, & l'on vogua tout le jour si heureusement, qu'on arriva la nuit à Fecamp, d'où Charles se rendit à Paris le trentiéme d'Octobre de l'année mil six cens cinquante-un.

Pendant que le Roi legitime sauvoit sa vie avec tant de peine, l'Usurpateur jouïssoit en paix de tous les fruits de sa victoire. Londres l'avoit reçû avec pompe, & tous les Corps l'avoient flaté des noms pompeux de Pere du Peuple, & de Liberateur de la Patrie. Plus de cinq mille prisonniers avoient honoré son triomphe, peu de ceux même qui s'étoient sauvez après la bataille perduë ayant échapé au Vainqueur, & aux troupes Parlementaires qui obsedoient tous les chemins. Ainsi hors le Duc de Buckingham, Talbot, Leviston & quelques autres, qui eurent le même bonheur que le Roi, & passerent de là la mer, les Seigneurs du parti

Royal

Royal furent presque tous faits prisonniers. Le Duc d'Hamilton, les Comtes de Derby, de Cleveland, de Lauderdale; Massei, Mongommeri, Middleton, Leslé même furent du nombre de ceux-là, le Duc d'Hamilton mourut de ses blessures: le Comte de Derby eut la tête tranchée. Cromwel fit donner par le Parlement une amnistie generale aux autres, mais sous des clauses captieuses, qui lui laisserent la liberté d'excepter de cette indulgence ceux envers qui ses interêts ne lui permettroient pas d'en user. 1651.

La reünion de toutes les parties de la Monarchie Britannique sous le gouvernement present, dont l'Usurpateur reçût coup sur coup les nouvelles après sa victoire, eussent rendu cette année la plus belle de sa vie, s'il n'eût été de sa destinée de croître en prosperité jusqu'à la mort.

Monk, qu'il avoit laissé en Ecosse, poussa si vigoureusement la conquête, qu'à peine Cromwel étoit parti qu'il prit Sterling par composition. Dundée fut emportée d'assaut, & Aberden ouvrit ses portes. Nulle autre Place n'osa resister. Pendant ce temps-là Alured défit le Comte de Lewen, & d'autres Seigneurs qui tenoient la campagne. Les Marquis d'Argyle & d'Huntley, les Comtes de Glencarne & d'Athol furent les derniers à se rendre: mais les uns vaincus par Morgan, les autres par la necessité se soumirent enfin aux Vainqueurs, & avec eux au commun Maître.

L'Irlande resista plus long temps, n'ayant pas exposé ses forces comme l'Ecosse au sort des batailles; & si elles eussent été bien unies, si les Catholiques, qui faisoient le plus grand nombre, & les Protestans Royalistes avoient pû convenir de leurs faits, Ireton tout habile qu'il

1651. qu'il étoit n'en feroit pas venu à bout. Il sût profiter de leurs divisions, & les attaquant à propos quand leurs discordes les affoiblissoit, il prit sur eux Waterford, Duncanon, Athlone, & enfin Limerik. Ce fut après cette derniere conquête que ce General finit sa vie, digne, par un talent égal pour les grandes affaires & pour les grands crimes, du rang qu'il tenoit dans l'estime & dans l'alliance de Cromwel. Après sa mort Coot prit Gallway, & par là succomba l'Irlande sous la domination des Tyrans. Fleedwood eut le gouvernement de cette Isle, & fut doublement successeur d'Ireton, duquel il épousa la Veuve.

1652. Depuis ce temps-là ces deux Etats demeurerent soûmis malgré eux à la nouvelle domination. Il y eut dans l'un & dans l'autre encore depuis quelques mouvemens; mais Monk en Ecosse, Fleedwood en Irlande y apporterent un si bon ordre, qu'on n'y remua point impunément, & à la fin non seulement l'Irlande, mais l'Ecosse même, qui avoit tant fait pour n'être point incorporée à la Monarchie d'Angleterre quand de grands Rois la gouvernoient, le fut à une Republique d'Anglois formée par un particulier.

Les Isles dépendantes des trois Royaumes imiterent leur soûmission. Man, Gersay, Grenesay, les Orcades reconnurent la nouvelle puissance, & ne se firent pas trop presser. Quelques Forts de Gersay resisterent, mais n'esperant pas de secours ils cederent à la force, & se rendirent.

C'est ainsi que Cromwel réünit plus étroitement que jamais toutes les parties de l'Etat, qui s'étant separées à la chute de leur Chef, furent rassemblées par celui qui l'avoit fait tomber pour l'être. Il en avoit déja le pouvoir, l'autorité,

les

les émolumens: mais il lui manquoit encore quelque chose qu'il y voulut faire ajoûter. Le nom de General qu'il portoit ne lui donnoit de caractere que pour le commandement de l'armée, il lui falloit un titre qui lui donnât droit sur l'armée & sur le Parlement. Sa politique avec les Anglois étoit de s'attirer les honneurs, & non pas de les envahir: car il connoissoit leur genie, également sans mesures à accorder contre la prudence, & à refuser contre la justice selon l'impression qu'on leur fait donner. 1652.

L'artificieux Tyran savoit si-bien l'art d'allumer à propos ce feu, quand il avoit disposé les choses favorablement pour ses desseins; que loin d'être obligé d'exciter les Peuples, il feignoit de les retenir, & en satisfaisant son ambition, il acqueroit le merite de la modestie. Suivant ce plan, s'étant apperçu qu'à force de parler en Maître, le Parlement se laissoit tenter de l'envie de le devenir, il resolut de le casser, craignant qu'en cette disposition ces Republicains eussent peine à souffrir qu'il prît un titre qui lui donnât de la superiorité sur eux.

Comme il n'y avoit eu d'union entre le Parlement & l'Armée, qu'autant que Cromwel avoit su l'art d'y en mettre, & d'y en conserver; il lui fut aisé de la rompre, & en commettant ces deux Corps d'employer l'un à détruire l'autre. Il n'eut pour cela qu'à laisser agir une secrete jalousie qu'avoit l'Armée contre le Parlement; ceux-là se plaignant que ceux-ci disposoient de tout à leur gré, qu'ils partageoient entre eux les postes avantageux pour s'enrichir, qu'ils faisoient les Rois, & qu'au lieu d'un l'Angleterre en avoit plusieurs, bien moins assujettis aux Loix que celui dont on s'étoit defait; qu'ils remplissoient le Royaume

de

1652. de fang, fous prétexte de punir ceux qui s'oppofoient au gouvernement, mais en effet pour contenter leurs vangeances particulieres; qu'ils cherchoient à fe perpetuer dans une fonction qui ne devoit durer qu'un temps, & dont l'honneur devoit être partagé entre tous les bons Sujets de l'Etat; qu'il falloit caffer ce Parlement-là, & former une nouvelle Reprefentative par les fuffrages de tout le Peuple, felon le plan qu'on s'étoit fait en aboliffant la Monarchie pour ériger une Republique.

1653. Ces plaintes, que Cromwel avoit appaifées tandis qu'il lui avoit convenu de ne pas rompre l'intelligence de l'Armée & du Parlement, éclaterent dès qu'il lui convint que ces deux corps fe divifaffent, & elles n'eurent pas plûtôt éclaté, qu'elles produifirent leur effet. Le Parlement répondit avec fierté, qu'il n'appartenoit pas à l'Armée de fe mêler du gouvernement, que c'étoit à elle à executer les ordres qu'elle recevoit de lui, & que fi elle ne fe tenoit dans les bornes que lui prefcrivoit fon devoir, on ne manquoit ni de moyens ni de vigueur pour l'y reduire. Cette hauteur irrita des gens d'une profeffion peu docile, les efprits s'échaufferent de part & d'autre. Le Parlement voulut caffer une partie de l'Armée, fous prétexte que ce grand nombre de troupes étoit trop à charge à l'Etat, & enfuite féparer l'autre, n'en laiffant qu'une moitié à Londres, & difperfant le refte en divers lieux pour veiller fur les Royaliftes. L'Armée protefta hautement qu'elle ne fouffriroit ni la diminution, ni la feparation de fon corps, & fit publier un manifefte, dans lequel, après avoir expofé fes griefs & fes prétentions, elle demandoit une prompte réponfe.

Le

Le Peuple haïssoit le Parlement, & le Parlement sentoit bien que l'appui du Peuple lui manquant, l'armée seroit bien-tôt la maîtresse. Dans cette vûë il fallut plier, & consentir qu'on déliberât d'une forme de Representative pour succéder à cette Assemblée: mais ce que cette même Assemblée n'avoit pû gagner par hauteur, elle tâcha de l'obtenir par adresse. On étoit convenu que douze Deputez de l'Armée, & autant du Parlement, travailleroient à former cette Representative. En effet ils s'assemblerent, mais ceux du Parlement firent traîner tellement la chose en longueur, en opposant les Loix de l'Etat à toutes les formes de Gouvernement qui n'étoient pas de leur goût, qu'après en avoir rejetté plusieurs, on fut sur le point de conclure à la pluralité des voix, qu'on laisseroit le Parlement dans l'état qu'il étoit alors, en substituant seulement à ceux qui étoient morts, ou qui mourroient, de nouveaux Membres pour remplir leurs places. 1653.

Cromwel & les troupes, dont ce projet ruinoit également les desseins, resolurent de s'y opposer; & ce Général, qui jusques-là avoit regardé ces démêlez sans trop paroître prendre parti, prit hautement celui de l'Armée. Sa declaration fut bien-tôt suivie de la ruine du Parlement. Un jour que cette Compagnie étoit assemblée à son ordinaire dans le Palais de Westminster, il s'y transporta avec quelques-uns des principaux Officiers des troupes, & certain nombre de Soldats; & entrant brusquement dans la Salle: *Il y a trop long-temps*, dit-il d'un air colere & menaçant, *que vous en imposez au Peuple, & que sous prétexte de reformer l'Etat, vous enrichissez vos familles. Vous êtes ici pour procurer le bien public, &*

vous

1653. *vous ne pensez qu'à vos interêts particuliers. On ne vous a mis dans ces places que pour établir une Republique, & vous en sapez les fondemens en vous en appropriant toutes choses. Jusqu'à present vous nous avez trompez: mais nous avons ouvert les yeux, & nous ne serons plus vos dupes. Allez, sortez d'ici au plûtôt, & cedez un poste que vous remplissez si mal à de plus honnêtes gens que vous.* Il prononça ces derniers mots avec une action si vive, qu'il jetta la terreur dans toute la Compagnie. On demeura dans un morne silence, & un seul ayant osé dire en s'adressant au General, qu'il n'étoit pas de la justice de confondre comme il faisoit les innocens & les coupables: sans l'écouter Cromwel s'avança, & en prenant successivement trois ou quatre par le manteau: *Vous êtes un fripon*, dit-il à l'un; *vous un yvrogne*, dit-il à l'autre; *vous un débauché*, *vous un homme sans foi*, dit-il au troisiéme & au quatriéme, & les fit tous honteusement sortir. L'Orateur ne se levant point, Harisson le tira hors de son siege: après quoi Cromwel declara que le Parlement étoit cassé, fit fermer la porte de la Salle, & y fit mettre *Chambre à loüer*. Cette moquerie ajoûtée à l'insulte rendit méprisables, autant qu'ils étoient odieux, ceux qui composoient cette Assemblée, en les exposant aux satyres des Poëtes & des diseurs de bons mots, pendant que le Peuple & l'Armée les chargeoient de maledictions. Le Conseil d'Etat fut cassé, aussi bien que le Parlement; & par là Cromwel demeura pour la seconde fois non seulement l'arbitre, mais le createur du Gouvernement. Il pouvoit dès lors lui donner une forme convenable à ses desseins, & se revêtir lui-même de tel caractere qu'il auroit jugé à pro-

propos. L'Armée dont il avoit pris le parti, le Peuple que ce coup hardi lui rendoit encore plus soumis, étoient prêts à souscrire à tout. Pour aller plus sûrement il ne crut pas devoir aller si vîte. Après s'être rendu agreable il voulut montrer qu'il étoit necessaire, & mettre les choses dans un état où il feroit plaisir en acceptant ce qu'on seroit obligé de lui deferer, au lieu de recevoir une grace en demandant ce qu'on ne lui devoit point. Le moyen dont il se servit pour arriver à ce but, fut d'affecter un grand penchant pour le gouvernement populaire, de paroître éloigné non seulement du Monarchique, mais de l'Aristocratique même, & de proposer une idée de Representative conforme à cela. Comme la Faction de ceux qui vouloient un Gouvernement populaire étoit une des plus étenduës, la proposition fut reçûë avec d'autant plus d'applaudissement, que les Republicains de bonne foi avoient pris jusques-là de l'ombrage de sa trop grande autorité. La Representative qu'il imagina dissipa tout d'un coup les soupçons. On donna d'autant plus aveuglément dans ses pensées, qu'il sembla prendre à tâche de se conformer à celles des autres. Ainsi à sa suggestion on forma une compagnie de cent quarante-quatre personnes, de toutes les Sectes, de toutes les Provinces, de toutes les conditions de l'Etat. Cromwel presida à ce choix, que firent les Officiers de l'Armée tel que le Général voulut. Il n'étoit pas de son projet que l'on choisît d'habiles gens. Hors un petit nombre de ses créatures, qu'il insera dans cette Assemblée pour avoir la vûë sur les autres ; sous prétexte de chercher les plus gens de bien, il fit élire un ramas de personnes sans nom, sans naissance, sans lettres, sans experience, la

1653.

1653. la plûpart attachées à ces Sectes de fanatiques dont l'Angleterre est toute pleine, qui agissent par un zele bizarre, & se piquent d'inspiration.

On regla d'abord que l'autorité de cette Assemblée dureroit six mois. Elle delibera longtemps quel nom elle prendroit, & elle conclud enfin à prendre celui de Parlement d'Angleterre. Cromwel, qui faisoit tout servir à la fin qu'il s'étoit proposée, fut bien aise qu'une Compagnie, qu'il prevoyoit devoir s'attirer le mépris de la Nation, prît un nom qu'il avoit dessein de rendre insensiblement méprisable.

La politique reüssit de point en point à l'heureux General selon le plan qu'il en avoit fait. Le nouveau Parlement ne fut pas plûtôt dans l'exercice de son autorité, qu'il parut en tout ce qu'il fit, & plus encore en ce qu'il vouloit faire si on ne l'en eût empêché, une si grande incapacité, une si extravagante conduite, que tout le monde éleva la voix pour s'en moquer, ou pour s'en plaindre. On se contenta d'abord de parler, mais on cria enfin; & les cris ayant conduit la chose au point où le General la vouloit pour faire l'effet qu'il s'en étoit promis, les amis qu'il avoit dans le Parlement y joüerent si-bien leur rôle, qu'ils persuaderent à la plûpart de n'employer plus leur autorité, qu'à s'en défaire entre les mains de Cromwel. Les fautes faites par l'Assemblée, le ridicule où elle tomboit, le desespoir de redresser des esprits extravagans qui en étoient Membres, & dont la conduite attiroit aux autres le mépris des honnêtes gens, furent les motifs qu'on y eut d'abdiquer un pouvoir qu'on soûtenoit mal: l'habileté du General, son experience, l'estime des Peuples, furent les raisons proposées pour le lui mettre entre les mains.

La

La continuation du succès des armes Angloises sous sa conduite, dans la guerre qu'on avoit alors contre les Etats Généraux, lui donnoit un nouveau relief. Cette guerre, peu à peu allumée par des mécontentemens mutuels sur le commerce, sur la retraite qu'on donnoit en Hollande au Roi, avoit commencé par un démêlé, qu'eur[illegible]ans une rencontre fortuite l'Amiral B[illegible] l'Amiral Tromp pour le salut & le pavillon; le Hollandois ne prétendant pas être obligé de ceder à l'autre. La bataille qui se donna en cette occasion eut une issuë assez équivoque, chacun s'attribuant la victoire selon le genie de ces Nations; & ainsi en arriva-t-il en quatre ou cinq combats semblables qui se donnerent coup sur coup: mais sur la fin la Flotte Angloise eut de grands avantages sur l'autre; l'Amiral Hollandois fut tué, & les Etats au temps dont je parle faisoient solliciter à Londres, & y avoient des Ambassadeurs qui demandoient la paix. 1653.

L'honneur de cet heureux succès fut partagé entre Blake & Cromwel, dont l'un avoit fait, l'autre conduit la guerre; & ce nouveau lustre du Général n'avança pas peu les intrigues qu'il faisoit faire à ses amis, pour engager le Parlement à se démettre entre ses mains du gouvernement de l'Etat. Les bas Officiers de l'armée, qui avoient conçû l'esperance d'y avoir part chacun en leur rang, parurent d'abord s'opposer à cette deliberation: mais Lambert, qui se voyoit en passe de succeder un jour à Cromwel sut si bien tourner leurs esprits, qu'ils laisserent faire le Parlement. Il fut resolu qu'on prieroit le Général de se charger du soin de gouverner l'Etat, sans Collegues & sans adjoints. On délibera sous quel titre, & com-

1653. me les Anglois font extrêmes dans leurs complaisances comme dans leurs contradictions à l'égard de ceux qui les gouvernent, on alla si avant, que plusieurs vouloient qu'on lui déferât la Royauté.

Quelques-uns disent que le nom de Roi ne fut point indifferent à Cromwel, & que la Couronne eut pour lui les cha[illegible]u'elle a pour les autres hommes. S'il eut c[illegible]tation, la force d'esprit avec laquelle il la surmonta montre une superiorité de raison, qui l'eût rendu digne de la superiorité politique que les Peuples lui avoient donné sur eux, si eux eussent pû la donner, & lui l'accepter sans injustice. Car ceux qui disent qu'il fut tenté d'être Roi, disent en même-temps qu'il en quitta la pensée quand il eut fait reflexion, que le prétexte de la liberté publique, la haine qu'il avoit inspirée au Peuple pour le gouvernement des Rois lui avoit acquis le credit qu'il avoit parmi les Anglois; qu'ainsi en se faisant Roi lui-même, il ruinoit le fondement de sa puissance, & établissoit sur le sable un édifice que le premier souffle d'adversité renverseroit; qu'il alloit démentir par une seule action toutes ses maximes & toutes ses promesses, & en un moment paroître un autre homme, pour lequel aussi chacun changeant de sentimens & de conduite, après l'avoir regardé comme le vangeur de la liberté du Peuple on le regarderoit comme l'Usurpateur de la Puissance Royale, laquelle recouvreroit par là d'autant plûtôt ses partisans, que Roi pour Roi, le legitime paroîtroit encore le meilleur; que la Puissance Royale même ne seroit jamais exercée avec moins d'indépendance que sous le nom de Roi, contre lequel on étoit en garde, & dont les droits étoient limitez par certaines Loix, qu'un

qu'un autre titre donneroit le moyen d'éluder. 1653.

Ce fut par les ſecrets reſſorts de cette ſolide politique, que Cromwel vainquit ou prévint la tentation de devenir Roi. La modeſtie, l'amour du bien public, le deſir de conſerver aux Anglois la precieuſe liberté qu'il avoit contribué à leur acquerir, furent les motifs qui parurent au dehors lui faire rejetter cette propoſition. Il ſe contenta de la qualité de Protecteur de la Republique, & fut revêtu ſous ce nom de la puiſſance de gouverner ſeul, de convoquer les Parlemens & de les caſſer après certains temps, de faire la paix & la guerre, de nommer & de dépoſer les Officiers & les Magiſtrats, de donner les honneurs & les titres, de faire les édits, de diſtribuer les graces, de ſigner les arrêts, de remettre les peines, de rompre ou de continuer les alliances faites avec les Princes étrangers, de faire en un mot tout ce que la puiſſance ſuprême donne droit aux Monarques de faire, à quelques limitations près, qu'il conſentit qu'on inſerât dans l'acte de ſa promotion, pour conſerver encore quelques traits de regime democratique au fantôme de Republique qu'il montroit au Peuple pour l'amuſer.

Comme il ne put tromper tout le monde, il ne put éviter auſſi qu'il ne ſe formât ſouvent contre lui de ſecretes conſpirations, & des partis capables de le perdre, s'il eût eu ou moins de vigilance pour les découvrir, ou moins de vigueur pour les diſſiper. Il avoit des eſpions par tout, par tout des émiſſaires zelez, qui ne lui laiſſoient rien ignorer. Il y avoit peu de familles conſiderables où il n'eût un Penſionnaire. Il avoit corrompu juſqu'au Secretaire du 1654.

1654. Roi nommé Manning, qui l'informoit ponctuellement de tous les desseins de ce Prince. Ce fut un bonheur qu'on le découvrit, & qu'on se défit à propos de ce domestique infidele par le supplice qu'il meritoit : mais avant qu'il fût découvert, Cromwel avoit par son moyen éventé une grande Ligue, qui s'étoit formée contre lui de deux ou trois Factions redoutables. Les Royalistes & les Republicains s'y étoient unis pour le détruire, & leurs differens interêts ne les avoient pas empêchez d'agir de concert contre celui qu'ils regardoient comme leur commun ennemi. Le Protecteur fut averti si à propos de leurs démarches, qu'aucun ne remua impunément. Ceux qu'on prit les armes à la main furent condamnez au supplice. Ceux qu'on ne trouva pas armez furent confinez en prison, d'où ceux qu'on n'en tira pas pour envoyer au nouveau Monde, passerent de longs jours à attendre ou la mort ou la liberté. Cette Ligue fut pour Cromwel une hydre à cent têtes, qu'il eut beau couper durant le cours de plusieurs années; il en revint à tous momens d'autres, qui le fatiguerent, qui mêlerent beaucoup de craintes & de chagrins au plaisir qu'il avoit d'être maître. Mais la passion de regner étoit si dominante en lui, qu'on ne le vit jamais tenté de prendre sur son ambition de quoi achéter son repos. Il ne haïssoit pas la vie; il n'omit rien pour la défendre contre les complots des conjurez: mais il aimoit encore plus sa fortune, & il hazarda de moins vivre pour mourir le timon en main.

Ce fut en vain qu'un Parlement, où s'étoit reveillé l'esprit & l'amour de la République, entreprit de lui contester la continuation du pouvoir dont il se trouvoit revêtu. Il avoit convoqué lui-même cette Assemblée en l'an mil six cens

cens cinquante cinq, selon le droit que lui en donnoit le caractere de Protecteur : Il croyoit n'y trouver que de la complaisance & de la soûmission à ses volontez, & pour y en trouver davantage, il n'y avoit appellé que ceux qui entrent dans la Chambre des Communes. Il se vit bien loin de son compte, quand après avoir étalé dans une pompeuse harangue le désordre où étoit l'Etat avant qu'on lui en eût confié le gouvernement, & la situation florissante où il l'avoit mis par ses soins; au lieu de le remercier selon la coûtume, on garda un profond silence, & l'on commença par choisir pour Orateur ce même Lenthal, qui l'avoit été dans le Parlement cassé l'an mil six cens cinquante deux si ignominieusement par Cromwel. Cette démarche fut suivie d'une autre encore plus fâcheuse au Protecteur, les séances ayant commencé par un long examen de l'acte en vertu duquel il portoit ce titre, & des pouvoirs qu'on y avoit attachez. Ses amis & ses créatures se recrierent contre cet examen, disant qu'on devoit regarder l'acte comme la base du Gouvernement dont il n'étoit plus permis de déliberer; mais quoiqu'ils pussent alleguer on ne discontinua point l'examen, & l'on déclama contre l'acte, comme contre une oppression manifeste de la liberté publique. Quelqu'un même osa dire tout haut, que puisqu'on se rapprochoit tant du Gouvernement monarchique, il valoit bien mieux le laisser continuer dans la Maison Royale qui en étoit en possession, que d'en revêtir un particulier qui n'y pouvoit prétendre aucun droit. 1655.

Le Protecteur apprit bien-tôt ce procedé & ces discours. Il ne s'endormit point sur l'avis, il se transporta au Parlement, & harangua avec vigueur : mais son Discours ne persuadant pas,

1655. il resolut d'avoir recours aux remedes violens, qui ne lui étoient pas inconnus. Le lendemain il fait poster un corps de troupes aux avenuës du lieu où se tenoit l'Assemblée, & donna ordre à ceux qui les commandoient de ne laisser entrer personne, qui n'eût signé un papier où étoient ces mots : *Je serai fidele au Seigneur Protecteur, & ne permettrai pas qu'on change la forme de la République établie sous un seul.* Quelques-uns eurent peine à signer ce qu'ils n'avoient pas envie de faire; d'autres furent moins scrupuleux, & signerent ce qu'on voulut dans la resolution de n'en faire que ce qui leur sembleroit bon. Par là ce Parlement fut long-temps partagé en deux Factions, dont l'une avoit pour but la confirmation, l'autre la diminution du pouvoir & de l'autorité de Cromwel. Les contestations de paroles ne décidant rien de part ni d'autre, celui-ci exerçoit toûjours le pouvoir qu'on lui contestoit, laissant couler insensiblement le temps assigné par le nouveau droit à la durée des Parlemens.

Ce fut fort heureusement pour le Protecteur, que ses ennemis ne purent être prêts à faire éclore en l'espace de cinq mois, que devoit durer cette Assemblée, une entreprise concertée assez habilement pour le faire perir. Ils y avoient interessé une grande partie de l'armée. On prenoit des mesures assez justes. On se devoit saisir de lui. On devoit l'accuser devant le Parlement, & lui faire faire son procès comme au destructeur de la liberté, que le Peuple Anglois avoit acquise par l'extinction de la Monarchie. Les Conjurez épioient l'occasion de se declarer à propos, mais pendant qu'ils l'attendoient on les prévint : un nommé Pride les decela. Les cinq mois étoient passez. Cromwel cassa

cassa le Parlement, & les Officiers de l'armée qui étoient entrez dans le complot. La Faction fut par-là dissipée, & le Protecteur plus Maître que jamais. Le peril qu'il venoit d'échaper lui fit prendre de plus grandes mesures qu'il n'avoit encore fait pour l'être toûjours. Il fit beaucoup de reglemens, & très-utiles pour la police, pour les mœurs, même pour la Religion: car il affectoit pour les choses qui regardoient le service de Dieu un soin extraordinaire, qui en imposoit fort au Peuple. Il faisoit punir les blasphemateurs avec beaucoup de severité. Il faisoit observer le Dimanche avec une exactitude capable de donner de la confusion aux Catholiques, & de servir de modele aux dévots; paroissant lui-même toûjours plein de sentimens de pieté, & en faisant des leçons aux autres. Le luxe, le jeu, les spectacles furent reformez par des Loix severes, & celles qu'il fit pour la Justice ne lui firent pas moins d'honneur. 1655.

Pendant qu'il regloit ainsi les mœurs publiques, il s'étudioit à gagner le cœur de chacun en particulier, par tout ce qu'il jugeoit le plus propre à plaire à ceux qu'il vouloit s'attacher. Parmi la diversité monstrueuse des Sectes qui partagent l'Angleterre depuis que la Religion Romaine en est bannie, il se ménageoit tellement, qu'aucune ne se croyoit depourvuë d'appui auprès de lui. Du caractere dont il étoit, toutes les Religions considérées en elles-mêmes lui étoient indifferentes; par rapport à sa politique, les Episcopaux & les Puritains étoient ses ennemis naturels, ceux-là comme Royalistes, ceux-ci comme Républicains. Il persecutoit les premiers ouvertement, puisqu'ils n'étoient pas même tolerez; il ne faisoit la guerre aux derniers que secretement & sous main. Pendant ce temps-là il avoit pour amis

1655. des Evêques de l'Eglise Anglicane, dont il témoignoit faire grand cas, & permettoit à leurs Sectateurs de s'assembler en particulier pour faire l'Office divin à leur mode. Il en usoit à peu près de même à l'égard de la Religion Catholique, pour laquelle il ne témoignoit de haine que dans les Assemblées publiques, pour plaire au Peuple, & pour paroître à toutes les Sectes zelé Protestant. Il avoit même moins d'aversion des Catholiques que des Episcopaux, & un Historien de cette Secte se plaint, que jamais les Jesuites n'ont plus gâté les affaires de la Reforme, & gagné plus de personnes à l'Eglise Romaine, que durant son Gouvernement. Il se moquoit comme les autres des Fanatiques, des Trembleurs, & de semblables Societez de foux, dont l'esprit d'erreur a rendu l'Angleterre feconde en ces derniers siecles: mais il ne laissoit pas de les choyer, & ne vouloit pas qu'ils se crussent indignes de sa protection. Comme il avoit porté l'hypocrisie jusqu'à contrefaire l'homme inspiré, ces sortes de Sectes, qui font passer les égaremens de l'imagination pour des mouvemens d'enhaut, ne le croyoient pas trop éloigné de leurs dogmes ni de leurs maximes, & cette persuasion les attachoit à lui. Sa Secte favorite étoit celle des Independants; mais encore plus independant qu'eux, afin de mieux gouverner toutes les Sectes il n'étoit proprement d'aucune. Le zele apparent, qu'il témoignoit pour l'union de tous les Sujets de la République Britannique dans une même profession de foi, le faisoit regarder à ceux qu'il trompoit comme le pere commun de la Reforme établie dans les trois Royaumes.

Avec un soin à peu près pareil, Cromwel s'appliqua à se faire des creatures dans toutes les conditions de l'Etat. Les promesses, & les

airs

airs populaires étoient les plus ordinaires appas dont il se servoit pour les attirer : car pour de solides bienfaits, renfermé dans lui-même & dans sa famille, il en faisoit à peu de gens. A cela près, il n'y avoit rien qu'il ne mît en œuvre pour plaire, point de complaisance qu'il n'eût, point de manieres & de sortes d'esprits ausquels il ne se sût conformer. Il étoit devot avec les devots, poli avec les grands Seigneurs, Chasseur avec les Gentils-hommes de campagne quand il se trouvoit avec eux. Il avoit coûtume de faire prendre à certains temps des cerfs dans ses parcs, pour les distribuer aux Paysans du voisinage avec quelques pieces d'argent. A le voir avec les Officiers & les Soldats de l'armée, on eût dit qu'il n'eût jamais vêcu qu'avec eux, & qu'il n'eût point sû d'autre mêtier : tant il se rendoit familier, & tant il entroit naturellement dans leurs discours, dans leurs interêts, dans leurs divertissemens, & dans leurs jeux mêmes. 1655.

Pendant que Cromwel gagnoit par ces artifices ceux qui avoient de la disposition à se laisser tromper, il ne relâchoit rien de ses soins à veiller sur les démarches des autres ; & inventoit continuellement de nouveaux moyens de découvrir les desseins qu'on formoit contre lui. Il reçut de grandes lumieres de quatorze Majors Généraux qu'il envoya par les Provinces, & qu'il revêtit d'un grand pouvoir. Le prétexte qu'il prit pour cela, fut d'exiger de ceux qui avoient porté les armes pour le service du Roi une nouvelle taxe, qu'il leur imposa comme s'il eût eu besoin d'argent. Il envoya ces Majors pour lever cette taxe, mais en même temps il leur ordonna de se faire rendre chacun dans leur détroit un compte exact de tout ce qui s'y passeroit, & de lui en mander le détail. Par

1656. là il fut bien-tôt instruit de tout ce qui se passoit en Angleterre, où les Majors devinrent si redoutables, qu'il les craignit enfin lui-même, & après s'en être servi à former à sa fantaisie un Parlement qu'on lui demandoit, & qu'il ne pouvoit plus refuser, il les rappella, & supprima leurs Charges.

Le Protecteur avoit cette fois pris toutes les precautions necessaires pour avoir un Parlement favorable. Aussi reçut-il de celui-ci, qui fut
1657. assemblé en l'année mil six cens cinquante-sept, toute la satisfaction qu'il en pouvoit attendre. Il y avoit fait appeller trente Ecossois & trente Irlandois, pour représenter tout le Corps de la belle Republique dont il étoit Chef. Cette Assemblée ne fut occupée que du soin de le flater, & porta la flaterie si loin, qu'elle le pressa de nouveau par de vives raisons d'accepter la Couronne, & de prendre le nom de Roi: mais la raison qu'il avoit euë la premiere fois de le refuser subsistant toûjours, il persista dans sa premiere resolution, & se contenta qu'on lui continuât la qualité de Protecteur, qu'on rendit hereditaire à sa Famille.

La feinte modestie que Cromwel fit paroître dans ce Parlement en refusant la Royauté, augmenta le nombre des dupes que sa dissimulation trompoit; mais sa veritable ambition, qui se manifestoit plus que jamais aux yeux de tous les gens éclairez dans le Décret qui faisoit passer le titre de Protecteur à ses Enfans, souleva de nouveau les Republicains. Lambert, qui avoit perdu l'esperance de lui succeder, les favorisa secretement. Les Royalistes, voulant profiter de cette nouvelle division des ennemis du Roi, préparerent un nouveau soulevement, durant lequel Charles lui-même devoit passer en Angleterre, & soûtenir ses partisans. Les émis-

saires

faires du Protecteur ne lui laisserent pas ignorer ces intrigues : on arrêta tous ceux que l'on soupçonna d'en être, & peu de ceux qu'on en put convaincre échaperent la punition. Lambert même fut disgracié, & son emploi donné à Fleedwood nouvellement revenu d'Irlande, où le Protecteur avoit envoyé prendre sa place par Henri Cromwel son second Fils. 1657.

Peu s'en fallut qu'un accident ne fît en un moment ce que tant de grands partis, & tant de conjurations secretes ne purent faire en plusieurs années. Le Duc d'Holstein avoit fait present d'un fort bel attelage à Cromwel, qui par une vivacité peu seante à son âge, & encore moins à sa dignité, ayant voulu l'essayer lui-même, monta sur le siege de son Cocher. Il n'y fut pas plûtôt, qu'il fut emporté, son postillon jetté à bas, & lui ensuite, mais de maniere que ses habits s'étant attachez ou au timon ou à la rouë, il fut traîné long-temps & fort loin. Comme la défiance où l'avoient mis les frequentes conspirations qu'on avoit faites contre lui, l'obligeoit à porter toûjours des armes à feu sous ses vêtemens, un pistolet qu'il avoit alors se déchargea, & par son bruit effaroucha encore les chevaux. Cette nouvelle secousse aida néanmoins à le détacher, & les rouës ne lui ayant point passé sur le corps, il demeura étendu sur la place. On le crut mort, mais il en fut quitte pour des blessures & des contusions, qui furent quelque temps à guerir.

L'heure du Tyran n'étoit pas venuë, & il étoit de sa destinée de ne point cesser d'être heureux, qu'il ne cessât de vivre. Dieu en vouloit faire un exemple de ces prosperitez trompeuses dont il aveugle les méchans : sa puissance crut jusqu'à la fin, & si la gloire étoit une

chose qui pût convenir à un scelerat élevé par
1657. un parricide, il seroit mort le plus glorieux homme de l'Europe. Maître absolu de trois Royaumes, il voyoit tous les Etats voisins demander à l'envi son amitié. La Hollande avoit acheté la paix à des conditions onereuses, le Roi de Portugal l'avoit recherchée quoi qu'il eût été offensé dans la personne de son Ministre, dont le Frere ayant tué un homme avoit été executé à Londres sans aucun ménagement. Les Couronnes du Nord avoient fait de même; & ce qui flattoit l'orgueil de Cromwel plus agreablement que tout cela, les Monarchies de France & d'Espagne ne pouvant entrer toutes deux dans son alliance, avoient sollicité la préference, que la premiere avoit obtenuë.

L'Espagne avoit pris les devants; de toutes les Têtes couronnées le Roi Catholique avoit été le premier, qui avoit reconnu la République d'Angleterre. La France avoit eu au moins l'honneur de se faire d'abord rechercher, & de rejetter même des propositions qui paroissoient avantageuses.

La Regente eut la gloire de cette action, qui se passa de cette sorte. Au temps que Cromwel se préparoit à faire la guerre aux Etats Generaux, le Comte d'Estrades depuis Maréchal, & alors Gouverneur de Dunkerque, y étoit bloqué par les Espagnols. Il se voyoit à la veille d'un siege, & ne voyoit point de secours, la guerre civile continuant en France, & la Reine, qu'on avoit contrainte d'éloigner le Cardinal Mazarin, ayant besoin de ses forces ailleurs, dans le dessein où elle étoit de faire revenir ce Ministre. Le Protecteur profitant de la conjoncture envoya à Dunkerque, & fit proposer au Comte d'Estrades un projet de Trai-

té,

té, par lequel il offroit à la Reine d'entretenir à son service une armée de terre & cinquante vaisseaux, si elle vouloit lui donner cette Place qu'elle ne pouvoit plus conserver. Le Comte reçut mal l'Envoyé de Cromwel, & le menaça de le faire jetter dans la mer, si jamais il lui proposoit rien de tel : mais il ne laissa pas de donner avis de sa proposition à la Cour. Elle étoit à Poitiers, où le Cardinal, qui de son exil ne laissoit pas de faire écouter ses conseils, ayant été averti du Traité que proposoit le Protecteur, pressa la Reine de l'accepter, comme un moyen sûr d'affermir son autorité contre les cabales. La Regente avoit mille raisons de suivre ce conseil, & celle de faciliter le retour de ce Ministre en étoit une bien forte. Elle ne s'y rendit pas neanmoins. Le scrupule de mettre une Ville Catholique entre les mains d'une Nation Protestante, & de s'allier avec l'Usurpateur d'un trône où devoit être assis un Petit-fils de Henri IV. l'emporta alors dans l'esprit de cette religieuse Princesse sur toute autre consideration. La proposition fut rejettée : mais aussi Dunkerque fut pris, & n'est revenu à la France, qu'après un long-temps & une longue suite de Traitez. 1657.

Les affaires de notre Cour ayant tourné, par diverses intrigues qui ne sont pas de mon sujet, à rappeller le Cardinal, & à obliger le Prince de Condé son irreconciliable ennemi à prendre parti chez les Espagnols; le Cardinal devenu plus maître depuis son retour qu'auparavant, fit concevoir à la Reine mere le danger où mettoit l'Etat le scrupule qu'elle se faisoit de s'allier avec l'Angleterre, pendant que l'Espagne n'omettoit rien pour engager le Protecteur à joindre les forces des deux Nations pour prendre Bou-

1657. Boulogne & Calais. Cardenas avoit commencé cette negociation, & actuellement le Marquis de Ledes étoit à Londres qui la poursuivoit. Alors la France ferma les yeux aux fortes considérations qui l'avoient empêchée jusques-là de lier commerce avec Cromwel, pour les ouvrir à ce peril. Les raisons de bienséance cederent à celle d'une necessité si pressante. On envoya en Ambassade le President de Bourdeaux à Londres pour offrir l'alliance de France, que le Protecteur préfera à la fin à celle d'Espagne; mais qu'il differa d'accepter pour l'acheter moins cher, & plus encore pour donner à l'Europe un spectacle qui flatoit autant son orgueil, que celui de voir les deux plus grands Rois du monde s'empresser pour avoir son amitié. Son Traité avec la France portoit, qu'il lui fourniroit six mille hommes sur terre & cinquante vaisseaux en mer, pour prendre sur le Roi d'Espagne les Places maritimes de Flandres: à condition qu'on lui mettroit Dunkerque entre les mains quand on l'auroit pris, & ce qui fut de plus fâcheux, qu'on obligeroit le Roi d'Angleterre & le Duc d'York à sortir du Royaume. Ceux qui justifient la memoire du Cardinal sur ce Traité par d'autres raisons que par celles d'une necessité pressante, disent qu'il y eut un article secret entre ce Ministre & le Protecteur, par lequel l'Anglois s'obligeoit à rendre Dunkerque à la France, moyennant la somme avec laquelle on l'a retiré en effet depuis. Quoi qu'il en soit, on le prit alors, & on le donna aux Anglois.

Le Vicomte de Turenne, qui commandoit l'Armée Françoise & les Anglois alliez, commença par Bourbourg & Mardik, qui occuperent la campagne de l'année mil six cens cin-

quante-

quante-sept. Le mois de Juin de la suivante lui acquit Dunkerque, & le gain de la bataille des Dunes, plus glorieuse à ce grand Capitaine qu'aucune autre journée de sa vie, par l'honneur qu'il eut d'y vaincre une armée où le Prince de Condé combattit avec toute sa valeur, moins heureuse qu'à l'ordinaire parce qu'elle étoit soumise à la conduite d'autrui ; Dom Juan d'Austriche & le Marquis de Caracene ayant le commandement principal des forces du Roi Catholique en Flandres. Le Duc d'York y étoit en personne. Il avoit servi dans nos troupes jusqu'au temps de notre alliance avec la Republique d'Angleterre, & y avoit acquis une grande reputation. Il avoit changé de parti par la même necessité, qui avoit obligé nos Ministres à s'allier avec le Protecteur : le courage qu'il fit paroître à la bataille dont je parle redoubla le regret qu'on avoit en France de le voir separé de nous. 1658.

La possession de Dunkerque causa une grande joie aux Anglois, & fit grand honneur à Cromwel, dont les succès sembloient augmenter à mesure qu'il approchoit de sa fin. De deux Flotes qu'il avoit équipées pour faire la guerre aux Espagnols, l'une commandée par Pen & Venables leur avoit depuis quelque temps enlevé la Jamaïque dans les Indes, l'autre commandée par l'Amiral Blake avoit tout nouvellement brûlé la Flotte d'Espagne dans le port de Sainte Croix.

Cromwel étoit dans cette situation, lors qu'il fut attaqué d'une fievre, d'abord lente & ensuite tierce, qui verifia l'Oracle de l'Ecriture, que la joie de l'hypocrite n'est qu'un point. Il le fut jusqu'au dernier moment, contrefaisant le devot jusqu'à la mort, & ne l'étant pas même en mourant. Car divers

Ecri-

1658. Ecrivains racontent, que quoi qu'il se sentît très-mal, quoi que son Medecin lui dît qu'il étoit en très-grand danger ; il hazarda une prophetie, par laquelle feignant d'avoir des lumieres particulieres d'enhaut sur ce qui lui devoit arriver, il assura qu'il n'en mourroit pas. Quelques-uns ajoûtent qu'il eut assez de confiance au Medecin, qui s'étonnoit qu'il parlât si affirmativement sur une matiere au moins douteuse, pour lui dire qu'en parlant ainsi, il ne risquoit rien & pouvoit gagner beaucoup. *Si je meurs*, lui dit-il, *on me décriera comme un visionnaire ou comme un imposteur : après ma mort il m'importe peu de quelle maniére on parle de moi : si j'en reviens je passerai pour un homme inspiré ; avec cette reputation que ne puis-je point faire parmi ces gens-ci ?*

On crut que des chagrins domestiques avoient contribué à sa maladie. Une de ses Filles, qu'il aimoit beaucoup, mourut, & ayant eu en mourant de ces vapeurs qui inspirent la fureur, lui reprocha en face ses crimes. Fleedwood son Gendre avoit des liaisons avec Lambert & les Republicains, qui lui donnoient d'autant plus d'inquietude, qu'il étoit devenu défiant jusqu'à la foiblesse. Il y avoit déja du temps qu'il ne couchoit presque jamais deux nuits de suite dans la même chambre, & que personne ne savoit en quel appartement il couchoit. Il n'étoit pas beaucoup plus heureux dans le reste de sa famille que dans son Gendre. Desboroug son Beau-Frere panchoit assez ouvertement au Gouvernement populaire. De deux Fils qu'avoit le Protecteur, l'aîné étoit le moins propre à lui succeder. Il le vit bien, mais apparemment il attendit trop tard à faire une disposition, qui demandoit du temps, & des pré-

préparations. Il étoit presque en lethargie, quand quelqu'un lui ayant demandé, s'il ne nommoit pas Richard son aîné pour Protecteur après sa mort; il répondit qu'oui, mais d'un ton, qui marquoit qu'aussi aisément il auroit répondu que non. 1658.

Ainsi s'avançoit au trépas Cromwel malgré sa prophetie, dont le Peuple neanmoins avoit si peu douté, qu'on avoit déja rendu graces à Dieu de sa prétenduë convalescence. Ce fut l'an mil six cens cinquante huit, le treiziéme jour de Septembre, qui lui avoit été si heureux par le gain des deux belles batailles de Dumbar & de Worchester, que finit sa prosperité avec sa vie, pleine de tout ce qui peut donner de la celebrité à un méchant homme. On dit que le Cardinal Mazarin le definissoit un Fou heureux. Je ne croi pas que ce soit le bien peindre. Des demarches si mesurées, si concertées, toûjours faites si à propos, ne sont point d'un aventurier, qui vient à bout de tout parce qu'il ne ménage rien, à qui des projets sans prudence réüssissent par hazard, & qui ne s'éleve que parce qu'il s'est mis cent fois en danger de se precipiter. Lorsque Cromwel commença à suivre le mouvement de son ambition, qui fut sa passion dominante, il ne se mit point dans l'esprit de supplanter les Rois d'Angleterre, & de mettre sa famille, qui étoit d'une mince noblesse dans le Comté d'Huntington, sur le trône des Stuarts & des Plantagenetes. Chacun convient que cette chimere ne lui entra point dans l'esprit. Quoi qu'on dise qu'étant enfant son Pere l'avoit fait punir pour avoir raconté qu'un Fantôme lui avoit dit qu'il seroit Roi; Cromwel ne croyoit point aux fantômes, & n'étoit point d'un caractere d'esprit à se conduire quand il fut grand par les imaginations de son enfance.

Il

1658. Il eut toute sa vie en tête de faire fortune, & d'en tenter toutes les voies. Ce fut l'unique plan qu'il se forma quand il entra dans cette carriere : heureux si celle qu'ouvre la Vertu se fût presentée la premiere à lui ; il y a apparence qu'il l'eût suivie aussi aisément que celle du Crime, s'il y eût vû des routes aussi sûres pour s'élever & pour réüssir, indifferent à prendre l'une ou l'autre, & ayant des qualitez propres à s'avancer dans toutes les deux. Son malheur voulut que les troubles lui présentassent de grandes occasions de briller parmi ceux qui en étoient les auteurs ; il jugea que c'étoit un moyen de se faire connoître, & de se rendre necessaire dans un parti, qui s'emparoit insensiblement de l'autorité. Quand il y fut connu il y voulut regner : mais souple autant qu'il étoit ambitieux, il y regna en paroissant soûmis, montrant toûjours au public de grands noms revêtus du dehors des Charges dont il faisoit les fonctions. Allant toûjours ainsi par degrez, & faisant ses plans à mesure que les évenemens lui en donnoient occasion, il parvint par un parricide, par de grandes victoires, par tous les raffinemens d'une délicate Politique à la souveraine puissance, qu'il conserva par des voies pareilles, & en possession de laquelle il mourut. Un tel homme est moins à mon sens un heureux fou, qu'un habile scelerat.

Richard Cromwel n'ayant ni les bonnes ni les mauvaises qualitez de son Pere, ne put soûtenir un édifice qui étoit l'ouvrage des unes & des autres. C'étoit un assez bon homme, ennemi de la violence, né avec peu d'esprit, & n'ayant cultivé ce qu'il en avoit ni par l'éducation ni par l'experience. Le Protecteur le tenoit à la campagne, où le jeune homme s'occupoit à chasser, sans se mêler des affaires publiques,

&

&c sans même en avoir envie : timide, incapable d'entreprendre, & encore moins d'executer tout ce qui demandoit de la force & de la resolution. On avoit bien connu son peu de genie avant qu'il fût élevé au Protectorat, & on prétend que si son Pere, qui le connoissoit encore mieux que les autres, n'eût point été surpris de la mort, Henri son cadet, qui étoit encore en Irlande, auroit occupé cette place, qu'il auroit beaucoup mieux remplie. 1658.

L'élevation de Richard n'ayant fait que rendre son incapacité plus publique ; chacun prenant ses mesures pour en profiter, l'Etat se trouva divisé en quatre factions ; celle du Protecteur, & de ceux qui pretendoient le maintenir ; celle de Lambert, qui vouloit occuper sa place ; celle des Républicains, qui par le même principe qu'ils avoient détruit la Royauté vouloient détruire le Protectorat, pour établir en Angleterre un Gouvernement populaire ; celle du Roi & de ses serviteurs, qui travailloient à le remettre sur le trône de ses ancêtres.

Comme Lambert & les Royalistes n'étoient point encore en état d'agir ouvertement pour eux, ils crurent qu'ils devoient commencer par soûtenir les Républiquains, qui remuoient contre le Protecteur ; & leur aider à vuider la place, d'où chacun de son côté se flatoit de les exclure ensuite eux-mêmes. L'orage qui menaçoit Richard se forma chez Fleedwood son Beau-Frere, à qui Cromwel ayant donné quelque esperance du Protectorat, avoit laissé le cœur ulceré contre celui qui le possedoit. Les Républicains le savoient, & pour ruïner par elle-même une Famille dont l'élevation mettoit obstacle à leurs desseins, ils s'appliquerent durant quelque temps à aigrir le chagrin de Fleedwood, à le plaindre, à lui faire esperer une ressource

dans

1659. dans le zele qu'ils avoient pour ses intérêts; usant à peu près envers lui du même artifice dont Lambert avoit dessein d'user envers eux, c'est-à-dire en lui faisant esperer d'être Chef du Gouvernement, pour mieux établir par son moyen un Gouvernement sans Chef. Fleedwood étoit une espece de devot formé de la main de Cromwel, mais moins habile que lui, & plus propre à être trompé qu'à tromper les autres. Il y parut dans l'affaire dont je parle. Vane, Haslerigg, Harrisson, & les autres fauteurs de la Republique desquels Lambert se portoit pour Chef, persuaderent à Fleedwood qu'il devoit s'attirer le Gouvernement, & l'engagerent à presenter au nom des Soldats de l'armée une requête au Protecteur, par laquelle ils lui demandoient de ne pouvoir être ni cassez ni jugez que par le Conseil de guerre, & qu'on les laissât dorenavant maîtres de se choisir un General.

Richard reçut ces propositions d'abord avec beaucoup de colere, & fit craindre durant quelque temps plus de fermeté qu'on n'en attendoit: mais l'embarras où il parut être, quand son feu, qui venoit d'ailleurs que de son temperament, se fut rallenti, decouvrit bientôt sa foiblesse, & le peu de disposition qu'il avoit à tenir longtemps contre des gens qui ne se rebuteroient pas. On le poussa donc, & on le reduisit à convoquer le Parlement, dont il espera que l'autorité soûtenant la sienne reprimeroit l'armée. Ce fut inutilement: l'armée suivit opiniâtrément ses premieres brisées, & pressa le Parlement même qu'on lui accordât ses demandes.

Ce Parlement étoit composé de deux Chambres comme le précedent, & mêlé de trois sortes de gens, qui toutes trois par divers motifs contribuerent à la fermeté dont on usa contre l'Armée. Les uns soutenoient de bonne foi le Pro-

Protecteur, & opinoient, afin de maintenir son autorité, à rejetter la requête des Troupes. 1659.
Les autres étoient des Republicains, qui pour aigrir les Troupes étoient de même avis qu'elles. Les troisiémes étoient des Royalistes, determinez à donner dans tout ce qui pourroit brouiller les Factions rebelles. Ainsi le Parlement tenant ferme à rejetter la requête des Soldats, & ceux-ci redoublant leurs instances, on jugea bien que l'affaire alloit se pousser à l'extremité. Guillaume Howard, qui avoit été à Cromwel, & qui étoit encore à son Fils, parla fortement à Richard pour lui persuader quelque coup de vigueur, semblable à ceux par lesquels son Pere avoit conservé jusqu'à la mort la souveraine autorité. *Vous êtes Fils de Cromwel*, lui dit-il, *montrez que vous en êtes digne. Il faut ici un coup de main, & le soûtenir d'une bonne tête; ne perdez point la tête en cette occasion, & ma main vous répond du reste. Fleedwood, Lambert, Desboroug, Vane sont les acteurs de tout ceci: je vous en deferai, appuyez-moi, & prêtez seulement votre nom au zele qui m'anime pour votre gloire.* Ce discours étonna Richard. Il repliqua tout effrayé, qu'il n'aimoit point le sang, qu'il n'immoleroit jamais tant de victimes à son ambition, qu'en un mot il ne pourroit consentir à ce que lui proposoit Howard. *Cette pitié*, repartit Howard, qui ne se rendit pas encore, *n'est pas de saison dans la conjoncture des choses. Sans aimer le sang on verse celui de qui se prepare à verser le nôtre, & si la conscience empêche qu'un Soûverain ne sacrifie à son ambition l'innocent, elle ne se recrie point contre le sacrifice qu'il fait à sa sureté du coupable. Defaites-vous d'une foiblesse messeante au Successeur de Cromwel. Mais hâtez-vous, les momens sont chers: souvenez-*

vous

1659. *vous que vos ennemis employent actuellement à agir le temps que nous perdons à deliberer.* L'ardeur d'Howard ne passa point dans le cœur du timide Cromwel : il temoigna qu'il s'en tenoit obligé, mais il ne changea point de resolution. *Ne m'en parlez plus*, repliqua-t-il, *mon parti est pris là-dessus. Les conseils violens ne me conviennent pas, & tout ce que vous me pouvez persuader par celui que vous me donnez, est qu'il vient d'un fond d'amitié, dont j'ai de la reconnoissance.* A ces mots Howard se retire, & abandonnant à son sort un homme qui s'abandonnoit lui-même, il embrassa le parti Royaliste, & ne fut pas inutile à la bonne cause. J'ai lû dans de bons Mémoires qu'il étoit dès-lors attaché au service du Roi, & qu'il ne donnoit ce conseil que pour mettre ses ennemis aux mains les uns contre les aurres. Cela n'est pas sans vrai-semblance : mais le torrent des Historiens y est contraire. Quoi qu'il en soit des intentions d'Howard, le Protecteur éprouva bientôt la verité de ses paroles par une remontrance insolente que les Officiers de l'armée lui mirent en main pour la presenter au Parlement de la part des Troupes.

Cet Ecrit commençoit par une plainte du peu de soin que l'on avoit de reprimer les Royalistes, qui renouvelloient, disoit-on, leurs intrigues de tous côtez : il finissoit par proposer en termes mysterieux mais intelligibles, comme un remede efficace à ce pretendu mal, le Gouvernement populaire. Ceux du Parlement qui faisoient leur personnage de bonne foi s'offenserent de cette remontrance ; ceux qui aimoient le Protecteur, voyant bien à quoi elle tendoit, la firent passer pour seditieuse ; ceux qui trahissoient en même-tems le Protecteur & le Parlement pour appuyer le parti de la Republi-

que

que en parurent plus irritez que les autres, 1659.
afin d'engager la Compagnie à faire quelque Decret qui mutinât les troupes. Ainsi d'une commune voix non seulement on n'approuva point l'Ecrit, mais on défendit même aux Officiers & aux Soldats de s'assembler, jusqu'à ce que le Parlement eût decidé touchant les affaires publiques ce qu'il jugeroit le plus convenable à l'Etat.

Cette défense eut tout l'effet qu'en attendoient les Républicains. L'Armée en fut si offensée, qu'elle envoya solliciter les Milices de Londres de se joindre à elle : ce qu'ayant obtenu on alla en tumulte assieger Withal, où demeuroit le Protecteur. Fleedwood & Desboroug furent deputez pour lui aller porter les prieres & les menaces des mutins. Les prieres tendoient à casser le Parlement, & les menaces n'avoient rien de moins fort, que le feu & le fer s'il le refusoit. Le cœur de Richard n'étoit pas fait pour tenir contre un danger si pressant. Après s'être défendu quelque temps avec un trouble qui répondoit à ceux qui le sollicitoient du succès de leur entreprise, il fit ce qu'ils voulurent, & cassa le Parlement.

Aussi-tôt qu'il eut fait ce pas on le regarda comme un homme perdu, & quoi qu'on le laissât quelques jours sans faire mine de le vouloir pousser plus loin : ceux qui voyoient clair voyoient bien que ce calme annonçoit la tempête, qu'on prenoit des mesures qu'on n'avoit encore pû prendre pour regler le Gouvernement, & qu'aussi-tôt qu'on seroit convenu de quelque chose sur ce point, on déposséderoit Cromwel. Les Royalistes se servirent de cette conjoncture pour le presser de se donner au Roi, lui & le reste de sa Faction. Ils crurent d'autant moins impossible de lui faire prendre ce parti dans

1659. dans le penchant de sa fortune, qu'on disoit qu'il s'étoit autrefois jetté aux pieds du Protecteur son Pere pour obtenir la vie de Charles I. & que c'étoit cette action qui lui en avoit attiré la colere & le mépris. Richard balança, mais il ne convenoit pas au sang de Cromwel de former une resolution vertueuse. Richard aima mieux demeurer incertain de sa destinée que de rien risquer pour la rendre meilleure; craignant d'avancer le peril en le voulant prévenir. Ses amis néanmoins lui ayant ouvert les yeux lui firent voir ce peril si proche, qu'il délibera de s'enfuir. Fleedwood, à qui il s'en ouvrit, l'assura qu'on n'en vouloit point à sa vie, & qu'on lui feroit un parti en lui ôtant le gouvernement, dont un homme moderé comme lui auroit sujet d'être content. Ces paroles arrêterent Richard, qui demeura depuis dans son Palais sans action, comme une statuë qui en faisoit un mauvais ornement. Pendant ce temps-là le Conseil de guerre cassoit dans l'Armée les Officiers de la faction du Protecteur, comme Goff, Ingolsby, Falcombridge, & rétablissoit ceux que son Pere avoit autrefois cassez. Ainsi Lambert reprit le nom & la charge de Major General, en apparence sous Fleedwood à qui le Generalat fut donné; mais en effet donnant le mouvement à tout, comme avoit fait Cromwel sous Fairfax. On ne s'en tint pas là : ces nouveaux maîtres voulurent avoir un Parlement à leur devotion, & ne croyant pas en pouvoir trouver un dont ils disposassent plus absolument, que du reste méprisable de celui qui avoit fait mourir le feu Roi, si ignominieusement cassé par Cromwel; ils le rétablirent, & voulurent que Lenthal continuât d'y faire son ancienne fonction d'Orateur. Ces démarches faites ils imaginerent une forme de Gouvernement, en atten-

tendant qu'on fût convenu de celle d'une République telle que quelques-uns la vouloient, & que tous faisoient semblant de la vouloir. Tout ce mouvement se termina, comme chacun s'y attendoit, à la déposition du Protecteur & à l'abolition du Protectorat. On n'eut pas la peine de déposer le Protecteur. A la premiere sollicitation qu'on lui fit, il envoya sa démission; moyennant quoi on paya ses dettes, & on lui assigna sur l'Epargne un revenu suffisant, pour vivre en homme d'une condition distinguée dans la sphere des conditions particulieres. Son Frere Henri étoit encore en Irlande, où il avoit une bonne armée dont on lui ôta le commandement avec le gouvernement de l'Isle. Il fit quelque difficulté de ceder, mais il soûtint mal ses premieres démarches, & quitta enfin avec peu de gloire une place qu'il avoit tenuë avec beaucoup de reputation. 1659.

La Puissance Républiquaine ayant ainsi détruit la Protectorale; de ceux qui avoient concouru avec les Républicains à détruire le Protectorat, il resta encore deux Factions autant contraires à la République qu'elles étoient opposées entre elles; celle de Lambert, & celle du Roi. Ainsi à ce nouveau changement de theatre, trois partis occuperent la scene; celui de la République, residant dans le Parlement; celui de Lambert, qui avoit sa principale force dans l'armée, celui du Roi, qui n'ayant point de Chef dans le pays, au moins qui parût, consistoit en gens dispersez dans tous les Corps, dans toutes les Villes, & presque dans toutes les Maisons, jusqu'à ce que le General Monk s'étant mis à la tête de ceux qui n'attendoient que l'occasion de se declarer pour le Souverain, eut le bonheur de rétablir le Roi & la Royauté.

1659. Quelques-uns veulent que ce fameux Restaurateur du trône Anglois n'eût conçu ce glorieux dessein, que quand celui qu'il avoit pris d'abord de se rendre maître lui-même lui eut paru impratiquable. Les sentimens de la Nation sont fort partagez là-dessus. Après avoir examiné ce qu'on en dit de part & d'autre, je suis pour Monk; & trop de raisons me convainquent de sa droiture dans l'affaire dont il s'agit, pour en laisser douter mes Lecteurs. Le caractere de son esprit est un des fondemens qu'on a eus de faire cette injustice à sa vertu, celui de ses mœurs y devoit servir de contrepoids, & devoit faire porter de lui un jugement tout opposé : mais il est dans le monde un genre d'hommes, qui sur deux raisons égales de juger bien ou mal d'autrui ne balancent jamais, & en jugent toûjours mal. Il est vrai que l'esprit de Monk n'avoit point paru jusques-là propre à conduire de loin une affaire par les longues intrigues, les détours, les dissimulations profondes, les liaisons ménagées avec art d'une politique aussi rafinée, que fut celle dont il usa dans le rétablissement du Roi : mais aussi les mœurs de ce Guerrier n'avoient jamais donné occasion de croire qu'il eût l'ambition d'être Protecteur. L'ambition étoit une des passions des moins vives qu'il eût, & il paroît qu'il les avoit toutes assez moderées. Monk étoit né dans la province de Devonshire avec l'esprit & les inclinations d'un bon Gentilhomme, cadet de sa Maison, avec peu de bien; mais avec de la valeur, de la franchise, de l'envie de vivre en homme d'honneur dans la profession des armes, qu'il embrassa dès qu'il les put porter, & qu'il regarda plûtôt comme une occupation convenable à ce qu'il étoit, que comme un chemin pour arriver à quelque chose qu'il desirât être. Son

ap-

application à ce qu'il faisoit le rendit capable de tout faire dans la sphere de son métier. Aussi en eut-il tous les emplois, depuis la Charge de Colonel jusqu'à celle de General, depuis le gouvernement de place jusqu'à celui d'un Royaume conquis. Son penchant & l'amour du devoir l'avoit engagé d'abord au service du Roi: la necessité dans la suite lui en fit prendre un mitoyen, & la reconnoissance un mauvais. Il avoit été pris dans un combat, & mis dans la Tour de Londres. Le Parlement lui ayant offert de l'emploi contre le Roi, il n'en avoit point voulu: mais enfin lui ayant proposé d'aller en Irlande faire la guerre aux Catholiques au nom du Roi & du Parlement, quoi qu'ils se la fissent entre eux, il y alla, & y demeura jusqu'à la mort de Charles Premier. Alors tout le parti Royal s'étant dissipé, & n'en paroissant plus de vestiges, Cromwel rendit à Monk un bon office, en le protegeant dans le Parlement, qui lui vouloit faire son procès, pour avoir conclu contre un Decret de cette Assemblée une trêve de quelques mois avec les Catholiques d'Irlande. Ce fut par la reconnoissance de ce bienfait, que Monk suivit Cromwel en Ecosse, & ce fut là où Lambert & lui étant Collegues devinrent rivaux. 1659.

Lambert brilloit beaucoup plus que Monk: il avoit la même valeur, la même science de la guerre; mais plus de feu, plus d'ambition, plus d'élevation & de talent pour tenir une premiere place; personne ne ressembloit mieux à Cromwel, & n'étoit plus propre à le remplacer. Il avoit laissé voir trop tôt non seulement qu'il en étoit capable, mais même qu'il y aspiroit. Cromwel étoit trop politique pour laisser élever sans contradiction un homme qui lui pouvoit succeder, & qui en avoit envie: il lui avoit preferé

1659. feré Monk dans le gouvernement de l'Ecosse, contre ce qu'il lui en avoit fait esperer : il l'avoit depuis dépouillé de son emploi, & croyoit l'avoir mis assez bas, pour l'empêcher de lever les yeux jusqu'à sa Famille pour la supplanter. Malgré ces precautions Lambert eût disputé le gouvernement à l'heritier de Cromwel, s'il eût trouvé dans le Parlement, comme il en trouva dans l'Armée, des gens disposez à être deux fois dupes des mêmes artifices. Il étoit déja maître des Troupes, après s'être fait rétablir avec honneur dans son emploi. Fleedwood, qu'il avoit fait nommer General, étoit son Fairfax; & le prétexte de République, qui avoit servi à Cromwel pour engager ceux qui en vouloient une à favoriser son usurpation, commençoit à faire son effet. Le Parlement lui témoignoit de la confiance, & dans une émotion excitée contre cette Assemblée odieuse, elle lui donna la commission d'aller combattre pour ses interêts.

Voici quelle en fut l'occasion. Les Presbyteriens furent indignez de voir encore une fois sur leurs têtes cette poignée de scelerats, qui ne faisant que la plus petite & la moins considerable partie de ce qu'on nomme Parlement, étoit appellée par mépris *le Rump*, c'est à dire, *le croupion*. Le mécontentement fut si general, qu'il se fit contre eux un complôt capable de ruiner l'Usurpateur & ses partisans, si l'on eût mieux conduit l'affaire. Le Chevalier Booth fut le Chef de cette tumultuaire entreprise, dans laquelle bien des gens disent que s'il eût été bien le maître, on en eût vû plus de succès. Car non seulement les zelez de la Secte étoient entrez dans ce projet, mais la plûpart des serviteurs du Roi avoient embrassé chaudement une occasion si favorable de lui ôter le plus grand ob-

obstacle qu'il eût à monter sur le trône, en détruisant la parricide cabale qui l'en avoit exclus. 1659. Ainsi en même temps que Booth parut du côté de Chester commandant une juste armée avec Thomas Middleton; d'autres se faisoient voir ailleurs, & les Provinces en étoient remplies. Ce fut contre ces deux Capitaines venus de Chester vers Norwik, que le Parlement envoya Lambert avec environ sept mille hommes. On dit que Booth vouloit attendre que ses troupes fussent aguerries, disciplinées, plus faites au feu, pour donner bataille à Lambert; mais que d'autres plus impatiens l'engagerent malgré lui à combattre. On combattit près de Norwik même, où l'on reconnut que le brave Booth en savoit plus que son Conseil, & que ce n'étoit pas sans raison, qu'il avoit craint de commettre des troupes nouvellement assemblées contre de vieilles bandes. Il fut défait & pris prisonnier, & avec lui tomba son parti, que les Parlementaires dissiperent avec la même facilité qu'il s'étoit formé.

Pendant que ceux-ci agissoient, Monk meditoit encore, & concertoit les moyens d'agir à coup sûr. Son attachement pour Cromwel avoit passé jusqu'à la Famille de cet Usurpateur: il avoit reconnu Richard. Monk avoit une maniere d'esprit à laisser les choses établies dans la situation où il les trouvoit, à suivre le fil de l'eau, & à ne se mêler des affaires, qu'autant qu'il y étoit interessé par honneur ou par interêt, timide, lent à entreprendre, & ne s'entêtant jamais assez d'une entreprise pour en croire le succès infaillible, n'ayant ni l'ardeur ni la présomption ordinaire aux gens du mêtier.

Il y a apparence que durant le temps que le Gouvernement Protectoral avoit été universel-

1659. lement reconnu, Monk avoit suivi son temperament avec d'autant moins de scrupule, qu'il devoit son élevation au Protecteur. De savoir quand précisément il écouta son devoir en faveur de son Roi, & forma le dessein de le rétablir; c'est ce que je n'ai pu découvrir, même dans les Historiens dont j'ai suivi l'opinion. Je suis contre ceux qui ont prétendu que ce General ne pensa à rétablir la Royauté, que quand il eut desesperé de parvenir au Protectorat. Il est à croire qu'il eut toûjours dans le cœur un desir sincere de contribuer à une si juste entreprise. En s'éloignant même du service du Roi, il avoit témoigné esperer d'être un jour en état de le mieux servir. On lui avoit souvent predit, qu'il se trouveroit en pouvoir de remettre le Souverain sur le trône, & quoi qu'il ne fit pas semblant d'ajoûter foi à ces prédictions, il les écoutoit volontiers. Le refus qu'il fit d'abjurer le Roi, par un serment de l'invention des ennemis de la Royauté, montre malgré les prétextes qu'il prit pour cacher la vraye cause de son refus, qu'il eut toûjours de bons sentimens pour la Monarchie & pour le Monarque. Mais quelques bons sentimens qu'il eût, il les cacha aussi long temps qu'il crût ou inutile au Prince, ou ruineux à lui-même de les découvrir. Il n'y eut pas de peine; il parloit peu, il écoutoit tout de sens froid; & n'ayant qu'un petit nombre de confidens, il ne s'ouvroit à eux qu'au besoin. Ainsi s'il ne pût empêcher que quelquefois les démarches d'autrui ne fissent soupçonner son dessein, comme il arriva dans l'affaire de Booth, les siennes dissiperent toûjours ces soupçons, & il fit tant, que le public ne sut son projet que par l'execution. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que dans toutes les apparences le Roi même ne le sut, que par les

les conjectures que lui donnerent sujet d'en faire les réponses honnêtes de Monk à ceux qui le sollicitoient de sa part. Je sai qu'on trouve en divers Mémoires que le General envoia d'abord lui faire offre de ses services : mais ceux qui ont rapporté ce fait n'ont pas pensé que s'il étoit vrai, il ne seroit pas contesté ; que Monk l'auroit éclairci lui-même, pour répondre à ceux qui disoient que le rétablissement du Roi n'avoit été que son pis aller, & un dessein pris après coup. L'Historien de ce General n'auroit pas eu besoin d'apporter d'autres raisons pour le justifier là-dessus, s'il eût eu celle-là à dire, de laquelle il lui eût été si facile d'être informé, ayant été long-temps Ministre, & Domestique de celui dont il faisoit l'apologie. 1659.

Quoi qu'il en soit de cette circonstance, qui ne fait rien à mon sujet, il est sûr que le General ne s'ouvrit du dessein qu'il conçut de rétablir le Roi sur le trône, qu'à ceux qu'il y crut necessaires, & à mesure qu'ils le devinrent ; persuadé que cette affaire dépendoit non seulement du secret, mais qu'on n'y réussiroit jamais, qu'en imitant ceux qui sur les rivieres conduisent les barques avec l'aviron, c'est-à-dire, en tournant le dos du côté qu'on vouloit aller.

Il n'attendoit que l'occasion de commencer un semblable manége, lorsqu'un grand demêlé de Lambert avec le vieux Parlement lui en fournit une des plus favorables qu'il eût jamais pû souhaiter. Lambert & le vieux Parlement avoient des vûës trop differentes pour agir long-temps de concert. Ceux du Parlement vouloient gouverner l'Etat en forme de Republique pour avoir tous part au gouvernement, & se maintenir les uns les autres dans l'auto-

1659. rité usurpée. Lambert aspiroit à gouverner seul, & marchoit par des routes secretes sur les vestiges de Cromwel. Comme il profitoit de tout pour avancer son dessein, il se persuada que la victoire qu'il venoit de remporter sur Booth étoit une occasion favorable de pousser loin son entreprise, & se mit en devoir d'en profiter. Cette action lui avoit attaché avec un devoüement particulier les troupes qu'il y avoit menées. Les autres l'en respectoient davantage. Ainsi son credit étoit augmenté de plus de moitié dans l'armée. Pour l'établir encore davantage, il entreprit de faire faire une nouvelle création d'Officiers, & engagea adroitement l'armée à la demander au Parlement. Le Parlement aussi jaloux de conserver son autorité, que Lambert étoit attentif à la diminuer & à s'en rendre maître, ne douta point que la demande de l'armée ne fût un artifice de Lambert pour s'y faire des créatures. Dans cette pensée non-seulement on refusa la promotion proposée, mais sous prétexte d'épargner les frais que faisoit l'Etat pour l'entretien des Troupes, on cassa divers Officiers. Fleedwood & Lambert en furent du nombre. Fleedwood fut le moins mal-traité, le Parlement l'ayant nommé pour être un des sept Commissaires, ausquels cette Assemblée donna le commandement de l'Armée en qualité de Lieutenans Generaux avec une égale autorité.

On ne peut dire combien l'Armée fut offensée de ce Decret, mais il est aisé de penser combien ce mécontentement fit plaisir à l'ambitieux Lambert, & combien il s'empressa pour se le rendre utile : on en peut juger par l'effet. Dès le lendemain l'Armée parut sous les armes aux environs de Westminster, & ayant occupé les cours & les avenuës de la Salle où se tenoit le

Par-

Parlement, empêcha que l'on n'y entrât, & fit par-là cesser les seances. Lambert & les Officiers de l'armée s'étant rendus maîtres du terrain, & ne comptant plus pour rien le Parlement qu'ils regardoient comme cassé, firent divers changemens à leur gré, & conformes à leurs interêts. Par là Fleedwood, Lambert, Desboroug furent rétablis dans leurs charges, & ceux que l'on crut partisans du Parlement furent reformez. Ainsi le Conseil de guerre usurpant la souveraine autorité, commença à deliberer d'une forme de Gouvernement qui pût enfin être durable, & mettre fin aux agitations dont la malheureuse Angleterre étoit bouleversée depuis si long-temps. Comme le Conseil d'Etat subsistoit, les Officiers de l'Armée trouverent bon qu'on leur fît part de cette affaire, & qu'on en conferât avec eux. Ceux-ci aimant encore mieux partager une autorité qu'ils devoient avoir toute entiere dans l'intervalle du Parlement, que de la disputer tout entiere pour n'en conserver rien du tout; convinrent avec les Officiers, que de chacun de ces deux Corps on deputeroit cinq personnes, qui travailleroient de concert à trouver une forme de regime, à laquelle on s'en pût tenir. Soit que ces Deputez se défiassent de leurs forces, soit qu'ils ne voulussent pas prendre sur eux les suites d'une telle affaire, soit pour quelque autre raison qui m'est inconnuë, ils ne firent rien autre chose que de composer un Senat, comme l'ont appellé quelques-uns, ou comme les Anglois le nomment plus communément, un Comité d'environ vingt-huit personnes, dont Fleedwood, Lambert, Desboroug, & Vane furent comme les Chefs. Ce Comité étoit chargé du courant des affaires presentes durant l'espace de six semaines que devoit durer son autorité,

1659.

1659. torité, & qu'il devoit sur tout employer à trouver ce plan fixe de gouvernement, que tant d'autres avoient jusques-là si inutilement cherché ; après quoi, s'il ne se trouvoit pas, il étoit arrêté que l'Armée prendroit la direction de l'Etat.

Pendant que le Comité s'occupoit à former divers plans de regime, aucun desquels ne convenant aux differens interêts des Membres qui composoient cette Assemblée, Lambert voyoit avec plaisir que l'Armée alloit devenir Maîtresse, & qu'étant maître de l'Armée, il seroit bientôt selon ses desseins l'arbitre du Gouvernement : lorsqu'on aprit que le vieux Parlement intriguoit sous main pour y rentrer, & prétendoit que n'ayant cessé que par la violence qu'on lui avoit faite, il étoit en droit d'aller reprendre ses séances à Westminster. La Ville même, qui craignoit l'impetueuse domination des Troupes, demandoit un Parlement libre, & le Comité fut troublé de divers mouvemens populaires, qu'il eut de la peine à reprimer. Il y a néanmoins apparence que ni les intrigues du Parlement, ni les émotions de la Ville n'eussent pas eu un grand effet contre des gens qui disposoient à leur gré d'une armée victorieuse ; si Monk, qui n'avoit jusques-là rien témoigné de ses desseins, n'eût pris une si belle occasion d'en feindre un qu'il n'avoit pas pour faire réussir celui qu'il avoit, c'est-à-dire de faire semblant d'appuyer le Parlement contre l'Armée, pour soûmettre l'un & l'autre au Roi, qu'il entreprit de rétablir.

Monk avoit employé le temps, qui s'étoit écoulé depuis la decadence de Richard Cromwel & l'abolition du Protectorat jusqu'au démêlé de l'Armée avec le vieux Parlement, à faire

des

des préparatifs pour son veritable dessein. Il avoit amassé de l'argent; & son tresor étoit fort plein. Il avoit mis l'Ecosse en état non seulement de n'échaper pas à la domination Angloise pendant qu'il seroit occupé ailleurs, & de ne pas troubler ses projets; mais de lui servir de ressource, & de retraite en cas de disgrace. Il y avoit de bonnes Places, & y laissoit des Garnisons suffisantes pour les garder. De plus la Nation l'aimoit, & la Noblesse en particulier paroissoit par tout disposée à entrer dans ses interêts. Il avoit preparé ses troupes à executer une grande entreprise, & à soûtenir une guerre, s'il falloit, avec succès. Il avoit formé, endurci, & discipliné son armée conformément à l'usage qu'il en vouloit faire: il avoit mieux aimé la diminuer, que d'y laisser des gens suspects, & dont il ne pût pas disposer. Ce fut une des choses dont il eut le plus de peine à venir à bout, que de purger ainsi ses troupes d'Officiers & de Soldats indociles, qui avoient leurs vûës & leurs attachemens ailleurs. Il fallut recommencer plusieurs fois à reformer & à changer: encore ne put-il si-bien faire, que lors qu'il y pensoit le moins des Compagnies entieres ne desertassent. Son application & sa vigilance prévint le prejudice que ces accidens eussent pû apporter à ses affaires, & il arriva à la fin, que de tous ceux qui commandoient il fut le seul constamment suivi. Il s'étoit saisi de Barwik & de Carlisle, postes importans dans les confins des deux Royaumes à qui veut porter la guerre de l'un dans l'autre. Il avoit établi des intelligences fideles & secretes dans tous les lieux, où il se pouvoit passer quelque chose dont il eût besoin d'être averti: Il employoit les nuits à déchiffrer les Lettres qu'il en recevoit, & à y faire réponse. Il s'étoit tel- 1659.

1659. lement comporté à l'égard du Roi & de ceux qui l'avoient sollicité de sa part, que sans leur rien promettre il leur avoit laissé tout esperer, sans leur découvrir assez son dessein pour en parler affirmativement, & pour le divulguer à contre-temps, il le leur avoit laissé assez entrevoir pour les engager à y conformer leur conduite, & à se tenir prêts pour en profiter.

Ainsi en avoit-il usé à l'égard du Chevalier Greenvill, celui qui fut depuis Comte de Bath, lequel l'étoit allé trouver en Ecosse avec des Lettres du Roi : il l'avoit renvoyé content, & ce Seigneur avoit conçu de si bonnes esperances de ce qu'il lui avoit dit, quoi qu'il ne lui eût rien dit de positif, qu'il agit depuis pour la cause commune comme s'il eût agi de concert avec lui. Le General avoit parlé avec plus d'ouverture à d'autres, selon qu'il avoit cru en avoir besoin pour disposer sous main les esprits, à suivre, quand il seroit temps, le mouvement qu'il alloit donner aux affaires, & les acheminer au rétablissement du Roi. Mais ces confidens étoient gens à lui, de la fidelité desquels une longue experience lui répondoit : au lieu qu'une experience contraire lui ayant appris que parmi ceux qui composoient la Cour de ce Prince, il s'en trouvoit qui le trahissoient ; il avoit sagement jugé, que le plus sûr étoit de le laisser agir de son côté avec ses Courtisans, tandis que lui & ses amis agiroient du leur pour la bonne cause. Afin même de mieux tromper ceux qu'il importoit qu'il trompât, il avoit commencé à user d'une plus grande severité qu'à l'ordinaire envers ceux qui se déclaroient indiscretement pour le Roi. Quoi qu'il eût toûjours refusé d'abjurer la Maison Royale, jamais néanmoins il n'avoit fait mine de desap-

prou-

prouver cette propoſition dans les projets de 1659.
gouvernement que formoient les Républicains; qu'il falloit une République ſans Roi & ſans Maiſon de Pairs, ſans perſonne particuliere en qui reſidât le ſouverain pouvoir. Ainſi ce prudent General avoit diſpoſé ſecretement les choſes à l'execution d'un deſſein, qu'il ne pouvoit encore déclarer, ſans courir riſque de réünir toutes les Factions contre lui, & d'être opprimé par la multitude de ceux, qui par crainte, ou par interêt, ou par engagement de cabale, faiſoient profeſſion publique de s'oppoſer au rétabliſſement de la Monarchie. Il ne lui manquoit pour agir, qu'un prétexte que la rupture du Parlement avec l'Armée lui fournit ſur la fin de l'année mil ſix cens cinquante-neuf. Il commença au mois d'Octobre à inſpirer à ſes troupes du zele pour un Gouvernement civil, contre le Gouvernement militaire que l'Armée de Londres, ou plûtôt Lambert vouloit s'attirer ſous ce nom. Il repreſenta fortement qu'un Gouvernement militaire ne convenoit point à un grand Etat, qu'il étoit trop impetueux, trop incertain, trop dépendant du caprice & des coups de main : outre qu'il étoit inouï, ſans exemple, contre toutes les Loix, & tous les uſages non ſeulement d'Angleterre, mais de toutes les Nations du monde. Il exaggera enſuite l'inſulte faite par Lambert & ſes partiſans au premier Tribunal du Royaume, & en parla comme d'une injure commune à tout le Peuple Anglois. Pour piquer même de jalouſie l'Armée d'Ecoſſe contre celle d'Angleterre, il montra en les comparant, qu'il n'y avoit point de raiſon qui pût obliger celle-là à ſe ſoumettre à celle ci, & proteſta qu'il riſqueroit tout pour épargner à tant de braves gens, qui avoient

1659. fait la guerre fous lui, la honte d'un tel avilissement.

En même-temps que le General parloit ainsi ou par lui-même ou par ses amis dans son Armée, il écrivoit de tous côtez pour gagner des gens : il dépêcha par tout des Couriers, & envoya même des Agens dans les lieux où il les crut necessaires. Ainsi il en eut en Irlande, & dans l'Armée navale que commandoit Lawson : car pour celle de Montaigu, il s'en tenoit sûr pour le Roi. Il en eut dans Londres pour s'attacher la Ville, qui ne s'accordoit pas à la verité trop bien avec le Parlement, mais qui étoit tout-à-fait contraire à l'Armée. Il en eut dans cette Armée même auprès des Officiers Républicains, qui s'étant apperçus des projets & de l'ambition de Lambert commençoient à s'en separer, & à quitter le Comité. Il en eut auprès de Fairfax & de plusieurs autres Seigneurs, qui s'étant retirez des cohuës tumultuaires de la Capitale, mécontens de ce qui s'y passoit à l'égard du Gouvernement, sembloient n'attendre dans leurs maisons que l'occasion de prendre parti contre ces Factions tyranniques.

Par les nouvelles que reçut Monk de la plûpart de ses Envoyez, il comprit qu'il auroit des troupes auxiliaires quand il seroit en état de vaincre avec les siennes. Ainsi il tourna tous ses soins à se mettre au plûtôt en campagne, à la tête d'une bonne Armée, & bien resoluë à le suivre. Il trouva de ce côté-là de plus grandes difficultez, qu'il ne s'étoit attendu d'en trouver, Outres les desertions qui diminuerent ses troupes, & la reforme qu'il en fit pour en ôter les gens suspects, ceux même qui s'attacherent à lui desirerent qu'il envoyât faire des propositions de paix à leurs Freres de l'Armée d'Angleterre,

terre, c'est ainsi qu'ils les appelloient selon le style Presbyterien. Cette negotiation deplaisoit extremement au General, qui ne vouloit point cette paix avec ses Freres d'Angleterre si peu convenable à ses desseins. Il avoit déja renvoyé plusieurs de leurs Députez, sans leur donner aucune esperance de l'accommodement qu'ils étoient venus proposer. Falcombridge s'en étoit retourné avec le chagrin de n'avoir rien fait. Caryll & Barker fameux Ministres n'y avoient pas mieux réussi. Morgan, après avoir satisfait au devoir de sa Legation en honnête homme & de bonne foi, étoit demeuré à l'armée de Monk, & y avoit pris de l'emploi. Garges, Beaufrere du General & le meilleur de ses amis, avoit fait le même manege à cela près qu'il étoit retourné à Londres, où il esperoit servir mieux son allié, qu'en restant avec lui. 1659.

Après s'être tant défendu de s'accorder, Monk ne pensoit plus qu'à combattre : car le Comité envoyoit Lambert avec une partie de l'armée au devant de lui pour lui faire la guerre, s'il ne vouloit accepter la paix que ce General étoit chargé de lui offrir. Lambert étoit déja à Newcastle, où ses troupes ayant prévenu celles de Monk, s'étoient saisies de cette Place. Dans la resolution où étoient ces deux anciens concurrens d'en venir aux mains, on peut juger que les propositions d'accommodement qu'on les obligeoit de faire les embarassoient également. Monk neanmoins crût s'être tiré d'embarras par les instructions secretes, qu'il donna à ceux qu'il deputa à Londres pour complaire à ses Officiers. Ces instructions étoient de tirer le Traité en longueur, & d'y faire naître des difficultez qui empêchassent de rien conclure. Ce fut dans l'esperance

que

1659. que cet artifice auroit le succès qu'il en attendoit, que ce General se hâta de prendre les dernieres mesures pour la fureté de l'Ecosse, & de faire assembler ses troupes pour entrer en Angleterre. Les Ecossois, dont il convoqua les principaux à Edimbourg, continuerent à se montrer faciles & affectionnez à ce qu'il vouloit. Quelques-uns témoignerent craindre, qu'il ne les laissât exposez à la tyrannie de Lambert en cas de quelque desavantage, les Troupes Angloises qui restoient en Ecosse ne suffisant pas pour les en garentir, & l'Ecosse n'en ayant plus que celles qu'il menoit avec lui. Monk dissipa aisément ces craintes, en leur faisant voir que regardant leur pays & leur amitié, comme la plus sûre ressource qu'il se promît en cas de malheur; il laissoit leurs Places en état d'arrêter les plus fortes armées, & de donner le temps necessaire à des troupes battuës pour se rétablir. Il leur promit même que dans peu il augmenteroit celles qu'il leur laissoit d'un nombre considerable d'autres, qu'on lui préparoit, & qu'il trouveroit en chemin; leur faisant entendre que jusques dans l'Armée de Lambert il pouvoit compter des amis.

L'hyver & le temps pluvieux, qui avoit gâté les chemins, empêcherent que l'armée de Monk ne fût aussi-tôt assemblée que le General l'avoit projetté. Il ne put partir qu'en Novembre, & ce fut le dixhuitiéme de ce mois, que commençant à se mettre en marche, il prit le chemin de Barwik. Il marchoit avec une joye qui paroissoit sur son visage & dans toutes ses actions, ne doutant point que pendant un Traité qui ne devoit point se conclure, ayant affaire à un homme vif, presomptueux, brave, plein de tous les desseins qu'inspire une grande ambition, il n'eût

n'eût le temps de gagner avec l'épée ce qu'il ne pouvoit attendre d'une negotiation, Il marchoit, dis-je, avec cette esperance, lors qu'étant arrivé à Haddington sur la route d'Edimbourg à Barwik, des Officiers de l'Armée d'Angleterre, envoyez de la part de Fleedwood, lui vinrent annoncer la nouvelle d'un Traité d'accommodement conclu entre ses Deputez & le Comité. En même-temps le General aprit par les Lettres de ses Députez mêmes, qu'ils avoient été engagez à conclure ce Traité d'une maniere à ne s'en pouvoir défendre. Beaucoup de mauvaises raisons composoient leur apologie; desquelles il y a aparence que la plus veritable fut celle qu'ils n'alleguerent pas, leur foiblesse, ou leur infidelité. 1659.

Cette nouvelle consterna Monk, & le mit dans une humeur sombre dont tout le monde fut touché. Comme il ne s'en expliquoit pas, & que chacun en cherchoit la cause, on lut avec empressement le Traité qui portoit en substance; I. Qu'on oublieroit tout le passé. II. Qu'on mettroit en liberté diverses personnes, que Monk avoit fait arrêter ou pour avoir voulu occuper les Places frontieres des deux Royaumes, ce qui étoit arrivé à Cobbet; ou pour avoir été envoyées dans son Armée pour la débaucher, ce qui s'étendoit à beaucoup de gens. III. Que les droits du Roi & de la famille Royale seroient entierement abrogez. IV. Que les trois Royaumes qui composent la Monarchie Britannique seroient desormais gouvernez en forme de République libre, sans Roi, sans Maison de Pairs, sans dépendance d'aucune personne singuliere. V. Que deux Officiers de chaque Regiment des armées des trois Nations, avec dix de la Marine, s'assembleroient pour deliberer sur la forme de Gouvernement

que

1659. que le Comité leur presenteroit, & sur les pouvoirs des Deputez du Peuple dans les Parlemens. VI Qu'il se feroit à Newcastle une assemblée de quatorze personnes des Armées de Monk & de Lambert, au choix de ces deux Generaux, pour regler les interêts des Officiers qu'on avoit cassez, interdits, ou reformez dans ces derniers temps. VII. Que les deux Armées se retireroient chacune dans leurs quartiers, pour y être à la main de ceux, qui suivant le reglement qu'on alloit établir seroient obligez de veiller à la conservation de l'Etat.

Ces articles ayant été lûs furent trouvez si captieux, si propres à donner occasion aux Officiers de l'Armée d'Angleterre de continuer leur tyrannie, & d'opprimer celle de Monk, qu'on s'écria tout d'une voix, que l'on avoit ou intimidé, ou trompé les trois Deputez, que la plus perilleuse guerre étoit preferable à une si honteuse paix, qu'il falloit continuer la marche que l'on venoit de commencer, sans avoir égard à un Traité fait la force à la main d'un côté, & la crainte dans le cœur de l'autre.

Le General prit grand plaisir à voir l'effet que faisoit dans ses troupes le mauvais Traité qui s'étoit fait à Londres, & en conçût de grandes esperances pour le succès de ses desseins. Il dissimula neanmoins & ses esperances & sa joye, pour allumer encore davantage l'indignation de ses Officiers par le chagrin qu'il témoignoit, & par l'embarras où il paroissoit être: affectant un morne silence, & retournant à Edimbourg, comme s'il eût eu en pensée de deferer à ce Traité. Cet artifice lui réüssit autant qu'il le pouvoit desirer. On l'aimoit; la mélancholie profonde où on le croyoit plongé toucha sensiblement ses amis; la resolution qu'on s'imagina qu'il prenoit de recevoir le Traité inquieta ceux

qui

qui craignoient de tomber sous le joug de l'Armée d'Angleterre : tous le presserent de reclamer, de demander des explications, & de continuer cependant sa marche. Il avoit écouté sans s'ouvrir, jusqu'à ce qu'étant arrivé à Edimbourg, & se promenant dans une salle environné de ses Officiers qu'il laissoit parler sans rien dire, ayant la contenance d'un homme qui rouloit des pensées fort tristes, un de ses amis entra brusquement & avec un air empressé. D'abord que le General l'apperçût, *Hé bien*, lui dit-il, *que vous semble de l'accommodement qu'on a fait? Je ne l'ai pas lû*, répondit cet homme, *mais j'en ai entendu parler, & sur ce que j'en ai oüi dire, je viens vous faire une priere.* Monk parut étonné à ces mots, & dit à son ami : *Vous me surprenez : qu'auriez-vous à me demander dans la conjoncture où nous nous trouvons? Un passeport*, repartit celui-ci, *pour m'embarquer sur un vaisseau prêt à faire voile en Hollande.* Le General encore plus troublé: *Quoi! vous me voudriez quitter*, lui repliqua-t-il, *& dans l'état où sont mes affaires? C'est justement parce que vos affaires sont dans ce mauvais état*, reprit l'Officier, *que je vous veux quitter. Après un tel accommodement je ne voi pas par quel moyen vous pouvez-vous empêcher de perir : pour moi je ne suis pas d'humeur à m'abandonner de sang froid à la discretion de mes ennemis.* Monk jugeant l'occasion favorable, si même il ne l'avoit pas concertée ; pour se découvrir, sans se trop commettre : *M'imputez-vous le blâme*, repartit-il d'un ton plus élevé qu'auparavant, *d'un accommodement si honteux? Pour m'en justifier j'ai à vous dire, que si l'armée s'attache à moi, je m'attacherai à elle.* Ces mots dits d'un air resolu firent un tel effet dans l'assemblée, que chacun 1659.

1659. chacun s'écria qu'il vouloit vivre & mourir avec le General. On ne vit jamais plus d'ardeur pour ſuivre un Capitaine dans ſes entrepriſes, qu'on en vit en cette rencontre; jamais on n'entendit plus de proteſtations d'un éternel attachement: en un mot ces ſentimens paſſerent dans toute l'Armée, & juſqu'aux moindres Soldats y parurent diſpoſez à ſuivre aveuglément la fortune & les ordres de leur Chef.

Pour uſer avec prudence de cette bonne diſpoſition, Monk aſſembla le Conſeil de guerre, où il fut jugé à propos que ſans rejetter le Traité, pour ne pas donner ſujet de dire qu'on ſe fût oppoſé à la paix, on differât de le ratifier, ſous prétexte de demander l'explication de quelques articles qui y paroiſſoient obſcurs; que cependant l'Armée ſe remît en marche, qu'elle entrât en Angleterre, qu'elle s'approchât de Londres, ſi Lambert ne la contraignoit de s'arrêter pour la combattre: de quoi on auroit tout le loiſir, pour peu qu'on uſât d'induſtrie pour faire tirer en longueur le renoüement, les préliminaires, les diſputes de la negotiation, dont on auroit ſoin de n'expoſer pas, comme on avoit fait la premiere fois, les Negotiateurs à traiter en des lieux, où leurs adverſaires fuſſent les maîtres. Le General ſuivit cet avis d'autant plus volontiers, qu'il apprenoit de toutes parts par les Lettres qu'il recevoit d'Irlande, de Londres, de la Flote, de Fairfax & d'autres Seigneurs qui étoient en armes vers York, qu'on s'étoit rechauffé pour lui, que ſon parti prévaloit par tout, que celui de Lambert & de l'Armée d'Angleterre paſſoit pour une tyrannie, qui alloit renouveller celle de Cromwel, & faire revivre le Protectorat, ſi on ne s'y oppoſoit fortement.

Les choſes étant ainſi arrêtées, pour en venir à l'exe-

à l'execution Monk écrivit au Comité, & en particulier à Fleedwood, pour leur dire qu'il avoit reçû le Traité, qu'il ne demandoit autre chose qu'une bonne & solide paix, mais que dans ce même Traité qu'il avoit reçû, il y avoit certains articles mal-propres à la bien établir, s'ils n'étoient plus nettement expliquez; qu'il demandoit cette explication au nom de toute son Armée, & que pour cela on choisît un lieu où les Negociateurs fussent libres; que cependant, pour ne point perdre de temps, il se remettoit en marche avec son armée, afin d'être à portée d'appuyer le parti des Loix, de la Liberté & de la tranquillité publique. En même tems que le General écrivit ces Lettres au Comité, il en écrivit d'autres au Maire & au Conseil commun de Londres, pour les avertir qu'aussi-tôt qu'il avoit reçû la nouvelle de la violence faite au Parlement par l'Armée, il avoit écrit aux Officiers de la Ville, & leur avoit fait savoir les resolutions que cette entreprise lui avoit fait prendre pour delivrer l'Angleterre d'une telle tyrannie; que ces Lettres avoient été interceptées, mais que celle-ci y suppléeroit, en leur apprenant sa perseverance dans un si utile dessein, & la resolution où il étoit de s'approcher d'eux pour l'executer; qu'il demandoit leur assistance; qu'il les prioit de hâter les secours qu'il se promettoit de leur zele, & de s'assurer du sien pour la conservation de leur repos, de leur liberté, de leur Religion. 1659.

Ces Lettres furent suivies de Manifestes & de divers autres Ecrits, composez avec artifice pour instruire & pour persuader le public des intentions que le General disoit avoir pour le maintien du Parlement, de la Republique, & de la liberté de l'Angleterre contre la tyrannie de l'armée de Londres. Cependant il se remît

en

1659. en marche; & après avoir fait la revûë de son armée à Haddington, visité Dumbar, & d'autres Places importantes sur cette Côte, il vint à Barwik, & delà à Coldstreme sur la Tweede du côté de l'Ecosse, que cette riviere separe en cet endroit de l'Angleterre.

Lambert, qui étoit toûjours à Newcastle, voyoit approcher avec joye un Rival qu'il vouloit combattre; lorsqu'ils apprirent l'un & l'autre, que le Comité consentoit à rentrer en negociation pour expliquer le Traité de Londres. La marche de Monk, les intrigues du vieux Parlement pour reprendre le timon des affaires depuis que Monk s'étoit declaré vangeur de l'injure qu'on leur avoit faite, la division même de l'Armée d'Angleterre avoit épouvanté Fleedwood & ceux de cette Faction, qui ne voyant plus de salut pour eux qu'à appaiser le General, avoient resolu de le satisfaire, s'imaginant apparemment qu'il n'étoit question pour cela que de quelque adoucissement dans les articles du Traité, qui n'y changeroit rien d'essentiel. Lambert se flata de son côté que soit que par la ratification du Traité l'Armée d'Angleterre demeurât maîtresse du gouvernement, soit que le Traité se rompant il en fallût venir à un combat, c'étoient deux chemins au lieu d'un pour parvenir où il prétendoit. Ainsi il laissa negotier les Deputez du Comité avec ceux que nomma Monk.

Alnewik, Place située à peu près à égale distance des deux armées, fut choisie pour les Conferences, & les Generaux convinrent ensemble que jusqu'à la confirmation ou à la rupture du Traité, les troupes ne feroient aucun mouvement pour avancer les unes du côté des autres. Lambert eut peine à garder cette condition, & ne fut pas long-temps sans prendre

des

des prétextes pour la violer. A peine en étoit-on convenu, qu'il envoya un camp volant pour se saisir du château de Wak dans le Comté de Northumberland sur le rivage de la Tweede, vis-à-vis de Coldstreme où étoit Monk. Quelques-uns disent qu'il avoit dessein de l'engager par là au combat, d'autres prétendent qu'il le vouloit attirer dans une embuscade, on lit même en quelques Auteurs qu'ils en vinrent tous deux aux mains, & que l'avantage demeura au General de l'armée d'Ecosse. Comme il n'est nulle mention de ces faits dans la vie, ou plûtôt dans l'éloge, que le Ministre de Monk a écrit pour honorer la memoire de son Maître, avec lequel cet Ecrivain nous assûre avoir fait ce voyage; je m'en tiens à ce qu'il raconte, que Monk fut reprimer les fougues de son adversaire sans en venir au combat: je trouve dans d'autres Memoires qu'il l'évita même avec soin, prevoyant bien par les bonnes nouvelles qui lui venoient continuellement d'Irlande, de Londres, & d'autres endroits, qu'il le détruiroit sans le combattre. 1659.

Ce fut en effet ainsi qu'il en arriva. Pendant six semaines que Monk demeura dans son camp de Coldstreme, & que les Negotiateurs d'Alnewik, ou plus habiles ou plus fideles que n'avoient été ceux de Londres, agissoient toûjours pour ne rien faire; on reçut dans les deux armées coup sur coup quatre ou cinq nouvelles, qui deciderent toutes choses en faveur de Monk & de ses Coldstremiens: ainsi nommoit-on l'Armée d'Ecosse à cause du long sejour qu'elle avoit fait à Coldstreme. La premiere de ces nouvelles fut que l'Irlande s'étoit déclarée pour lui, que les Comtes d'Orery & de Muntrath, Theophile Jones, les Warrens, toute la Famille & la Faction d'Ormond, quoique ce Seigneur

1659. gneur fût alors absent, avoient prevalu sur tous ceux qui vouloient engager la Nation à embrasser le parti contraire, & en avoient fait arrêter plusieurs, afin qu'ils ne fussent plus en état de remuer pour l'armée d'Angleterre. Les premiers mouvemens de joye qu'avoit causé dans celle d'Ecosse un évenement si heureux duroient encore, lorsqu'on apprit que Lawson avec sa Flote, Haslerigg, Walton, & Morlay s'étoient emparez de Porthsmouth, où ils s'étoient declarez pour Monk; que Fleedwood & le Comité y ayant envoyé des troupes detachées de celles qui restoient à Londres, ces mêmes troupes s'étoient données à Haslerigg & à son parti; qu'ensuite le vieux Parlement, qui depuis que Monk & son armée s'étoient declarez en sa faveur intriguoit pour se rassembler & reprendre la direction des affaires, avoit envoyé demander à Fleedwood les clefs des chambres de Westminster, & y ayant repris ses seances, avoit recommencé à exercer sa jurisdiction, par nommer de nouveaux Commissaires pour le commandement de ce qui restoit de l'armée d'Angleterre à Londres.

Tant d'évenemens si heureux donnerent à Monk un nouveau courage de poursuivre son entreprise, & cette derniere circonstance le tira de tout l'embarras, que lui pouvoit causer le Traité qui se continuoit à Alnewik. Il ne l'eut pas plûtôt apprise, qu'il envoya dire à Lambert, que le changement arrivé dans le Commandement de l'armée d'Angleterre ne lui permettoit pas de passer outre, & de continuer une negotiation, qui cessoit d'être autorisée par la cessation du pouvoir de ceux au nom desquels on negotioit; qu'au reste puisque le Parlement étoit rentré dans l'exercice de ses fonctions, il faisoit profession de le reconnoître, comme il s'en étoit

étoit declaré par ses Manifestes; qu'il quittoit l'Ecosse pour le soûtenir contre les Usurpateurs de l'autorité que les Loix du païs donnoient à un Tribunal si utile, & de tout temps si attaché à conserver les libertez & les privileges de la Nation; qu'ainsi il rappelloit d'Alnewik les Députez qu'il y avoit envoyez, & se disposoit à marcher incessamment du côté de Londres, pour maintenir par sa presence & par les forces que la République lui avoit mis entre les mains le Gouvernement civil, qui étoit celui de la droite Raison & des Loix, contre le militaire, qui ne pouvoit passer que pour une Anarchie tyrannique. 1659.

Lambert reçut ce desagreable message avec le chagrin qu'on peut penser. Quoi qu'il fut fort dissimulé, il ne pût s'empêcher de dire en se frapant la poitrine de colere : *Monk n'en use pas bien avec moi*. Lambert parloit peu & pensoit beaucoup. En disant ce peu de paroles il formoit de grands desseins de vengeance, & on ne peut douter qu'en ce même moment il ne prît la resolution de marcher au devant de Monk, & de reparer par la force ce que l'intrigue & la politique avoient fait de brêches à sa fortune. Il avoit une belle Armée bien plus nombreuse que celle de son Concurrent, & quoi qu'il eût beaucoup de troupes nouvelles, moins aguerries & moins endurcies aux fatigues que celles de l'Armée d'Ecosse, il en avoit assez d'anciennes pour soûtenir celles-ci & leur donner exemple. Il étoit en état de combattre, & avoit sujet d'esperer de vaincre, lorsqu'il s'apperçut que ses troupes étoient la plûpart gagnées pour Monk, qui en effet ayant appris que Lambert tâchoit de lui debaucher ses Soldats, avoit fait répandre à propos des sommes d'argent parmi les siens, qui les avoient disposez à l'abandonner. En

1659. même temps le malheureux General apprit que toutes les provinces des environs de Newcastle où il étoit offroient leurs forces à son adversaire, que Fairfax, le Duc de Buckingham & d'autres Seigneurs étoient en armes du côté d'York pour le même parti; & pour comble de malheur, que ceux mêmes qui avoient jusques-là soutenu le sien dans l'armée & dans la Ville de Londres, s'en retiroient, ou paroissoient chanceler. A ces nouvelles, que Salmon l'un de ses amis lui aporta, Lambert croyant trouver à Londres des ressources qu'il ne voyoit point ailleurs; sortit sans bruit de Newcastle, & après avoir demeuré quelques jours aux environs d'York sans se faire connoître, prit la poste, & se rendit dans la Capitale. Là au lieu de trouver seulement sa faction chancelante & ses partisans en desordre, comme il s'y étoit bien attendu; il trouva son parti si ruïné, & ses amis si dissipez; qu'aussi-tôt qu'il fut arrivé il fut mis dans la Tour par ordre du Parlement, sans que personne s'y opposât, & que tout hardi qu'il étoit il se mit en devoir de se défendre.

1660. Pendant que Lambert couroit à sa perte; Monk entroit en Angleterre pour en profiter, & prenoit le chemin de Londres. Ce fut le premier jour de Janvier de l'année mil six cens soixante, que ce Guerrier quittant Coldstreme passa la Tweede, & vint à Wellar. Il y étoit à peine arrivé, qu'il reçut une Lettre du Parlement, & des nouvelles qu'il savoit déja. Les nouvelles étoient que cette Compagnie s'étoit rassemblée, qu'elle avoit repris ses seances & la direction des affaires, qu'elle avoit ôté à Lambert & à ceux de sa Faction le commandement de l'Armée, & que le même Courier qui portoit cet avis aux troupes de Coldstreme, pourroit un or-

ordre à celles de Newcastle de prendre des quartiers d'hyver en des lieux qu'on leur assignoit. 1660.
La Lettre du Parlement contenoit des remercimens au General, sur ce qu'il avoit pris le parti du Gouvernement civil contre le militaire ; mais ceux qui faisoient des reflexions trouverent que ces remercimens étoient froids, & jugerent que cette Assemblée craignoit plus Monk qu'elle ne l'aimoit.

En effet quelque politique qu'eût mis en œuvre ce General pour paroître Republicain, ces parricides, à qui leur crime faisoit craindre de voir regner le Fils d'un Pere qu'ils avoient fait mourir, ne pouvoient se guerir de la peur qu'ils avoient que l'Armée d'Ecosse n'entreprît de le rétablir : ainsi il ne faut point douter, que s'ils eussent pû se promettre d'être maîtres de celle d'Angleterre, ils ne se fussent declarez d'aussi bonne foi contre Monk, que Monk s'étoit déclaré pour eux avec peu de sincerité. Mais outre que le peu qui restoit de cette armée autour de Londres étoit tellement gouverné par leurs ordres, qu'ils ne pouvoient s'assurer de sa soumission ; la Ville leur étoit entierement contraire, & formoit un parti capable de faire quelque chose de plus que de contrebalancer le leur.

Depuis que Monk avoit conçu le dessein de rétablir le Roi, les partisans de l'un & de l'autre avoient tant fait par leur industrie, qu'ils avoient rendu Royaliste la plus grande partie du Peuple & des Officiers de la Capitale. Ils y travailloient diversement. Les émissaires de Monk prenoient un soin particulier de cacher la correspondance qu'ils entretenoient avec lui, & n'agissoient point en son nom, pour ne le pas mettre en danger d'être convaincu par le Parlement d'intelligence avec le Prince, & donner

1660. occasion par là aux Républicains, à l'Armée, à la Faction de Lambert de se reünir pour le troubler, ce qui seroit infailliblement arrivé si on se fût déclaré à contre-temps. Les entreprises où l'on n'avance qu'à mesure qu'on fait se couvrit, cacher sa marche, prendre des circuits, sont toûjonrs lentes, mais elles sont sûres. Ce fut par cette methode que réüssirent les intrigues des partisans de Monk dans Londres, pour rendre cette Ville favorable au rétablissement du Roi. Il leur falut du temps, de la patience, de la dissimulation, de l'application; mais aussi ils vinrent à bout de former pour le service de leur Prince, parmi les Officiers, les Bourgeois, les Apprentifs, la populace de cette grande Capitale, une Faction assez puissante pour s'opposer au Parlement, & disposer par là le succès de l'entreprise du General pour le rétablissement du Monarque. Ce qu'il y eut de bizarre en cela, fut que la plus grande partie de ceux qu'on engageoit dans ce parti, ne sachant pas que Monk eût part aux sollicitations qu'on leur faisoit, & apprenant d'ailleurs la rigueur qu'il exerçoit contre les Royalistes, prenoient de lui les mêmes ombrages qu'en avoient les Republicains, & ayant à peu près les mêmes sentimens, gardoient à son égard la même conduite.

Ainsi Monk fut appellé au secours par deux partis, dont l'un & l'autre le soupçonnoit de lui être contraire; & que cependant la necessité obligeoit de recourir à lui. Car leurs démêlez s'aigrissoient d'une maniere, à en faire craindre des suites funestes à celui des deux qui auroit succombé. Le Corps de Ville avoit commencé par demander un Parlement libre, & s'expliquant quelque temps après sur ce terme indéterminé, il avoit requis que les Membres re-

retranchez du Parlement de mil six cens quarante-huit y fussent incessamment rappellez : 1660.
sur quoi vingt-cinq des plus hardis de ces Membres exclus s'étant presentez pour être reçus dans la Chambre, ils avoient été rejettez. Le Parlement n'avoit garde de les admettre, puisqu'ils n'avoient été chassez que parce qu'ils étoient favorables au Roi : mais comme par cette même raison la Ville s'opiniâtroit à vouloir qu'ils fussent admis, la contestation s'échauffa de telle sorte, que ces deux Factions apprehendant tout l'une de l'autre, firent chacune de leur côté tous leurs efforts pour s'assurer de Monk. Toutes deux l'envoyerent prier de hâter sa marche. jusques-là assez lente, le General ayant voulu s'instruire à fond & à loisir de tout ce qui se passoit dans Londres, avant que de s'y engager. Les Deputez du Parlement, qui furent Scot & Robinson, faisant semblant de supposer que la déclaration de Monk en faveur de cette Assemblée fut sans art & de bonne foi, quoi qu'ils craignissent le contraire, le presserent de venir achever son ouvrage, & d'employer ses forces à maintenir le premier Tribunal du Royaume dans l'autorité que lui donnoient les Loix, & que ce General lui-même, malgré tant de moyens qu'il avoit de s'y soustraire, avoit reconnuë. Les envoyez de la Ville ne refusoient pas de se soumettre à un Corps superieur, & reconnoissoient pour tel le Parlement ; mais ils vouloient un Parlement libre, complet, conforme aux anciennes Loix & aux usages du païs, & soûtenoient que l'Assemblée qui depuis si long-temps usurpoit ce nom ne pouvoit être reconnuë pour le vrai Parlement d'Angleterre, jusqu'à ce qu'elle eût rappellé les Membres qui la composoient au temps de sa convòcation.

1660. Il ne pouvoit rien arriver de plus favorable au dessein de Monk que cette heureuse contestation, dont le principal motif, qu'il n'ignoroit pas, l'assuroit de la Capitale, qui en Angleterre, où il y a peu d'autres Villes considérables, est d'encore plus grand poids qu'ailleurs pour attirer le reste du Royaume dans le parti où elle se jette. Un homme moins maître de soi auroit découvert ses sentimens à des gens qui le prévenoient par des démarches si empressées; & quelques-uns mêmes ont pris sujet du silence que le General continua à garder en cette occasion, de soupçonner, ou de rendre suspectes ses bonnes intentions pour le Roi. Ceux-là n'ont pas fait reflexion, que jusqu'à ce que Monk fût dans Londres, les mêmes raisons qu'il avoit euës de dissimuler subsistoient encore, & n'avoient rien perdu de leur force. Le Parlement, la Flotte de Lawson, les troupes de la vieille armée qui s'étoient données à Haslerigg, celles qui étoient restées à Londres, en un mot la plûpart de ceux ou qui craignoient le rétablissement du Roi, ou qui vouloient une République étant à portée de se réünir, & en état, sinon d'empêcher, au moins de retarder, d'exposer à de grandes risques une affaire, que l'on ne pouvoit terminer ni trop sûrement ni trop tôt. Dans ces vûës Monk parla tellement aux Députez des deux Factions, qu'il ne se laissa point pénétrer. Il promit à l'une & à l'autre d'avoir égard à leurs intérêts: & comme le sien demandoit qu'il s'étudiât encore plus à amuser ceux qui lui pouvoient nuire, qu'à gagner ceux qui étoient déja tout disposez à le servir; en public, & dans la concurrence, il donnoit toûjours l'avantage aux Députez du Parlement, & n'expliquoit les sentimens qu'il disoit avoir

pour

pour cette Compagnie que par le mot de soumission. 1660.

Ce fut en continuant d'observer une si delicate conduite, qu'au commencement de Février le General entra dans Londres à la tête de son Armée, & alla loger à Withal, pendant qu'on distribua ses troupes dans les lieux dont les Magistrats étoient convenus avec lui. Il n'eut pas été long-temps dans la ville, qu'ayant étudié le terrain, il reconnut que la dissimulation dont il avoit usé jusques-là lui étoit plus necessaire que jamais, & qu'il ne s'en pouvoit relâcher sans risquer le succès de son entreprise. Il avoit de grandes raisons d'en juger ainsi. Premierement le parti du Roi ne faisoit point encore un Corps assez uni, & assez démêlé du cahos confus de diverses factions qui divisoient la Nation : les familles les plus Royalistes n'étant gueres sans quelque Républicain, qui tenoit les autres en bride, & les empêchoit de se declarer. Secondement l'armée de Londres étoit generalement parlant opposée aux intérêts du Roi par les siens propres; c'est-à-dire par l'intérêt de sa sûreté, ayant sujet d'apprehender que le Fils ne vengeât le Pere; par l'intérêt de sa fortune, pour conserver ce qu'elle avoit acquis, la plûpart des Officiers qui la commandoient ayant profité des biens confisquez sur la Famille Royale, qui n'y pouvoit rentrer sans les en dépouiller. Outre tout cela, le sage General voyoit qu'il n'avoit qu'à donner le temps au Parlement & à la Ville de pousser à bout leurs aigreurs, pour avoir un moyen infaillible de détruire d'un même coup les plus grands ennemis du Roi, & mettre ses amis en état de se pouvoir déclarer pour lui. Ce fut sur ces raisons que Monk continua à cacher ses desseins, depuis même qu'il fut arrivé à Londres.

1660. dres. L'évenement montre qui de lui ou de ceux qui l'ont accusé de lenteur ont jugé le plus sainement des choses.

Une des meilleures qualitez de cet esprit solide, étoit de se mettre peu en peine de ce qu'on pouvoit dire, quand il faisoit ce qu'il croyoit devoir faire. Agissant sur cette maxime, il suivit sa premiere methode; se déclarant pour la République, & agissant pour le Roi; excluant dans toutes ses déclarations le Gouvernement Monarchique, & ayant des émissaires par tout pour avancer le rétablissement du Monarque. Il poussa cette politique avec tant d'art & d'habileté, que lors même qu'il executoit ce qu'inventoient les Républicains pour détruire les Royalistes, il ne diminuoit rien de l'esperance que donnoient ses amis aux Royalistes, qu'il détruiroit les Republicains.

La maniere dont il éluda la proposition qu'on lui fit d'abjurer la Maison Royale, par un serment dont j'ai déja dit qu'il avoit toûjours eu horreur, ne fut pas un des moindres effets de sa prudence & de sa bonne conduite. A peine fut-il à Withal, qu'on lui présenta ce serment impie, & qu'on le pressa de le faire : mais le General toûjours present à soi répondit sans s'embarrasser, que plusieurs même des plus zelez pour le maintien de la République ayant rejetté ce serment, il étoit trop ennemi des partialitez pour le rejetter ou pour l'admettre, avant que l'on fût convenu de quelque uniformité sur ce point; qu'ils s'assemblassent, qu'ils conferassent, qu'ils arrêtassent quelque chose dont tout le monde tombât d'accord : qu'il seroit toûjours le premier à se soûmettre aux Ordonnances, qui établiroient la concorde & la tranquillité dans l'Etat.

l'Etat. Les Royalistes prirent ce refus dans les conjonctures presentes, pour une assurance infaillible que Monk étoit du bon parti : les Republicains en prirent d'autant moins d'ombrage, que ce General étant allé au Parlement, parmi les choses qu'il y proposa pour le bien public dans une assez longue harangue qu'il y fit, il n'oublia pas d'inserer, comme on faisoit en ce temps-là presque dans tous les discours qui concernoient le gouvernement, l'exclusion de la Royauté, du Protectorat, & generalement de toute autorité suprême qui ne reside que dans un seul. 1660.

Une autre adresse, dont il usa à propos dans cette Harangue, avança beaucoup le dessein qu'il avoit d'engager le Parlement à pousser à bout la Ville, afin que la Ville lui servît ensuite à detruire le Parlement. La Ville étoit si mutinée contre cette Assemblée de Tyrans, qui usurpoient une autorité uniquement fondée sur leurs crimes ; qu'elle avoit pris resolution de ne payer aucun impôt pour les necessitez publiques, que le Parlement, à qui elle ne contestoit pas le pouvoir de les ordonner, ne fût tel qu'il devoit être, c'est-à-dire libre & complet. Le Parlement cherchoit les moyens de se faire obeïr, & de dompter ceux qu'il croyoit lui devoir être soûmis. Le discours que fit Monk à cette Assemblée, lorsqu'il y alla la premiere fois, ayant été prononcé dans cette conjoncture, ce General affecta d'y faire glisser, qu'ayant été sollicité sur sa route par les requêtes de divers Corps, tantôt de procurer à la Nation un Parlement libre, tantôt d'obliger celui qui étoit assemblé de rappeller les Membres exclus en l'année mil six cens quarante huit, il avoit toûjours répondu, qu'on ne

1660. pouvoit avoir un Parlement plus libre que celui qu'on avoit alors, à la decision duquel il se falloit remettre touchant l'affaire des Membres exclus.

Le Parlement se laissa éblouïr par ces marques de deference, & se hâtant de profiter de la bonne disposition où paroissoit Monk, d'executer aveuglément tout ce que lui ordonneroit l'Assemblée; lui donna des ordres conformes aux diverses fins qu'elle s'en proposoit. Car leur but n'étoit pas seulement de dompter & de soumettre la Ville, en obligeant Monk à la mal-traiter: par une politique pareille à celle dont il usoit contre eux, ils le vouloient rendre odieux au Peuple, ou pour le perdre, ou pour l'engager à attacher sa fortune à la leur. Il évita mieux le piege qu'ils lui tendoient, qu'ils n'éviterent celui qu'il leur avoit tendu. Ils lui donnerent des ordres severes pour le châtiment de la Ville, qui mirent le comble à la haine publique depuis si long-temps allumée contre eux: il les executa ponctuellement, mais d'une maniere si adroite, que personne ne lui en sût mauvais gré. Ces ordres portoient qu'on ôteroit à la Ville ses poteaux, ses chaînes, ses portes, & que l'on mettroit en prison plusieurs de ses principaux Bourgeois. Monk fit tout cela, mais d'un air, où il paroissoit à ceux qui ne savoient pas le mystere, que ce n'étoit qu'à contre-cœur, & qui donnoit aux gens mieux instruits une nouvelle assurance des promesses qu'on leur faisoit en secret.

Les grands Officiers de l'armée de Monk avoient refusé d'executer des ordres si violens, les subalternes y avoient obeï: le procedé des uns & des autres fit un également bon effet, le refus de ceux-là leur ayant gagné l'affection de

de tous les Bourgeois, l'obeïssance de ceux-ci ayant été accompagnée de tant de marques de repugnance, que personne ne s'en tint offensé. Le Géneral lui-même laissoit échaper de temps en temps certaines paroles, qui donnoient à entendre qu'il n'executoit les ordres des ennemis de la Ville, que pour le servir en ami. *Il faut obeïr*, disoit-il souvent, *mais tout ceci tournera à bien.* 1660.

Le sens de ces mots énigmatiques commença à se développer, lors que le General ayant fait representer au Parlement qu'il ne jugeoit pas à propos de brûler les portes de Londres, & qu'on en avoit assez fait, reçut un second ordre de faire tout ce qu'on lui avoit commandé. Il obeït, mais l'indignation des Officiers & des Habitans s'étant de nouveau rallumée contre ces nouveaux tyrans; Morley Lieutenant de la Tour vint trouver Monk, & quoi qu'il fût un des principaux Membres du Parlement, se plaignit à ce General des violences que cette Compagnie exerçoit contre la Capitale. *Il est vrai*, lui répondit Monk, *que ces Messieurs vont un peu vite. Ce procedé est dangéreux, & je vois, ce me semble, le Peuple assez près de ce desespoir, que ceux qui gouvernent doivent toûjours craindre lors même qu'ils ont la force en main. Pour moi je ne fais qu'obeïr.* Morley transporté de son zele, & se découvrant sans reserve à Monk: *Il est temps que vous commandiez*, repliqua-t-il en l'interrompant, *ou plûtôt le temps est venu d'executer les bons desseins, que vous avez pour reprimer l'insolence de ceux qui commandent mal. Commencez: je vous rends maître de la Tour. Mon Frere le Chevalier Fagg & moi avons chacun un Regiment, l'un & l'autre actuelle-*

1660. *ment dans Londres. Nous sommes à vous, nous vous suivrons : vous pouvez compter sur nos services.*

Cette conversation finit par une liaison entre ces deux hommes, qui fut à proprement parler le premier coup qui abattit le Parlement, & releva la Monarchie. A peine Monk eut-il quitté Morley, que les principaux Officiers de son armée le vinrent trouver, & l'abordant d'un air indigné, commencerent le discours qu'ils lui firent par des invectives sanglantes contre la tyrannie, qu'un petit nombre de gens, qui s'etoient donné sans raison le nom de Parlement d'Angleterre, exerçoient sur la Nation. La conclusion de cette invective fut qu'il falloit, non les reprimer, mais les déposseder tout-à-fait de l'autorité qu'ils avoient si injustement usurpée ; qu'il falloit avoir un Parlement libre & convoqué selon les Loix, afin de convenir tous ensemble d'une forme de gouvernement fixe, que les inquiets ni les ambitieux ne pussent plus faire changer ; que le General étoit engagé en conscience & en honneur, après tant de protestations qu'il avoit faites de ne chercher que le bien & le repos public, de prendre en main cette cause commune aux trois Nations qui composoient le corps de la Monarchie Britannique ; qu'au reste il étoit temps qu'il la prît, & qu'il fît voir qu'il étoit venu pour d'autres desseins, que pour être le ministre des violences d'un tas de tyrans qu'on avoit en horreur.

Ces remontrances trouverent dans Monk toute la disposition necessaire pour avoir un prompt effet. Il étoit aussi indigné que ses Officiers contre le Parlement, quoi qu'il montrât plus de moderation ; il voyoit, comme ils le disoient,

difoient, que tout confpiroit à la ruine de cette Affemblée qu'il vouloit détruire, & à la convocation d'un autre qu'il étoit maître de compofer de telles gens qu'il lui plairoit : démarches effentielles au rétabliffement du Roi, & prefque les feules qui reftaffent à faire. La Nobleffe, la Ville de Londres, la plus grande partie des Provinces le defirant avec paffion, & l'armée d'Ecoffe étant difpofée à obeïr aveuglément aux ordres de fon General. Il reftoit encore des Republicains avec quelques troupes fous Haflerigg, qui les avoit ramenées de Portsmouth. Le factieux Vane agiffoit avec fon ardeur ordinaire contre les interêts du Roi, & avoit encore quelques Regimens de la vieille armée attachez à lui : mais outre que ces deux hommes avoient des vûës extrémement differentes, le General favoit affez que leurs forces unies n'étoient pas capables d'être oppofées à tant de grands Corps, qui faifoient profeffion de fuivre l'impreffion qu'il leur donneroit. Déterminé par ces confiderations, le General tomba d'accord avec les Officiers, que fans attendre davantage, dès le lendemain deux d'entre eux porteroient au Parlement une Lettre qu'il leur laiffa à concerter, par laquelle on demanderoit de fa part & au nom de l'Armée, que ce même Parlement finît, & qu'on en convoquât un autre, libre & complet felon les Loix. 1650.

Ce fut le matin du jour fuivant, que cette Lettre ayant été fignée par le General & par les Officiers fut envoyée au Parlement : Licod & Clowbery, qui en furent les porteurs, eurent charge de dire à la Chambre, que Monk en alloit attendre la réponfe chez le Chevalier Allen Maire de Londres.

1660. La visite & la Lettre du General furent reçûës bien differemment. Le Maire fit à Monk tous les honneurs & tout le bon accueil possible, & arrêta avec lui qu'il rétabliroit le Conseil de Ville que le Parlement avoit cassé; qu'ils l'assembleroient tous à Guild-Hall, & qu'ils y prendroient les resolutions convenables à l'état des affaires. Autant que la visite du General répandit de joye dans la Ville, autant sa Lettre jetta-t-elle de consternation dans le Parlement. Cette Assemblée neanmoins, composée de gens fort rompus aux affaires, ne se perdit point tellement en cette occasion, qu'elle n'usât d'une politique fort rafinée & fort délicate. Car d'un côté connoissant bien que Monk alloit devenir le maître, elle n'omit rien de tout ce qu'elle put lui faire dire en particulier, pour l'appaiser, pour le gagner, pour lui faire esperer un dévouëment entier de tout le Corps à ses volontez, sans en excepter autre chose que le rétablissement du Roi, & le Gouvernement Monarchique. D'ailleurs jugeant bien qu'il n'y avoit plus que la seule jalousie du commandement, qui pût affoiblir la puissance d'un homme si accredité; elle fit un Decret, par lequel elle nomma pour commander les armes de la Nation cinq Commissaires dont il étoit un, afin qu'il n'eût pas droit de se plaindre, & que les autres se trouvassent en mesures de mettre des bornes à son pouvoir.

Ceux qui font l'injustice à Monk de dire qu'il n'eut point d'abord dessein de rétablir le Roi, disent que ce fut ce Decret & le depit qu'il en conçût, qui lui fit prendre cette resolution. Je ne m'arrêterai point ici à detruire cette conjecture aussi maligne qu'elle est peu probable, comme tout ce que j'ai dit le fait voir. Le Mi-

nistre

niftre Gumble prétend au contraire qu'en ce même temps-là de puiffans partis offrirent à Monk de fe joindre à lui, pour lui mettre en main le pouvoir fuprême, tel que l'avoit exercé Cromwel, & que ce General en avoit rejetté la propofition. Je me defie moins de ce fait que de l'autre : mais je n'y fais pas un auffi grand fond, que s'il étoit raconté par quelqu'un, moins fufpect d'exaggeration qu'un domeftique content de fon Maître. Quoi qu'il en foit, ce fut alors que Monk commença à difpofer les chofes pour le retour du Roi, d'une maniere à faire augurer qu'il n'étoit plus gueres éloigné, & qu'on n'y trouveroit deformais que des obftacles aifez à vaincre. On en jugea fur tout ainfi après la Conference de Guild-Hall, où l'affaire fut concertée, & dans laquelle le General, fans parler nettement, s'expliqua affez, pour faire connoître que fur ce point il étoit dans les mêmes fentimens, & dans les mêmes deffeins que la Ville. Les cris de joye que pouffa le Peuple, qui environnoit la maifon pendant qu'on y étoit affemblé, & qui étoit perfuadé qu'on y prenoit les dernieres mefures pour confommer cette affaire ; les feux qu'on alluma toute la nuit dans les ruës & dans les places publiques, les imprécations qu'on faifoit de tous côtez contre le Parlement, la liberté que prirent au contraire les Bourgeois dans les affemblées de boire à la fanté du Roi, confirmerent chacun dans cette opinion. Mais perfonne n'eut plus lieu de douter qu'on ne fût à la veille de voir cette revolution furprenante, quand on vit la réünion, que Monk, à qui rien ne refiftoit plus, fit des Membres exclus en l'année mil fix cens quarante-huit des affemblées du Parlement, avec ceux qui les avoient chaffez. 1660.

Cette

1660. Cette réünion fit deux bons effets que le General s'en étoit promis ; l'un que ces Membres exclus prévalant aux autres, le firent nommer Generalissime de toutes les troupes de terre actuellement sur pied dans les trois Royaumes, le commandement des forces maritimes ayant été donné à Montaigu celui qui fut fait Comte de Sandwich, declaré Royaliste depuis longtemps. L'autre bon effet de cette réunion fut la prompte dissolution du Parlement, que les Membres seans tâchoient de faire tirer en longueur. La charge de Generalissime donna le moyen à Monk de faire dans les troupes un reste de reforme utile, pour mettre l'Armée d'Angleterre tout-à-fait hors d'état de lui nuire, & la sienne dans une disposition encore plus sûre pour le bien servir : la dissolution du Parlement lui donna le temps d'en former un nouveau, entierement favorable au Roi, & duquel la convocation fut publiée pour le mois de Mai.

Monk ne donnoit pas tellement toute son attention aux choses qui étoient les plus proches de lui, qu'il n'étendît ses soins à celles qui en étoient le plus éloignées. En même temps que dans la Ville il disposoit le Parlement & les Armées à concourir au rétablissement du Roi, il s'assuroit dans les Provinces, des Places, des Milices, sur tout de la Noblesse. Les Provinces occidentales ne lui firent pas de peine, mais il en eût dans celles du Nord à gagner Owerton, qui étoit Maître d'Hull. Il en vint neanmoins à bout par le moyen des Colonels Alured & Fairfax, & du Major Smith, qui firent si bien par leurs remontrances, qu'ils engagerent ce Républicain opiniâtre à se soûmettre au General, à lui abandonner sa Place, & à se rendre auprès de lui.

Pen-

Pendant que Monk agissoit ainsi, le Roi considerant ses demarches, ne doutoit point qu'elles n'aboutissent à une heureuse revolution. Il étoit de retour en Flandres, après avoir fait un voyage au lieu où se traitoit la Paix entre les Rois de France & d'Espagne. Cette Paix s'étoit faite sans que Charles en eût tiré d'autre avantage, que quelques paroles qu'on n'étoit pas en état de rendre si-tôt effectives. Dom Louïs de Haro l'avoit bien reçu, & avoit temoigné le vouloir servir ; le Cardinal Mazarin s'étoit excusé de le voir, pour le servir, disoit-il, plus efficacement : l'un & l'autre en avoient intention, mais après une si longue guerre, il falloit du temps aux Rois leurs Maîtres pour préparer au Monarque Anglois les secours necessaires à le rétablir. Dans cette situation Charles ne voyoit point de secours plus sûr que celui de Monk. Trop de demarches le convainquoient que ce General travailloit pour lui, pour ne concevoir pas de grandes esperances de tout ce qu'il apprenoit tous les jours de ses preparatifs & de ses demarches ; mais il eut bien voulu, comme beaucoup d'autres, qu'il se fût un peu plus hâté, & qu'il eût enfin fait la derniere. 1660.

Ce fut dans l'impatience qu'il en eut, qu'après avoir long-temps attendu le dénouëment de cette affaire, il resolut de le hâter, & envoya au General le fidele Chevalier Greenvill, pour le prier de mettre la derniere main à un œuvre si digne de lui. La Lettre qu'il lui écrivit étoit pleine de témoignages d'estime, d'amitié, de confiance qu'il avoit pour un homme, dont tout Roi qu'il étoit il esperoit plus, qu'il ne lui pouvoit rendre. Les offres que le Chevalier fit de sa part en faveur de ceux, qui

auroient

1660. auroient pû craindre le rétabliſſement d'un Roi mal-traité, exilé, proſcrit, étoient d'une nature à calmer les eſprits les plus défians, & à contenter même les plus intereſſez: ainſi le General eut par avance le plaiſir de voir que ce qu'il faiſoit tourneroit au contentement, & à l'avantage de tout le monde.

Echauffé par ce nouveau motif, Monk s'expliquant enfin à Greenvill, lui dit qu'il pouvoit aſſurer le Roi, qu'il étoit dans ſes interêts, qu'il mourroit dans la peine, ou qu'il le rétabliroit ſur le trône: & que s'il ne l'avoit pas encore fait, les affreuſes difficultez qu'il avoit trouvées dans cette entrepriſe avoient cauſé ce retardement; qu'on en verroit bien-tôt le bout, mais que l'affaire dont il s'agiſſoit étoit d'une ſi grande délicateſſe, qu'on n'y pouvoit apporter trop de precaution. Il ajoûta qu'il prioit le Prince de trouver bon qu'il ne lui écrivît pas encore, & qu'il lui demandât même pour quelque temps le ſecret ſur ce qu'il lui mandoit. Enſuite venant à ce qu'il croyoit que Charles dût faire pour rendre à ſes Peuples ſon rétabliſſement agreable, il chargea Greenvill de lui dire, qu'il lui conſeilloit de commencer par faire publier à ſon avenement dans le Royaume la liberté de conſcience, l'amniſtie pour tout le paſſé, la confirmation des ventes publiques; & pour lui marquer que l'affaire n'étoit pas éloignée de ſa fin, il l'avertit de ſe retirer inceſſamment des terres d'Eſpagne, où cette Couronne, accoûtumée à profiter de tout pour ſes interêts, pourroit exiger pour le laiſſer ſortir des conditions contraires aux ſiens.

Il eſt aiſé d'imaginer combien Greenvill, à ſon retour en Flandres, donna de joye au Roi. Monk n'en avoit pas moins de ſon côté, d'être

à la

à la veille de réussir dans la plus glorieuse entreprise qu'eût vû l'Europe depuis long temps; lorsqu'un évenement imprevû troubla la douceur de ses esperances. 1660.

Lambert, dont la captivité n'avoit point éteint l'ambition, apprenoit dans la Tour de Londres les succès de son Concurrent, avec un chagrin qui lui rendoit ce triste sejour encore plus fâcheux. La jalousie se reveillant dans cet esprit fier & intraitable, à mesure qu'il voyoit croître l'autorité du General Monk, il ne put le voir sur le point d'être Maître ou de retablir celui qui l'étoit naturellement, sans faire un effort extraordinaire pour les traverser tous deux encore une fois. Ce nouveau feu le rendit ingenieux à inventer de nouveaux moyens de rompre ses fers, & d'échaper de sa prison. Monk fut tout étonné qu'il apprit qu'on l'avoit vû dans la Ville avec ses amis, qu'il avoit sollicité l'Armée & que n'ayant pas réussi à la corrompre, il s'étoit retiré vers le Nord, où ayant débauché quelques Compagnies des Garnisons de ces quartiers-là, il se voyoit deja à la tête d'un corps de troupes qui croissoit tous les jours.

La promptitude de Monk fut remarquable dans un homme accablé d'affaires, & naturellement lent. Il étoit prêt à se mettre en campagne avec son Armée, pour suivre Lambert & pour le combattre; lorsqu'il apprit que ce fugitif n'étoit plus en état de nuire. Le General avoit eu la précaution de faire prendre les devants aux brigades d'Ingolsby & de Streter, commandées par ces Colonels; qui firent tant de diligence, qu'ils se trouverent en presence de Lambert un peu au delà de Daventry, pendant que Philippe Howard, depuis Com-

1660. te de Carlisle, se postoit avec un autre corps dans un lieu propre à empêcher que d'autres rebelles ne joignissent leur Chef. Ces deux petites armées s'observerent long temps depuis qu'elles furent à la vûë l'une de l'autre, avant que d'en venir aux mains. Lambert paroissoit hesiter, & l'on jugea par des espions qu'il fit avancer sous prétexte de traiter, qu'il n'étoit pas assez instruit des forces de ses ennemis. Ingolsby reconnut la ruse, & ne permit à personne des siens de se détacher pour parler. Il parla lui-même sans se faire connoître, & ces pourparlers n'ayant rien produit, il fit avancer brusquement ses troupes, & chargea si à propos les rebelles, qu'il les defit, & reprit Lambert qu'il remena en triomphe à Londres, où Monk, qui s'en alloit partir, le fit remettre dans la Tour, bien-aise qu'on lui eut épargné la peine d'une expedition, qui eût retardé la conclusion de la grande affaire qu'il alloit finir. Cet évenement en assura le succès. Le Parlement s'étant assemblé dans cette conjoncture, il n'y fut question que de la maniere dont on recevroit le Roi. Il est remarquable que la plûpart de ceux qui lui avoient été les plus contraires parurent les plus zelez pour le bien recevoir, & s'il n'eût tenu qu'à ceux qui jusques là s'étoient montrez le plus opposez au Gouvernement Monarchique, Charles Second eût eu la gloire de rétablir en Angleterre la Royauté dans ses plus anciens droits. On dit que le Chancelier Hyde, par un effet de cet esprit Anglois toujours jaloux des libertez de la Nation, ne laissa pas voir à ce Prince tout l'avantage qu'il pouvoit tirer de cette bonne disposition des esprits. Quelques-uns disent même que Monk

Monk ne se trouva pas exempt de cette passion inveterée, & qu'il agit aussi-bien qu'Hyde, pour renfermer la puissance Royale dans les bornes où l'ont resserrée ce qu'on appelle abusivement les libertez de la Nation. A cela près on n'omit rien de tout ce qui pouvoit marquer un grand zele pour le rétablissement du Monarque, & on ne lui laissa rien à desirer de tous les agrémens qui pouvoient accompagner son heureux retour. 1660.

Le Parlement s'étant assemblé en deux Chambres selon l'ancien droit, Greenvill, qui étoit retourné à Londres pour faire la fonction qu'il y fit, se presenta à Westminster avec des Lettres du Roi pour la Compagnie. Elles contenoient en substance, que le Roi avoit mieux aimé attendre son retablissement du zele de ses bons Sujets, que du secours des puissances étrangeres, qu'on lui offroit de plusieurs endroits; que l'experience avoit fait voir quel succès on devoit attendre pour la tranquillité publique, des entreprises que l'esprit de revolte inspire aux brouillons contre la puissance legitime; que quoi que le Ciel eût permis, que ceux qui l'avoient attaquée en Angleterre eussent eu sur elle tous les avantages que la plus vive ambition peut souhaiter, la Providence les avoit confondus, & enveloppez encore plus avant que les autres dans la confusion où ils avoient jetté l'Etat; qu'il ne tenoit plus qu'à l'Assemblée de remettre les choses dans leur situation naturelle, & d'avoir la gloire d'être les mediateurs entre le Souverain & le Peuple; qu'il leur envoyoit une declaration, dont il esperoit qu'ils seroient contens, & à laquelle il étoit prêt d'ajoûter tout ce qu'ils jugeroient à propos pour la sûreté des intéressez. Cette Lettre fut écou-

1660. écoutée avec respect, & on y répondit par avance avec un applaudissement confus, qui redoubla quand on eut lû la Declaration que voici.

CHARLES, *par la grace de Dieu Roi d'Angleterre, Défenseur de la Foi, à tous nos bien-aimez Sujets, de quelque condition qu'ils soient, salut. Quoi que tout ce que nous vous pouvons dire pour contribuer à guerir les playes qui affligent depuis si long-temps le Royaume, soit inutile si vous n'êtes pas sensibles à ses maux; nous avons jugé à propos, après un si profond silence de vous écrire pour vous declarer avec combien de passion nous desirons d'y apporter remede. Car comme nous esperons toujours de rentrer en possession du droit que nous donne la Loi de Dieu & l'ordre de la nature, nous ne cessons de faire des vœux à la divine Providence, afin qu'ayant pitié de nous & de nos Sujets après tant de troubles, elle nous réünisse sans effusion de sang, & rétablisse le Roi dans son heritage sans troubler le repos du Peuple. Nous ne demandons que notre bien, voulant que reciproquement nos Sujets joüissent de ce qui leur appartient. Nous ne desirons rien tant qu'une exacte observation de la justice, & nous sommes prêts d'y ajoûter tout ce que raisonnablement on peut desirer de notre indulgence. Or afin que la crainte du châtiment n'engage pas ceux qui se sentent coupables à perseverer dans le crime, & empêcher qu'on ne rende la tranquillité à l'Etat, en s'opposant au rétablissement du Roi, des Pairs, de la Monarchie, & des Peuples qui la composent, chacun dans ses Droits legitimes, anciens, & fondamentaux; nous déclarons par ces presentes*

tes, que nous accordons un libre & general pardon, lequel nous serons prêt quand nous en serons requis de sceller du grand Sceau d'Angleterre, à tous nos Sujets de quelque qualité qu'ils soient, qui dans quarante jours après la publication de ceci s'en tiendront à notre presente grace, & en feront leur declaration par un acte public, promettant d'être à l'avenir de bons & fideles Sujets; de laquelle grace nous n'exceptons personne, que ceux que notre Parlement jugera à propos d'en excepter. Hors ceux-là tous les autres, quelque coupables qu'ils soient, se doivent reposer sur notre parole comme sur la parole d'un Roi, que nous donnons solemnellement par la presente Declaration; entendant qu'aucun crime, de ceux qu'ils auront commis contre nous, ou contre le feu Roi notre Pere avant cette même declaration, ne s'éleve en jugement contre eux, & ne soit mis en question à leur préjudice à l'égard de leurs vies, biens, liberté, non pas même, autant qu'il est en nous, à l'égard de leur reputation, par aucun reproche ni terme qui les distingue de nos autres Sujets. Car notre vouloir & plaisir Royal est que dorenavant parmi nos Sujets soient mises en oubli toutes marques de discorde, de separation, de differens partis; desirant avec passion qu'ils lient ensemble une amitié & une correspondance parfaite, pour l'établissement de nos droits & des leurs dans un libre Parlement, les conseils duquel nous pretendons suivre sur notre parole Royale. 1660.

Et parce que les passions des hommes & l'iniquité des temps ont produit dans les esprits diverses opinions touchant la Religion, & que de là sont nez des partis & des ani-

mo-

1660. *mositez mutuelles : pour contribuer à les adoucir par le commerce & la facilité de converser les uns avec les autres, nous donnons la liberté aux tendres consciences, & declarons que dorenavant personne ne sera inquieté sur les opinions differentes en matiere de Religion, pourvû que l'on n'abuse point de cette indulgence pour troubler l'Etat : & nous sommes prêts d'approuver tel acte qu'il semblera bon au Parlement de nous presenter après une mûre deliberation, pour confirmer & établir plus solidement cet article.*

De plus, comme il est arrivé dans les revolutions frequentes qui affligent depuis quelques années ce Royaume, qu'il s'est fait plusieurs dons & acquêts de biens, que les possesseurs pourroient être contraints à restituer selon les Loix : nous declarons que notre bon plaisir est, que tous les differens & tous les procès qu'on pourroit intenter sur ce point, soient terminez dans le Parlement, ce Tribunal étant le plus propre à procurer aux interessez la juste satisfaction qu'ils pourront prêtendre.

Enfin nous déclarons que nous sommes disposez à donner notre consentement à tous Actes du Parlement touchant les articles ici exprimez, de même qu'à ce qui concerne les arrieres-dûs des Officiers & des Soldats de l'armée du General Monk, que nous promettons de recevoir à notre service avec la même paye, & sous les mêmes conditions dont ils jouïssent maintenant. Donné sous notre sein manuel, & Sceau privé, en notre Cour à Breda, ce quatriéme d'Avril mil six cens soixante, l'an douziéme de notre regne.

Cette Déclaration ayant mis dans les esprits la

la derniere disposition à recevoir le Roi avec joie, on dépêcha Clarges Beau-Frére de Monk, pour aller asseurer ce Prince de l'impatience où l'on étoit de le revoir sur le trône de ses Peres. Non seulement le Parlement, mais le Corps de Ville & l'Armée lui écrivirent pour lui témoigner par avance leur soumission. Grand nombre de Députez suivirent les Lettres: Fairfax en fut du nombre, & avec lui beaucoup d'autres des partisans les plus celebres de Cromwel, qui dans la conjoncture presente témoignoient plus d'empressement pour le rétablissement du Roi, que ses plus anciens serviteurs. Ils le trouverent à la Haye, où ce Prince s'étoit rendu pour la commodité de l'embarquement. Ils en furent reçus d'un air à leur persuader, que le service present effaçoit la Memoire des injures passées. Ensuite on convint de diverses choses, sur lesquelles de part & d'autre on alla au devant des difficultez par de mutuelles complaisances. Le Roi excepta de son amnistie quelques-uns de ceux qui avoient eu le plus de part au parricide du feu Roi son Pere: personne ne témoigna de peine à y consentir, & ces méchans hommes reçurent à divers temps le châtiment d'un si grand crime. 1660.

Après ces restes de souvenirs tristes, on ne pensa qu'à celebrer avec toutes sortes de réjouïssances l'entrée de Charles dans ses Royaumes. On commença dès la Haye, où les Etats, les Princes voisins, les Représentans étrangers firent leurs complimens au Roi; tout le monde lui témoignant un empressement, que personne n'avoit que depuis qu'il étoit heureux.

On le proclamoit cependant à Londres avec

1660. des cris de joie, dont toute l'Angleterre retentissoit. On n'étoit occupé que des soins de l'entrée qu'on lui préparoit, & chacun y vouloit avoir part. Un grand nombre des plus grands Seigneurs s'avancerent jusqu'au bord de la mer, pour le recevoir au débarquement : le General Monk étoit à la tête, recevant par tout où il passoit mille benedictions des Peuples, qui le regardoient comme le Restaurateur de la tranquillité publique après tant de troubles. Un autre spectacle attira les yeux le quatriéme de Juin à la rade de Douvres. Montaigu, qui commandoit la Flotte, étoit allé prendre le Roi à Schevelin, & en étoit parti le premier du mois, ayant ce Prince sur son bord avec les Ducs d'York & de Glocestre, & leur suite dans ses autres vaisseaux. Le trajet fut heureux. En deux fois vingt-quatre heures la Flotte arriva, & rendit à l'Angleterre son ancien lustre avec son Roi. Monk le reçut à genoux, mais Charles le relevant l'embrassa, & depuis ce jour ne cessa, après l'avoir fait Duc d'Albemarle, de le combler de biens & d'honneurs : reconnoissance que ce celebre homme sembla meriter d'autant mieux, que son zele pour son Roi lui avoit donné un feu, qui n'étoit pas de son temperament. Car cette affaire finie il retourna insensiblement à son naturel. Deux hommes ne sont pas plus differens l'un de l'autre, que le Duc d'Albemarle du General Monk. Le General, politique, agissant, entrant dans tout, eut l'œil à tout. Le Duc menant une vie unie, sans intrigue & sans action, parut pesant, & fût devenu obscur, si l'éclat dont l'avoit couvert l'entreprise que j'ai racontée, eût pû être ou affoibli par le temps, ou effacé par l'oubli.

Londres reçut Charles avec une magnificen-

ce,

ce, à laquelle on ne pouvoit rien ajoûter. Le Parlement ne lui fit peine fur rien, & fe montra fi difpofé à confentir à tout ce qu'il voulut, que des gens fages encore aujourd'hui affurent, que fi le Monarque eût fû fe fervir de la conjoncture, il auroit fait fans contradiction une affaire décifive pour fon repos, & pour celui de fes Succeffeurs. Une perfonne digne de foi m'a dit favoir du Comte de Bath, qu'Alexandre Poppham, homme d'intrigue & de beaucoup d'habileté, offrit au Roi d'engager le Parlement par le moyen d'une cabale qu'il y avoit, à affigner à ce Prince, pat un Decret que l'on feroit paffer en Loi, deux millions deux cens milles livres fterlin de fubfide perpetuel, ce qui avec le revenu de l'excife & de divers autres Droits l'auroit rendu un très riche Roi; que Charles avoit agréablement écouté cette propofition, mais qu'en ayant confulté Hyde, ce Miniftre lui avoit répondu, que le plus fûr bien qu'il pût acquérir étoit le cœur de fes Sujets, qu'il s'en falloit repofer fur eux, & qu'il y trouveroit des reffources qui ne lui manqueroient pas au befoin. Si le Chancelier parloit comme il penfoit, la fuite de cette Hiftoire fera voir, que les habiles gens ne penfent pas toûjours jufte. Le Roi le crut, & fa moderation augmentant la complaifance du Parlement, la Révolution s'acheva par le rétabliffement des Evêques, de l'Eglife & de la Liturgie Anglicane, fans que perfonne s'y oppofât. Ainfi tout revint en fon premier état. Le Roi époufa quelque temps après Catherine Infante de Portugal. Il eût regné paifiblement, fi les Proteftans euffent pû fouffrir, que ce Prince, qui mourut Catholique, traitât avec quelque indulgence ceux de fes Sujets qui l'étoient, & ne l'euf-

1660. 1661. 1662.

1662. l'eussent pas voulu obliger à desheriter son Successeur, parce qu'il suivoit une Religion que lui-même eût bien voulu suivre. Ce nouveau levain de revolutions regarde la vie de Jaques Second, par où je vais finir cette Histoire.

Fin du Livre dixiéme.



HISTOI-



HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE ONZIEME.

Changemens arrivez dans la vie, & sous le regne de Jacques Second.

C'Est une faute dans laquelle on tombe presque malgré qu'on en ait 1663.
en écrivant l'Histoire d'Angleterre, que de commencer la plûpart des évenemens qu'on écrit, par dire que quoi qu'on ait raconté d'extraordinaire dans les précedens en matiere de Revolution, celui où l'on va entrer les surpasse. On trouvera dans cet Ouvrage ce défaut, que je reconnois, & dont je ne me corrige pas; parce que ce préambule ne convient à la vie d'aucun Roi d'Angleterre si 1664.
bien qu'à celle Jacques Second, par laquelle je vais finir cette Histoire des mouvemens de la Monarchie Britannique. L'état où sont enco-

1664. re aujourd'hui les affaires de ce Prince m'avoit fait prendre la resolution de suspendre ce dernier volume, jusqu'à ce qu'elles fussent dans une situation plus fixe : mais tant de personnes ausquelles je dois deferer m'ont pressé de donner au public ce reste de l'Histoire Angloise, qu'aucun Auteur n'a encore donnée bien complete dans notre Langue, que je n'ai pû leur resister. J'y ai même condescendu avec d'autant moins de repugnance, que j'ai reconnu plus d'injustice dans les Ecrits qui ont paru touchant cette revolution; la plûpart composez par des Sectaires, ou persecuteurs furieux d'un Roi Catholique, ou flateurs outrés du Prince Protestant dont ils se sont servis pour lui nuire. J'espere éviter l'écueil où ils sont tombés, & qu'on ne me reprochera pas, que pour loüer bassement l'un, j'invective peu respectueusement contre l'autre.

Le Duc d'York, que nous appellons Jaques Second depuis qu'il est Roi, avoit employé sa jeunesse dans un continuel exercice des armes. Depuis l'âge de neuf ans qu'il se trouva avec son Pere à la bataille d'Edgehil, jusqu'à l'âge de vingt-sept qu'il rentra avec son Frere en Angleterre, il avoit toûjours fait le métier. C'étoit son inclination dominante. On en étoit si persuadé, qu'un homme de qualité de ce païs-ci, ayant fait un voyage à Londres quelque temps après le rétablissement du feu Roi, dit en parlant du Duc d'York parmi de judicieuses remarques qu'il fit sur ce qu'il avoit vû; que quoi que l'intérêt de ce Prince le dût attacher à la Cour, il aimoit mieux être à l'Armée, & que le plus grand intérêt politique lui étoit moins considerable, qu'une occasion de signaler son courage. Il y a là de la loüange & du blâme: je ne sais si le Duc meritoit le blâme, mais

toute

toute l'Europe étoit persuadée qu'il meritoit la loüange; & celles que M. le Prince & M. de Turenne, ces grands Maîtres de l'art, ont données à sa valeur, en feront des monumens éternels. 1665.

On en eut de nouvelles preuves dans la guerre que le Roi son Frere déclara aux Etats Generaux en l'année mil six cens soixante-cinq, & la bataille navale que le Duc gagna contre eux montra qu'il n'étoit pas moins bon General, qu'il avoit paru en toutes rencontres bon Capitaine & bon Soldat. Vingt-deux vaisseaux ennemis y furent ou pris, ou brûlez, ou coulez à fond par les Anglois. Obdam Amiral de Hollande y perit avec le sien. La Flote étoit entierement détruite, si un Gentilhomme de la Chambre du Duc, nommé Bonkard, n'eût empêché qu'on n'executât ses ordres pendant la nuit qui suivit le jour de la victoire. Le Prince s'étoit jetté sur un lit pour prendre quelques momens de repos, après avoir commandé qu'on fît force de voiles, & qu'on suivît de plus près qu'on pourroit les restes de l'armée qu'il venoit de vaincre. Le Gentilhomme, qui n'étoit pas de ceux qui aiment la gloire plus que la vie, representa au Commandant qu'il exposoit trop l'héritier de la Couronne, & feignit d'avoir un contre-ordre de lui pour faire relâcher les voiles; ce qui fut fait mal-à-propos. Il fut disgracié, & peu s'en fallut que le Parlement ne lui fît son procès: il fut chassé, & l'Assemblée témoigna au Vainqueur, au nom de toute la Nation, une reconnoissance authentique du service qu'il avoit rendu à l'Etat, en lui assignant par un Decret, qui se conserve encore aujourd'hui dans les Registres publics, une gratification de près d'un million & demi.

1666. Cette victoire ayant donné un nouveau relief au Duc d'York, il se trouva dans la situation la plus heureuse & la plus agreable, où un Prince de son rang pût être. Il avoit une reputation generalement établie, non seulement en Angleterre, où on le regardoit comme l'appui de l'Etat; mais dans toute l'Europe, où il passoit pour un des Princes de son temps, qui soûtenoit mieux par son merite personnel la grandeur de sa naissance. Il possedoit la plûpart des Charges qui donnent les grandes fonctions & les grands revenus. Il étoit grand Amiral d'Angleterre, Gouverneur des Cinq Ports, & en particulier de Portsmouth. Comme il avoit des Enfans, & que le Roi n'en avoit point, beaucoup de personnes s'attachoient à lui comme à l'Heritier de la Couronne, laquelle devoit passer sur sa tête, & demeurer dans sa famille; & ce qu'il y avoit en cela de plus heureux, le Roi n'en avoit point de jalousie. Charles, convaincu de l'attachement de son Frere pour sa personne, regardoit la Cour de ce Prince comme la plus fidelle partie de la sienne, & ne croyoit pas avoir de meilleurs amis que ceux du Duc d'York. Je sais que quelques politiques en jugerent mal, & qu'ils tomberent dans l'erreur de ceux, qui pour paroître penetrer dans les mysteres d'Etat plus avant que les autres, disent ce qu'ils en imaginent, & non pas ce qui en est. La verité est que le Roi n'eut jamais d'ombrage du Duc, & que le Duc garda dès l'enfance une conduite si soumise avec le Roi, qu'il lui ôta tout sujet d'en avoir : chose rare en deux Freres de ce rang dans les conjonctures où ils se trouverent, & dans une Cour aussi remplie d'esprits remuans & factieux, que l'est depuis long-temps celle d'Angleterre. Par là on conçoit aisément que le Duc d'York étoit recher-

recherché également de toutes les cabales; & que de quelque côté qu'il penchât il faisoit pencher la balance. Au reste comme on étoit prévenu qu'il étoit naturellement intrepide, & homme à ne pas trop ménager ceux qui auroient eu la hardiesse de se déclarer ses ennemis, on apprehendoit de l'offenser, & personne ne s'exposoit à s'attirer sa colere, bien moins sa haine. 1667.

Tel étoit l'état du Duc d'York, & telle étoit à son égard la disposition des esprits; lorsqu'un soupçon qui se répandit qu'il étoit Catholique dans le cœur, quoi qu'à l'exterieur il parût encore Protestant, commençant à faire changer pour lui la disposition des esprits, donna les premieres atteintes à la prosperité de son Etat.

Ce soupçon étoit bien fondé. Le Duc en effet étoit Catholique, & sa conversion merite que l'Histoire en conserve la memoire. Bien des gens ont crû que le zele, l'exemple & les exhortations de la Reine sa mere, à qui il déferoit beaucoup, lui avoient inspiré ce changement; que la longue frequentation qu'il avoit euë avec les Catholiques en France, en Flandres & en d'autres lieux, avoit fortifié ces pensées, qui avoient enfin produit leur effet. On s'est trompé en cela comme en beaucoup d'autres choses, dans lesquelles l'ignorance du vrai a fait recourir au vraisemblable. Il arriva au Duc d'York ce que l'Histoire Sainte rapporte être arrivé à un Ancien, de trouver dans le fiel d'un monstre qui l'avoit voulu devorer dequoi se guerir de l'aveuglement. Car ce fut en lisant l'Histoire de la Reformation prétenduë écrite par un Auteur Protestant, que ce Prince reconnut l'erreur où l'avoit engagé sa naissance. Ce fut à Bruxelles au sortir de

1668. France, qu'ayant assez de temps pour lire, il tomba sur l'Histoire d'Heylin. Il la lut avec attention, & au travers des divers prétextes dont les Protestans s'efforcent de colorer le schisme de leur pays, il reconnut évidemment que cette separation, si contraire à la maxime d'unité qui est le fondement de l'Eglise, étoit en effet l'ouvrage des passions humaines; que l'incontinence d'Henri VIII. l'ambition du Duc de Sommerset, la politique de la Reine Elizabeth, l'avarice de ceux qui d'abord s'étoient emparez des biens Ecclesiastiques, avoient été les principes de ce changement; que l'esprit de Dieu n'y avoit point de part. Il savoit que Dieu s'étoit servi de Prophetes d'une vie sainte pour être les Chefs de son Peuple, toutes les fois qu'il s'étoit agi de leur intimer ses volontez touchant la Religion; que dans le changement de loi, des Apôtres revêtus de la vertu d'en-haut, & plus semblables aux Anges qu'aux autres hommes, avoient annoncé l'Evangile; que dans les relâchemens arrivez dans l'un & dans l'autre Testament, ce n'étoient point des hommes charnels, des ames vindicatives, des esprits ambitieux, qui avoient prêché la reforme, mais des hommes pleins de l'esprit de Moyse, ou de celui de Jesus-Christ, seuls canaux dignes de recevoir les eaux qui coulent de ses vives sources, pour ne les point rendre suspectes de s'être corrompuës en venant à nous. Des reflexions si raisonnables ouvrirent les yeux au Duc d'York; dès lors il fut Catholique dans l'ame; & ce fut dans cette disposition d'esprit, qu'au temps du rétablissement il repassa en Angleterre.

De grandes raisons l'obligerent d'abord à cacher ce changement au public: il en fit confidence au Roi son Frere, qui l'en loüa, mais qui de-

désira qu'il se contraignît pour le tenir secret. 1669.
La contrainte dura quelque temps: elle ne put durer toûjours. Insensiblement le Duc se relâchant, & s'observant moins qu'il n'avoit fait, donna lieu aux autres de l'observer, & fit juger que sa Religion n'étoit pas celle du pays. L'Archevêque de Cantorbery & deux de ses Confreres lui en firent des remontrances; il eut la patience de les écouter, & ne refusa pas même de conferer avec eux; mais ces Conferences ne servirent qu'à le confirmer dans la foi, loin de l'ébranler & de le seduire.

Après de pareilles démarches on ne pouvoit plus prétendre au secret touchant la religion de ce Prince, tout ce que ses amis pouvoient faire étoit de sauver la notorieté publique; encore la mort de sa premiere femme, Fille du Grand Chancelier Hyde, laquelle mourut Catholique, fut-elle regardée comme un aveu authentique de la Religion du Mari. On publia que la complaisance que cette Princesse avoit euë pour lui avoit operé cette conversion. Ce fut faussement. La Duchesse d'York, par un évenement remarquable, fut convertie en lisant le même Livre qui avoit converti le Duc. Mais quelque faux que fût ce bruit, les Protestans le voulurent croire, & se confirmerent par là dans la pensée où ils étoient, que ce Prince n'étoit plus des leurs. En effet il ne tarda gueres après la mort de la Princesse à abjurer l'erreur, ce qu'il n'avoit point encore fait, & à reprendre la foi de saint Edoüard, dont il devoit porter la Couronne. Dès lors on le vit déchoir sensiblement dans l'esprit des Sectaires, & comme ils commencerent à l'aimer moins, ils ne l'estimerent plus tant. Les amis du Duc s'appercevant de ce changement, le prierent de se gêner; le Roi son Frere l'en pressa de nouveau, & chacun lui re-

1669. representa, que quoi qu'il ne fût plus temps pour lui de feindre ce qu'il n'étoit pas, il n'étoit point encore expedient qu'il avoüât ce qu'il étoit. Il défera à ces conseils, & la violence qu'il continua à se faire lui coûta même d'autant moins, qu'un projet extraordinaire lui fit esperer la liberté après laquelle il soupiroit.

Ce fut l'an mil six cens soixante & dix, que la Cour d'Angleterre s'appercevant que l'esprit
1670. Republicain se glissoit de nouveau dans le Parlement, entreprit de remedier à ce mal, qui en presageoit beaucoup d'autres. Les Auteurs de cette entreprise furent cinq Seigneurs, qu'on nomma la Cabale par l'union qui parut entre eux, & parce que dans les premieres Lettres de leurs noms on trouva le mot de cabal. L'un étoit Favori du Roi, & les quatre autres ses Ministres, tous quatre revêtus des premieres Charges, & d'un grand poids dans le Conseil. Ces cinq hommes considerez chacun en leur particulier n'étoient pas des gens sans defauts, mais pris tous ensemble ils faisoient un corps, auquel il manquoit peu de ces choses qui font reüssir les grands desseins. Le Duc de Buckingham Favori du Roi étoit fort capable d'être Ministre, si son application eût répondu à ses talens; si son esprit, qui étoit excellent, n'eût point été distrait des affaires par son libertinage, qui étoit extrême, & par un amour de son plaisir, qui rendoit frivole un des hommes du monde le plus né pour les choses solides. Le Duc de Lauderdal Ecossois, & Secretaire d'Etat pour les affaires d'Ecosse, étoit un homme fort délié & d'une politique fort fine. Mylord Clifford Grand Tresorier ne manquoit que d'un theatre, où la Raison & la Vertu eût été de plus grand usage qu'elle n'étoit en son pays dans le

sie-

siecle où il étoit né, pour être superieur aux autres. Le Comte d'Arlington Secretaire d'Etat pour l'Angleterre étoit le genie le plus borné des cinq, mais son experience y suppléoit, & lui avoit sur tout acquis une grande connoissance des affaires étrangeres. Antoine Ashley Cooper Comte de Shaftsbury & Grand Chancelier du Royaume, cet Acteur si celebre dans les dernieres scenes que nous a données l'Angleterre, étoit le plus propre de tous à conduire une grande entreprise; aussi étoit-il l'ame de celle-ci. Esprit vaste, éclairé, audacieux, intriguant, également ferme dans un bon & dans un mauvais parti, pendant que ceux à qui il s'attachoit ne lui donnoient point sujet de changer: constant ami, mais ennemi implacable, & d'autant plus dangereux, que ne ménageant rien avec la religion & la conscience, il étoit moins embarrassé à trouver les moyens de nuire; n'étant effrayé ni de la grandeur ni de la multitude des crimes, quand il les croyoit necessaires, ou pour se conserver, ou pour perdre ceux qui s'étoient attiré sa haine. 1670.

Ces Seigneurs, attachez à leur Maître par leurs Charges & par ses bienfaits, n'avoient pû voir sans indignation les demarches qu'avoit fait faire au Parlement depuis quelques années contre l'autorité Royale l'esprit Republicain qui s'y réveilloit. Entre autres choses la Triple Alliance, que la Cabale Republicaine avoit fait faire au Roi malgré lui, leur avoit paru une entreprise audacieuse contre la Royauté, dont il falloit prévenir les suites. Pleins de ces justes sentimens, ils persuaderent au Roi d'être maître, autant que le Couronne & les Loix du pays lui en donnoient droit, de resserrer le Parlement dans les bornes qui lui sont prescrites par les usages autorisez, & d'empêcher que d'un mélan-

1659. ge de Republique & de Monarchie fait par violence & par usurpation des Sujets sur le Souverain, il ne resultât une Anarchie monstrueuse, qui exposât de nouveau l'Angleterre à retomber dans l'affreux cahos, dont elle étoit à peine sortie.

Pour executer ce dessein, il falloit au Roi une guerre qui lui fût un prétexte d'avoir des troupes : il en avoit un d'attaquer les Hollandois d'autant plus favorable, que l'honneur & l'interêt de la Nation Angloise s'y trouvoient également interessez. Car les anciennes contestations touchant le Pavillon se renouvelloient, & les Negotians Anglois des Indes n'avoient pas cessé de se plaindre que les Hollandois les traitoient mal. Ce fut là, dis-je, le prétexte; mais la vraye cause qui fit choisir cette guerre plûtôt qu'un autre, fut la liaison des Republicains d'Angleterre & de ceux de Hollande; ceux-ci ne cessant d'inspirer à ceux-là l'amour de la liberté dont ils se glorifient, de les dégoûter du Gouvernement monarchique, de les porter à secoüer le joug de la domination legitime, toûjours disposez à prêter la main aux factions qui l'attaquoient. Ils avoient même depuis un temps offensé personnellement le Roi par des satyres injurieuses, ausquelles on applaudissoit en Hollande, loin d'en rechercher les Auteurs, de les reprimer & de les punir.

Heureusement pour abattre cet appui de la Cabale Républicaine, le Roi Très-Chrétien se plaignoit aussi des Hollandois, & en avoit de grandes raisons: sans compter celles qui regardoient la personne de ce Monarque, avec qui ils ne gardoient pas plus de mesures qu'avec le Roi d'Angleterre, il en avoit qui interessoient son Etat. Il avoit fait la guerre à l'Espagne

pour

pour l'heritage de la Reine sa Femme, après la mort de Philippe IV. dont cette Princesse étoit fille. Ses armes avoient eu de grands succès; Il avoit pris Doüay, Tournay, l'Isle, & toute la Franche-Comté. Les Hollandois s'étoient allarmez de ces prosperitez d'un Roi, jeune, puissant, aimant la gloire, & devenant par ces conquêtes de plus en plus trop leur voisin. Ces sujets de craindre ce Prince avoient prévalu dans l'esprit des Hollandois sur la reconnoissance qu'ils lui devoient, puisqu'il venoit tout recemment de se joindre à eux contre l'Angleterre; ils avoient ligué contre lui non seulement cette même Angleterre, mais la Suede & le Dannemark, & cherchoient toutes les occasions de lui déplaire & de le fâcher. 1670.

Ces mécontentemens d'un Roi sur qui toute l'Europe avoit les yeux, & qui se trouvoit en état de ne pas beaucoup se contraindre à cacher ses ressentimens, n'étoient pas inconnus à Londres, & ils étoient trop favorables aux projets que l'on y formoit, pour que l'on n'en profitât pas. Ce fut dans cette vûë que le temps de la Triple Alliance étant expiré, au lieu de la renouveller comme les Hollandois le vouloient, les Ministres d'Angleterre entrerent en negotiation avec ceux de France, pour faire entre les deux Couronnes une alliance convenable aux desseins qu'ils se proposoient : Mr. Colbert de Croissy la traita en Angleterre, le Duc de Buckingham en France; feuë Madame y mit la derniere main dans le voyage mysterieux qu'elle alla faire delà la mer.

Le détail de ce Traité n'est pas de mon sujet, à un article près, qui regarde la Religion, & qui a eu trop d'influence dans la vie du Duc d'York pour l'omettre. Les Presbyteriens avoient

1670. avoient fait de la peine au Roi durant la premiere guerre de Hollande, irritez de ce qu'on attaquoit des gens de même croyance qu'eux, & en qui ils mettoient leur appui : pour éviter un semblable embarras dans la guerre qu'on alloit faire, & pour adoucir ces esprits brouillons, Shaftsbury proposa de rétablir la liberté de conscience, donnée par la déclaration de Breda, & depuis ôtée par le Parlement.

Pour éclaircir ce point il faut savoir, qu'un peu après le rétablissement du Roi, le Parlement de Monk ayant été congedié, parce qu'il n'avoit pas été assemblé par l'autorité legitime, & que Charles ne le pouvoit reconnoître pour veritable Parlement, ce Prince en avoit convoqué un autre. Il y eut dans cette Assemblée de grandes contestations touchant la liberté de conscience, entre les Protestans & les Catholiques, l'Eglise Anglicane & les Presbyteriens. Le parti Catholique y étoit soutenu par le Comte de Bristol, homme de grand credit, & Chef d'une Faction puissante ; le parti Protestant par le Chancelier Hyde, Chef d'une Faction opposée, & homme aussi de fort grand poids, qui s'étant mis à la tête de l'Eglise Anglicane dominante dans ce Parlement, se déclara non seulement contre les Catholiques, mais contre les Presbyteriens, & tout ce que l'Eglise Anglicane comprend sous le nom de Non-conformistes. Le Roi, mauvais Chrétien dans ses mœurs, mais Catholique dans le cœur, fit tout ce qu'on pouvoit attendre de son temperament facile, pour maintenir la liberté commune, afin que l'Eglise Romaine en jouït ; mais l'Anglicane l'emporta, & le Chancelier Hyde parla avec tant de chaleur sur ce sujet, que Charles fut obligé de ceder plûtôt à son importunité qu'à ses raisons.

Ce

Ce fut le retabliſſement de cette liberté ôtée, 1670.
que Shaftsbury jugea neceſſaire à l'entrepriſe qu'on méditoit. Il s'en ouvrit à ſes Collegues, qui furent de ſon ſentiment, non ſeulement par la raiſon qu'il leur en apporta, de calmer les Presbyteriens qu'ils craignoient; mais par une autre encore dans laquelle il entra ſans peine avec eux, de favoriſer les Catholiques, qu'ils aimoient pour la plûpart, & qu'ils eſtimoient tous. Clifford & Arlington l'étoient en ſecret, l'un & l'autre ſont morts dans l'Egliſe, & le Duc de Buckingham n'eût pas eu beſoin d'être converti ſur ſa croyance, s'il l'eût pû être ſur ſon libertinage. Shaftsbury même n'en fut pas éloigné, pendant que ſon interêt & ſa paſſion ne lui fit point prendre d'autre parti, que celui où le portoit ſon penchant. Mais indépendemment de la Religion, ces Politiques, qui en ce temps-là ne la regardoient gueres autrement que par rapport à la Monarchie, étoient perſuadez malgré ce qu'en débitent depuis ſi long-temps les Sectaires, que les maximes de l'Egliſe Romaine ſont les plus propres à tenir les Peuples dans la ſoumiſſion dûë aux Rois, & l'experience leur avoit appris, que leur Maître n'avoit point trouvé dans l'une & dans l'autre fortune de ſerviteurs plus dévoüez, que les Catholiques Romains. Raiſonnant ſur ce principe, ils trouvoient injuſte que des Sujets ſi fideles n'euſſent pas la liberté d'exercer leur Religion, & plus encore que des Decrets faits contre eux depuis l'incendie de Londres, dont les Proteſtants les avoient accuſez ſans autre raiſon que leur haine, les flétriſſent, & les gênaſſent plus que les autres Non-conformiſtes. Il eſt aiſé de comprendre que Charles donna ſans peine dans des ſentimens, qui malgré les démarches que la Politi-

que

1671. que lui faisoit souvent faire, furent jusqu'à la mort les siens, & encore plus que le Duc d'York les appuya de tout son pouvoir. Il ne fut question que du plus & du moins. Comme les deux Rois agissoient avec beaucoup de concert, cette affaire entra dans leur negotiation. On fit diverses propositions, les unes plus avantageuses aux Catholiques, les autres moins : la France appuya les plus moderées, comme les plus sûres & les plus de saison ; & l'on convint que le Roi d'Angleterre donneroit en general à tous ses Sujets la liberté de conscience.

La déclaration de la guerre suivit de près la proclamation du Decret de la liberté. Ni l'une ni l'autre ne déplût au Peuple, qu'on avoit eu soin d'y preparer par des Manifestes adroits, dans lesquels on lui faisoit voir l'avantage que la Nation trouvoit dans le repos public que produiroit la liberté, & dans l'affoiblissement d'un Etat qui ruinoit par tout son commerce.

1672. Ainsi le Peuple Anglois vit tranquillement commencer la belle campagne de l'année mil six cens soixante & douze. Le Duc d'York, qui commandoit l'armée navale du Roi son Frere, ayant joint le Comte d'Estrées, aujourd'hui Marêchal de France, & dès ce temps-là Vice-Amiral, combattit Ruyter à Soultsbay. Les Hollandois ne convinrent pas de tout l'avantage que les Anglois prétendirent avoir eu dans cette bataille. En effet la premiere journée eut un succès fort incertain ; mais la suivante, quoi que Ruyter eût crû surprendre le Duc à l'anchre, ce Prince le reçût si bien, qu'il le poursuivit jusqu'aux Bancs de sable, & que si un brouillard qui s'éleva ne l'eût derobé à sa vûë, il l'auroit entierement défait : l'Amiral Hollandois ayant eu plus de quinze vaisseaux dématez, desagréez, mis hors de combat

dès

dès la premiere fois qu'on combattit.

Si l'avantage des armées navales souffrit quelque contestation, celui des armées de terre fut si grand, qu'il mit la République Hollandoise sur le penchant de sa ruine. Les armes de France, qu'un Roi guerrier avoit voulu conduire en personne, conquirent en moins de deux mois Orsoy, Burich, Rhimbergue, Vesel, Reez, Emmerik, le Fort de Skenk, Grave, Naerden ; les belles Villes de Doesbourg, d'Arnhem, de Nimegue, de Zutphen, d'Utrecht. A cette derniere conquête les deux Rois virent les Hollandois à leurs pieds demandant la paix, que ces Princes ne consentirent à leur accorder qu'à des conditions, qui mettoient ces Republicains dans l'état où ils les vouloient, mais ausquelles tout le malheur de ce Peuple presque conquis ne le put resoudre à se soûmettre. 1672.

On jugea que le desespoir avoit plus de part que le courage dans les resolutions que prirent les vaincus en cette occasion. Ils inonderent eux-mêmes leurs campagnes, & ruinerent de leurs propres mains ce qui leur restoit de meilleurs pays, pour l'ôter à leurs ennemis. Mais il y a grande apparence qu'ils n'eussent fait autre chose par là que de multiplier leurs pertes si tous les Anglois eussent conspiré aux avantages de leur Roi, comme tous les François conspiroient à la gloire du leur ; & il ne faut pas douter que la campagne suivante on n'eût vû tomber par la chute de la Hollande ce rempart des Republicains d'Angleterre, si Charles eût pû comme Loüis se répondre de tous ses Sujets. Par malheur le premier eut trop tôt besoin du secours de son Parlement, & l'on avoit toûjours bien jugé que la cabale Republicaine, qui s'insinuoit dans cette Assemblée, empêcheroit

1672. cheroit qu'on n'en reçût. On avoit encore plus de raison d'en juger ainsi depuis le succès de la campagne, qui avoit renouvellé la jalousie du Peuple Anglois contre la France, les soupçons des Protestants contre les Catholiques, le chagrin des Republicains contre le Roi, qui concourroit avec les François à sapper l'appui de leur faction. On avoit crû pouvoir mépriser ces murmures; qui auroient été impuissans, si on avoit eu tout l'argent necessaire à faire la guerre indépendamment du Parlement: mais on avoit pris de fausses mesures. Outre qu'on s'étoit d'abord trompé en supputant les frais de la guerre, on avoit compté sur des fonds incertains, & qui avoient en effet manqué. Les Ministres avoient flatté Charles, qu'on surprendroit la Flotte Hollandoise qui revenoit chargée de Smyrne, & qu'il y trouveroit des tresors immenses; mais la mesintelligence de ceux qui commandoient l'armée d'Angleterre fit manquer à leur Roi ce coup, injuste d'ailleurs, puisque la guerre n'étoit pas encore déclarée. On voulut recourir aux emprunts: mais ce Prince avoit perdu son credit par une espece de banqueroute que ses Ministres lui avoient fait faire, en faisant fermer l'Echiquier, qui est le lieu où se payent les rentes des sommes qu'empruntent le Roi.

Le Duc d'Yorck avoit prevû d'abord ces inconveniens. La connoissance qu'il avoit de la mer l'avoit engagé à representer, qu'on n'avoit pas assez d'argent pour faire ce qu'on prétendoit. Il n'avoit pû approuver ni la surprise de la Flote, ni la banqueroute faite aux Rentiers, & avoit prédit les suites fâcheuses de cette irregularité. Le Roi reconnut, mais trop tard, que ce Prince avoit eu raison. Après la campagne dont je viens de parler il manqua

d'ar-

d'argent pour la suivante, & ayant eu recours aux Banquiers; ces sources, où il avoit coûtume de puiser dans ses besoins pressans, se trouverent taries en celui-ci, & il fut reduit malgré lui de recourir à son Parlement, & d'en demander l'assistance. 1672.

Ce fut sur la fin de l'année que ce Parlement s'assembla, beaucoup plûtôt qu'il n'eût fallu pour que le Roi y pût être maître, les Hollandois se préparant à la faveur d'une forte ligue où entroit la Maison d'Austriche, à soûtenir de nouveau la guerre. Aussi Charles n'eut-il pas plûtôt proposé le besoin où il étoit, qu'au lieu d'argent il ne reçût que des plaintes touchant sa conduite, sur tout à l'égard de la Religion. La mauvaise humeur des Parlementaires alla jusqu'à desapprouver le second mariage du Duc d'Yorck avec Marie d'Est, aujourd'hui Reine. Ils presenterent Requête pour empêcher qu'il ne se fit, & il fallut prendre son temps pour faire entrer la nouvelle Duchesse à Londres. Cette affaire ne fut pas celle qui aigrit le plus l'Assemblée: la liberté de conscience, l'alliance de France, la guerre de Hollande y tenoient encore plus au cœur. Les Républicains neanmoins n'osant encore pousser le Roi sur tant de sujets à la fois, s'arrêterent sur le premier, comme le plus propre à interesser & le Parlement & le Peuple. Ils raisonnerent juste. Le Peuple s'émut, & le Parlement entreprit l'affaire avec cette ardeur qui autorise les emportemens, quand on la fait faire passer pour zele. On déclara au Roi qu'il n'auroit point d'argent, qu'il n'eût revoqué la liberté de conscience.

Depuis que Charles étoit rentré en possession de la Couronne, il ne s'étoit gueres vû dans un plus fâcheux embarras. La liberté de conscience

1672. ce lui faisoit peine à revoquer, mais il avoit besoin d'argent. Le plus desagreable pour lui étoit qu'il voyoit ses amis & toute sa Cour partagée; les uns lui conseillant de ceder à la pressante necessité où il se trouvoit d'avoir de l'argent, & d'user d'un peu de complaisance envers ceux qui lui en pouvoient donner; les autres le détournant au contraire de se relâcher sur un point necessaire à mettre son autorité dans l'état où elle devoit être, pour lui donner moyen d'agir en Roi. Du nombre des premiers étoient non-seulement le Duc d'Ormond & divers autres Protestans par zele pour leur Religion, mais le Comte d'Arlington même, esprit timide & naturellement pliant, que soûtenoient ceux qui raisonnant sur d'autres principes que sur le genie des Anglois, croyoient que le plus sûr étoit de ceder pour un temps à leur fougue, pour les ramener plus sûrement au devoir, quand on auroit dompté les Hollandois. Le Duc d'York & les Ministres étoient dans le sentiment opposé, non seulement par ceux qu'ils avoient pour la Religion Catholique, considerée en elle-même & par rapport à la Monarchie; mais parce qu'ils jugeoient important que le Roi fût ferme dans ses resolutions, contre les entreprises d'un Tribunal qui s'accoûtumoit trop à les contrarier. Ils avoient encore devant les yeux les démarches que le Parlement de l'année mil six cens quarante avoit fait faire à Charles Premier, aussi tôt qu'il se fut relâché sur les premieres propositions. Ils disoient qu'ils ne voyoient rien de moins à craindre dans l'affaire presente, que le Roi n'auroit pas plûtôt revoqué la liberté de conscience, qu'on lui demanderoit autre chose; que ces demandes n'auroient point de fin, & qu'elles viendroient un jour à un point, où le

le Roi ne les pouvant plus accorder sans se dégrader lui-même, les affaires se trouveroient dans le même état qu'elles étoient alors ; c'est à dire qu'après mille condescendances contraires à ses interêts, il se verroit toûjours obligé de rompre avec son Parlement, & ne remporteroit d'autre fruit de sa complaisance passée, que d'avoir rendu pour l'avenir ce Corps moins timide à le contredire. Ceux qui parloient ainsi ajoûtoient, que quelques jours de fermèté mettroient le Parlement à la raison, le Roi y ayant des partisans, qui commençoient à faire chanceler les mutins; qu'on avoit des troupes sur pied suffisamment pour appuyer les uns, & pour faire craindre les autres ; Shaftsbury répondoit du succès. 1672.

Ces raisons déduites de part & d'autre avec beaucoup de vivacité tenoient l'esprit du Roi en balance. On a soupçonné que les femmes étoient entrées dans cette affaire; & avoient déterminé Charles à suivre le sentiment de ceux qui lui conseilloient de revoquer la liberté de conscience: quoi qu'il en soit, il la revoqua, & cassa de ses propres mains le grand Sceau d'Angleterre dont elle étoit scellée. Il n'eut pas plûtôt fait ce pas, qu'il arriva ce qu'avoient prédit ceux qui l'en avoient voulu dissuader. Le Parlement ne garda plus de mesures dans les demandes qu'il lui fit, & sembla avoir pris l'esprit de celui qui avoit poussé Charles Premier à de si grandes extremitez. L'issuë ne fut pas si funeste pour le Fils qu'elle avoit été pour le Pere, mais peu s'en fallut, & à cela près il y eut peu de difference entre ce qu'on entreprit contre eux. Ni l'un ni l'autre Parlement, à les considerer en gros, ne forma les desseins horribles contre la vie de leurs Souverains, que des

1672. des cabales particulieres firent éclater dans la suite: mais l'un & l'autre eut son Cromwel, dont le second étoit d'autant plus à craindre qu'il alloit à sa fin par des voyes plus courtes, & plus décisives que le premier.

L'homme seditieux dont je parle étoit le Comte de Shaftsburi. Il faut lui faire la justice de dire, qu'ayant été Républicain sous le regne de Charles I. il étoit rentré de bonne foi dans son devoir sous Charles II. Peu de gens avoient rendu à ce Prince d'aussi importans services que lui, & nul n'avoit montré tant de zele pour rétablir la Monarchie & le Monarque dans leurs droits, ausquels les troubles du dernier regne avoient rendu le Parlement plus hardi à donner atteinte. Le projet dont je viens de parler est un témoignage du zele sincere de ce Ministre pour son Maître: le dépit de le voir avorter par ce qu'il appelloit foiblesse dans le Roi lui fit changer brusquement de parti, & de Sujet dévoüé qu'il étoit, le métamorphosa tout d'un coup en factieux déterminé, & enfin en Chef des conjurez. Deux choses le porterent à cette extremité. L'une fut qu'il desespera de rien faire de solide pour un Prince qu'il crut manquer de la fermeté necessaire à soûtenir une grande entreprise. Il se plaignoit déja que Charles l'avoit abandonné dans une affaire, où il lui avoit promis de l'appuyer, & où il s'agissoit, comme ici, de l'interêt du Diadême. Depuis long-temps les élections des Membres de la Chambre Basse, qu'on substituoit à ceux qui mouroient, se faisoient de sorte que les seditieux en étoient presque toûjours les maîtres, parce que la Chambre s'étoit attribué l'autorité de les faire choisir. C'étoit un abus introduit durant les troubles du dernier Regne, qu'on avoit laissé continuer depuis le rétablissement,

par

par la foibleſſe ou l'ignorance de ceux qui avoient precedé Shaftsbury dans la charge de Grand Chancelier. L'ancien droit étoit, que quand quelqu'un de ces Membres venoit à mourir, le Chancelier faiſoit élire par une Commiſſion ſcellée du grand Sceau celui qu'on devoit ſubſtituer. Par là, quoi que la Commiſſion ne portât rien qui donnât atteinte à la liberté de l'élection, le Roi étoit neanmoins plus maître au moins de prendre des meſures, pour empêcher que le choix ne tombât ſur des gens qui lui fuſſent contraires. Shaftsbury avoit entrepris de faire revivre ce droit, & en avoit rétabli l'uſage dans l'intervalle du Parlement; après avoir fait promettre au Roi de tenir ferme contre les remontrances, qu'il avoit prévu que les Communes lui feroient indubitablement là-deſſus. Elles n'avoient garde de manquer d'en faire, & elles en avoient fait de ſi fortes, que Charles y avoit deferé. Ainſi malgré les promeſſes de ce Prince, le Chancelier avoit eu le chagrin de voir caſſer ſes élections, & l'ancien abus rétabli. Dès lors il prédit que l'affaire de la liberté échouëroit, & déclara aſſez hautement que s'il en arrivoit ainſi, il deviendroit Parlementaire, & ne ménageroit pas la Cour. Il ne tint que trop bien parole: il avoit encore ſur le cœur la facilité qu'avoit euë ſon Maître à ſe relâcher ſur les élections; quand la revocation de la liberté de conſcience étant ſurvenuë pouſſa ſa patience à bout, & lui fit dire ſans ménagement, qu'un homme qui ſe manquoit à ſoi-même meritoit bien qu'on le manquât: fauſſe maxime quand il s'agit du Souverain ou de la Patrie, auſquels il n'eſt jamais permis de manquer. Peut-être, tout mutin qu'étoit Shaftsbury, n'eût-il pas pouſſé ſi loin ſa colere, s'il n'eût point eu d'autre motif que le ſeul 1672.

1672. intérêt du Roi. Un homme qui peche contre son intérêt fait plûtôt pitié qu'il n'excite la haine : mais le relâchement du Roi sur le fait de la liberté interessoit personnellement ses Ministres, parce que ce Prince desavoüant par là le conseil qu'ils lui avoient donné, leur laissoit le Parlement sur les bras, & comme le Comte avoit paru avoir plus de part qu'aucun autre en tout ce qu'avoit entrepris la Cour, il avoit sujet de craindre que le Parlement ne le choisît pour faire un exemple. Ce fut la seconde chose qui porta cet homme à de si grandes extremitez. Il voulut, pour ainsi dire, expier le zele qu'il avoit témoigné pour la Religion Catholique & pour la Monarchie, par celui qu'il témoigneroit pour la Religion Protestante & pour le Parlement.

Un pas dans le crime en fait faire un autre, & une passion excitée en réveille toûjours plusieurs. La colere fit naître dans Shaftsbury l'ambition de devenir l'auteur d'une revolution dans l'Etat, de changer le gouvernement, & de tenter encore une fois la monstrueuse metamorphose de la Monarchie en Republique.

Pour executer ce dessein avec moins de contradiction, il ne crut pas devoir commencer par attaquer directement ni le Roi ni la Royauté. Le Roi étoit un Prince établi, & dans la personne duquel il ne paroissoit pas de pretexte, qu'on pût faire servir au Peuple de raison pour l'abandonner. Pour la Royauté, il y avoit trop peu de temps qu'on étoit sorti des troubles où les Tyrans avoient mis l'Etat, pour proposer de chasser encore une fois les Rois; ceux même qu'on nommoit Républicains n'en voulant la plûpart qu'à l'autorité, non à la forme du gouvernement Monarchique. Shaftsbury

bury ne pouvant aller où il prétendoit par le droit chemin, prit un détour qu'il estima le devoir conduire au même terme : ne pouvant déposseder le Roi, il prit le dessein de faire desheriter celui qui lui devoit succeder, persuadé que le meilleur expedient de détruire la Royauté étoit de troubler l'ordre de la Succession. La Religion du Duc d'York lui parut un moyen infaillible d'exclure ce Prince de la Couronne ; & il ne douta point qu'en échauffant là-dessus les Protestans zelez, en aigrissant le Parlement, en rendant le Duc odieux au Peuple, il ne vint à bout de son entreprise. Dès lors le Duc d'York devint l'objet de toute la malignité de ce méchant homme : peu s'en fallut qu'il n'en fût la victime. L'audace, la ruse, les intrigues qu'on employa contre lui furent telles, qu'on ne peut attribuer qu'à un grand courage la maniere haute dont il soûtint cette persecution, & à beaucoup de prudence le bonheur qu'il eut de la vaincre. 1672.

L'attaque fut subite & imprévûë. Jamais grand changement ne fut plus prompt que celui de Shaftsbury en cette occasion. Le Roi n'eut pas plûtôt paru pencher à la revocation de la liberté de conscience, que ce Ministre en fut averti. Il ne perdit point de temps, l'affaire ne fut arrêtée qu'à onze heures du soir, & il se trouva dès le lendemain dans la Chambre des Pairs dont il étoit Membre, à la tête des plus zelez contre la Catholicité, contre la guerre de Hollande, contre l'alliance de France. Cette premiere saillie surprit le Parlement comme la Cour, & causa par tout beaucoup d'émotion. Le trouble s'augmenta, quand le Comte eut découvert les secrets motifs, qui avoient engagé le Roi à donner la liberté de conscience, & à s'allier avec la France pour

1672. faire la guerre aux Hollandois. C'est un crime à un Roi d'Angleterre de penser à rompre les chaînes dont le lie son Parlement, & à reduire cette Assemblée au moins dans les bornes des Loix, où elle rappelle si souvent le Souverain pour peu qu'il s'en écarte. On avoit soupçonné Charles d'avoir ce dessein : on n'en douta plus quand Shaftsbury eut parlé, & dès lors on se mit en garde contre tout ce qui pouvoit avancer le succès de cette entreprise.

Le Comte avoit mis les esprits en trop bonne disposition de favoriser ses desseins, pour ne pas profiter du temps, & commencer à donner atteinte au Prince qu'il vouloit détruire. Le coup fut adroit : il ne parut point qu'on en voulût au Duc d'York, mais en general aux Catholiques, contre les entreprises desquels Shaftsbury inventa un nouveau serment, dont le Parlement fit dresser un acte, que l'approbation du Roi, quoi que donnée avec contrainte & contre son gré, ne laissa pas de faire passer en loi. Il y avoit déja deux sermens établis contre les Catholiques, pour les connoître, & pour les persecuter quand on le jugeroit à propos. L'un étoit le serment d'Allegeance, par lequel on condamne comme une heresie l'opinion de ceux qui admettent une puissance superieure au Roi, de quelque nature qu'elle soit ; l'autre étoit le serment de Suprematie, par lequel on reconnoît le Roi Chef de l'Eglise dans ses Etats : celui dont je parle fut nommé le Test, comme qui diroit le témoignage de la Religion dont on est. Ce serment fut alors borné à abjurer la presence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie ; mais dès ce moment une Loi penale, portée contre ceux qui ne prêtoient pas le serment de Suprematie, & qui les excluoit des Charges, fut étenduë jusques aux Pairs, qui ne prêtoient point

se-

fecond ferment, & qu'on obligea au troifiéme. Ce fut à ce prix que Charles obtint treize cens cinquante mille livres fterlin, que lui donna fon Parlement pour la continuation de la guerre. 1672.

Shaftsbury avoit bien prévû que le Duc d'York fe trouveroit embarraffé de ce nouveau ferment, qu'il ne feroit point, & contre lequel il n'auroit pas eu le loifir, ni peut-être même la liberté de fe précautionner. Auffi l'effet du Teft fut-il, que le Duc ne commanda point l'Armée navale la campagne fuivante, qui fut 1673. celle de mil fix cens foixante & treize. Le Prince Robert, qui s'étoit joint à Shaftsbury pour faire faire le Teft afin d'être Amiral d'Angleterre, en fit la fonction en effet, & combattit les Hollandois, avec lefquels ni le Parlement ni la cabale de Shaftsbury n'avoient pas jugé qu'il fût temps d'obliger le Roi à faire la paix. Le fuccès de cette bataille fut douteux, & chacun s'en attribua le gain fans pouvoir dire ce qu'il y avoit gagné; fi ce n'eft qu'on dife que cette forte de guerre coûtant beaucoup & ne décidant de rien, fournit au Parlement d'Angleterre une raifon plaufible pour engager le Roi à faire une paix particuliere avec la Hollande : comme il la fit effectivement le dix-neuviéme de Fevrier l'an mil fix cens foixante & quatorze, fans tour- 1674. ner tête néanmoins contre fes premiers Alliez, quelque effort que fît le Parlement pour l'y engager.

Il y a apparence qu'il n'eût pas été au pouvoir de Charles d'être conftant dans l'alliance de France, fi le Roi Très-Chrétien n'eût forcé fes ennemis à recevoir la paix, par la continuation des fuccès que Dieu lui donnoit dans la guerre. Les conquêtes qu'il avoit faites l'an mil fix cens foixante & douze fur les terres des

1674. Hollandois lui avoient attiré ſur les bras toutes les forces de la Maiſon d'Auſtriche : l'Empire & l'Eſpagne s'étoient liguez avec ces Républicains contre lui. Une telle Ligue parut aux Anglois une occaſion d'attaquer la France trop favorable pour la manquer. La conſpiration fut ſi generale, que Charles ſe vit obligé d'armer, de rappeller toutes les troupes qu'il avoit envoyées en France au ſervice de cette Couronne, d'en faire paſſer d'autres en Flandres pour joindre à celles des Alliez ; amuſant autant qu'il pouvoit ſon Parlement par ces préparatifs d'une guerre qu'il fuyoit de faire, mais à laquelle on prévoyoit qu'il ſeroit à la fin contraint, ſi la paix generale, qu'on negotioit & qui ne ſe concluoit point, ne le tiroit de cet embarras. Ce fut à force de victoires & de conquêtes toûjours nouvelles, que le Roi de France força les Puiſſances liguées d'accepter la paix, qu'il leur offroit depuis long-temps ſans qu'ils euſſent pû s'y reſoudre. Au bruit de la Ligue il avoit quitté beaucoup de Places trop éloignées, pour être conſervées aiſément contre un tel nombre d'ennemis : mais il s'étoit dédommagé de ces conquêtes abandonnées par la priſe de tant d'autres villes, plus grandes, plus fortes, plus à ſa bien-ſéance, que quoi que ſeul contre tant de Confederez, il ſe vit en état de donner la loi, de faire rechercher la paix, & d'en preſcrire les conditions. Maeſtricht, Dinant, Limbourg, Valenciennes, Cambray, Saint-Omer, Ypres, Gand, & grand nombre d'autres Villes de Flandres, la Franche-Comté pour la ſeconde fois, parce qu'elle avoit été la premiere ſacrifiée au repos public, accrurent l'Empire du Roi conquerant, en même-temps que la gloire de ſes armes recevoit un nouvel éclat du gain des batailles de Senef par Monſieur le Prince, de Caſ-

ſel

sel par Monsieur, de Zintzem & d'Incizem par M. de Turenne. Tant d'avantages forcerent enfin les ennemis de ce Monarque à donner les mains à la paix, concluë à Nimegue le dixiéme d'Août, l'an mil six cens soixante & dix huit; par laquelle le Vainqueur cedant quelques-unes des Villes conquises, acquit la possession paisible de Valenciennes, de Saint-Omer, de Cambray, d'Ypres, & d'autres Places prises en Flandres sur les Espagnols, & de toute la Franche-Comté, autre dépouille de cette Monarchie, que de mauvais amis engagent depuis assez longtemps en des guerres, dont elle seule fait tous les frais. 1678.

Pendant que le Roi Très-Chrétien employoit si heureusement le temps en Flandres à executer ses desseins, Shaftsbury en perdoit en Angleterre, où les siens furent déconcertez par un assez long démêlé qu'il eut avec le Parlement.

Ce Comte avoit une cabale de gens qui s'étoient attachez à lui, à qui il s'ouvroit plus ou moins de ses projets, selon le degré de confiance qu'il avoit en eux. Le Duc de Buckingham, le Marquis de Winchester, le Comte de Salisberi, Mylord Wharton en étoient les principaux. Soit par leur imprudence, soit par la mauvaise opinion que les gens de bien avoient d'eux, on s'étoit apperçu de leurs desseins. Le Comte de Damby fait Grand Tresorier par la démission de Clifford, & devenu Premier Ministre, le Duc d'Ormond, les Evêques avoient proposé un nouveau serment, pour obliger ceux qui entreroient dans le Parlement à jurer de ne pas permettre qu'on changeât le gouvernement ni de l'Eglise ni de l'Etat. Le serment n'avoit pas passé, mais une partie si considerable du Parlement étant opposée aux intentions de Shaftsbury;

1678. bury; celui-ci s'avisa sur de vieux decrets d'Edoüard III. & de Richard II. qui ordonnoient que tous les ans le Parlement s'assembleroit, de prétendre que le Parlement present ayant été prorogé quinze mois, étoit dès là même dissous : dequoi l'Assemblée s'étant offensée Shaftsbury & ses partisans furent envoyez à la Tour. Ils demeurerent long-temps en prison, & n'en sortirent que quelques mois avant la conclusion de la paix. Depuis ce temps-là le Duc de Buckingham parut un peu rebuté de l'intrigue. L'amour du plaisir, sa passion dominante, rallentit insensiblement son zele pour la Faction. Il ne rentra pas dans les intérêts du Roi, mais il fit peu pour la cabale opposée, & comme il avoit l'esprit railleur, il prit le parti de se divertir de tout ce que l'ambition mal conduite, & la mauvaise politique faisoit faire de fautes aux étourdis. Shaftsbury, à qui d'autres passions inspiroient d'autres sentimens, fut plus uniforme & plus constant dans le mal. Sa disgrace avoit déconcerté sa Faction; mais son adresse l'avoit maintenuë, & si sa prison avoit retardé l'execution de ses desseins, elle ne lui avoit point fait perdre l'envie de les executer.

La paix de l'Europe, qui sembloit en avoir appaisé tous les troubles, donna à cet esprit agité de nouvelles occasions d'augmenter ceux qu'il avoit excité dans son païs. Cette paix étoit trop glorieuse à la France, pour ne pas chagriner les Anglois; & leur Roi, qui l'avoit laissé faire, leur paroissoit trop d'intelligence avec celui qui en avoit profité, pour n'avoir pas part à leur chagrin. Shaftsbury savoit trop bien l'art de se servir des conjonctures, pour en manquer une si belle de pousser à bout ses desseins. Il avoit déja commencé de mettre en humeur le

Peu-

Peuple de Londres. Le Parlement, qui avoit tenu depuis Janvier jusqu'en Avril, & qui ayant commencé en Mai avoit continué jusqu'à la paix, lui avoit donné une occasion de s'y faire des partisans, particulierement dans la Chambre Basse. Il employa si-bien ce temps, & celui de la prorogation, qui dura depuis la fin d'Août jusqu'à la fin d'Octobre, qu'il devint plus maître des Communes, & par elles de tout le Parlement, que jamais Cromwel ne l'avoit été; le zele qu'il feignit d'avoir pour la Religion Protestante en imposant à tous les Sectaires, qui lui donnerent comme par reconnoissance le nom de Comte Protestant. Quelques partisans qu'il eût acquis, sa prison l'avoit rendu plus circonspect que jamais à s'expliquer de son projet, même à ceux qui s'attachoient à lui: il n'y en avoit que fort peu qui sussent tout ce qu'il prétendoit faire, & qui fussent de tout le complot, à peu près de la même maniere qu'il en étoit arrivé sous Cromwel: le reste étoient des gens, qu'il trompoit, mais qu'il trompois en diverses façons. Aux uns il ne laissoit voir qu'en general le dessein qu'il feignoit d'avoir, de conserver la Religion du pays contre les entreprises des Catholiques, & la liberté de la Nation contre celle du Roi & de ses Ministres. Aux autres il ne se cachoit pas des mesures qu'il commençoit à prendre pour empêcher que le Duc d'York ne succedât au Roi son Frere, parce qu'il étoit Catholique: mais il les rassuroit en même-temps contre la crainte qu'ils pouvoient avoir, d'un changement pareil à celui qui avoit tant causé de confusion sous Cromwel; en leur proposant un Protestant pour succeder à la Couronne, laquelle par un nouvel artifice il faisoit esperer à deux, afin que la contestation de plusieurs fût en son temps une 1678.

1646. raison de ne la donner à personne. On dit que le Prince d'Orange fut le premier qu'il en flata, S'il le prévint ou s'il en fut prévenu, je n'en sais pas assez pour le dire. Quelques-uns ont crû que ce Prince pensoit aux choses d'assez loin, pour avoir eu celle-là en vûë quand il épousa la Princesse Marie Fille aînée du Duc d'York, & que dès qu'il s'étoit apperçu de l'orage qui s'élevoit contre cet heritier du Roi d'Angleterre, il avoit pensé à se faire un droit de profiter de son naufrage. Le Duc d'York s'en étoit douté, & avoit fait ce qu'il avoit pû pour empêcher ce mariage, que le Roi son Frere, trompé par Damby & par le Chevalier Temple, avoit conclu sans lui en parler. L'évenement n'a que trop fait voir que le Duc voyoit plus clair que les autres: mais n'étant pas le maître, il ne put profiter de ses vûës pour se conserver, pendant que le pernicieux Shaftsbury employoit toutes les siennes à le perdre. Car soit que ce Comte eût le premier fait penser le Prince d'Orange à la Couronne, soit que ce Prince y eût pensé avant que le Comte l'en sollicitât, il passe pour constant qu'ils eurent d'étroites liaisons là-dessus, & qu'un Huguenot nommé du Moulin fut le negotiateur de cette intrigue. On ajoûte que le Duc de Monthmouth, qui se trouva alors en Flandres, s'étoit engagé au Prince Hollandois de le servir dans ce dessein. Si cela est, il lui tint mal parole. A peine le Duc de Monthmouth fut repassé en Angleterre, qu'il se laissa flater à son tour de l'esperance d'être Roi, que l'artificieux Shaftsbury lui donna, en lui suggerant des moyens de se faire declarer legitime.

Le Comte attendoit pour faire joüer les premiers ressorts de tant d'intrigues, que le Parlement se rassemblât; mais il en trouva l'occasion

sion plûtôt. Quelques-uns disent qu'il la fit naître, & que la fausse conspiration, dont Oats fut le delateur dès le commencement de Septembre pour perdre les Catholiques Romains, fut inventée par Shaftsbury, qui ne les vouloit perdre que pour enveloper le Duc d'York & la Maison Royale dans leur ruine. Il n'est gueres croyable qu'un homme d'esprit ait pû être l'auteur d'une fable aussi mal imaginée que fut celle-là, ni qu'il ait eu assez mauvaise opinion de sa Nation, pour croire les-uns si simples que d'y ajoûter foi, les autres si méchans que de la faire servir de prétexte à la persecution, qui fit perir tant d'innocens. Mais si le Comte de Shaftsbury ne fut pas l'auteur de cette chimere, il en sût faire un grand usage, quand il vit que toute grossiere qu'elle étoit, elle réüssissoit, & causoit une grande émotion dans les esprits. Il n'en fut jamais une moins vrai-semblable, & qui eût de plus évidentes marques de fausseté que celles-là. Toute l'Europe l'a reconnu, & en est aujourd'hui si persuadée, qu'inutilement je refuterois ce que personne ne croit plus. Une pareille accusation est l'apologie des accusez; & quand ceux qui l'ont intentée n'eussent pas été convaincus de contradictions manifestes, comme en font foi des témoignages contre lesquels on ne s'inscrit point en faux; elle seroit tombée par le caractere de ses auteurs, gens obscurs, infames, flêtris, indignes de trouver croyance, que parmi des esprits capables d'être d'intelligence avec eux; elle se seroit détruite d'elle même par le seul plan de l'entreprise, la plus bizarre, & dans toutes ses circonstances la plus folle qui fut jamais. Pour être instruit plus en détail de cette affaire, il faut consulter les apologies qui furent faites en ce temps-là pour les Catholiques Anglois. Celle qui répond au li-

1678.

1678. belle intitulé, *la Politique du Clergé de France*, est d'un Auteur qu'on ne soupçonnera pas de trop aimer plusieurs de ceux, que la force de la Verité l'engage à défendre. On y verra que Titus Oats, fletri il y avoit long-temps pour avoir été mis en prison comme calomniateur insigne, après diverses avantures s'étant fait Catholique, ou l'ayant feint, se retira dans un Seminaire des Jesuites de sa Nation aux Pays-Bas; d'où étant sorti mécontent, il retourna dans son pays, & reprenant avec son ancienne Religion ses premieres inclinations au mal, accusa tous les Catholiques d'Angleterre d'avoir fait une conspiration contre leur Roi & contre tous les Protestans du Royaume, qu'ils avoient, disoit-il, dessein d'exterminer en même-tems. Le Pape, les Rois de France & d'Espagne, le Duc d'York, la Reine même, & certain nombre de Seigneurs des plus qualifiez de l'Etat, furent impliquez dans cette entreprise: mais le General des Jesuites en étoit reconnu pour Chef. Ce Chef au reste étoit si sûr du succès de son noir projet, qu'il avoit envoyé par avance aux principaux des Conjurez des Lettres patentes signées de sa main, pour posseder les premieres Charges de la Cour, de l'Armée, & des Tribunaux d'Angleterre. Il en avoit envoyé une au Baron d'Arondel de Grand Chancelier, une seconde au Comte de Powis de Grand Tresorier du Royaume: Mylord Bellasis & Mylord Peters avoient le commandement des armées, & le Chevalier Godolphin étoit fait Garde de Sceau Privé; d'autres avoient d'autres emplois. Le meurtre du Roi & des Protestans ne devoit gueres coûter qu'une heure, tant les mesures étoient bien prises; & s'il en fût resté quelques-uns plus prompts à se cacher & à fuir, ils devoient être cherchez, suivis, exterminez jusqu'au

qu'au dernier par une armée de deux cens mille hommes, partie levée dans le pays, partie envoyée de deçà la mer, payée par le Pape, & animée par une Indulgence pleniere à concourir à tant d'attentats. 1678.

Ailleurs on enfermeroit comme des fous, pour me servir ici des termes de l'Apologiste que j'ai cité, des témoins qui viendroient déposer de si ridicules chimeres: en Angleterre on les crut, ou ce qui est pis on feignit de les croire; & sur cela que ne fit-on point? Le Parlement s'étant rassemblé l'an mil six cens soixante dix-huit, l'affaire y fut vivement poussée, & prise si serieusement, que depuis ce jour les prisons furent pleines de Catholiques, accusez d'avoir conspiré contre la vie d'un Roi, pour lequel ils avoient si souvent exposé la leur. Les Comtes de Powis & de Castelmaine, le Vicomte de Stafford, les Barons Peters, Arundel, de Warder, Mylord Bellasis, Colman Secretaire de la Duchesse d'York, Vakman Medecin de la Reine, un Avocat nommé Langhorn, des Jesuites, des Benedictins, des Prêtres Seculiers, d'autres Laïques, furent en divers temps arrêtez. On n'épargna pas le sexe: la Comtesse de Powis eut part aux chaînes de son Mari. On ne tarda pas long-temps à verser du sang. Colman fut le premier qu'on fit mourir, sans l'avoir pû convaincre d'autre crime que d'un grand zele pour sa Religion, qui ne servoit qu'à rendre plus vif celui qu'il avoit pour son Roi. C'est ce que l'on devoit inferer des Lettres de cet homme à quelques Etrangers, qui furent produites dans son procès, ainsi que remarque l'Apologiste, qui pouvoit ajoûter que ce double zele pour la Religion & pour le Roi rendit Colman doublement criminel aux yeux du Parlement d'Angleterre.

1678. Shaftsbury n'eut pas plûtôt vû les premiers mouvemens qu'excita le bruit de la fausse conjuration, qu'il jugea l'occasion favorable de pousser loin le Duc d'York. Le Parlement étoit disposé à faire des Decrets contre les Catholiques: le Comte crut qu'avec adresse il en pourroit faire faire de tels, qu'ils exclurroient enfin ce Prince de la Succession à la Couronne. Il commença par faire augmenter le serment du Test de beaucoup d'articles, contre la Messe, contre le Purgatoire, contre l'invocation des Saints, qui devoient augmenter l'horreur qu'avoient déja les Catholiques de prêter ce serment impie. Non content d'amplifier le serment, il fit étendre les Loix penales contre ceux qui ne le prêteroient pas, & fit ordonner qu'ils seroient exclus non-seulement des Charges, mais du Parlement, de la Cour même, où personne d'eux n'auroit plus liberté de venir, que six Conseillers du Conseil Privé n'eussent jugé que la necessité de leurs affaires le demandoit, auquel cas même ils n'y viendroient que trois fois l'année tout au plus; & n'y pourroient à chaque fois demeurer plus long-temps que dix jours. L'intention du Comte étoit que cet Acte fût general; mais le Duc d'York, qui vit bien que la chose le regardoit, s'y opposa avec tant de vigueur, qu'après de grandes contestations il l'emporta, & s'en fit excepter: Ainsi il ne fut point exclus du Parlement ni de la Cour par ce Decret qu'on nomma le Grand Test, comme il l'étoit des Charges par le Petit.

Cette exception mutina le Comte, & lui causa beaucoup de dépit. Il dit tout haut qu'il ne se soucioit plus du Test: mais son chagrin ne lui fit pas perdre courage. Ayant manqué ce premier coup, il en préparoit un second; où levant tout-à-fait le masque, il engageoit les par-

partisans qu'il avoit dans la Chambre Basse à former un projet d'exclusion, pour déclarer le Duc d'York incapable de sa Couronne, lors que le Roi l'ayant appris cassa enfin ce Parlement, qui fut nommé le long Parlement pour avoir duré dix-huit ans. 1678.

On en convoqua un autre pour le mois de Mars de l'année mil six cens soixante & dix-neuf, qu'on espera pouvoir former de Membres plus favorables à la Cour: mais Shaftsbury prit si bien ses mesures, qu'il le remplit de Presbyteriens, avec lesquels il avoit lié une étroite correspondance, comme avec les ennemis naturels de l'autorité Royale, & les plus acharnez des Protestans à extirper les Catholiques. 1679.

Dès les premieres élections, on prévit bien ce qu'on devoit attendre de ce grand nombre d'esprits envenimez, qui devoient entrer dans le Parlement, & on n'oublia rien pour empêcher que leur aigreur ne passât aux autres. Parmi les précautions qu'on fit prendre pour cela au Roi, le Comte de Damby lui suggera d'éloigner le Duc d'York; pour ôter au Parlement le prétexte de se plaindre, qu'on n'eût pas pris toutes les mesures necessaires pour assûrer la reformation contre le zele de ce Prince. Damby vouloit plaire au Parlement, parce qu'il lui avoit déplu. Il avoit reçû de l'argent pour congedier des troupes, qu'il tenoit sur pied. Il avoit été pour l'alliance de France; il n'en falloit pas davantage pour lui attirer ce Tribunal. Il avoit crû pouvoir l'amuser, en excitant le perfide Oats à mettre les Catholiques sur la Scene; mais l'artifice n'avoit pas reüssi. L'ancien Parlement avoit commencé des procedures contre Damby, dont ce Ministre avoit sujet de craindre les suites dans le nouveau: & ce fut

pour

1679. pour bien prévenir cette Assemblée en sa faveur, qu'il conseilla l'éloignement du Duc d'York au Roi son Frere. Le Duc étoit trop soûmis aux volontez du Roi, pour refuser d'obeïr; mais il étoit trop bien informé des nouvelles intrigues de Shaftsbury, pour ne pas prendre en obeïssant toutes les précautions necessaires, à n'abandonner pas sa fortune à la discretion de ses ennemis. Il apprenoit qu'on recherchoit tout ce qui pouvoit faire passer le Duc de Monthmouth pour legitime, & qu'on ne desesperoit pas de le faire déclarer tel par le Parlement. Il n'ignoroit pas qu'on se préparoit à pousser l'affaire de l'exclusion, & n'étoit pas sans crainte qu'on ne fît passer sa retraite plûtôt pour la fuite d'un homme coupable, que pour l'obeïssance d'un Sujet soumis. Instruit de ces choses il ne crut pas pouvoir prudemment sortir d'Angleterre, que le Roi ne lui eût promis, premierement de déclarer qu'il n'avoit jamais épousé la Mere du Duc de Monthmouth, secondement de ne point consentir à l'exclusion qu'on méditoit, enfin de lui donner par écrit un ordre exprès de s'éloigner. Dans les bonnes dispositions où étoit le Roi pour son Frere, il ne lui fut pas difficile de lui accorder ces trois points: ainsi le Duc passa la mer, & se retira à Bruxelles.

Le Parlement, qui s'assembla peu de jours après ce départ, ne fut que mediocrement touché de cette complaisance de Charles. La dureté avec laquelle on y proceda contre Damby dès le commencement des Seances, fit conjecturer à ce Prince le peu d'égards qu'on y auroit pour lui. Il n'omit rien pour sauver son Ministre: il s'abaissa jusqu'à solliciter les Communes en sa faveur, & lui donna cependant une abolition generale de tout ce qu'il auroit

pû

pû faire dans sa Charge de Grand Tresorier contre l'usage, ou contre les Loix. Il fit inutilement l'un & l'autre: on n'écouta point ses sollicitations, & on lui contesta le droit de la grace qu'il avoit accordée: Damby fut envoyé à la Tour, où durant une longue prison sa fortune parut ruinée, & sa tête fut en danger. 1679.

Charles avoit naturellement l'esprit souple: il avoit besoin d'argent pour secourir Tanger, qui étoit menacé par les Mores; il en manquoit pour d'autres choses, moins necessaires, mais qui peut-être ne lui tenoient pas moins au cœur: il crut qu'à force de condescendance il en obtiendroit de son Parlement; ainsi il n'omit rien pour le gagner, & ne borna ses complaisances qu'à l'article de la Succession, à laquelle il étoit resolu de ne point souffrir qu'on donnât atteinte.

Il commença par se montrer persuadé de la conjuration, qu'il n'avoit point cruë; & qu'alors même il croyoit encore moins que jamais. On ne peut s'empêcher de dire qu'il poussa la chose trop loin, & qu'il feignit une credulité qu'on fit servir à de grandes injustices. Les Catholiques en souffrirent beaucoup. On ne garda plus envers eux non seulement de moderation, mais même de ces dehors d'équité, dont on a soin d'envelopper les jugemens les plus corrompus. Je ne sai par quel ressort secret le Medecin Vakman fut absous, mais on se dédommagea bien de ce peu de sang Catholique qu'on avoit épargné dans cet homme, par celui de tant d'autres qu'on versa en abondance & sans pitié. Parmi ceux que l'on fit mourir, Langhorn, deux Benedictins, six Jesuites, sans compter beaucoup d'autres personnes qui perirent de miseres dans les prisons,

eurent

1679. eurent l'honneur d'être ajoûtez aux heureuses victimes, que les Protestans d'Angleterre immolent depuis si long-temps à leur haine contre l'Eglise Romaine.

Le Roi souffroit avec impatience ce qu'il n'eut pû empêcher que par une fermeté, qui n'étoit pas de son temperament, & dont il ne croyoit pas même qu'il fût sûr d'user dans la conjoncture. Le torrent l'emportoit. Il se livroit malgré lui à ses ennemis, qui lui firent reformer son Conseil, pour y mettre la plus grande partie de la cabale seditieuse qui ne pensoit qu'à le détrôner. Il avoit dépouillé Shaftsburi de la charge de Chancelier, qu'il avoit donnée au Chevalier Finch: pour dédommager ce rebelle, il le fit Président du Conseil. On peut juger par là du reste. Aussi la Faction de ce Comte en conçut-elle de grandes esperances, particulierement depuis que le Roi eut fait assurer le Parlement, qu'il agiroit en toutes choses par les avis de ses nouveaux Conseillers, & que dans les affaires importantes il consulteroit les deux Chambres.

Charles fit plus: toûjours resolu à ne point souffrir qu'on donnât atteinte à l'ordre de la Succession, il entra dans le temperament que lui suggera une faction nouvelle, plus opposée à Shaftsbury que favorable au Duc d'York. L'ambition du Marquis d'Halifax, l'envie qu'il avoit de gouverner, le chagrin de voir Shaftsbury dominer dans le Parlement & presider au Conseil du Roi, peut-être un peu de bonne intention pour la tranquillité publique, l'avoit porté, à ce que quelques-uns croyent, à proposer cette voye d'accommodement. De quelque part que vint l'expedient, le Roi donna encore à son Parlement ce témoignage du desir qu'il avoit de le contenter. Ce fut le dixié-

me

me d'Août, que ce Prince s'étant rendu à la Chambre des Pairs, & ayant appellé les Communes, leur fit dire par son Chancelier, que ne pouvant souffrir qu'on troublât l'ordre immuable de la Succession, sous quelque pretexte que ce fût, il étoit prêt à consentir qu'on apportât toutes les precautions qui seroient jugées necessaires, pour faire ensorte que s'il arrivoit qu'il eût un Successeur Catholique, la Religion Protestante n'en eût rien à craindre, & la Catholique rien à esperer; qu'il étoit d'avis qu'on fît un Decret, par lequel il seroit porté, que son Successeur, s'il étoit Catholique, ne nommât ni aux Benefices, ni aux places du Conseil Privé, ni aux charges de Judicature dans les principaux Tribunaux, non plus qu'à celles de l'Amirauté, & aux Gouvernemens des Provinces; que si lors qu'il viendroit à mourir le Parlement étoit assemblé, son Successeur Catholique ne le pût casser, qu'après un temps qui seroit reglé; s'il n'étoit pas assemblé, que le dernier qui auroit tenu se rassemblât sans avoir besoin de convocation; qu'enfin ils pensassent eux-mêmes s'il y avoit encore des moyens plus sûrs, plus aisez, plus efficaces de mettre à couvert la Religion Anglicane des entreprises d'un Roi Catholique, qu'il étoit prêt d'y donner les mains. 1679.

Ces démarches d'un grand Roi pour contenter ses Sujets meritoient bien qu'au moins les Sujets s'abstinssent d'en faire qui chagrinassent leur Roi: mais c'est rarement l'effet de la condescendance des Rois d'Angleterre pour leur Parlement, que les complaisances reciproques. Les airs farouches d'Henri VIII. y trouvoient une obeïssance aveugle, & jusqu'ici la bonté des Stuarts n'y a trouvé que de la contradiction. Quelque avantageuses que fussent aux Protestans

1679. tans les offres de Charles, si on lui en fit des remercimens, on n'en eut point de reconnoissance. Peu de jours se passerent, qu'on entendit lire sans ménagement dans la Chambre Basse cet Acte si long-temps medité par Shaftsbury & ses partisans, en vertu duquel le Duc d'Yorck étoit declaré incapable de succeder à la Couronne. L'Histoire ne doit pas laisser perdre la memoire de certains excès, plus propres à servir de motif à la posterité pour les fuir, que d'exemple pour les commettre. Voici le contenu de cet Acte.

On y supposoit d'abord que la Providence avoit délivré l'Angleterre & l'Irlande de la servitude & des superstitions du Papisme, qui par des opinions dangereuses avoit entierement renversé les fondemens de la Religion Chrétienne, & qui en dispensant les Sujets de la fidelité qu'ils doivent à leurs Rois, privoit les Rois de l'autorité que Dieu leur donne sur leurs Sujets. Outre cela on mettoit en fait, que malgré les Loix de ces Royaumes, qui condamnoient ce même Papisme pour des maximes pernicieuses, & des entreprises impies sur la vie des Souverains, les émissaires du Pontife Romain avoient depuis quelques années par leurs artifices & par leurs intrigues, par le conseil & par l'assistance de plusieurs Princes & Prelats étrangers, tramé une conspiration pour assassiner le Roi, pour changer le Gouvernement, pour extirper la reformation, & pour massacrer tous les Protestans. On alleguoit ensuite, que pour mieux executer ce dessein, & donner plus de hardiesse aux parricides qui l'avoient entrepris, les Catholiques avoient seduit Jacques Duc d'York heritier presomptif de ces Couronnes, qu'ils avoient attiré à leur communion, & induit à entrer en diverses negotiations avec le Pape &

avec

avec ses Ministres pour avancer la Religion Romaine; pendant que pour l'appuyer davantage, & pousser à bout leur projet, ils imploroient, au peril de l'Etat, l'assistance du Roi de France. On établissoit enfin pour constant, que la conversion du Duc d'Yorck avoit donné lieu à la conspiration qu'on avoit découverte. Sur ces motifs le Parlement n'ayant jamais eu, disoit-il, de si fortes & de si pressantes raisons d'user extraordinairement de son droit, prononçoit qu'il étoit passé en loi par autorité du Roi, de l'avis des Seigneurs & des Communes; I. Que Jacques Duc d'York, d'Albanie & d'Ulcester étoit inhabile à recevoir & à posseder les Couronnes d'Angleterre & d'Irlande & leurs annexes, & à jouïr d'aucuns titres, droits, prerogatives & revenus, qui dépendoient ou dépendroient à l'avenir de ces mémes Couronnes. II. Qu'en cas que le Roi vint à mourir sans enfans, ou à se demettre de ses Etats, ces mêmes Etats appartiendroient à la personne à qui écherroit la Succession qu'on ôtoit au Duc, de même que s'il étoit mort. III. Que tous actes de puissance & d'autorité souveraine, que ce Prince pourroit faire alors, étoient déclarez non seulement nuls, mais crimes de haute trahison. & punissables comme tels. IV. Que s'il arrivoit que quelqu'un, en quelque temps que ce fût, tâchât de faire entrer ce Prince dans l'un des deux Royaumes & leurs dépendances, on entretint commerce avec lui pour l'en faire déclarer heritier, ou pour l'en faire proclamer Roi, il devoit être tenu pour coupable de haute trahison au premier chef, & ennemi perpetuel de l'Etat. V. Que si le Duc luimême rentroit jamais dans aucunes terres dépendantes de la Monarchie, vû les desordres qui en suivroient, il étoit lui-même declaré crimi-

1679.

1679. criminel; & sur cela chacun étoit requis & autorisé de s'en saisir, de l'emprisonner & en cas de resistance, de lui, de sa suite, de ses adherans, de les soumettre à force d'armes.

Tel étoit le monstrueux Acte qui excluoit le Duc d'York de la Couronne. Le Roi fut étonné quand il apprit que les Communes avoient poussé l'emportement jusqu'à ce point. Il usa de toute sa politique pour les occuper à d'autres choses, en leur representant vivement les besoins pressans de l'Etat: mais ce fut inutilement, la fureur augmentoit à mesure qu'il s'efforçoit de la reprimer. On lut l'Acte pour la seconde fois, & on l'alloit lire pour la troisiéme, après quoi on étoit resolu de le porter à la Chambre des Pairs, si le Roi n'eût prorogé le Parlement. La prorogation fut poussée jusqu'au mois de Fevrier de l'année mil six cens

1680. quatre-vingts, & à la veille de ce terme ce même Parlement fut cassé pour faire place à un nouveau.

L'intervalle de ces deux Assemblées fut assez long pour faire esperer en certains momens, que las de tant d'agitations inutiles les esprits enfin se calmeroient. On l'espera en vain: le calme qui parut étoit l'effet de la presomption des ennemis du Duc d'York lesquels entrant dans le Conseil pendant qu'il étoit éloigné de la Cour, se croyoient maîtres du terrain, & prenoient, pour achever l'ouvrage de son exclusion, des mesures dont le succès ne leur paroissoit plus douteux.

Un retour imprévû de ce Prince les déconcerta neanmoins, & les suites qu'il eut encore plus. Il étoit accouru au bruit d'une maladie qu'eut le Roi, & s'étoit rendu auprès de lui avant qu'on eût appris qu'il y dût venir. Le Roi en fut

fut surpris lui-même, & sembla craindre en le voyant de perdre la fausse tranquillité dont on se flattoit depuis quelque temps. La tendresse du Duc, & l'assurance qu'il donna de s'en retourner rassura Charles, & l'affermit dans le dessein où il étoit de maintenir l'ordre de la Succession contre tout l'effort des Sectaires. En effet peu de temps après il donna d'éclatantes marques qu'il étoit dans ces sentimens. Il laissa retourner le Duc, mais ayant appris que le Duc de Monthmouth étoit entré dans les cabales, il l'éloigna à son tour, & lui ordonna de passer en Hollande : ensuite dequoi ayant fait reflexion, que la demeure du Duc d'York dans un Païs étranger tenoit quelque chose de l'exil, il le rappella, & l'envoya en Ecosse sous couleur d'y regler des affaires, dont la plus essentielle étoit de lui arracher cette Nation, & de la mettre dans ses intérêts. Sur cela le Duc de Monthmouth étant revenu à la Cour sans y avoir été rappellé, le Roi jugeant que ce Seigneur vouloit entrer en concurrence avec le legitime heritier, lui fit dire de s'en retourner. Le Duc ayant refusé d'obéïr, sous prétexte qu'étant accusé, il avoit droit de demander ou qu'on punît son crime, ou qu'on éclaircît son innocence : le Roi le disgracia, lui ôta ses Charges, & pour combler la mortification rappella le Duc d'York à la Cour. 1680.

A ce coup les cabales opposées entrerent dans une nouvelle fureur. Mylord Russel, le Comte d'Essex, Mylord Powel, Mylord Cavendish demanderent à sortir du Conseil, & cederent leurs places à d'autres. Peu de temps après le Comte de Radnor y prit celle de Président qu'avoit Shaftsbury. Les partisans du Duc de Monthmouth remirent sur le tapis la question

du

1680. du mariage de sa Mere : on fit courir divers papiers qu'on prétendoit être des preuves que le Roi l'avoit épousée, & l'on répandit des libelles pour le persuader au public. Shaftsbury se rendit delateur d'une nouvelle conspiration des Catholiques en Irlande, en conséquence de laquelle on arrêta entre autres Plunket Archevêque d'Armach, & le Comte de Tyron. Peu de temps après Shaftsbury presenta à divers Tribunaux une requête signée d'un nombre considerable de Mylords, où exposant que le Duc d'York étoit Catholique Romain, il prioit qu'on fit reflexion au peril, où mettoit l'Etat & la Religion Protestante l'esperance que les Catholiques avoient conçuë de le voir regner. A tout moment on presentoit d'autres requêtes seditieuses au Roi pour le presser d'assembler le Parlement, sous pretexte des dangers dont l'Etat étoit menacé par les Catholiques.

Les ennemis du Duc d'York ne lui ont pas contesté la gloire, d'avoir vû élever ces orages avec une intrepidité digne d'un grand Prince; & ceux qui avoient part à sa confidence témoignent encore aujourd'hui, combien ces persecutions perfectionnoient dès lors en lui le Prince Catholique & Chrétien. Par ce qu'il croyoit devoir à son sang, il soûtint avec un courage qui étonna ses ennemis les droits qu'il avoit à la Couronne ; par ce qu'il devoit à sa Religion, il les méprisa assez pour les risquer, en cas que ses ennemis vinssent à prévaloir.

Le Roi appuya assez bien la fermeté du Duc son Frere, par celle qu'il eut à le retenir à la Cour malgré le chagrin qu'en avoient les Protestans & les Factieux, par les nouvelles déclarations qu'il fit dans son Conseil Privé, & qu'il eut soin de faire enregîtrer dans tous les Tribunaux

naux de Justice, de n'avoir jamais épousé la Mere du Duc de Monthmouth, par les longues prorogations qu'il fit du Parlement convoqué, nonobstant les frequentes requêtes qu'on lui presentoit pour l'assembler. S'il eût pû ne l'assembler point, il eût été plûtôt le maître: mais le siege de Tanger par les Mores, qui avoit été l'occasion des derniers Parlemens, après une trêve de quelques mois, recommençoit avec danger que cette Ville ne tombât sous la domination des Barbares: le Roi pressé d'avoir de l'argent pour la secourir, resolut enfin de tenir le Parlement tant de fois prorogé. 1680.

Le Duc d'York se preparoit à soûtenir dans cette Assemblée les justes droits de sa naissance avec une vigueur nouvelle, lors que le Marquis d'Halifax & le Comte de Sunderland le vinrent prier de la part du Roi de s'absenter encore quelque temps, & de retourner en Ecosse durant les séances du Parlement. Cette priere surprit le Duc, qui la regardant comme un effet des artifices de ses ennemis pour oser davantage en son absence, ainsi qu'il étoit déja arrivé, témoigna de la repugnance pour ce nouvel éloignement. Il s'en expliqua au Roi: mais Charles & ses Ministres lui représenterent si fortement l'utilité de cette démarche pour le bien public, & lui promirent si solemnellement de ne point consentir à son exclusion, qu'il partit encore une fois pour Edimbourg avec sa Famille.

Ce fut une diversité remarquable, que celle de l'état où se trouva ce Prince en même-temps dans les deux Royaumes. En Ecosse il étoit aimé, respecté des Grands, applaudi du Peuple; sa presence mettoit l'ordre par tout, & son autorité étoit si grande, qu'aucun Roi n'en avoit

1680. eu davantage. Il y avoit eu des troubles causez par quelques Presbyteriens fanatiques : le Duc de Monthmouth y avoit été envoyé, & avoit dissipé les Rebelles : mais ils avoient depuis quelque temps excité de nouveaux troubles dont on craignoit les suites : la vigilance du Duc d'York empêcha qu'ils n'en eussent, & à la reserve de quelques vagabonds, qui ne pouvoient pas faire un parti, tout fut paisible dans le Royaume durant le sejour qu'il y fit : les Ecossois en eurent tant de reconnoissance, qu'ils écrivirent au Roi une Lettre, où après lui avoir rendu graces de l'avoir envoyé en Ecosse, s'expliquant sur la Succession, ils condamnoient l'entreprise seditieuse de la Cabale d'Angleterre.

Ainsi la Providence mêloit la vie de ce Prince d'évenemens divers, pour l'accoûtumer à recevoir la bonne & la mauvaise fortune dans les vûës que Dieu a sur lui, sinon pour la conversion de ses Peuples, à laquelle leurs pechez mettent encore obstacle, au moins pour son propre salut. Pendant qu'on lui donnoit tous les jours de nouvelles marques d'estime en Ecosse, on le persecutoit en Angleterre avec plus de fureur que jamais. Aucun des Parlemens précedens n'avoit encore montré tant d'aigreur & de mauvaise volonté contre lui, que celui dont les séances commencerent le trente-uniéme d'Octobre de l'année mil six cens quatre-vingts : Shaftsbury y avança ses projets d'une maniere à en faire tout craindre : le Duc de Monthmouth y poussa les siens ; les partisans du Prince d'Orange n'y oublierent pas ses interêts, & la Cabale Protestante, où les Presbyteriens dominoient, fit tant de choses pour exclure de la Couronne le Prince Catholique qui en étoit heritier, que chacun crut qu'elle l'emporteroit.

Le

Le Roi fit l'ouverture du nouveau Parlement comme il avoit fait celle du précedent, par exhorter, pour prévenir favorablement les Sectaires, à continuer de découvrir le secret d'une conspiration qu'il ne croyoit point, à faire executer les Decrets portez contre les Catholiques, à trouver les moyens d'assurer la Religion Protestante contre leurs entreprises; mais en même-temps à penser au moyen de conserver Tanger, à lui donner l'argent necessaire pour un si pressant besoin de l'Etat, & pour d'autres qu'il leur expliqua. 1680.

Le Parlement défera plus que le Roi ne le prétendoit au premier point de sa harangue: la persecution contre les Catholiques recommença avec chaleur, & ce fut en cette occasion que Guillaume Howard Vicomte de Stafford signa la verité de sa foi, d'un sang illustre, & souvent mêlé avec celui de ses Rois. Ce Seigneur montra par sa constance, que les Protestans l'avoient mal choisi pour en faire un exemple de foiblesse.

Ces éclats contre les Catholiques étoient toûjours les preparatifs de quelque nouvel effort de la Faction, pour exclure de la Couronne celui qui en devoit heriter, qu'ils publioient être au moins l'occasion des chimeriques conspirations qu'inventoit leur malignité. Ainsi quelque pressez que parussent les besoins de la Monarchie, & quelque soin que prit le Roi de les repeter au Parlement, la Chambre Basse répondit toûjours, qu'avant toutes choses il falloit penser à assurer la Religion, la personne du Prince, les Loix de l'Etat contre les attentats des Papistes; qu'on ne donneroit point d'argent ni pour Tanger ni pour la Flote, qu'on ne fût convenu d'un moyen de délivrer les bons Protestans & les bons Anglois de leurs justes craintes;

1680. qu'au reste il n'y en avoit qu'un qui pût mettre la Nation à couvert des maux dont elle étoit menacée, qui étoit de priver le Duc d'York du droit de succeder à la Couronne, & d'ôter aux Catholiques Romains l'esperance de le voir regner; que sans cela, quoi qu'on inventât, quelque précaution que l'on prît, on ne pouvoit répondre de rien, ni pour la conservation de la Religion, ni pour la tranquillité du Royaume.

On n'en demeura pas aux paroles: on remit sur le tapis l'acte d'exclusion : on le lut trois fois dans la Maison Basse, où il passa à la pluralité des voix : On l'envoya à la Maison Haute, où de soixante-six Pairs, trente l'admirent, & trente-six le rejetterent : ainsi il ne passa point à ce Tribunal. Mylord Russel fils du Comte de Betford, qui en avoit été le porteur avec Capel & Montaigu, s'échauffa sur ce refus jusqu'à dire, que si son Pere avoit été du sentiment de ceux qui avoient refusé leur consentement à ce Decret, il auroit été le premier à l'accuser de haute trahison. Parole bien convenable au zele qu'inspire la Reformation Protestante : nous en verrons bien-tôt les effets.

Le refus de la Maison Haute ne rebuta point la Caballe. Comme l'on étoit persuadé que parmi les Pairs qui rejettoient l'acte, la plûpart n'en usoient ainsi que pour ne pas déplaire au Roi : on s'attacha à surmonter la résistance du Roi même par tout ce que l'on crût capable de le gagner ou de le contraindre. On employa pour le gagner des femmes, elles-mêmes gagnées par de grosses sommes d'argent : double ressort qu'on crut infaillible pour l'effet que l'on prétendoit. Une d'entre elles se jetta aux pieds du Roi pour obtenir qu'il consentît à l'exclusion du

du Duc son Frere. C'étoit mettre l'amour fraternel à une dangereuse épreuve, dans le cœur d'un Prince aussi foible que l'étoit Charles sur cet article : il resista néanmoins, & montra par là que rien n'étoit desormais capable d'ébranler sa resolution. Pour le contraindre à faire ce qu'on ne pouvoit lui persuader, on voulut d'abord l'obliger à éloigner de son Conseil les Marquis d'Halifax & de Worchester, les Comtes de Clarendon & de Feversham, Laurent Hyde depuis Comte de Rochester, comme des Conseillers pernicieux, qui contribuoient à l'affermir dans des sentimens opposez au bien du Peuple. Ensuite, pour le mettre en necessité de continuer le Parlement, & l'en rendre tout-à-fait dépendant, on tâcha de lui fermer toutes les sources d'où il lui pouvoit venir de l'argent, déclarant coupables d'avoir mis obstacle aux séances du Parlement quiconque avanceroit au Roi aucune somme sur ses revenus fixes, ou qui prendroit quelque partie de ces mêmes revenus en payement. 1680.

Mais ces violens Decrets ne furent pas les plus dangereuses machines, dont on usa pour faire changer de resolution au Monarque : Shaftsbury en inventa une d'autant plus propre à produire cet effet, qu'elle étoit l'ouvrage d'une politique plus couverte & plus rafinée. Il n'avoit pas oublié qu'autrefois, pour mettre les Sectaires Non-conformistes dans les intérêts des Catholiques, il avoit été d'avis qu'on donnât une liberté de conscience qui leur fût commune à tous : ici se servant du même artifice, pour interesser tous les Protestans à détruire les Catholiques, & parvenir par là à exclure le Duc d'York de la succession, il fit un projet d'union de tous les Sectaires Non-conformistes avec l'Eglise

1680. Anglicane; & pour en venir à l'execution, il engagea la Chambre Basse à demander d'abord au Roi son consentement pour l'abolition de toutes les Loix portées contre eux sous le regne d'Elizabeth. Charles vit bien où la chose alloit, & jugeant comme il le devoit du motif de cette Requête, il prit son parti premierement de proroger le Parlement, & puis enfin de le casser.

La Cabale fit ce qu'elle put pour détourner ce coup fâcheux, qui deconcertoit ses mesures; mais ce fut inutilement. Le Roi ayant declaré dans le Conseil la resolution qu'il avoit prise de casser le Parlement, le Comte de Salisbery parla fortement pour l'en détourner. Charles ne lui répondit rien, sinon qu'il ne demandoit pas des avis, mais qu'il déclaroit ses volontez; sur quoi ce Comte lui ayant demandé permission de se retirer du Conseil, le Roi y consentit sans peine, & peu de jours après retrancha encore du nombre de ses Conseillers les Comtes d'Essex & de Sunderland, le Chevalier Temple & quelques autres, qui s'étoient le plus déclarés pour l'exclusion du Duc d'York. Sunderland eut en même temps un ordre particulier de se défaire de la charge de Secretaire d'Etat.

1681. Le chagrin des Factieux redoubla, lors que le vingt huitiéme de Janvier de l'an mil six cens quatre-vingt un, le Roi cassant le Parlement en indiqua un autre à Oxford pour le trente & uniéme de Mars. Le Comte d'Essex lui alla presenter à Withal une Requête signée de seize Mylords, pour le prier de ne point changer le lieu ordinaire des Parlemens: mais le Roi tint ferme, & lui répondit qu'il en avoit consulté plus de trente, qui étoient d'un contraire avis.

Ox-

Oxford avoit paru à Charles un lieu propre à être le maître, & à se faire craindre à la Faction : mais il n'avoit pas prévû que la même chose paroîtroit aux factieux comme à lui, & qu'ils prendroient des précautions pour se défendre d'être plus soumis qu'ils ne l'étoient à Westminster. Ils firent plus : ils prirent des mesures pour l'arrêter, & le contraindre à signer tout ce qu'ils voudroient. Heureusement il en fut averti, & fit secretement avancer des troupes aux environs d'Oxford, pour s'en servir en cas de besoin. Soit qu'ils l'ignorassent, soit qu'ils esperassent être assez bien accompagnez pour resister aux forces du Roi, ils poursuivirent avec ardeur l'entreprise qu'ils avoient faite, & leurs Chefs arriverent à Oxford avec de si nombreuses escortes de gens armez & resolus, qu'ils y parurent avec plus d'audace qu'ils n'avoient jamais fait à Londres. Shaftsbury & Salisbery y entrerent avec une suite, qui avoit l'air d'une brigade prête pour une expedition : le Duc de Monthmouth en avoit une de cent Cavaliers, tous fort lestes, & faisant un fort bel escadron : les autres étoient accompagnez à proportion de la figure qu'ils faisoient dans l'Etat & dans le Parti. Ils étoient convenus qu'en certain temps, ils prendroient pour se distinguer des rubans bleus à leurs chapeaux ou à la garde de leurs épées, sur lesquels on avoit inscrit ces mots : *Ni esclavage ni Papisme*, resolus neanmoins d'agir d'abord par les formalitez, & de tenter encore une fois la persuasion avant que d'en venir à la force. La Chambre Basse étoit composée de la même nature de gens que celle du dernier Parlement, & la plûpart étoient les mêmes. Les Presbyteriens y dominoient toûjours, & Shaftsbury y étoit le maître. On s'en apperçut bien-tôt. Le Parlement 1681.

1681. ayant commencé en la maniere accoûtumée, les harangues étant faites, les Orateurs choisis, on remit sur le tapis les matieres seditieuses, sur tout celle de l'exclusion; & Charles vit bien à l'air dont on s'y prit, que la hardiesse des Factieux, loin de diminuer, étoit montée au plus haut point où elle pût aller. Sur cela prenant son parti, sans le communiquer à personne qu'à un petit nombre de ses confidens, il forma la resolution de mettre fin à tant d'intrigues, qui tous les jours devenoient plus dangereuses; en mettant fin à des Parlemens, lesquels au lieu de l'assister, ruinoient son autorité & ses affaires. Il n'y avoit pas encore huit jours que celui-ci étoit commencé, lors que Charles s'étant revêtu de ses habits royaux y parut, sans qu'aucun de la Faction eût pû dire ce qu'il y alloit faire. *Ces premieres séances*, leur dit-il, en peu de mots, & d'un air grave qui convenoit à ce qu'il avoit à dire, *ne me permettent pas d'attendre une meilleure issuë de ce Parlement, que de tant d'autres que j'ai convoquez sans en avoir tiré d'autre fruit, que de connoître les mauvaises intentions de ceux qui veulent troubler le Royaume : afin qu'ils n'autorisent pas leur revolte du nom de Parlement, j'ai jugé à propos de casser encore celui-ci.* A peine avoit-il prononcé ces paroles, que sortant de l'Assemblée, & peu aprés de la Ville, il alla coucher à Windsor, & le lendemain se rendit à Londres, avant que les Factieux, étonnez d'un coup qui les mit hors de mesures, eussent eu le temps de se reconnoître.

Cette action de hauteur si habilement conduite fut le salut de la Monarchie. Charles ouvrant à la fin les yeux jugea qu'il falloit faire un effort, pour pourvoir durant quelque temps aux plus pressez besoins du Royaume par d'autres

voyes que par les subsides qui dépendent des Parlemens, afin de n'être pas obligé d'en convoquer si tôt un nouveau, dont il ne seroit pas plus maître qu'il l'avoit été des précedens, & où il seroit peut-être exposé encore à de plus grands dangers; qu'il ne pouvoit attendre autre chose de ces Assemblées, toûjours formées par les intrigues des Factieux, & composées de gens vendus pour favoriser leurs desseins; qu'il leur falloit ôter la possession où ils s'étoient mis de disposer à leur gré des élections, changer les Magistrats dont elles dépendoient, & reformer de grands abus, qui sous prétexte d'y conserver la liberté du Peuple, les faisoient servir d'instrument pour ruiner l'autorité du Roi; qu'aussi-tôt qu'on ne verroit plus de Parlement pour appuyer les entreprises seditieuses, les Factions deviendroient timides, & se dissiperoient peu à peu, quand ce ne seroit que par la fatigue qu'il y avoit à les soûtenir; qu'en tout cas ne pouvant plus lui nuire que par ces coups dont la Providence peut seule garentir les Rois, il n'avoit plus à craindre que les perils communs à tous les hommes, & dont les Princes sont toûjours plus à couvert que les autres; qu'au moins le Peuple auroit le loisir de se guerir de la peur mal fondée qu'on lui faisoit du pouvoir arbitraire, d'un gouvernement contraire aux Loix, d'un changement violent de la Religion du pays, des chimeriques entreprises qu'on attribuoit aux Catholiques pour avancer le regne du Duc d'York, & qui n'avoient de fondement que le zele hypocrite de ceux qui sous prétexte de Religion vouloient renverser la Monarchie, en troublant l'ordre de la succession qui en est le premier fondement; qu'ainsi les esprits se calmant à mesure qu'ils se détromperoient, la raison, l'amour du repos, le bien public, l'inte-

1681. rét des Familles rappelleroient chacun au devoir, à la subordination, au bon ordre; qu'alors les Parlemens assemblez dans les regles & selon les Loix feroient utiles au Peuple & au Prince : non arbitres imperieux comme ils avoient prétendu l'être, mais comme ils l'étoient en effet, mediateurs respectueux entre le Roi & ses Sujets.

1682. Ainsi raisonna Charles, & l'évenement fit voir qu'il raisonnoit juste. A peine se fut-on
1683. apperçu qu'il étoit en resolution de se passer du Parlement, qu'il devint maître; & l'on peut
1684. dire que les quatre dernieres années de sa vie furent proprement celles de son regne. Il commença à s'en expliquer par une Declaration adroite, où rendant raison au public des motifs qui l'avoient porté à casser les derniers Parlemens, dont la conduite irreguliere ne tendoit qu'à brouiller l'Etat; en même temps qu'il témoignoit en vouloir assembler souvent, il insinuoit sans s'expliquer qu'il n'en assembleroit pas si tôt. On l'entendit bien, & chacun jugeant qu'il alloit être maître, il n'y eut point de Communauté, point de Provinces, point de Corps, qui n'affectât de lui rendre graces du soin qu'il prenoit du repos public : il n'y eut pas jusqu'aux Bâteliers de la Tamise, qui ne lui presentassent une Adresse, comme l'on parle en Angleterre, signée de deux mille d'entre eux, pour témoigner leur reconnoissance. Patience Ward Maire de Londres, le Sherif Cornich Factieux celebres lui firent encore quelque peine, le Corps de Ville étant gouverné par ces Magistrats corrompus : mais Charles en vint bien tôt à bout, & leur temps étant expiré, il fit mettre en leur place des gens qui lui furent entierement soumis. Il fit la même chose à l'égard des Tribunaux de Justice, où les Juges d'ini-

d'iniquité, qui avoient condamné tant d'innocens pour plaire à leurs calomniateurs, furent changez, & plusieurs punis. Il poussa la chose plus loin. Le desordre des derniers Parlemens ayant été originairement causé pas l'abus que faisoient les Villes de leurs privileges mal entendus, dont elles se servoient pour choisir les Membres de la Maison Basse au gré des Cabales qui les gouvernoient; Charles leur fit signifier ce que les Anglois appellent le *Quo-Warrento*. C'est une Loi qui donne au Roi droit d'examiner ces abus, & de priver les Villes qui en ont commis des Chartres où sont contenus ces privileges dont elles usent mal. Les Villes ont droit de leur côté de se défendre, & de plaider leur cause: celle de Londres dura long-temps, mais elle fut enfin jugée favorablement pour le Roi: les Chartres de cette Capitale furent confisquées, & Charles lui en donna de nouvelles, par lesquelles il se rendit maître du choix du Maire & des Aldermans, & le devint par là des élections qui se font pour le Parlement. Beaucoup d'autres Villes eurent le même sort; quelques-unes sans contester remirent leurs Chartres entre les mains du Roi, & en reçurent de nouvelles, telles qu'il lui plut de leur accorder.

1681.
1682.
1683.
1684.

Il entreprit quelque chose de plus fort. Depuis long-temps les Presbyteriens étoient l'appui de toutes les Cabales, quand ils n'en étoient pas les auteurs. Charles entreprit de les reduire, & pour y employer des moyens qu'on ne pût blâmer de violence, il fit revivre les Loix de la Reine Elizabeth contre les Non-conformistes, & prit soin qu'elles fussent executées exactement contre ceux-là. Il y trouva quelque resistance. De temps en temps on apprenoit qu'ils avoient fait des Assemblées malgré

1681. les Loix & les Magistrats, mais on y veilla de si près, & le Roi fut si bien servi, qu'on dissipa
1682. ces Conventicules sans que le repos public en fût troublé.
1683. Charles avançant toûjours à mesure que son
1684. autorité s'établissoit, il en vint jusqu'à faire des troupes. Il n'en eut pas un fort grand nombre, mais il prit soin de faire si-bien discipliner celles qu'il eut, qu'elles étoient capables de se faire craindre. Une des choses qui contribua le plus à y établir l'ordre, fut de les reduire en Regimens: la plûpart, sur tout en Irlande, étant divisées en Compagnies indépendantes & sans liaison. La démolition de Tanger, qu'il abandonna après un Traité pour épargner à l'Angleterre des frais dont elle ne tiroit pas grand profit, augmenta sa petite armée de la Garnison de cette Place.

Ce qu'il fit le plus lentement, & de quoi il sembla retenir quelque chose de son ancienne conduite, fut de rendre justice aux Catholiques, si injustement opprimez dans les derniers Parlemens. Il en coûta encore du sang. L'Archevêque Plunket fut executé sur les calomnies des ennemis de sa Religion. Mais aussi ce fut le dernier. Charles laissa encore faire les Juges en cette occasion sans s'en mêler, & la persecution finit là. Aussi peut-on dire que ceux dont les Protestans s'étoient servis pour la susciter aux Catholiques, se détruisirent les uns les autres sans que personne s'en mêlât. Ces témoins, achetez par la Cabale pour perdre tant d'honnêtes gens, se convainquirent les uns les autres de tant de mensonges, de tant de parjures, de tant de calomnies atroces, qu'on les crut malgré qu'on en eût, & que les Juges, quoi que Protestans, furent obligez d'en faire justice. Fitz-Harris, Colledge, & semblables mons-

monstres finirent leur vie par la main du Bourreau. Oats, quoi que le plus méchant de tous, 1681.
trouva encore assez d'appui pour en être quitte 1682.
pour la prison, mais Dieu lui reservoit un supplice qu'un autre homme eût plus craint que la 1683.
mort, ayant été condamné sous le regne suivant à être quatre fois l'année attaché au pilori, 1684.
& montré au Peuple comme un exemple singulier du malheur où conduit un homme une longue habitude dans le mal. La punition de ces scelerats fut un acheminement à la délivrance des Seigneurs Catholiques, que le Parlement avoit fait mettre dans la Tour. On n'y proceda neanmoins qu'avec beaucoup de circonspection, les Juges ayant eu de la peine à prendre connoissance d'une affaire dont le Parlement avoit connu. Le Comte de Castelmaine, justifié & mis en prison jusqu'à deux fois, toûjours neanmoins repris sur la déposition de quelque nouveau faux témoin, avoit enfin pris le parti de sortir tout-à-fait du Royaume, après avoir trouvé le moyen d'échaper secretement de la Tour: les autres furent élargis avec le Comte de Damby, mais peu avant la fin du regne: Charles affectant toûjours de paroître zelé pour la Religion du pays.

Ce ne fut pas seulement sur des ames basses, que tomba la honte des crimes dont les cabales de ce temps ont deshonoré l'Angleterre. Celui qui en fut le principal auteur commença à être recherché sur le témoignage même de ceux qu'il avoit employez pour les commettre. Le Comte de Shaftsbury fut chargé dans leurs dépositions d'avoir suborné des témoins, pour déposer contre le Vicomte de Stafford, pour accuser le Duc d'York & la Reine d'avoir eu part à la conspiration pretenduë des Catholiques con-

1681. contre le Roi; & ces dépositions portoient que ce Seigneur avoit lui-même en effet conspiré
1682. contre ce Prince, pour se saisir de sa personne, & l'obliger à consentir à tout ce que sa Faction
1683. vouloit. Sur ces dépositions, moins sûres pour prouver son crime que sa conduite, on le
1684. mit dans la Tour, & avec lui Mylord Howard d'Escrick son complice. Une intrigue de Protestans de leur parti les en fit sortir par le moyen de ce qu'on appelle en Angleterre les Jurez, qui ayant été tous nommez par un Sherif de la Cabale, renvoyerent ces deux hommes absous. Le Roi eut en cette occasion, outre le déplaisir de voir échaper l'ennemi capital de la Maison Royale au châtiment qu'il meritoit, celui d'entendre les cris de joye dont le Peuple fit retentir Londres, à la délivrance d'un homme, dont le nom de Comte Protestant qu'il portoit leur rendoit la personne recommandable. Ce chagrin néanmoins fut adouci par deux avantages qu'en tira le Roi; l'un fut d'avancer l'effet du Quo-Warrento, le mauvais jugement des Jurez étant un effet de l'abus que la Ville faisoit de ses privileges, & du pouvoir que s'attribuoient les Sherifs de nommer les Jurez; l'autre fut que le projet seditieux proposé à la Chambre Basse dans un des derniers Parlemens, d'une association generale de tous les Protestans du Royaume, pour favoriser les desseins de la Cabale de Shaftsbury, s'étant trouvé parmi des papiers saisis dans la maison de ce Comte lors qu'il avoit été arrêté: toute l'Angleterre desavoüa cette factieuse association, & tous les Corps presenterent au Roi de nouvelles Adresses pour témoigner l'horreur qu'ils en avoient.

Pendant que le Roi rétablissoit l'autorité Roya-

Royale en Angleterre, le Duc d'York la maintenoit en Ecosse avec une vigueur & une sagesse, qui déconcertoit ses ennemis. Il y dompta les Fanatiques: un nommé Cargil en ayant assemblé un assez grand nombre, pour être armez, & faire un corps avec quelques autres qui se faisoient appeller les Chantres d'Israël, le Duc fit marcher contre eux des troupes, qui les poursuivirent, & les défirent dans les montagnes où ils s'étoient retirez: leur Chef fut pris, & perit par le supplice que meritoit sa rebellion. Le Prince fit un voyage à Londres qui pensa coûter cher à l'Etat: car le Roi l'ayant renvoyé pour assembler le Parlement, & pour le tenir en sa place, peu s'en fallut que dans ce retour il ne perît avec le vaisseau qui le portoit, & qui fit naufrage. Le Chevalier Hyde, l'un de ses Beaux-freres, & beaucoup d'autres y furent noyez. On fit le procès au Capitaine, à l'opiniâtreté duquel on attribua cet accident; & il fut condamné à l'exil.

1681.

1682.

1683.

1684.

Ce peril redoubla la tendresse des Ecossois pour le Duc d'York, & on ne peut dire combien de marques ils lui en donnerent au débarquement. Sa conduite dans le Parlement, qui se tint peu de temps après, lui attacha de nouveau les cœurs. Il y soûtint l'autorité Royale avec toute la dignité convenable à celui qui en devoit heriter, & l'on peut dire qu'aucun Roi d'Ecosse ne l'avoit gueres portée plus haut: mais il ménagea si bien les esprits, qu'il ne trouva d'opposition, qu'autant qu'il en étoit necessaire pour mieux affermir ce qu'il établissoit. Mylord Belhaven representa quelque chose touchant les moyens que le Duc proposa pour asseurer la Religion du Pays, que ce Seigneur ne trouvoit pas assez forts: on l'arrêta, & si

un

1681. un prompt repentir n'eût fait juger sa faute di-
gne d'indulgence, on lui auroit fait son procès.
1682. Le Comte d'Argile commença dès lors la re-
volte qui lui attira tant de malheurs, par la dif-
1683. ficulté qu'il fit de signer le Test des Ecossois,
auquel les Presbyteriens Fanatiques, partisans
1684. de ce seditieux, ne s'étoient pas voulu soûmet-
tre: le Parlement le fit arrêter, & après qu'il
se fût sauvé, ne laissa pas de le condamner par
contumace à perdre la tête. Quelque autre es-
pece de Protestans ayant peine à prêter ce
serment, parce qu'il contenoit une ancien-
ne profession de foi du Roi Jacques, qui
ne convenoit pas à la leur, le Duc termi-
na ce different par une explication du Test
dont tout le monde fut content. Les Decrets
de ce Parlement furent avantageux au Roi
& aux Sujets. On lui accorda un subsi-
de considerable sa vie durant, & pour cinq
ans après à son Successeur. On declara que
la succession appartenoit au Duc d'York,
& ne pouvoit être attribuée à aucun au-
tre sous aucun pretexte. On fit des regle-
mens pour le commerce & pour le repos des fa-
milles, dont les suites ont fait voir l'utilité. Le
Parlement s'étant separé, le Prince ayant ap-
pris qu'on voyoit paroître encore de temps en
temps quelques troupes de Fanatiques, leur fit
donner la chasse, & les dissipa; après quoi
ayant visité Sterlin, Dumbarton, & quelques
autres Places, il fut rappellé par le Roi, qui
jugeoit sa presence utile au bien de leurs com-
munes affaires.

Le Duc d'York trouva les choses bien chan-gées. Il fut reçu par tout non seulement avec respect, mais avec de grands témoignages de joye. On fit des Adresses au Roi pour détester l'entreprise de l'exclusion, & les deux Uni-

Universitez déclarerent authentiquement, que 1681.
la Religion de ce Prince n'étoit point une
raison legitime de troubler l'ordre de la succes- 1682.
sion.

Tout sembloit promettre un calme constant 1683.
à des Princes qui travailloient si heureusement 1684.
à le donner aux Peuples. Plusieurs mêmes de leurs ennemis s'étoient détachez de la Cabale: quelques-uns des plus à craindre étoient morts, le Comte de Salisbery en Angleterre, le Comte de Manchester en France ; & le Chef de la Faction, le fameux Comte de Shaftsbury étant passé en Hollande, y avoit fini ses jours. Le Roi & le Duc se croyoient en paix, & joüissoient avec plaisir du fruit de leur bonne conduite, lors qu'ils reconnurent que la plus sage conduite ne garentit pas même les Rois des perils communs à tous les hommes, si Dieu n'y veille & ne s'en mêle.

Shaftsbury n'avoit pas fini ses crimes en finissant ses jours: sa Faction les continua après sa mort, & y en ajouta de nouveaux. Depuis le Parlement d'Oxford, où elle avoit fait dessein d'arrêter le Roi, & de le contraindre à signer l'exheredation de son Frere, elle avoit toûjours persisté dans cette resolution criminelle, & avoit cherché avec soin l'occasion de l'executer. Un jour qu'on celebroit à Londres une espece de fête publique, qu'on y celebre tous les ans en memoire de la Reine Elizabeth, Shaftsbury proposa au Duc de Monthmouth, qu'il avoit engagé dans ses attentats en continuant à le flatter de l'esperance de la Royauté, de se servir de la conjoncture, & d'aller attaquer Withal. La facilité qu'il y trouvoit, étoit qu'ils se feroient suivre du Peuple ; que la réjoüissance assembloit & mettoit dans le mouvement. La nature même de la fête sembloit pro-

1681. propre à le mettre en humeur, pour peu qu'on eût soin de lui faire entendre, qu'on alloit fai-
1682. re une entreprise necessaire pour conserver la Religion d'Elizabeth, dont ils honoroient la
1683. memoire. Quelque brave que fût le Duc, la proposition lui parut temeraire. Il représen-
1684. ta au Comte, que le Roi étoit en état de se bien défendre, qu'il avoit des gardes & des gens de qualité autour de lui, qu'on ne viendroit point à bout de forcer avec une populace armée en tumulte, que ce coup manqué il n'y auroit plus de retour, & qu'en fait d'attentats pareils, les tenter dans l'incertitude étoit courir à une ruine assurée. L'audacieux Shaftsbury ne se rendit point à de si plausibles raisons: il repartit au Duc que le succès de l'irruption qu'il lui proposoit n'étoit point aussi incertain qu'il le supposoit; qu'on leur tueroit bien du monde, mais qu'ils en auroient assez pour lasser ceux qui les tueroient, & qu'enfin ils seroient les maîtres. Le Duc avoit des esperances, qui le preserverent alors de la tentation d'un tel desespoir. Il resista opiniâtrément, & l'entreprise fut differée à une plus favorable occasion. Shaftsbury prit encore patience, mais voyant que la chose traînoit, & que la Faction se fortifiant par le nombre menaçoit ruine du côté du secret, il pressa une derniere fois, & marqua un jour pour l'execution. On délibera: mais on conclud encore au delai, & ce fut sur cela que le Comte se retira en Hollande, où il mourut trois mois après.

Les Conjurez ne perdirent point courage pour avoir perdu leur Chef, & leurs projets croissant à mesure que leur nombre se multiplioit, bien-tôt leur audace ne s'en tint plus au dessein d'arrêter le Roi: ils ne se proposerent rien moins que de revolter l'Angleterre & l'E-

cosse,

cosse, de changer le Gouvernement, de tremper leurs mains parricides dans le sang de leur Souverain, & de son legitime heritier. Tel fut le plan de la trop réelle & trop veritable conspiration de ces calomniateurs des Catholiques. Un Evêque Protestant en a fait l'histoire sur des actes aussi authentiques, que les Memoires, sur lesquels quelques-uns de nos Refugiez ont écrit la fable inventée par Oats, sont faux & indignes de la foi publique.

1681.
1682.
1683.
1684.

Jamais Conjuration ne fut formée de tant de de differentes sortes de conjurez: quoi que les Presbyteriens y dominassent, il y entra des gens de presque toutes les Sectes: il y entra des Anglois & des Ecossois; des personnes de qualité, des Bourgeois & des Artisans; des Republicains, & des gens attachez à la Monarchie; qui en détrônant la Maison Royale vouloient conserver le Trône & la Royauté. Aussi a-t-on de grandes preuves qu'ils n'eurent pas tous le même dessein, & qu'ils ne porterent pas le crime aussi loin les uns que les autres. On a sujet d'en juger ainsi par le testament de mort de plusieurs d'entre eux. Le Duc de Monthmouth nia toûjours qu'il eût eu part au complot de ceux qui attenterent à la vie du Roi. Un Ecrit que Charles fit publier pour informer le public de l'affaire indique cette difference, & nous apprend qu'après la retraite du Comte de Shaftsbury en Hollande; ses complices le Duc de Monthmouth, le Comte d'Essex, Mylord Russel, Mylord Grey de Wark, Mylord Howard d'Escrick, Algernon Sidney, Jean Hamden, & d'autres Anglois continuerent conjointement avec le Comte d'Argile, Mylord Melvil, Montgomery, Ferguson le nœud de toutes les Cabales, & les Fanatiques Ecossois, dans le dessein qu'ils avoient pris de concert avec leur Chef

1681. Chef, d'exciter dans les deux Royaumes une revolte universelle, avoient dispersé pour
1682. cela leurs émissaires en divers lieux; qu'en même-temps une autre troupe de scelerats plus dé-
1683. terminez, la plûpart anciens Cromwelistes, poussant le crime encore plus loin, avoient re-
1684. solu de se poster dans une maison de Richard Rumbold nommée la Rye sur le chemin de Newmarket, où le Roi & le Duc d'York devoient passer en revenant à Londres, & là d'assassiner ces deux Princes; que toutes choses étoient disposées à commettre ce parricide au jour que le Roi & le Duc avoient marqué pour leur retour, lors que le feu s'étant mis par hazard au Palais de Newmarket, obligea la Cour à revenir à Londres plûtôt qu'on ne s'y étoit attendu; que par cet évenement imprévû les conjurez manquerent leur coup; que ne s'étant pas rebutez ils en chercherent de nouvelles occasions, mais que pendant qu'ils les cherchoient, Keëling l'un d'entre eux les declara, & que par là non seulement les complices du parricide, mais les partisans de la revolte ayant été découverts, plusieurs s'étoient sauvez, mais que d'autres ayant été pris, examinez, convaincus de leurs crimes, l'avoient expié par le dernier supplice; que Russel & Sidnei furent de ces derniers; que le Comte d'Essex se tua lui-même de desespoir dans sa prison; que le Roi pardonna à quelques-uns, dont le Duc de Monthmouth fut du nombre, mais que cet esprit inconstant, & toûjours aisé à seduire, s'étant rendu indigne de cette grace par une conduite qui marquoit que son repentir n'étoit pas sincere, fut obligé de suivre en Hollande ses complices qui s'y étoient retirez.

Telle fut l'issuë d'une conspiration, dont la dé-




1685.
XXVI
IAQUES.II.
HONI.SO
QUI.
AL.Y.PENSE
DIEU
ET
MON
DROIT
Tom. III. pag. 381

découverte fut un effet de la Providence sur Charles Second & sur le Duc d'York son Frere: les Catholiques y auroient trouvé dequoi insulter à leurs ennemis, si les Catholiques n'étoient instruits dans une Echole, où on leur apprend à gemir sur les pechez plûtôt qu'à insulter aux pecheurs. Ce fut le dernier peril que courut ce Roi des frequentes conspirations que firent contre lui ses Sujets. Il mourut peu de temps après dans le sein de l'Eglise Catholique, où sa facilité naturelle, & la crainte de troubler ses plaisirs l'avoient empêché de vivre: Prince d'ailleurs de beaucoup d'esprit, d'une conduite délicate, humain, aimable, parlant si bien, qu'on lui donne la loüange de n'avoir jamais rien mal dit: on auroit pû y ajoûter celle de n'avoir jamais rien mal fait, si ses passions lui eussent toûjours laissé la liberté de suivre ses lumieres. Il mourut le seiziéme de Fevrier, l'an mil six cens quatre-vingts-cinq, avec la gloire d'avoir remedié, autant qu'il étoit en lui de le faire, au trouble que sa facilité avoit causé dans sa Succession, par sa fermeté à la conserver au Duc d'York son heritier legitime, qui après tant de contradictions s'en trouva possesseur paisible au moment qu'il en herita.

1681. 1682. 1683. 1684. 1685.

Peu de Princes ont monté sur le Trône avec plus d'applaudissement, & une joye plus sensible de ses Peuples, que ce dernier Roi de la Grande Bretagne, second de ce nom en Angleterre, & septiéme en Ecosse, où il est le treiziéme des Stuarts. A peine avoit-on fermé les yeux à son Prédecesseur, qu'il fut proclamé, & qu'on vit chacun s'empresser à lui rendre ses premiers hommages. A Londres, à Edimbourg, à Dublin, Capitales de ses trois Royaumes, on fit des réjouissances publiques que toutes

tes les autres Villes imiterent, & dans lesquelles
1685. l'inclination parut avoir plus de part que le devoir.

Les premieres démarches du nouveau Roi augmenterent l'attachement des Sujets, & la maniere dont il parla à son Conseil les charma tous. *Avant que de commencer*, leur dit-il, *à vous parler d'aucune affaire, j'ai jugé à propos de vous faire une déclaration, & de vous dire; que puisqu'il a plû au Seigneur de me faire succeder à un Frere qui m'a si tendrement aimé, & à un si bon & si clement Roi, je tacherai de l'imiter, particulierement dans l'affection sincere qu'il avoit pour son Peuple. On m'a dépeint dans le monde comme un homme entêté du pouvoir arbitraire : ce n'est pas la seule injustice qu'on m'a faite; ma conduite détruira cette calomnie. Je ferai mon possible pour conserver le Gouvernement de l'Eglise & de l'Etat de la maniere dont il est établi par les Loix. Je sai que l'Eglise Anglicane est favorable à la Monarchie, & que ceux qui en sont les Membres ont fait voir en diverses rencontres qu'ils étoient de fideles Sujets : j'aurai un soin particulier de la défendre & de la maintenir. Je sai aussi que les Loix de ce Royaume suffisent pour rendre un Roi aussi grand que je puis souhaiter de l'être : comme je pretens conserver les prerogatives de ma Couronne, aussi n'entreprendrai-je jamais d'ôter aux autres ce qui leur appartient. J'ai souvent hazardé ma vie pour la defense de la Nation: je suis encore prêt de m'exposer pour lui conserver ses justes droits.*

Cette courte harangue plut extrémement. Il y parut quelque chose de naturel, de grand & de flateur tout ensemble, qui fit un effet sensible dans tous les esprits, & donna de l'empresse-

ſement à tous les Corps de la Monarchie, pour rendre la ceremonie du Couronnement magnifique. Elle ſe fit le jour de Saint Georges avec les ceremonies ordinaires, mais avec un redoublement de joie & d'acclamations publiques, qu'on avoit peu vû juſques-là.

La convocation des deux Parlemens d'Angleterre & d'Ecoſſe en même temps, fut ûn comble de contentement pour l'une & l'autre Nation, qu'elles témoignerent par des complaiſances que peu de Rois avoient éprouvées. Celui d'Ecoſſe, où preſida en qualité de grand Commiſſaire le Duc de Queensbury, annexa à perpetuité à la Couronne le revenu de l'Exciſe, qui n'avoit été accordé au feu Roi que ſa vie durant, & donna à Jacques un ſubſide de deux cens ſeize mille livres ſterlin. Celui d'Angleterre fit encore plus. Outre les revenus fixes du Roi, que le Parlement ratifia tels que les avoit eus ſon Frere, on lui aſſigna ſans diſputer un ſubſide plus que ſuffiſant pour les neceſſitez preſentes, & cela de ſi bonne grace, ſi promptement, ſi unanimement, que ce Prince les aſſura que la maniere le touchoit plus que la choſe même. On propoſa de noter ceux qui dans les derniers Parlemens avoient opiné à ſon excluſion : mais un de ſes Secretaires d'Etat déclara qu'il avoit pardonné tout ce qu'on avoit fait contre lui lors qu'il étoit Duc d'York, & cette generoſité lui attira de nouveaux éloges. Comme les Seigneurs Catholiques, & le Comte de Damby, ſortis de priſon les dernieres années du regne precedent, n'en étoient ſortis que ſous caution, le Parlement les déclara abſous, & rétablit en même-temps la memoire du Mylord Stafford, & ſa Famille dans tous ſes biens. Quelques-uns propoſerent de demander au Roi, que les Ordonnances fuſſent executées

cutées

1685. cutées contre tous les Non-conformiſtes ſans exception : mais cette propoſition fut rejettée, & l'on convint qu'on s'en remettroit à la parole donnée par le Monarque, & de nouveau reïterée à l'ouverture du Parlement, de proteger l'Egliſe Anglicane comme elle eſt établie par les Loix.

L'Aſſemblée étoit en trop bonne diſpoſition de plaire au Roi, pour ne lui en pas donner de particulieres marques, à la nouvelle qu'on reçut de la revolte du Comte d'Argile, & de l'invaſion du Duc de Monthmouth. On les déclara l'un & l'autre coupables de haute trahiſon, & on les proſcrivit tous deux ſelon la coûtume du païs. Comme l'affaire demandoit toute l'application du Prince il ajourna ſon Parlement au quatorziéme d'Août, eſperant qu'il auroit dans cet intervalle aſſez de temps pour la terminer.

Le feu Roi Charles avoit bien prévû que l'humeur du Duc de Monthmouth cauſeroit à l'Etat de nouveaux troubles, ſur tout depuis qu'il avoit appris, que s'étant retiré en Hollande, le Prince d'Orange & les Etats avoient de grands égards pour lui. Charles s'en étoit plaint, mais il y avoit peu gagné. Le Prince d'Orange continua à faire au Duc de grands honneurs, & ordonna même à ſes Troupes de le ſaluer dans les revûës, lors qu'il s'y trouveroit preſent. Le Roi l'avoit fait défendre à celles qu'il avoit au ſervice des Etats par Chudley ſon Miniſtre à la Haye : ce que le Prince trouva ſi mauvais, qu'il s'emporta contre Chudley, qui avoit ſignifié cet ordre aux Officiers ſans l'en avertir, & le menaça en hauſſant la main. Le Miniſtre s'en plaignit à ſon Maître, & le Roi en fut ſi offenſé, qu'il lui défendit de voir le Prince. Les choſes en étoient en ces termes,

lors

lors que Jacques ayant succedé au Roi son frere à la Couronne entreprit de faire enlever secretement le Duc de Monthmouth, dont ce Prince prévoyoit bien que tôt ou tard l'inquietude lui causeroit de l'embarras. Le secret ne pût être si grand, que le Prince d'Orange n'en eût connoissance, & il ne l'eut pas plûtôt appris, qu'il fit dire à Monthmouth par Benthem son Favori & son Confident, qu'il se retirât à Bruxelles, & lui fit donner de l'argent. Un des premiers soins du nouveau Roi à son avenement à la Couronne, avoit été de témoigner au Prince d'Orange son Gendre le sincere desir qu'il avoit, de vivre avec lui plûtôt en Pere qu'en Allié & en Roi voisin. Par là la bonne intelligence sembla se devoir établir entre ce Prince & la Cour d'Angleterre : mais le commerce qu'entretint Benthem avec le Duc de Monthmouth, duquel Skelton venu depuis peu prendre la place de Chudley trouva des preuves en des papiers saisis dans la maison du dernier, rendit dès lors à ce Ministre cette intelligence suspecte. La suite fit voir qu'il avoit raison. 1685.

Le Duc de Monthmouth avoit trouvé en Hollande tout ce qui étoit de plus capable d'aigrir le chagrin dans lequel il étoit sorti d'Angleterre, & de réveiller l'ambition qu'il avoit de se faire Roi. Tous ceux qui avoient echapé aux poursuites de la Justice après la conspiration découverte se trouvoient rassemblez autour de lui, & l'on peut aisément penser que cette troupe de proscrits ne le portoit pas au devoir. Le Comte d'Argile, Mylord Grey, Ferguson, Rumbold & grand nombre d'autres lui inspiroient continuellement l'esprit dont ils étoient animez. Ils l'embarrasserent d'abord par la diversité de leurs sentimens. Argile, Rumbold & quelques autres vouloient qu'il chan-

1685. geât le Gouvernement Monarchique en Républicain : Grey, Ferguson & leur Cabale vouloient qu'il se fît Roi lui-même, & nourrissoient son ambition de tout ce que l'esperance de regner a de plus flateur & de plus doux. Il y avoit long-temps que le Duc avoit pris son parti là-dessus : la Royauté étoit sa chimere : mais il la dissimula à ceux qui n'y étoient pas favorables, & sut si bien tromper Argile, qu'il lui persuada qu'il étoit aussi Républicain que lui ; ainsi étant convenus de leurs faits, ce Comte lui promit ses soins pour faire revolter l'Ecosse, où il avoit de grandes terres, une grande famille, & beaucoup d'amis. La Hollande étoit un païs tout propre à faire l'armement necessaire à une entreprise de la nature de celle-là, soit par la disposition où étoient depuis long-temps les Hollandois à l'égard du Roi d'Angleterre, soit par celle où le Prince d'Orange, à qui l'on a cru que Monthmouth continuoit à promettre le Trône, paroissoit être d'en vouloir profiter. Le prétexte de Religion sembloit un ressort infaillible pour remuer en Angleterre les Protestans zelez & les seditieux, aussi-tôt qu'on y paroîtroit avec quelques troupes de dehors.

On ne sait pas precisément en quel état étoit ce projet, ni en quel temps on avoit dessein d'en venir à l'execution, lors que le Duc alla à Bruxelles ; mais il est sûr que son absence y apporta peu de retardement. Malgré les soins que prit Skelton de presser les Etats Generaux, suivant les ordres du Roi son Maître, de faire sortir de leur Païs les Anglois Rebelles qui y cabaloient, il y en demeura assez pour preparer un embarquement, que le Duc de Monthmouth trouva prêt, lors que le Marquis de Grana l'ayant obligé de quitter Bruxelles à la sol-

follicitation du Roi d'Angleterre, le Duc revint fecretement en Hollande, & s'y tint caché. Quelque foin que les Revoltez euffent pris de celer ces apprêts, Skelton, homme alerte & zelé, les découvrit, & en fit plainte. On le trompa : on fit garder les endroits des ports qu'il avoit marquez, mais on donna avis fous-main aux Interessez de paffer par d'autres : ainfi les Rebelles fortirent fans empêchement des ports Hollandois, le Comte d'Argile au mois de Mai avec trois Bâtimens pour l'Ecoffe, le Duc de Monthmouth au mois de Juin avec la même fuite pour l'Angleterre. 1685.

Le Comte étant parti le premier aborda le premier auffi, & donna par fa prompte défaite un augure d'un fuccès entier des armes du Roi contre les Rebelles. Cette irruption fut moins une guerre qu'une efpece de brigandage. Argile ayant tenté la defcente au feptentrion de l'Ecoffe, & n'y ayant pas réüffi, par les foins de l'Evêque des Orcades; il alla débarquer à l'occident, & campa d'abord à Dunftafne, Château de la Province de Lorne qui lui avoit appartenu. Il n'omit rien à fon arrivée pour attirer à fon parti tous les Mécontens du Royaume, qu'il croyoit être en plus grand nombre qu'ils ne fe trouverent en effet. Il fit répandre des Manifeftes, où proteftant qu'il n'avoit armé que pour la Religion & pour les Loix contre un Ufurpateur injufte, c'eft ainfi qu'il nommoit le Roi, il invitoit les bons Proteftans & les Ecoffois jaloux de leur liberté à fe joindre à lui contre un Prince, qu'il difoit être monté fur le Trône pour ruiner la reformation, pour introduire le Papifme, pour établir le pouvoir arbitraire. Enfuite il écrivit des Lettres à ceux qu'il crut de fes amis, pour les appeller à fon fe-

1685. secours. Il détacha deux de ses Fils pour faire des courses dans le voisinage, & obliger les uns par menaces, les autres par promesses à se joindre à lui. Il eut beau faire : à peine pût-il mettre ensemble plus de trois mille hommes, avec lesquels étant allé planter son Camp dans l'Isle de Boot, il s'y vit bien-tôt presque assiegé par le Comte de Dumbarton Général de l'armée du Roi, & divers autres Corps commandez par le Duc de Gordon, le Marquis d'Athol, le Comte d'Aran & d'autres Seigneurs, qui accoururent de toutes parts pour éteindre l'incendie dans sa naissance.

Argile, contraint de quitter un poste qu'il ne pouvoit défendre, passa de-là dans un quartier de la Province qui porte son nom, où ayant fortifié à la hâte un Château qu'on nomme Ellengrey, il y mit ses munitions & ses armes qu'il retira de ses vaisseaux, ayant mis ces mêmes vaisseaux à l'anchre sous le canon d'un Fort, qu'il fit faire près de la Place. Ce fut là que commença sa déroute : car étant sorti du Château avec ses troupes pour faire des courses, un de ses partis fut défait par le Marquis d'Athol, qui lui tua quatre cens hommes, & le Capitaine Hamilton, qui cherchoit ses vaisseaux avec ceux du Roi, s'en saisit sans trouver de resistance. Alors Dumbarton avançant à grandes journées vers les ennemis, qui tâchoient de se couvrir des rivieres, les surprit au passage de la Clyde dans le village de Killerne, marchans du côté de Lenox. Dumbarton arrivant le soir voulut attendre au lendemain à attaquer l'armée Rebelle, mais elle ne lui en donna pas le loisir : elle passa la riviere durant la nuit, avec tant de desordre, que l'épouvente s'y étant mise, elle se dissipa incontinent après le passage. A peine le Comte d'Argile en pût-il assembler assez

pour

pour se faire une mediocre escorte, encore fut-elle bien-tôt dispersée; Dumbarton ayant passé l'eau, & ayant divisé son armée pour suivre de tous côtez les fuyards. Le Chef des Rebelles avoit pris des Guides pour le conduire en Galloway, mais ses Guides l'ayant égaré, & engagé dans un marais, où la plûpart de ceux qui le suivoient encore abandonnerent leurs chevaux, chacun se retira où il put. Argile retournoit seul vers la Clyde, lors que deux Valets resolus d'un Officier de l'Armée royale l'ayant rencontré sans le connoître, lui crierent qu'il se rendît. Il tira sur eux & les manqua : ils tirerent plus juste que lui, & le blesserent d'un coup de pistolet : alors le Comte prenant les deux siens, quitta son cheval qui tomboit de lassitude, & gagnant la riviere, y entra. Un Paysan, qui accompagnoit les premiers aggresseurs du Comte, le suivit le pistolet à la main : le Comte voulut tirer un des siens, mais l'amorce n'ayant pas pris feu, il fut blessé par le Paysan d'un coup dangereux à la tête. En perdant connoissance il se fit connoître, ayant laissé échaper ces mots en tombant : *Ah malheureux Argile.* On s'empressa à le retirer, & à le faire revenir à soi : ensuite dequoi ayant été mis entre les mains des Officiers, il fut conduit à Edimbourg, où il eut la tête tranchée. Ainsi finit ses malheureux jours Archibald Camp-bel Comte d'Argile : il ne les pouvoit finir autrement, ayant dans le sang l'esprit de revolte, qu'il avoit herité de son Pere, partisan de Cromwel, & déterminé Républicain jusqu'à la mort, qu'il avoit soufferte dans la même Ville l'an mil six cens soixante & un, pour avoir consommé ses attentats contre le Roi Charles Premier par une opposition opiniâtre au rétablissement de Charles Second. On prit avec le

1685.

1685. Comte d'Argile Richard Rumbold, qui l'avoit suivi. C'étoit le Maître de la maison où les Conjurez avoient eu dessein d'attenter sur le feu Roi au retour de Newmarket, & l'un des principaux auteurs du parricide. Il fut pendu à Edimbourg en même-temps que le Comte d'Argile y eut la tête coupée. On dit qu'ils furent surpris l'un & l'autre, quand ils apprirent après leur défaite, que le Duc de Monthmouth ayant fait descente en Angleterre s'étoit fait proclamer Roi : ce Seigneur, disoient-ils, leur ayant promis de concourir avec eux à changer la Monarchie en République.

Ils ne furent pas les seuls que cette conduite étonna : le Prince d'Orange en reçut la nouvelle avec une extrême indignation, & augmenta par la maniere dont il parla du Duc de Monthmouth le soupçon qu'on a toûjours eu, que ce Duc l'avoit trompé aussi-bien que les autres. Comme les démarches des gens fins sont toûjours suspectes, le Prince d'Orange affecta un zele pour le Roi son Beau-Pere en cette occasion, que le Ministre d'Angleterre à la Haye n'interpreta pas favorablement. On avoit appris que Monthmouth, qui avoit débarqué à Lyme, s'étoit avancé avec une armée de cinq à six milles Rebelles dans la Province de Sommerset, où après avoir fait publier ses manifestes & ses intentions pour la Religion & le bien public, & s'être fait proclamer Roi, il s'étoit resolu à combattre les troupes du Roi veritable, qui marchoient à lui sous divers Chefs, dont Mylord Duras Comte de Feversham avoit le commandement principal. Sur cette nouvelle le Prince d'Orange dit à Skelton, que le Duc de Monthmouth, quoi qu'homme d'un mediocre esprit, avoit le genie de la guerre, & en savoit plus que la plûpart de ceux qu'on envoyoit

voyoit contre lui; qu'il avoit dessein d'assister le Roi son Beau-Pere en cette rencontre, non seulement de ses troupes, mais de sa personne; qu'il alloit passer la mer pour se mettre à la tête de l'armée Royale, & combattre le Duc de Monthmouth : sur quoi ce Prince dépêchant Benthem, l'envoya faire cette offre au Roi. Skelton en savoit trop dès lors, pour ne pas avertir son Maître, que le secours étoit dangereux : la diligence de son Courier prévint celle de Benthem. Le Roi étant averti à temps, répondit au Prince que leurs communs intérêts demandoient qu'il demeurât en Hollande, & s'expliqua de sa volonté en des termes qui marquoient assez qu'un tel zele n'étoit pas de saison. 1685.

En effet le Roi fut servi non seulement avec fidelité, mais avec capacité même & de ses troupes & de leurs Chefs. Les Ducs de Grafton, d'Albemarle, de Sommerset & de Beaufort, Mylord Churchill, & d'autres Seigneurs qui commandoient de petits corps; Mylord Duras General de l'Armée serrerent de si près celle des Rebelles, qu'ils la reduisirent enfin au parti des desesperez, de combattre à forces inégales pour vaincre ou mourir en gens de cœur. Ce fut le seiziéme de Juillet, que se donna cette bataille à Weston près de Bridgewater. Le choc fut rude & même assez long. Quoi que le Colonel Oglethrop eût d'abord rompu la Cavalerie rebelle, commandée par Grey, qui resista peu: l'Infanterie, à la tête de laquelle s'étoit mis le Duc de Monthmouth, combattit avec vigueur, & ce Seigneur soûtint fort bien, tandis que la mêlée dura, la reputation de valeur qu'il s'étoit acquise dans le monde. Mais enfin il fallut ceder au nombre, à l'artillerie, au bon ordre avec lequel il fut attaqué. La victoire fut com-

1685. plete pour le Roi. A peine le Duc put-il rassembler après sa défaite cinquante chevaux, qu'il ne garda pas même long-temps. Tant de gens le poursuivirent, qu'il fut obligé de se retirer presque seul dans un bois. Par malheur pour lui, d'autres fugitifs étant entrez dans ce même asyle furent cause que leur Chef y fut découvert. On fit garder les avenuës du bois, & on entra dans les Forts avec des limiers. La recherche réüssit. Les limiers découvrirent d'abord un homme dans un fossé couvert d'une haye, c'étoit un étranger qu'on eut peine à interroger & à entendre : on fit tant neanmoins, qu'on apprit par son moyen où étoit le Duc. Il étoit caché dans un buisson épais, couvert d'un méchant habit ; tremblant au reste, & saisi d'une peur, qui ne laissoit voir aucun vestige de la bravoure dont il se picquoit ; par où l'on voit que la raison & l'esprit, qui étoient mediocres en cet homme, entrent dans la grandeur de courage, & que pour agir avec fermeté il faut savoir penser avec force. Il tomba en défaillance quand on l'eut pris, & on eut peine à le faire revenir. Dès qu'il se fut un peu remis, il écrivit au Roi une Lettre pleine de repentir & de soumission, il desira d'en être écouté, & cette grace lui fut accordée : mais elle lui fut inutile pour la fin qu'il en prétendoit. Il avoit fait paroître trop de legereté, & sa legereté avoit mis l'Etat dans un trop grand peril, pour que le Roi pût prudemment tenter encore une fois la clemence. Son ingratitude envers un Pere, qui l'avoit tendrement aimé, qui l'avoit comblé de bienfaits, qui lui avoit souvent pardonné des attentats même contre sa personne, ne laissoit aucun lieu à un Oncle d'esperer plus de reconnoissance. Ainsi le malheureux Duc de Monthmouth fut mis entre les

mains.

mains des Juges, qui le condamnerent à la mort, qu'il souffrit publiquement à Londres le vingt-cinquiéme de Juillet : esprit plus foible que méchant, mais par sa foiblesse capable des plus grandes méchancetez. Quelques jours avant qu'on le prît, on avoit aussi pris Grey déguisé : le Roi usa envers celui-ci d'une clemence qui a fait dire qu'il avoit trahi son parti. 1685.

Beaucoup d'autres furent punis, & en plus grand nombre même que le Roi n'avoit prétendu. On en accuse la severité du Chevalier Jefferys leur Juge, depuis Chancelier d'Angleterre, la cruauté du Colonel Kirke, & en general l'avarice des Commissaires preposez pour exercer envers les Rebelles ou la severité des Loix, ou la misericorde du Prince : car on dit que le plus ou le moins de part dans le crime commis, ne fut pas en cette occasion le motif de la peine ou de l'indulgence; que les moins en état de racheter leur revolte furent ceux qui la payerent plus cher, & que si beaucoup de gens perdirent la vie, ce fut parce qu'il s'en trouva peu qui eussent assez d'argent pour la conserver. Le Roi fut trop tard averti de ce desordre, mais on ne l'en eût pas plûtôt informé, qu'il en témoigna de l'indignation; & si des services importans, qu'il avoit reçu de ceux qui en étoient accusez, l'obligea de les épargner, il repara autant qu'il put leur injustice, par le pardon general qu'il accorda à ceux des revoltez, qui étoient encore en état d'éprouver les effets de sa clemence.

On avoit tout sujet de croire, qu'un regne dont les commencemens étoient si heureux, feroit florissant dans la suite: On reconnoissoit dans Jacques Second, vainqueur de Monthmouth

1685 mouth & d'Argile l'an mil six cens quatre-vingts cinq, le Duc d'York, vainqueur des Hollandois l'an mil six cens soixante & cinq; & les persecutions que ce Prince avoit souffertes dans cet intervalle, étoient un lustre à sa vertu qui en donnoit à sa Couronne. Toutes choses sembloient lui promettre une prosperité constante : de grands ennemis vaincus & détruits, une armée victorieuse sur pied, les Grands & le Peuple non seulement soumis, mais affectant de la complaisance, tous les Princes étrangers empressez à rechercher son amitié, & le regardant comme l'arbitre de tous les differens de l'Europe, paroissoient plus que des augures d'un regne paisible & glorieux. Aussi humainement parlant eussent-ils été infaillibles, si Jacques n'eût point été Catholique, s'il eût suivi toute autre Religion, s'il n'en eût point même eu du tout, ou s'il eût pû avoir pour la sienne l'indifference que lui vouloient les Protestans jaloux de la leur, & les Politiques qui n'en ont point. On dit qu'il a porté trop loin son zele pour l'Eglise Romaine. Je ne suis pas de ceux qui croient que l'on ne peut porter trop loin le zele pour les Autels; je sai que ce feu, tout saint qu'il est, brûle souvent la maison de Dieu, quand on l'y allume sans y apporter les précautions de la prudence: mais sans vouloir flater un Roi, dont ma naissance & ma profession ne me permettroient pas de rien esperer, quand il seroit encore sur son trône; la fidelité de l'Histoire m'oblige à détruire ce prejugé dont les mauvais Sujets de ce Prince ont autorisé leur conduite, & à montrer combien injuste est le blâme que donnent à la sienne ces Politiques après coup, qui jugeant des choses par l'évenement, donnent toûjours le tort aux malheureux, & se per-

persuadent sans examiner, qu'un homme ne fait pas ce qu'il doit quand il ne réüssit pas en ce qu'il fait. 1685.

Je ne pretens pas soûtenir qu'il ne se soit point fait de fautes dans les Conseils de ce Monarque. La conjoncture où se trouve un Roi, qui gouverne un Peuple indocile, des Grands qui n'ont depuis long-temps de principes que leur ambition, trois Nations aussi opposées d'inclinations que d'interêts, des Sujets de Religions differentes, qui s'en font une de porter toutes choses aux extremitez; un Roi environné de Ministres moins appliquez à le servir qu'à lui rendre leurs Collegues suspects, non de negligence, non de defaut de zele, non de manque de capacité, mais des plus infames pratiques & des plus noires trahisons; un Roi, dis-je, dans cette situation est dans un chemin trop glissant, pour ne point faire de faux pas, & ne prendre pas quelquefois le moins bon parti. Mais je maintiens que la conduite du Roi d'Angleterre a été telle dans tout le cours de cette revolution, que s'il lui est arrivé quelquefois de prendre le moins bon parti, ce n'a été que par les égards qu'il a eu pour sa Nation, & sur des raisons qui auroient rendu les partis qu'il a pris les meilleurs; si une infidelité sans exemple, & des trahisons contre lesquelles la prudence la plus éclairée n'a point de precautions à prendre, ne les avoit rendu mauvais. Je n'apporterai point d'autres preuves de la verité que j'avance, que les faits publics & non contestez : je les raconterai, à peu de circonstances près, tels que les ennemis de ce Prince les ont écrits dans leurs libelles, & je ne m'éloignerai que du tour que leur malignité y a donné : le Lecteur équitable jugera qui d'eux ou de moi disent vrai.

1685. Ce feroit faire tort à la pieté dont le Roi d'Angleterre fait une profeſſion ſi édifiante & ſi déclarée, de nier qu'il ait deſiré de voir retourner ſes Sujets à la Religion de leurs Peres, dont le Schiſme les a ſeparez : mais quand il leur plaira d'étudier ſans preoccupation ſes démarches, ils trouveront dequoi ſe convaincre, que ce Prince n'a jamais prétendu les attirer à ſa croyance autrement que par la perſuaſion. Ils verront plus quand ils voudront examiner la choſe à fond : ils connoîtront que quoi qu'il fût Roi, il a toûjours regardé l'Egliſe Anglicane comme la Religion dominante, fauſſe à la verité, mais établie, & qu'un Roi prudent avoit d'autant plus de raiſon de ménager, que parmi les nouvelles Sectes qui ont inondé l'Angleterre, celle-là eſt preſque la ſeule qui ait conſervé de l'attachement pour les Rois & pour la Royauté. Ce fut la raiſon qu'allegua ce Prince dans ſon Conſeil & au Parlement, comme nous avons remarqué, pour promettre à cette même Egliſe de la proteger & de la maintenir. Les effets répondirent aux paroles. L'Egliſe Anglicane demeura en poſſeſſion des Evêchez, des Cures, des Univerſitez, des Chapelles même qu'elle avoit à ſa Cour ; & ce qui eſt de plus conſiderable, lors que le Roi ſe fit ſacrer, quoi que la choſe ne fût pas ſans quelque ſujet de conteſtation dans les principes de l'Egliſe Romaine, lui & la Reine prirent l'onction des mains de l'Archevêque de Cantorbery, Primat de l'Egliſe Anglicane.

En faiſant des démarches ſi fortes en faveur de la Religion du Royaume, Jacques crut qu'il étoit de ſa conſcience, de ſa reputation, de ſa dignité, d'en faire quelques-unes pour la Religion du Roi ; & qu'il étoit juſte que ceux de

sa Communion profitassent de son regne, au moins pour le tirer de l'oppression où ils étoient depuis si long-temps. Car à juger sainement des choses, tout ce qu'il fit en leur faveur tendoit uniquement à cela, & se reduit à deux articles, l'un de donner aux Catholiques le libre exercice de leur Religion, l'autre de les rétablir dans le droit d'exercer les fonctions publiques dont on les avoit injustement dépouillez, ou plûtôt lui-même dans celui d'employer des Sujets utiles, & fideles dans tous les temps, aux Ministeres qui leur conviendroient pour le bien commun de l'Etat: le nombre au reste en étant si petit en comparaison de celui des autres, qu'on n'avoit pas lieu d'en prendre ombrage. Tel fut le plan du Roi d'Angleterre, auquel, tout juste qu'il étoit, prevoyant qu'il ne laisseroit pas de trouver des obstacles à vaincre, il resolut d'y employer avec la douceur de son naturel l'autorité que lui donnoit le Sceptre, & garda toûjours ce temperament dans la conduite de cette affaire. 1685.

Pour executer ce projet, il crut ne pouvoir mieux commencer que dans la conjoncture d'une victoire, d'une armée sur pied, d'un Parlement favorable. Aussi-tôt qu'il l'eut rassemblé, il y déclara qu'il avoit conservé dans ses troupes quelques Officiers de sa Communion, en qui il avoit confiance, & qui l'avoient toûjours bien servi, qu'il desiroit les continuer, & qu'il s'attendoit que sur ce point on ne lui feroit pas d'embarras. Il n'en dit pas davantage sur ce sujet; mais comme il insista sur les bons effets que l'union qu'on avoit euë depuis le peu de temps qu'il regnoit avoit produit dans tout l'Etat, ils comprirent, ce qui étoit vrai, que pour rendre cette concorde plus universelle, & plus solide entre tous les Membres

1685. de la Monarchie, il avoit pris la resolution d'user du droit incontestable que sa Couronne lui donnoit de dispenser des Loix penales, pour moderer la rigueur de celles qui en vertu du Test excluoient d'utiles Sujets des charges publiques, & le privoient lui en particulier de beaucoup de bons serviteurs.

Le Roi avoit raison de croire qu'on louëroit sa moderation, ne proposant que de rétablir dans un petit nombre d'emplois ceux qui suivoient sa Religion, qui durant plus de douze siecles les avoient seuls possedez tous : mais il apprit par l'opposition qu'il trouva dans son Parlement à la proposition dont je parle, que pour contenter les Sectateurs d'Henri VIII. ce n'étoit pas assez qu'il fît peu en faveur de ceux de Saint Edoüard, qu'il eût fallu ne rien faire du tout. Il n'eut pas plûtôt parlé qu'on murmura, & qu'on se plaignit qu'il n'observoit pas la parole qu'il avoit donnée lors qu'il étoit monté sur le trône au Conseil & au Parlement, de maintenir l'Eglise Anglicane : comme si maintenir l'Eglise Anglicane eût été la même chose, que laisser dans l'oppression la Catholique : surquoi l'aigreur ayant commencé à se mettre dans les esprits, le Roi prorogea le Parlement. Afin de montrer cependant que ses pretentions étoient justes, il voulut que d'habiles gens de la Communion Anglicane même jugeassent de ce different.

Il fit d'abord porter la cause au Banc du Roi, l'une des Cours de Justice des plus autorisées du Royaume, pour prononcer sur le pouvoir dispensatif des Loix penales : savoir s'il appartient au Roi, ou s'il ne lui appartient pas. Il ordonna qu'on fît dénoncer & citer à ce Tribunal le Chevalier Hales Catholique Romain, pour être condamné à l'amende, portée par le Test

con-

1685.

contre ceux qui sans avoir prêté le serment exercent les Emplois publics. Hales produisit pour sa défense une dispense de cette Loi, que le Roi lui avoit donnée : ainsi la cause fut reduite à la these générale du pouvoir dispensatif des Loix penales. On la plaida avec chaleur de part & d'autre, mais avec tant de force, & des raisons si convaincantes du côté du Roi, que quelque intérêt qu'eussent les Juges à ne lui être pas favorables, ils ne purent se défendre de lui faire justice. On leur fit voir non seulement que le pouvoir dont il s'agissoit étoit un droit essentiel à la Royauté, mais que l'usage en Angleterre en étoit aussi ancien que la Royauté même ; qu'il étoit de tous les temps & de tous les regnes, & qu'il entroit dans la plûpart des actes qui émanent des Rois ; que le terme de *Nonobstant*, lequel y est si ordinaire, est toûjours une dispense de quelque Loi ; que les commutations de peines n'en sont pas de moins évidentes, & plus encore les amnisties, les pardons, le rétablissement des coupables dans les biens confisquez. On allegua quelque chose de plus fort. On apporta des exemples de loix, dont les Rois avoient empêché l'effet, non seulement par des dispenses à l'égard de quelques particuliers, mais par une suspension générale à l'égard de tout le Royaume : comme il étoit tout nouvellement arrivé sous Charles Second touchant le statut des voitures, sans que le Parlement s'en fût plaint, ni que personne, même des plus zelez pour les droits de la Nation, eût dit que ce Prince passât les bornes de son autorité. On cita enfin Henri VII. le Salomon de l'Angleterre, dans le Conseil duquel la Loi qui défendoit la continuation des Sherifs au delà d'un an, fut déclarée nulle & impraticable, parce qu'elle empê-

1685. empêchoit le Roi de disposer de ses Sujets : raison qui autorisoit encore plus la dispense du Test que l'exemple. Ce fut sur des motifs si pressans, qu'après avoir oui les Avocats qui soûtenoient la cause contraire, on jugea en faveur du Roi & de la grace accordée à Hales. Le Chef de Justice Herbert prononça, que ce Chevalier ayant été dispensé de la Loi par l'autorité legitime, qui reside dans le Souverain, étoit aussi exempt de la peine. Non content de ce premier jugement, le Roi voulut que le grand Chancelier consultât les douze Juges d'Angleterre, qui sont les Interpretes des Loix. Ils étoient tous Protestans, & tous neanmoins prononcerent, que le pouvoir dispensatif des Loix penales appartenoit incontestablement au Roi.

Ce Prince assuré de son droit par une voye si juridique, crut qu'il en pourroit user desormais avec moins de contradiction. Il conserva ses Officiers Catholiques, & dans la suite en prit quelques autres selon le temps & l'occasion, peu neanmoins, & la moderation qu'il affecta en cette rencontre est une chose que bien des gens ont regardée comme une faute, disant que s'il en eût pris davantage, on n'en eût pas fait plus de bruit, & il en auroit été mieux servi. D'autres poussent la chose plus loin, & regardant l'armée du Roi comme le nerf de ses entreprises, & le seul moyen de faire entendre raison à des gens que ni son droit ni sa moderation à en user ne pouvoit engager à souffrir qu'il en usât, ils eussent voulu que les Catholiques y eussent été en assez grand nombre pour se faire craindre du reste, & y eussent été assez forts pour ôter aux autres la tentation de manquer de fidelité. Les troupes d'Irlande eussent fait cet effet avec ce qu'on y eût pû joindre d'An-

glois

glois & d'Ecossois fideles. Le Roi ne crut pas devoir faire cette violence aux Protestans, ayant d'ailleurs de grandes raisons de s'assurer de ceux de ses troupes, où les Soldats l'aimoient en effet, & la plûpart des Officiers avoient des sujets essentiels de l'aimer. L'évenement a decidé que le parti le plus hardi eût été le meilleur, mais le prejugé & les regles étoient pour le plus moderé, & ce fut celui que prit le Roi. En effet sa moderation en inspira à quelques-uns, mais elle n'en donna pas à tous. On ne laissa pas de murmurer, & les Ministres de l'Eglise Anglicane s'emporterent en quelques endroits jusqu'à prêcher publiquement contre la conduite du Prince, & contre ceux qu'il exemtoit de la severité des Loix. Un nommé Sharp Curé de saint Gilles se rendit remarquable sur cette matiere, & mêla dans un de ses Sermons des invectives contre les Catholiques, que les plus zelez Protestans desapprouverent, & jugerent trop violentes. 1685.

Le Roi avoit prevû dès qu'il avoit formé le dessein de tirer d'oppression les Catholiques, qu'il auroit sur les bras les Predicateurs Protestans : pour les contenir, il avoit fait renouveller des reglemens faits sous le feu Roi l'an mil six cens soixante & deux, par lesquels il leur est défendu entre autres choses, de parler dans leurs Sermons d'affaires d'Etat, d'entrer dans les questions du droit des Sujets & des Souverains, de traiter certains points de Theologie qui avoient autrefois excité de grands troubles dans le Royaume, particulierement ceux de la predestination & du libre-arbitre, de mêler dans les controverses des invectives, des injures, des railleries, des termes & des expressions offensantes. Ces Ordonnances n'empêcherent pas le Curé de saint Gilles de s'écha-

per:

1685. per : il en viola plusieurs dans un seul Sermon, & il y avoit danger qu'il ne les continuât si on n'y eût apporté remede. Le Roi, qui en fut informé, s'adressa d'abord à l'Evêque de Londres, & le pressa d'en faire justice : mais il n'en put tirer d'autre satisfaction, qu'un leger avis donné au coupable, peu propre à corriger un homme emporté, & à empêcher le mauvais exemple : sur quoi le Roi ayant consulté ce qu'il étoit en pouvoir de faire pour arrêter cette licence, on lui conseilla d'établir la Commission Ecclesiastique. C'est une espece de Tribunal assez usité dans la Grande Bretagne, depuis que le Schisme y a fait reconnoître les Rois pour Chefs de l'Eglise. Les premiers Rois Protestans avoient érigé celui de la Haute-Commission, mais les pouvoirs de cette Cour, qu'on disoit être trop étendus, en ayant rendu le nom odieux, on l'abolit, & on établit avec des pouvoirs plus limitez celui de la Commission Ecclesiastique, que les Parlemens mêmes jugerent necessaire pour reprimer la licence des gens d'Eglise, pour regler leurs mœurs, pour les obliger à s'acquitter de leurs devoirs. Cet expedient de tenir en bride les Ministres de l'Eglise Anglicane ayant paru encore plus de saison sous un Roi Catholique que sous un autre, Jacques renouvella la Commission, qu'il forma d'Evêques & de Laïques, tous gens de marque & Protestans. Il ne l'eut pas plûtot formée, qu'il y fit citer l'Evêque de Londres, & le Curé declamateur. L'Evêque eut peine à reconnoître la jurisdiction des Commissaires, quoi que l'Archevêque de Cantorbery son Metropolitain en fût un : il s'y soumit enfin neanmoins, & après y avoir exposé les mauvaises raisons qui l'avoient porté à laisser impunie la saillie de Sharp, ils furent tous deux suspen-

dus

dûs des Ministeres Ecclesiastiques jusqu'à ce qu'il plût au Roi de les rétablir, & quatre Prelats furent nommez pour faire cependant dans le Diocese de Londres les fonctions Episcopales. 1686.

Cet exemple étonna les Ministres, & les ayant fait taire pour quelque temps, le Roi donna avec plus de tranquillité au peu de Catholiques qu'il avoit dessein d'employer les Charges qu'il leur destinoit : & tout cela se reduisit à quelques places dans le Conseil, qu'il donna successivement à Mylords Powis, Arundel, Bellasis, Douvre, Tyrconel, Castelmaine & Peterborough; à trois ou quatre Gouvernemens de consideration, dont il pourvût Mylords Tyrconel, Widringhton, Langdale, le Chevalier Hales; à quelques Charges remplies par les Lords Thomas Howard, Melford, Sunderland, Molgrave, les Chevaliers Butler & Titchbourn, M. Brown & M. Porter, l'Evêque Giffort, fait Président du College de la Magdelaine à Oxford, auquel le Roi joignit encore quelques Docteurs de sa Communion, pour punir les Protestans refractaires, qui lui avoient contesté le droit d'y en nommer même de la leur. Encore est-il à remarquer, qu'une grande partie de ces Charges étoient possedées par ceux que je viens de nommer du vivant même du feu Roi. Dans les troupes il n'y avoit gueres que le Duc de Barwik, les Lords Douvre, Dumbarton & Montgommery, le Colonel Richard Hamilton, sur la Flotte le Chevalier Stricland, qui eussent des postes de consideration.

Pendant que ce point, qui regardoit le Test, s'établissoit de cette maniere, le Roi pensoit à établir la liberté de conscience qui étoit le second article du projet qu'il avoit formé en 1687.

faveur

1687. faveur de sa Religion. Ce fut l'an mil six cens quatre-vingt-sept, qu'en ayant fait la declaration, dans laquelle il avoit compris plusieurs Sectes Non-conformistes, il l'envoya d'abord en Ecosse. Il l'adressa au Conseil Privé: la resistance que le Parlement d'Ecosse avoit apportée à ses desseins touchant la dispense du Test, ayant obligé ce Prince à le proroger aussi-bien que celui d'Angleterre. Le Conseil reçut la declaration d'un consentement unanime, quoi qu'elle contint l'abrogation de tous les sermens établis contre les Catholiques; & ayant témoigné au Roi par une Lettre signée de tous ceux qui composoient cette Assemblée, que les précautions qu'il prenoit pour assurer l'Eglise Anglicane, les faisoit acquiescer sans peine à la liberté qu'il donnoit à ses Sujets Non-conformistes, l'acte en fut publié par tout.

Cette docilité de l'Ecosse fit bien esperer de celle de l'Angleterre. En effet le Conseil Privé approuva la declaration à Londres comme à Edimbourg, moderée toutefois, & n'abrogeant pas comme celle qui avoit été envoyée en Ecosse les sermens établis contre les Catholiques, mais les suspendant seulement, & exemptant des Loix penales ceux qui sans les avoir prêtez, étoient entrez ou entreroient desormais dans les emplois publics.

La part qu'avoient les Presbyteriens à cette grace, leur fit recevoir la proclamation avec de grands témoignages de joye: les autres Sectes n'en eurent pas moins, & toutes en marquerent leur reconnoissance par des Adresses particulieres, que chacune en son style presenta au Roi. L'Eglise Anglicane en eut seule du chagrin, & quoi que fissent quelques Evêques bien intentionnez pour la paix, ils ne purent engager les autres à approuver la déclaration. Les plus mode-

moderez étoient ceux qui n'en témoignoient leur mécontentement que par leur silence. Le Roi n'avoit rien omis pour leur en ôter tout sujet. Outre que la declaration confirmoit les paroles tant de fois données de maintenir l'Eglise Anglicane selon qu'elle étoit établie par les Loix, elle ne portoit en faveur des autres Sectes, même de la Religion Catholique, qu'une simple permission de s'assembler en des Chapelles particulieres, avec défense de s'emparer d'aucun Temple des Protestans, assurant de plus les possesseurs des terres appartenantes autrefois aux Monasteres, aux Abbayes & autres Eglises Catholiques, qu'ils seroient maintenus dans la libre & paisible possession de ces biens, telle qu'ils l'avoient euë jusqu'alors. 1687.

Ni ces ménagemens ni ces assurances ne furent capables d'adoucir la mauvaise humeur des Episcopaux, d'autant plus difficiles à se laisser persuader, que le Parlement continuoit à s'opposer aux desseins du Roi, qui pour rendre plus solide ce qu'il avoit fait en faveur de sa Religion, entreprit d'y faire confirmer la liberté de conscience, & abolir le Test par une Loi stable, qui en Angleterre ne se fait par le Roi que dans le Parlement. Jacques mit tout en usage pour vaincre la resistance de cette Assemblée, qui lui étoit d'ailleurs favorable, & qu'il eût bien voulu conserver. Il la prorogea à diverses fois pendant l'espace de deux ans, qu'il employa à la gagner; il en vint jusqu'à conferer en particulier dans son Cabinet avec chacun de ceux qui la composoient; ce qui fit nommer aux Anglois cette maniere de traiter *Closetting*, comme qui diroit Brigue du Cabinet. Là Jacques leur representoit que quatre Rois ayant tenté de mettre l'uniformité de Religion en Angleterre, pour mettre la concorde parmi les Anglois, & tant de sages Politiques

ayant

1687. ayant épuisé tous les expediens les plus propres à y réüssir, ils avoient travaillé en vain ; qu'ainsi l'unique moyen qui restoit d'établir dans l'Etat une tranquilité que la Religion ne troublât plus, étoit de laisser à chacun la liberté de vivre en la sienne ; que les persecutions qu'on faisoit dans le Royaume aux Nonconformistes en faisoient sortir de bons Sujets, dont les Etrangers profitoient, & que ceux qui n'en sortoient pas, y demeuroient chagrins, mécontens ; & s'ils n'avoient pas assez de vertu pour souffrir patiemment leurs maux, toûjours prêts à favoriser les revoltes, & à entrer dans les Factions ; qu'on en avoit vû des effets funestes dans les derniers regnes, dont aucun Roi ne pourroit garentir ni sa personne ni ses Sujets, qu'on n'ôtât aux esprits inquiets le pretexte de Religion, dont ils abusent pour troubler les autres. A ces raisons le Roi mêloit les promesses, & quelquefois même appuyoit & les promesses & les raisons de quelques traits d'indignation. Car il ôta à quelques-uns des charges qu'ils tenoient de lui, disant qu'il n'étoit pas raisonnable, que lui refusant leurs services ils jouïssent de ses bienfaits. Tout cela fut également inutile pour vaincre ces esprits obstinez, & quelque regret qu'eût le Roi de casser ce Parlement, il y fut contraint. Les Protestans qui lui reprochent comme une conduite irreguliere, & contraire à la liberté que les Loix donnent à ces Assemblées, ce qu'il a fait pour s'assûrer des suffrages de celle-ci, ont oublié les violences dont usoit Henri VIII. en pareilles rencontres, & la maniere dont tant d'autres Rois ont engagé leurs Parlemens à souscrire à leurs volontez. Jacques Second n'a rien fait qui en approche, & si nous consultons l'Histoire, nous trouverons que deux Parlemens des plus fameux qu'ait vû l'Angleterre autoriserent

cette

cette conduite sous le regne d'Edoüard Troisiéme, & sous celui de Richard Second. Il s'agissoit de Bulles de Rome, où les droits du Roi paroissoient lezez : le Parlement pria Edoüard, & obligea Richard presque malgré lui, de s'assûrer par des Conferences particulieres avec les Membres, de ce qu'on s'en pouvoit promettre pour soûtenir contre le saint Siege, pour lequel les anciens Anglois avoient un extrême respect, les droits du Roi & de sa Couronne ; & ce ne fut qu'après ces Closettings, qu'on fit les Statuts dont deux Papes furent si mauvais gré à ces deux Rois. 1687.

Ces exemples n'empêcherent pas qu'on ne trouvât le procedé de Jaques Second contraire aux Loix, & l'on s'en plaignit encore davantage, quand pour avoir un Parlement favorable à son entreprise, il usa du Quo-Warranto comme avoit fait le Roi son Frere, & prit des mesures avec ceux qui presidoient aux élections, pour reformer les Communautez dont elles dépendent. Car on étoit en humeur de se plaindre, & les moindres démarches du Roi en faveur de sa Religion étoient regardées par les Protestans comme la destruction de la leur. Ce Prince avoit crû qu'étant Catholique, on ne pouvoit trouver mauvais qu'il eût un Agent auprès du Pape pour la direction de sa conscience, & qu'il en reçut un Ministre avec le respect convenable à celui qu'il representoit. Il se trompa. On trouvoit bon qu'il eût un Agent auprès du Turc, & l'on souffroit impatiemment qu'il en eût un auprès du Chef de la Communion qu'il suivoit. On concourut avec lui à recevoir honorablement les Ambassadeurs de Maroc, & l'on s'indigna qu'il reçut avec quelque ceremonie, quoi que dans sa maison seulement, un Ministre de celui qu'il reconnoissoit pour Vicaire de Jesus-Christ.

1687. Christ. On loüa le Duc de Sommerset pour avoir refusé d'introduire le Nonce; & le Duc de Grafton, qui obeït, fut accusé d'une impieté, qu'il n'a pû expier que par sa desertion. On trouva fort étrange qu'un Roi Catholique défendît une espece de fête, où par un emportement inouï on brûle tous les ans l'effigie du Pape. On ne pouvoit dire une Messe, ouvrir une Chapelle ou une Ecole, rendre justice à un Catholique sur quelque oppression qu'il souffrît, punir un faiseur de libelles, un déclamateur seditieux, un parjure averé & public, pour peu qu'il témoignât de zele contre la Catholicité, que l'Eglise Anglicane ne fût en rumeur; & c'est du tissu de semblables faits, que sont remplis encore aujourd'hui les Ecrits de certains Sectaires, qui ont voulu montrer par là que l'Angleterre a eu raison de s'allarmer des desseins du Roi contre la Religion du pays. Ceux d'entre nous qui sur ces recits ont jugé la conduite de ce Prince plus vive qu'il ne convenoit, se sont laissez prévenir sans doute par le dénombrement de ces choses, ramassées exprès dans ces Livres pour en imposer aux Lecteurs. Ceux qui lisent avec précaution, & qui comparent dix ou douze faits mis ensemble pour faire montre, à l'étenduë de trois Royaumes, & à l'espace de quatre ans que ce Roi a été sur son trône, jugent autrement d'un Souverain, qui avec un grand zele pour sa Religion, s'est borné par moderation à faire si peu, & si lentement ce qu'il a fait, en sa faveur.

Aussi y a-t-il apparence, que même les Protestans zelez seroient revenus des terreurs que leur avoient données leurs Ministres, si l'ambition de quelques Grands ne se fût point mêlée à la Religion, & si un reste de la Cabale qui avoit été si contraire au Roi lors qu'il étoit encore

Duc

Duc d'York, n'eût composé un poison des deux, qui corrompit en peu de temps toutes les parties nobles de l'Etat. Ce fut sur un raisonnement assez semblable à celui des Juifs lors qu'ils firent mourir le Messie, que la Faction Shaftsburienne renaissant comme de ses cendres, persuada à quelques Seigneurs ou de la Secte Episcopale, ou de la Presbyterienne même, ou de ceux d'entre eux qui sous ces noms vivent en assez grand nombre sans Religion, que les Romains alloient absorber toutes les Charges du Royaume, & détourner sur eux toutes les graces du Prince; qu'en peu de temps on ne verroit qu'eux dans les Emplois considérables, que les Protestans en seroient exclus, & que les choses viendroient à un point, qu'il ne leur resteroit de parti à prendre, que de se faire Catholiques, ou de vivre en hommes privez dans leurs maisons. Pour prouver ce raisonnement on cita des exemples, qui pour être en petit nombre ne laissoient pas d'être plausibles. 1688.

Le Roi au commencement de son regne avoit fait les Comtes de Clarendon & de Rochester ses Beaux-freres, le premier Vice-Roi d'Irlande, le second Grand Tresorier d'Angleterre. Dans la suite les Catholiques jugerent que ces deux Seigneurs, quoi qu'alors attachez au Roi, étant Protestans emportez, feroient échoüer dans ces grands postes tout ce que ce Prince avoit entrepris pour tirer l'Eglise d'oppression. Le Comte de Sunderland Premier Ministre, incompatible avec Rochester & son ennemi déclaré, avoit tramé toute cette intrigue pour se défaire d'un Concurrent qu'il avoit grand sujet de craindre, & qu'il avoit toûjours fort haï. Le Roi, qui aimoit ses Beaux-freres, & particulierement Rochester, resista long-temps aux prieres & aux sollicitations qu'on lui fit pour les

1688. priver de leurs Emplois; il chercha des raisons de s'en défendre, mais celles qu'on lui alleguoit pour le faire paroissant fortes, il se laissa enfin persuader de retirer Clarendon d'Irlande, & d'y envoyer Tyrconel. Il tenta de convertir Rochester, qui condescendit à ouïr disputer des Catholiques & des Protestans, comme s'il eût cherché la Verité: mais apparemment il ne chercha qu'à se faire honneur de sa mauvaise constance auprès de ceux de sa Religion, & y acquerir un credit qu'il commençoit à perdre à la Cour. Quelque avantage que les Catholiques eussent eu dans cette dispute, le Comte en sortit encore Protestant, & donna volontairement au Roi la démission de sa Charge, qui fut reduite en Commission, & donnée à cinq personnes, dont Mylords Douvre & Belasis Catholiques Romains furent du nombre. Le Roi recompensa les deux Comtes de tout ce qu'il crut de plus capable d'adoucir une playe sensible: mais l'événement a fait voir que la dague leur étoit demeurée dans le cœur, & leur exemple fut de grand usage aux seditieux, pour faire craindre de tels coups aux autres.

La Ligue fut d'autant plus facile à former, que la Faction suivant les traces de Shaftsbury son ancien Chef, ne proposoit à la plûpart de ceux qu'elle s'appliquoit à seduire que la moitié de ses desseins. Celui de détrôner le Roi ne fut communiqué qu'à peu de gens, & l'on peut dire que ce fut sans y penser & sans le vouloir, que le gros de la Nation a été engagé dans ce crime. La sûreté de la Religion Protestante, la reduction des Catholiques aux termes des Loix établies contre eux, la liberté des Parlemens, l'éloignement du pouvoir arbitraire, dont on disoit la Nation menacée, & où le Roi paroissoit être plus en état de parvenir qu'aucun de ses Prédecesseurs

decesseurs, si on n'y remedioit promtement, 1688.
la conservation des Honneurs & des Charges dans les Familles Protestantes, qu'on croyoit voir passer peu à peu dans celles des Catholiques Romains, furent les plans qu'on proposa à ceux qu'on ne crut pas capables d'écouter des propositions plus hardies, & les motifs qu'on leur apporta d'entrer en confederation, non pour se defaire du Roi, mais pour l'obliger, disoit-on, à gouverner selon les Loix. La chose réüssit: on se ligua, & beaucoup de gens s'engagerent avec d'autant moins de précaution, que le Chef qu'on leur proposoit pour conduire cette entreprise témoignoit avoir des intentions plus éloignées de l'invasion.

Cette feinte moderation fut en effet l'appas dont le Prince d'Orange se servit, pour engager les Seigneurs Anglois non seulement à le suivre, mais à l'inviter de se venir mettre à leur tête, pour obliger leur Roi à regner plus conformément à leurs Loix. J'ai déja dit qu'on n'a pas crû juger temerairement du Prince d'Orange, de dire que depuis long-temps il se frayoit le chemin au trône, qu'il attendoit l'occasion d'y monter plûtôt que par la succession, toûjours incertaine & trop lente pour un impatient héritier. Son impatience toutefois ne l'avoit rendu ni temeraire, ni precipité à entrer en action à contretemps: il avoit laissé faire les étourdis, se tenant toûjours en état de profiter de leur bonheur, sans courir les risques de leurs imprudences. Tout l'art que les autres hommes emploient dans les entreprises hardies à se disposer à agir, ce Prince l'employa en celle-ci à agir sûrement, & à réüssir sans peril, toûjours en commerce avec le Monarque qu'il avoit dessein de supplanter, n'omettant aucun des devoirs d'un Gendre soumis envers un Beaupere, affectant du

1688. zele pour ses intérêts, & agissant avec ses Ministres comme s'il en eût été le premier. Cette conduite en imposa d'autant plus aisément au Roi d'Angleterre, que le Prince d'Orange fut plus long-temps sans faire presque autre chose que penser beaucoup, étudier les démarches des Anglois, & disposer sur cela les siennes, quand le temps d'en faire viendroit. Le renouvellement de l'ancienne Cabale, à l'occasion dont nous parlons, lui fit comprendre que ce temps étoit venu, & plus encore les entretiens qu'il eût avec une partie de ces factieux, qui pendant que les autres agissoient avec les Seigneurs du pays, passerent en Hollande sous divers prétextes, pour traiter plus sûrement avec lui.

Le Prince assûré de trouver des partisans dans le Royaume, s'appliqua à ôter au Roi tous les secours qui lui pouvoient venir du dehors. Jacques avoit fait alliance avec l'Espagne, & par là il pouvoit se promettre que la Maison d'Austriche au moins ne lui seroit pas opposée, sur tout quand il seroit question d'une affaire de Religion. Il n'avoit point de Traité avec la France, mais il étoit ami personnel & parent trop proche du Roi, pour n'en pas tirer les secours necessaires dans le besoin. Pour lui ôter ces deux appuis, le Prince d'un côté entra, & fit entrer les Hollandois dans la Ligue d'Ausbourg contre la France, afin d'attirer sur cette Monarchie les forces des Confederez, en cas qu'elle attaquât les Etats pendant que leurs troupes passeroient la mer pour l'entreprise d'Angleterre; de l'autre il rendit le Roi son Beau-pere suspect à la Maison d'Austriche, comme un Prince contraire à ses desseins, uni d'intérêts, & engagé avec la France par un Traité secret, qui paroîtroit quand il en seroit temps.

L'Empereur & le Roi Catholique étoient d'au-

d'autant plus susceptibles de ces ombrages, que leurs Ministres avoient inutilement tenté d'engager le Roi d'Angleterre à entrer avec eux dans la Ligue, qu'ils avoient faite contre la France avec les Princes Allemans. Le Comte de Castanaga Gouverneur de la Flandre Espagnole, & l'Ambassadeur Pedro Ronquillo n'avoient rien omis pour l'y engager, jusques-là que ce dernier lui avoit promis, que s'il vouloit bien y entendre, son Parlement acquiesceroit à tout ce qu'il avoit entrepris d'établir touchant la Religion. Quand le Roi eût été d'humeur à se liguer contre la France, il y a apparence que ce n'eût pas été sur le credit que cet Espagnol se flatoit d'avoir dans son Parlement, qu'il eût embrassé ce parti : le penchant naturel de la Nation, fortifié alors par les cris de nos Calvinistes chassez, lui en eût été un motif plus plausible. Ceux qui disent qu'il devoit prendre cette occasion de gagner ses Sujets, ne font pas reflexion à l'inconsequence qu'il y eût eu dans ce procedé, & que la Ligue dont il s'agissoit n'étant que la suite d'une autre, faite à Magdebourg par les Protestans à l'occasion des Huguenots; il eût été contre le bon sens à un Prince qui entreprenoit de procurer en Angleterre la liberté aux Catholiques, de concourir à rétablir en France les plus entêtez des Protestans. Outre que la bonne politique ne vouloit pas qu'il quittât un ami solide, pour se joindre à des Princes qui ne pouvoient lui être utiles que tandis qu'ils auroient besoin de lui, vû que les Protestans commençoient à surprendre leur pieté, jusqu'à les attirer en des Ligues formées contre un Roi Catholique, en faveur des Calvinistes qu'il avoit chassez de ses Etats. Ainsi ce fut prudemment que le Roi d'Angleterre répondit à l'Ambassadeur d'Espagne, qu'il garderoit fidelement 1688.

1688. liance qu'il avoit avec son Maître : mais que la même fidelité l'obligeoit aussi à ne point rompre l'amitié qui étoit entre lui & le Roi Très-Chrétien son parent ; qui vouloit vivre en paix avec ses voisins, & la maintenir s'il pouvoit entre eux.

Cette réponse ne contenta pas les Conseils de Vienne & de Madrid, & disposa apparemment l'Empereur & le Roi d'Espagne à écouter les propositions que leur fit faire le Prince Hollandois, non plus seulement contre le Roi de France, mais contre le Roi d'Angleterre même. Je suis du sentiment de ceux qui croyent que pour les engager, il usa du même moyen dont ses partisans s'étoient servis pour liguer les Seigneurs Anglois, qu'il ne leur fit proposer que la moitié de ses desseins, & qu'il leur persuada que le but de son passage en Angleterre, n'étoit que d'obliger le Roi son Beau-pere à se liguer avec eux contre nous. On le doit, ce me semble, ainsi présumer de la religion de la Maison d'Austriche. La continuation de la Ligue depuis le Monarque Anglois détrôné, est un argument contraire auquel on ne répond pas aisément : mais on continuë souvent, quand on est engagé, des choses ausquelles on ne s'engageroit pas, si on prévoyoit, quand on les commence, où elles doivent aboutir. Quoi qu'il en soit, ce fut de cette sorte que se forma la funeste Ligue, qui a chassé le Roi d'Angleterre de son trône & de ses Etats. Le Prince Anteur de ce projet disposoit cependant sous-main l'armement necessaire à passer la Mer : les Hollandois non seulement lui préparoient des troupes & des vaisseaux, mais pour lui donner moyen de combattre le Roi son Beau-pere de ses propres armes, ils retinrent six Regimens de ses Sujets engagez à leur service depuis long-temps, & quoi que le Roi pût faire pour

les

les retirer d'entre leurs mains, il n'en put venir à bout. 1688.

Ce fut en ce temps que la Reine se trouva grosse du Prince de Galles, dont elle accoucha le vingtiéme de Juin l'an mil six cens quatre-vingt-huit. La Cabale usa d'un double artifice pour profiter d'un évenement qui naturellement la devoit détruire, l'un de répandre parmi le Peuple que cet enfant étoit supposé, l'autre de faire craindre aux Grands la continuation du pouvoir souverain dans une race Catholique, à la ruine de la Religion & de la fortune des Protestans. Le premier n'a pas réüssi, & n'a pas fait honneur à ses auteurs : tant de témoins irreprochables avoient vû naître le Prince de Galles, tant de gens l'avoient vû dès qu'il fut né, que la fable a paru insoûtenable à ceux-mêmes qui auroient eu le plus d'intérêt à la soûtenir. Le second n'a eu que trop de succès. Plusieurs souffroient assez patiemment de voir regner un Catholique, dans l'esperance qu'un heritier Protestant lui succederoit, & dédommageroit les Sectaires de ce qu'un Roi orthodoxe leur avoit ôté. Ils se consoloient que Jacques Second leur eût ramené le regne de Marie, dans l'attente que la Princesse d'Orange feroit revivre celui d'Elizabeth. Ils se trouvoient loin de leur compte à la naissance d'un Prince de Galles, qui ne pouvoit manquer d'être élevé dans la Religion Catholique, qui seroit pour la perpetuer sur le trône, & pour la rendre avec le temps dominante parmi le Peuple. L'opinion commune a été, que cette considération plus qu'aucune autre avoit avancé les affaires du Prince d'Orange, soit en augmentant le nombre de ceux qui favorisoient le dessein, soit en déterminant les autres à concourir

1688 à celui qu'il feignoit avoir de borner ſa puiſſance aux Loix, & le mettre hors d'état de rien entreprendre ou contre la Religion du pays, ou contre la liberté de la Nation.

La fameuſe affaire des Evêques, qui ſurvint ſur ces entrefaites, mit les dernieres diſpoſitions à celle de la Revolution. Ce fut originairement une intrigue des Presbyteriens d'Angleterre, ou pour mieux dire de leurs Miniſtres, qui voulant profiter des conteſtations de la Cour avec l'Egliſe Anglicane, firent ſuggerer au Roi par des Catholiques, que pour engager le Parlement à confirmer la liberté de conſcience, il falloit obliger les Evêques à la faire publier dans les Egliſes. Comme le Roi n'avoit rien plus à cœur que d'établir ſolidement cet article, il donna dans cet expedient, qui d'ailleurs ne paroiſſoit pas devoir ſouffrir de difficulté, la publication des édits du Prince dans les Egliſes étant de tout temps en uſage en Angleterre comme ailleurs. Il l'ordonna donc, & envoya l'ordre qu'il en porta aux Evêques. Ceux de ces Prelats qui ſe trouverent à Londres s'étant aſſemblez à Lambeth chez l'Archevêque de Cantorbery pour deliberer de l'affaire, embraſſerent cette occaſion pour faire éclater le chagrin que leur donnoit la Déclaration, & reſolurent de refuſer la publication qu'on exigeoit d'eux. Pour adoucir neanmoins leur refus, & ne paroître pas refractaires, ils compoſerent une Requête, que l'Archevêque lui-même, les Evêques de Saint Aſaph, de Bath & de Wels, de Chicheſter, d'Ely, de Briſtol, de Peterborough porterent au Roi. La Requête contenoit, que leur conſcience ne leur permettoit pas une ſoumiſſion qu'ils auroient euë en toute autre rencontre, qu'ils prioient que l'on eût égard à la juſte délicateſſe qu'ils devoient avoir

ſur

fûr ce point; qu'il s'agissoit de conserver les droits de l'Eglise Anglicane, & de plus les Loix du Royaume, ausquelles la dispense du Test, que le Roi ajoûtoit à la liberté de conscience, donnoit une atteinte contraire au gouvernement établi, & aux decrets des Parlemens de l'an mil six cens soixante & deux, & de l'an mil six cens soixante & douze. Ce dernier point donna lieu au Roi de répondre plus aigrement qu'il n'auroit fait, si les Evêques s'en fussent tenus aux raisons qui regardoient l'Eglise. *Je ne m'attendois pas*, leur dit-il, *à une remontrance pareille, & que seuls de tous mes Sujets vous me contestassiez mon autorité. Il ne s'agit pas ici des droits de l'Eglise Anglicane dont vous vous prévalez, mais de ceux de ma Couronne que je veux maintenir. Je suis Roi, vous devez m'obéïr, & c'est le parti que votre conscience & votre devoir vous doit inspirer.* 1688.

Le Roi ayant congedié les Prélats, assembla son Conseil pour deliberer des moyens de les rendre soûmis, & d'empêcher les mauvais effets que pourroit causer leur exemple. On resolut de les citer. Ils comparurent, mais ce ne fut ni pour acquiescer aux ordres du Prince, ni pour obéïr à ceux du Conseil. On leur signifia qu'étant accusez d'avoir publié, sous prétexte de presenter une Requête, un Libelle contraire à l'autorité royale, ils eussent à donner caution, selon les Loix pour lesquelles ils se montroient si zelez, qu'ils comparoîtroient à la Cour du Banc du Roi dans un temps qu'on leur marquoit, pour répondre devant les Juges sur l'accusation intentée contre eux. On diroit à voir la conduite des Anglois de ce dernier siecle, que l'Angleterre n'a de Loix que pour ses Rois. Ces mêmes Evêques, qui trouvoient si mauvais

1688. que le Roi se dispensât de les observer, refuserent sans scrupule de s'y soumettre, & ne voulurent point donner caution : surquoi le Conseil ayant deliberé, conclud d'un commun consentement à les envoyer à la Tour. Ils y furent conduits, & quoi qu'ils prétendissent qu'étant Pairs du Royaume, ils n'étoient point obligez de se soumettre à la jurisdiction du Banc du Roi; tant de gens savans dans les Loix les convainquirent qu'ils ne la pouvoient décliner, qu'ils y répondirent enfin, & que leur cause y fut plaidée. On allegua de part & d'autre diverses raisons pour & contre, & les leurs parurent si foibles, qu'ils furent contraints d'avoir recours au desaveu de leur Requête, qu'on ne put prouver être d'eux, parce que le Roi s'étoit trouvé seul dans son cabinet lors qu'il l'avoit reçûë, & que le Roi ne peut être témoin, sur tout dans les choses qui le concernent : usage bien different de celui des temps où les Rois d'Angleterre concluoient leurs Edits par ces mots : *Témoin moi-même.*

Ce fut par ce mauvais subterfuge que les Evêques furent élargis, & renvoyez chez eux absous. Ils eurent obligation au Roi de la facilité qu'ils trouverent à avoir des Jurez favorables, & à faire solliciter leur cause par tous leurs amis. Car ce Prince leur laissa prendre tous les moyens de se tirer du pas où ils s'étoient engagez, apparemment dans l'esperance que sa bonté les rameneroit au devoir, & qu'ils donneroient desormais l'exemple aux autres de ne pas s'en écarter. Il y fut trompé. La Justice avoit alienė ces Prélats, la clemence ne les ramena point. Je ne sai si déja la Cabale les avoit tentez de se joindre à ceux qui invitoient le Prince d'Orange, mais il est sûr qu'elle se servit

servit de ce dernier chagrin à propos pour surmonter leur resistance, s'ils en avoient fait. La conduite de six d'entre eux a assez fait voir dans la suite, qu'ils n'eurent jamais intention d'entrer dans les desseins de ceux qui vouloient détruire le Roi, mais seulement de se joindre en cause avec ceux qu'on trompoit comme eux, & à qui l'on faisoit accroire qu'on ne vouloit que l'obliger à gouverner selon les Loix. Ce fut sans doute par cet artifice que ces Prelats furent engagez à écrire au Prince Hollandois, pour le prier de hâter sa marche, & d'accourir à la défense de la Religion & des Loix, ausquelles ils prétendoient que le Roi avoit donné une nouvelle atteinte, en les faisant mettre en prison. 1688.

Le Prince d'Orange ne pouvant plus douter d'une conspiration generale à seconder ses intentions, pressa encore plus son armement qu'il n'avoit fait jusques-là; & ce nouvel empressement donna lieu au Comte d'Avaux Ambassadeur de France en Hollande, non seulement de soupçonner que le Prince avoit d'autres desseins que ceux d'un vigilant Stathoudre pour maintenir en bon état la Flotte & les troupes Hollandoises, mais de découvrir que ses projets regardoient uniquement l'Angleterre. Il en avertit le Roi son Maître, & ce fut par là que le Roi d'Angleterre en reçut les premiers avis, au moins précis & positifs. Je dis précis & positifs : car il y avoit déja long-temps, que M. Skelton étant en Hollande, avoit découvert que le Prince d'Orange intriguoit avec les Anglois. Ce Ministre avoit des liaisons dans la maison de la Princesse, par le moyen desquelles il surprit des Lettres, qui sans expliquer nettement de quoi il étoit question, en disoient assez pour donner à entendre, qu'il se tramoit

1688. sous-main quelque chose au desavantage du Roi. Il en avertit, mais l'habitude qu'on avoit à la Cour d'Angleterre d'entendre parler de trahisons, y faisoit souvent negliger les bons comme les mauvais avis. Celui que le Roi Très-Chrétien avoit reçu du Comte d'Avaux parut à ce Prince d'une nature à n'être pas traité de la sorte : il pressa le Roi d'Angleterre d'y faire l'attention qu'il meritoit, & de prendre ses précautions pour se défendre de l'invasion dont ses Etats étoient menacez.

Presqu'en même temps M. Skelton, venu en France en qualité d'Envoyé extraordinaire, étoit en commerce avec un homme, qui lui donna de grandes lumieres sur l'affaire dont il s'agit. C'étoit un nommé Budé de Verace, Genevois Protestant. Il avoit été autrefois Capitaine aux Gardes du Prince d'Orange, & ayant tué un homme en duel, il avoit été disgracié. Skelton l'avoit reconcilié à la recommandation du Comte de Clarendon, qui ayant fait élever son Fils Mylord Cornbury à Geneve, avoit obligation à Verace de bien des soins qu'il en avoit pris. Le Genevois étant rétabli dans les bonnes graces de son Maître, y entra plus avant que jamais, & eut grande part à sa confidence & à celle de Benthem son Favori. Je ne sai à quelle occasion il se brouilla avec eux, & se retira. Il étoit de retour à Geneve, lors que sur le bruit de l'armement qui se préparoit en Hollande, il écrivit à M. Skelton, qui étoit alors à Paris, qu'il avoit à communiquer au Roi d'Angleterre son Maître des affaires où il ne s'agissoit de rien moins que de sa Couronne, & de lui faire connoître un Gendre dont il ne se défioit pas assez; mais qu'au reste il ne s'ouvriroit de son secret qu'au Roi en personne, si ce Prin-

ce avoit agréable qu'il se mît en chemin pour l'aller trouver. 1688.

Sur cet avis Skelton écrivit cinq ou six Lettres en Angleterre, toutes fort vives, fort empressées, & à peu-près du même style que celles qu'on écrivoit à son Maître de la part du Roi Très-Chrétien. D'un autre côté le Marquis d'Albyville, Envoyé d'Angleterre auprès des Etats, ne manqua pas à son devoir. Ainsi le Roi fut averti suffisamment pour n'être pas surpris. Il déféra tard à ces avis. On apporte diverses raisons pourquoi il n'y déféra pas plûtôt. Le Prince d'Orange continuoit à garder avec lui une conduite, qui sembloit ne pas permettre de concevoir de lui de tels soupçons. Ce Prince lui rendoit toûjours les mêmes devoirs, jusques-là qu'il lui avoit fait faire des complimens comme les autres sur la naissance du Prince de Galles, & qu'il avoit fait ajoûter le nom de ce nouveau Beau-frere à ceux des Princes de sa Famille, pour lesquels on prioit dans sa Chapelle. Outre cela, lors que le bruit de l'armement se fut répandu, Citers Ambassadeur des Etats, par une supercherie indigne, assuroit positivement qu'il ne regardoit point l'Angleterre, & donnoit à entendre au Roi, que la France avoit plus de raison de s'en allarmer que lui. De plus ce Monarque comptant sur la fidelité de gens qu'il ne pouvoit soupçonner d'en manquer, se trouvoit en état de peu craindre les entreprises des Hollandois. Il avoit une armée de terre, une Flote, des magazins capables de rendre inutiles les efforts de toute l'Europe, s'il eût été aussi bien servi de ceux qu'il avoit mis dans l'emploi, qu'il avoit sujet de l'attendre. On dit que même la trahison aida à fortifier dans son esprit ces raisons de securité : son premier Ministre en a été accusé.

1688. Ce Ministre étoit Robert Spenser, Comte de Sunderland, Secretaire d'Etat & President du Conseil Privé. Son nom marque assez sa naissance, que de grands biens & beaucoup d'esprit lui donnoient moyen de soûtenir avec un éclat digne de ses Ancêtres, si la conduite y eût répondu. Si elle fut infidele ou seulement mauvaise, je n'y voi pas assez clair pour le decider. Voici ce qui s'en dit de part & d'autre. Ceux qui l'accusent d'infidelité fondent leur raisonnement sur des préjugez & sur des faits, & disent que Mylord Sunderland étoit à l'égard du Roi Jacques un ennemi reconcilié par politique & par necessité, qu'il avoit poussé dans les Parlemens l'affaire de son exclusion avec plus de chaleur que personne, & qu'il n'avoit recherché son amitié que quand il lui avoit vû prendre le dessus; que c'étoit un homme déterminé à suivre le parti dominant, mais ayant toûjours, en cas de changement, des ressources dans les autres; que pendant qu'il avoit adheré aux Factions Parlementaires contre la Maison Royale, il avoit des liaisons avec une Maîtresse du Roi Charles, qui l'avoit reconcilié avec lui, & par sa mediation avec le Duc d'York; qu'étant devenu premier Ministre, & presque unique du dernier depuis son élevation sur le trône, il s'étoit attaché à lui avec zele pendant qu'il l'avoit vû en prosperité, mais qu'aussi tôt qu'il s'étoit apperçu qu'un parti se formoit contre lui, il avoit paru entrer en commerce avec ses ennemis, que la Comtesse sa femme écrivoit regulierement à la Princesse d'Orange, & que son Oncle Henri Sydney, l'un des Chefs de la Faction, étoit passé en Hollande auprès du Prince; que dans une Lettre imprimée, le Comte avoüant qu'il s'étoit donné aux Catholiques, dont il avoit em-

embrassé la Religion, pour mieux servir les Protestans, prouve que le parti dont il étoit n'étoit pas toûjours celui dont il paroissoit être; qu'on ne peut juger autrement de la violence qu'il fit à son Maître, en l'engageant nonobstant ses repugnances, à mettre dans le Conseil d'Angleterre le Pere Petre malgré lui-même, malgré la Reine qui s'y opposoit, malgré les plus essentielles Loix de l'Ordre dont étoit ce Pere, que le Roi, pour contenter son Ministre, fit ceder en cette occasion au droit qu'il crut avoir de disposer de ses Sujets; qu'on ne peut inferer autre chose du procedé qu'eut ce Seigneur dans le démêlé des Evêques, qu'il fit pousser dans le Conseil, & qu'il favorisa sous-main; qu'on ne peut attribuer qu'à un mauvais principe le mépris qu'affecta ce Ministre de tant d'avis qui vinrent au Roi des desseins de son Gendre & des Hollandois, & beaucoup plus encore les partis qu'il l'engagea à prendre dans la suite, lesquels ôterent à ce Monarque les seuls moyens qui lui restoient de resister à ses ennemis. 1688.

Telles sont à peu près les preuves, qu'alleguent de l'infidelité du fameux Comte de Sunderland, ceux qui l'accusent d'avoir été infidele: ceux qui l'excusent y répondent, que ce n'est pas une regle infaillible qu'un ennemi reconcilié ne puisse devenir un ami sincere, qu'un homme peut conserver des ressources dans un parti sans l'embrasser; que le Comte n'avoit point été convaincu d'avoir lié personnellement avec les ennemis de son Maître aucun commerce qui tendît à le trahir; que celui de sa femme avec la Princesse d'Orange, quoi que suspect dans les conjonctures, n'est point une raison suffisante d'attribuer un tel crime au mari; que

Syd-

1688. Sydney, quoi que son parent, l'a pû tromper comme les autres; & lui faire accroire que son passage en Hollande n'avoit point d'autre fin que sa santé; & un voyage aux eaux de Spa, qui en effet en fut le prétexte; que l'aveu de s'être fait Catholique pour mieux servir les Protestans, est plûtôt une excuse auprès d'eux qu'une preuve d'intelligence avec eux, puisqu'on ne s'excuse point auprès de ceux avec qui on agit de concert; que dans l'affaire du Pere Petre, le Comte cherchoit sur qui détourner l'envie des choses qui déplaisoient au Peuple dans la conduite de la Cour; que l'entreprise du Prince d'Orange & des Hollandois contre un Roi puissant, & environné de grosses armées, paroissoit si extraordinaire, que n'y pouvant ajoûter foi, il crut en devoir negliger les avis; que quand il fut obligé de la croire, ces mêmes forces, dont il voyoit le Roi son Maître soûtenu, le firent opiniâtrer à rejetter des secours, qu'il crut dangereux & qu'il ne jugea pas necessaires. Ainsi excusent le Ministre Anglois ceux qui entréprennent de l'excuser. Je laisse au Lecteur plus décisif que moi à prendre parti sur ce problême, pour suivre le fil de mon Histoire.

Le Roi de France & l'Envoyé du Roi d'Angleterre à sa Cour ne s'étant point rebutez, se firent écouter. On écrivit à l'Envoyé de faire venir le Genevois, & l'on témoigna au Roi Très-Chrétien qu'on étoit touché de ses soins : surquoi ce Prince, non content d'avoir averti du peril, envoya à Londres M. de Bonrepos offrir les secours necessaires à l'éviter.

Louis se préparoit alors à attaquer les Liguez d'Ausbourg. Cette Ligue s'étoit formée contre lui, sous prétexte que depuis la paix il s'étoit

toit emparé des Villes de Strasbourg & de Luxembourg. Quelque droit que lui en eussent donné divers sujets de mécontentemens qui ne sont pas de cette Histoire, les Alliez en furent irritez. On alloit recommencer la guerre, si ceux qui la vouloient détourner n'eussent trouvé l'expedient d'une trêve, que sa longueur fit paroître plus utile au repos public que la paix. La Ligue d'Ausbourg ayant fait voir que les Alliez n'avoient dessein de garder la suspension d'armes, que jusqu'à ce qu'ils fussent en état de les prendre à leur avantage, le Roi résolut de les prévenir. Ses forces étoient prêtes pour cette entreprise, lors que l'embarras où il vit le Roi d'Angleterre l'ayant touché, il préfera les intérêts de son ami aux siens, & chargea Bonrepos de lui offrir ses troupes, & des vaisseaux pour les transporter. 1688.

A regarder la chose en elle-même, c'étoit un pas bien délicat à faire à un Roi d'Angleterre, que d'introduire dans ses Etats une armée d'Etrangers, de Catholiques, particulierement de François. C'étoit une affaire à flétrir la memoire d'un Prince dans l'esprit de sa Nation, & un aveu de tous les bruits malicieusement répandus; d'une alliance faite exprès pour opprimer la liberté & la Religion du païs. D'ailleurs le Roi avoit des forces plus que suffisantes pour resister à tous les efforts des Hollandois, que sa seule Flotte pouvoit arrêter, & qu'en tout cas son armée de terre ne pouvoit presque manquer de vaincre, étant & beaucoup plus nombreuse & mieux disciplinée que la leur. Sunderland, qui ouvrit l'avis de refuser les secours offerts, appuya son sentiment sur ces raisons: ceux qui furent de l'avis contraire le fonderent sur celles-ci; qu'il falloit regarder la chose, non en elle-même,

1688. même, mais dans les circonstances presentes; qu'il ne s'agissoit pas simplement d'opposer des armées à d'autres, mais de savoir si les armées qu'on opposeroit aux ennemis n'étoient point d'intelligence avec eux pour concourir à leurs desseins, si les Chefs qui les commandoient étoient d'une fidelité plus à l'épreuve de la corruption, que ceux des autres corps de l'Etat, qu'on disoit être corrompus, & que l'on ne connoissoit pas. De là ceux qui parloient ainsi inferoient, que si par malheur la corruption s'étoit glissée dans l'armée aussi-bien qu'ailleurs, le Roi refusant les secours étrangers, qui avec ce qui s'y joindroit de Sujets fideles lui auroient fait au moins un parti, demeureroit exposé sans défense à toutes les forces de ses ennemis. Dans cette diversité d'opinions, le suffrage du Ministre, la bonté du Roi pour ses Sujets, l'honneur de la Nation, la confiance qu'il avoit dans les Chefs de ses troupes, la plûpart d'une qualité à ne se pas flétrir eux-mêmes par une si basse trahison, ou gens comblez de ses bien-faits, le détermina au parti qu'a condamné l'évenement, & lui fit refuser des secours qu'il auroit aisément reçus, les Flottes qui s'y seroient pû opposer n'étant point encore en état de se mettre en mer pour agir.

On apprit en France avec chagrin la resolution prise en Angleterre, & l'on ne peut dire combien notre Cour parut touchée du peril d'un Roi, qui depuis long-temps y étoit aimé. Skelton étoit accablé de gens, qui l'arrêtoient, qui le questionnoient, & qui se prenoient presque à lui de ce qu'on ne suivoit pas ses avis. On vouloit qu'il trouvât moyen de servir son Maître malgré ses Ministres, & l'on fit tant, qu'on l'engagea à proposer un expedient qui l'auroit en effet sauvé, si la Cour d'Angleterre,

agis-

agissant conséquemment à ses premiers principes, n'en eût encore empêché l'effet. Un jour que M. de Croissy pressoit l'Envoyé là-dessus, celui-ci après lui avoit répondu qu'il n'avoit point d'ordre & qu'il n'osoit rien demander, ajoûta qu'il croyoit cependant, que si le Roi Très-Chrétien faisoit declarer aux Etats la part qu'il prenoit aux affaires du Roi son Maître, & menaçoit de les attaquer s'ils entreprenoient rien contre lui, il les arrêteroit tout court, & déconcerteroit les mesures du Prince d'Orange par là, sans donner sujet aux Anglois de se plaindre que leur Roi eût appellé les Etrangers dans leur pays, on le serviroit efficacement, en retenant deçà la mer une partie de ses ennemis, pendant qu'il dissiperoit chez lui les cabales qu'y faisoit l'autre. L'ouverture de l'Envoyé ayant paru bonne au Ministre, il en alla parler au Roi, qui embrassant avec plaisir tous les moyens qu'on lui proposoit de sécourir le Roi d'Angleterre, dût-il attirer l'orage sur soi, envoya ordre à M. d'Avaux de déclarer aux Provinces-Unies, qu'ils ne pouvoient attaquer un Prince lié si étroitement avec lui, sans l'obliger à le secourir. L'Ambassadeur parla d'une maniere qui donnoit à penser aux Etats, lors qu'on fut informé à Londres & de l'avis de M. Skelton, & de la déclaration de M. d'Avaux. Le Ministre d'Angleterre ne se démentit point, & se servant toûjours des égards qu'avoit le Roi pour ses Sujets, lui persuada de persister dans la fatale resolution de ne recevoir de secours que d'eux. Albyville avoit reçu ordre de demander aux Hollandois un éclaircissement touchant la Flote qui se préparoit dans leurs ports : pour toute réponse on l'avoit chargé d'en demander un autre au Roi touchant ses alliances avec ses Voisins. Il sembloit que ce procedé dût être à la Cour d'Angleterre 1688.

1688. terre un nouveau motif d'accepter la diversion qu'on lui offroit. On n'y changea point de maximes: le Ministre ne se démentit point. On fit déclarer aux Etats que l'on n'avoit point d'alliance particuliere avec la France, & l'on fit revenir Skelton pour le mettre à la Tour de Londres, où il demeura dix-huit jours.

C'est ainsi que l'aheurtement d'un Ministre, si on n'en pense rien de plus fort, livra un grand Roi à ses ennemis, & qu'un excès de confiance en des Sujets qui ne la meritoient pas, priva ce Prince des secours qu'il auroit pû recevoir d'ailleurs. Verace fut surpris de l'apprendre lors qu'il arriva à Paris. Il y étoit venu à dessein de continuer son chemin à Londres: mais jugeant qu'inutilement il donneroit des informations dont on ne pouvoit plus profiter, il s'en retourna sur ses pas.

Le Roi de France de son côté, craignant de se faire un ennemi d'un Prince qu'il vouloit délivrer des siens, employa ses forces à prévenir les desseins de la Ligue d'Ausbourg; & ce fut à cette occasion que M. le Dauphin fit la belle campagne de mil six cens quatre-vingts huit, dans laquelle en moins de deux mois il prit Philisbourg, Manheim, Frankendal, & d'autres Places importantes, & fit à la France contre les Allemans un rempart de leurs Villes ruinées, ou de celles qu'il voulut conserver.

On se préparoit cependant en Hollande & en Angleterre, là à attaquer, ici à se défendre. Des deux côtez on disposoit les Flotes, les Armées de terre, l'Artillerie, les Munitions; & comme l'esperance des deux partis étoit fondée sur les Anglois, on employoit de part & d'autre les moyens propres à se les attacher. Dans ce dessein le Prince d'Orange fit dresser une Déclaration, qui contenoit trois principaux points.

Le premier étoit un dénombrement des griefs de-

de la Nation Angloise, sur tout des Protestans, 1685.
contre leur Roi, touchant le pouvoir dispensatif, l'avancement des Catholiques dans les Charges & dans les Conseils, la Commission Ecclesiastique, l'affaire des Evêques, & d'autres points recherchez & déduits avec art, pour faire un assemblage odieux de faits, par lesquels on tâchoit de prouver que ce Prince avoit eu dessein de détruire la Religion, les Loix, la liberté du pays.

Le second consistoit à dire que plusieurs Seigneurs d'Angleterre Ecclesiastiques & Seculiers s'étant adressez au Prince d'Orange ; pour le prier de les aider à se garentir des maux dont ils se voyoient menacez ; que ce Prince avoit d'autant plus volontiers acquiescé à leurs prieres, qu'étant le plus proche heritier de la Couronne d'Angleterre, il étoit plus interessé à la conservation des Loix & de la Religion du Royaume, dont on avoit même entrepris de lui ôter la succession par la supposition d'un Prince de Galles.

Dans le troisiéme le même Prince d'Orange alleguant qu'un Parlement libre étoit le seul remede efficace qu'on pût apporter à ces maux, & supposant qu'un Parlement ne seroit jamais libre sous un Roi qui regnoit sans égard aux Loix, si cette Assemblée n'étoit soûtenuë d'ailleurs, signifioit la resolution qu'il avoit prise de passer la mer avec des forces suffisantes pour en appuyer les decrets, exhortant en même temps tous les bons Anglois de se joindre à lui pour concourir à un si loüable dessein.

On étoit sur le point d'envoyer cette Déclaration en Angleterre, & une autre assez semblable en Ecosse; lors qu'on apprit qu'elle portoit à faux, au moins pour la plus grande partie, par les démarches qu'avoit fait le Roi pour contenter les Protestans, & leur ôter tous les prétextes qu'ils pouvoient avoir de se plaindre. La plûpart

1688. plûpart des choses faites en faveur des Catholiques avoient été ou revoquées, ou suspenduës jusqu'au Parlement, déja indiqué, mais differé à cause du trouble que causoit l'entreprise des Hollandois. La Commission Ecclésiastique avoit été abolie, les Evêques étoient rentrez en grace, & celui de Londres dans ses fonctions. On avoit rendu à la Capitale & à d'autres Communautez les Chartres qu'on leur avoit ôtées du vivant même du feu Roi. On avoit donné au futur Parlement toutes les assurances possibles d'une parfaite liberté. On n'avoit en un mot rien omis de tout ce qu'on avoit crû propre à dissiper les ombrages & à gagner les cœurs; & enfin le temps approchant auquel on disoit que les Hollandois avoient résolu de se mettre en mer, on avoit publié une Proclamation, par laquelle le Roi avertissant qu'une Puissance étrangere se disposoit à venir envahir le Royaume, exhortoit ses Sujets à quitter toutes les défiances passées, pour se réünir contre l'ennemi commun.

Le Prince d'Orange ayant appris ces nouvelles mesures du Roi, fit ajoûter pour les détruire deux points à sa déclaration; l'un fut une protestation qu'il n'avoit nul dessein d'envahir le Royaume, mais seulement de faire assembler un Parlement libre, & en état d'assurer la Religion & les Loix sur des fondemens, qu'on ne pût plus ébranler; l'autre fut une réfutation des assurances que donnoit le Roi de cette même liberté au Parlement qu'il promettoit, exhortant les Anglois zelez à ne s'y laisser pas surprendre ensuite dequoi ayant envoyé ce Manifeste en Angleterre avec ordre de l'y répandre, il ne pensa plus qu'à partir.

Ce fut les derniers jours d'Octobre, qu'ayant pris congé des Etats, il commença à mettre à la voile, avec un vent qui le poussoit où il vouloit aller

aller aborder. Quatre à cinq cens bâtimens composoient sa Flotte, & douze à treize mille hommes son armée de débarquement. Il avoit avec lui les Seigneurs Anglois qui s'étoient déja déclarez, dont les plus remarquables étoient Charles Talbot Comte de Shrewsbury, élevé dans la Religion Catholique, hereditaire dans sa famille depuis le grand Talbot jusqu'à lui, qui l'a abandonnée le premier; Charles Gerard Comte de Maklesfield, Mylord Mordant, Henri Sydney & le Vice-Amiral Herbert. Le Maréchal de Schomberg, sorti de France comblé de biens & d'honneurs, mais chagrin d'en avoir été éloigné dans l'affaire des Huguenots, s'étoit donné au Prince d'Orange, & étoit de l'expedition. Herbert commandoit l'Avant-garde, Evertzen l'Arriere-garde, le Prince s'étoit mis au Corps de bataille. La Flote portoit le pavillon blanc avec les armes de son Chef, autour desquelles on lisoit ces mots: *Pour la Religion & la Liberté*. Elle étoit toute en haute mer, & commençoit à faire route, lors qu'une tempête s'étant élevée durant la nuit, la battit avec tant de furie douze heures entieres qu'elle continua, qu'elle la dispersa, & la contraignit de s'aller rassembler dans ses ports. Le dommage y fut grand, mais bien-tôt reparé; & le vent devenant favorable, on se remit l'onziéme de Novembre pour la seconde fois en mer. Mylord Darmouth Amiral d'Angleterre avoit fait esperer au Roi qu'il arrêteroit les ennemis, mais il ne parut point, & le quinziéme le Prince débarqua ses troupes à Lime, à Torbay & aux Plages voisines, sans que personne s'y opposât. 1688.

Il se saisit d'abord d'Exeter dans la Province de Devonshire, & mit son camp aux environs, à dessein de s'y arrêter, pour observer les mouvemens que causeroit son arrivée parmi les habitans

1688. tans du païs. Il ne fut pas fort long temps sans y en voir beaucoup. Le Roi d'un côté fit partir une partie de son armée pour se rendre à Salisbery, à dessein de l'y aller joindre avec ce qu'il avoit retenu de troupes pour l'accompagner : de l'autre les plus empressez des Factieux commencerent à paroître. Mylord Lovelace se fit voir vers Bristol avec quelques gens ramassez. Mylord Cornbury fut le premier qui montra que l'Armée royale n'étoit pas exempte de corruption. Ce Seigneur ayant fait semblant d'aller enlever un quartier des ennemis vers Axminster, & ayant pris un corps de troupes de celles de Salisbery qu'on jugea suffisant pour cela, en débaucha une partie qu'il conduisit à Exeter.

Cette premiere défection étonna la Cour, & fit craindre qu'elle n'eût des suites : pour tâcher de les prévenir le Roi assembla les Officiers qui étoient restez près de lui ; le Duc de Grafton, Trelauny, Kirke, & Churchill en étoient du nombre. Là le Roi paroissant d'un air plein d'une franchise capable de toucher des cœurs genereux : *J'ai donné mes ordres*, leur dit-il, *pour assembler un Parlement libre, aussi-tôt qu'un temps plus tranquille nous permetra de l'esperer tel. Je suis resolu de pourvoir, autant que le peuvent desirer mes Sujets, à la sureté de leur Religion, de leur liberté, de leurs privileges. Souhaitez-vous quelque chose de plus ? je suis prêt de vous l'accorder. Mais au reste si après cela quelqu'un n'est pas encore content, je le prie de se déclarer : je suis prêt de donner à ceux qui ne se trouveront pas bien avec moi tous les passe-ports necessaires pour aller trouver le Prince d'Orange, & je leur épargnerai volontiers la honte d'une trahison.*

Ce discours parut faire impression : tous protesterent qu'ils étoient satisfaits, & prêts à répandre leur sang pour le service de leur Roi. Il

est

est à croire que quelques-uns le pensoient comme ils le disoient : mais l'évenement fit bien voir que de mauvais cœurs ne se gagnent point. Le Roi trop sujet à juger de la probité d'autrui par la sienne, ne pouvant s'imaginer que des gens d'une profession à aimer l'honneur dussent le trahir lâchement après de telles protestations, partit avec ce qu'il avoit conservé de troupes dans son ancien camp, & se rendit à Salisbery. Il n'y fut pas plûtôt arrivé, que Churchill, l'homme d'Angleterre le plus comblé de ses bienfaits, & qu'on avoit toûjours regardé comme une espece de Favori, lui tendit un piege pour l'enlever, & apparemment pour le mettre entre les mains du Prince d'Orange. 1688.

Si la défection de Cornbury avoit fait craindre au Roi qu'elle n'eût des suites, elle avoit fait craindre en même-temps au Prince qu'elle n'en eût pas assez. De toute la brigade que ce Seigneur avoit tâché de débaucher, il n'en avoit pû séduire qu'une fort petite partie : le reste étoit retourné à Salisbery, détestant l'infidelité qu'on leur avoit voulu faire commettre. Universellement parlant les Soldats, & la plûpart des Officiers subalternes, étoient dans cette disposition. D'ailleurs Lovelace, au lieu d'attirer la Province où il avoit armé dans les intérêts des Factieux, avoit été combatu près de Cirencester par la milice du païs, pris, & confiné en prison par les soins du Duc de Beaufort. D'un autre côté Clifford & Sarsfield avoient défait un gros parti de l'armée du Prince d'Orange. Dans cette situation des choses, la Faction apprehenda de n'avoir pas bien pris ses mesures, & resolut pour abreger chemin de se saisir de la personne du Roi. Churchill ayant été choisi pour executer ce dessein, engagea adroitement le Roi à aller voir son Avant-garde, qui étoit la partie de son armée la

1688. plus proche des ennemis. Ce Prince étoit prêt à monter en carosse, lors qu'un subit saignement de nez l'obligea de rompre la partie, & de remettre la revûë à un autre fois. La journée n'étoit pas passée, qu'il fut averti de bonne part, qu'on l'avoit voulu enlever, & que les mesures étoient prises pour le conduire à Exeter; si le Ciel, qui pour exercer plus long-temps sa vertu veilloit à la conservation de sa personne, n'eût à propos détourné ce coup. Churchill se retira cependant, & alla trouver le Prince Hollandois, avec ce qu'il pût lui mener de deserteurs séduits par ses soins.

Cet évenement fit changer de resolutions au Monarque, & lui fit prendre le parti de remener son armée vers Londres, pour conserver la Capitale, & arrêter la défection, dont la proximité d'Exeter étoit une tentation aux inconstans. Ce fut durant ce chemin, que le Roi reconnut qu'il étoit trahi par tous les Chefs de son armée dont il s'étoit le moins defié, le Prince de Dannemarck son second Gendre, le Duc d'Ormond & beaucoup d'autres l'ayant quitté sur cette route pour prendre celle d'Exeter, & le Duc de Grafton s'y étant rendu du Camp de Salisbery. Les troupes s'ébranlerent à ce coup, & quelques-unes se dissiperent. Ainsi le Roi arrivant à Londres crut ne pouvoir rien faire de mieux, que d'assembler ce qu'il y trouva de gens de consideration qui ne s'étoient point encore déclarez, pour déliberer avec eux des moyens d'arrêter le cours du malheur qui menaçoit l'Etat. Il n'eut pas plûtôt parlé dans cette Assemblée du sujet qui l'avoit obligé à en demander les avis, qu'il reconnut qu'une partie étoient ou gagnez ou surpris par la Faction ennemie. Le Comte de Clarendon entre autres s'expliqua avec une hauteur sur les pretenduës fautes du Roi, qui fit juger, ce qui arriva, qu'il

qu'il iroit bien-tôt trouver le Prince. Le gros de l'Assemblée néanmoins parut être du nombre de ceux qui ne vouloient qu'obliger le Roi à assembler un Parlement, où son autorité fut bornée aux Loix qu'on lui voudroit imposer : ils en demanderent de nouveau la convocation, & furent d'avis que cependant le Roi députât quelques Seigneurs, pour entrer avec le Prince d'Orange en quelque sorte d'accommodement, & le prier de suspendre sa marche, qu'il avoit déja prise vers Londres, jusqu'à ce qu'on fût convenu.

Le Roi se trouvoit dans un état à ne plus refuser de voyes d'arrêter une revolution, qui paroissoit inévitable. Outre la défection des Officiers de son armée, il apprenoit à tous momens de nouveaux soulevemens dans les Provinces. Les Comtes de Bath, de Manchester, de Northampton, d'Abingdon, de Newcastle; les Lords de la Mere, Grey, Lumley, & un grand nombre d'autres Seigneurs s'étoient saisis de divers postes, & ouvertement déclarez pour le Prince. Mylord Dartmouth Amiral de la Flote avoit même paru chanceler. Le Roi avoit envoyé à Portsmouth le Prince de Galles pour le faire passer en France ; le Marquis de Powis l'y avoit conduit, & n'avoit rien omis pour engager Mylord Dartmouth à servir le Roi dans une si essentielle occasion : mais cet Amiral s'en étoit excusé d'une maniere, qui avoit confirmé les soupçons qu'on avoit de lui, depuis qu'il avoit laissé passer la Flote Hollandoise sans la combattre. Le Peuple de Londres, toujours inquiet & amateur de la nouveauté, étoit dans un continuel mouvement. Les Catholiques étoient par tout-pillez, insultez, maltraitez. On commençoit à proceder dans les Cours de Justice contre eux. Les Comtes de Salisbury, de Peterborough, de Sunderland, quoi que le Roi ayant reconnu que celui-ci l'avoit mal servi l'eût

1688. éloigné de la Cour & des affaires, avoient été citez en jugement. La Princesse de Dannemark Fille du Roi s'étoit retirée peu de temps après son Mari. Dans cette extremité, le Roi, quoi que persuadé qu'un Parlement libre ne le pouvoit être pour lui, resolut cependant de le convoquer, pour tenter cette derniere voye de sauver quelques débris de son naufrage, & fit expedier les Lettres circulaires pour l'assembler le quinziéme de Janvier. Il députa en même-temps les Lords Halifax, Nottingham & Godolphin au Prince d'Orange, pour l'avertir qu'on l'alloit contenter, qu'il y auroit un Parlement libre, qu'on y examineroit les griefs dont la Nation s'étoit plaint à lui, & qu'on y satisferoit pleinement. Les Députez étoient chargez de le prier d'arrêter sa marche, pour laisser au Parlement cette même liberté, qu'il étoit venu lui procurer. Outre cela, pour ne rien omettre de tout ce qui pouvoit contribuer à la paix, le Roi leur avoit donné pouvoir de traiter d'accommodement, aux conditions qui seroient jugées les plus convenables à l'état present des affaires, & au repos de la Nation.

Personne de ceux qui raisonnent n'avoit jamais crû le Prince d'Orange ni assez devot, ni assez prévenu de tendresse pour les Anglois pour ne se proposer d'autre but de tant de frais & de fatigues, que d'assurer leur Religion, dont après tout il n'étoit pas, & leurs libertez, qu'il eût plûtôt dû contribuer à détruire qu'à conserver, étant après le Prince de Galles le plus proche heritier du Roi. La maniere dont il reçut les Députez de ce Monarque convainquit les moins soupçonneux, qu'il avoit bien d'autres desseins. Embarassé de la convocation d'un Parlement, où il prévoyoit que le Roi seroit lié à la verité par les Loix qui le gêneroient, mais où il craignoit que par là même il ne fût affermi sur le trône, les Protestans n'a-

yant

yant plus rien à apprehender de lui : il continua sa marche, & ne répondit aux Députez qu'on lui avoit envoyez, que lors qu'il fut assez près de Londres, pour intimider ceux qui n'étoient point encore entrez dans tout son projet. Là il parla avec une hauteur, & proposa au Souverain des conditions si intolerables; que ce Monarque, averti d'ailleurs par un de ses trois Députez, qu'il n'y avoit plus de sureté dans le Royaume même pour sa personne, prit le parti de ceder au temps, & d'aller chercher un azyle entre les bras de ce même Ami, dont il avoit refusé les secours. 1688.

Avant que de penser à soi, le Roi pensa à la Reine sa Femme, & au Prince de Galles son Fils. Sur le refus qu'avoit fait Dartmouth de passer le petit Prince en France, on l'avoit fait rapporter à Londres. Ce fut la nuit du dix-neuviéme au vingtiéme de Decembre, que le Comte de Lauzun, aujourd'hui Duc, se trouvant à la Cour d'Angleterre, concerta avec le Roi l'évasion de la Reine & du Prince, & par une des plus heureuses avantures de sa vie, y employa utilement ses soins. Riva, Italien, Officier de cette Princesse; Labadie, François, domestique du Roi, gens d'une fidelité éprouvée, furent chargez de pourvoir aux choses necessaires à l'embarquement, & au chemin qu'il falloit faire depuis Whithal jusqu'au vaisseau. Ce ne fut pas sans de grands dangers d'être arrêtez & découverts, qu'une Reine & un Prince de cinq mois purent sortir de leur Palais, dans un temps où tout étoit suspect, & où un cri de l'Enfant auroit été capable de rompre les mesures les mieux prises. On se déguisa cependant, on s'évada par des escaliers & par des endroits dérobez, on traversa la Tamise, on fit le chemin qu'il y a de Londres jusqu'à Gravesend, où Labadie avoit arrêté le vaisseau qui devoit porter la Royale Famille en France, sans que le

1688. Prince jettât un seul cri. On fut en danger en divers endroits d'être arrêtez par des sentinelles, & par des assemblées de peuple, qui soupçonnoient ceux qu'ils ne connoissoient pas d'être des Catholiques fugitifs, & qui regardoient leur évasion comme une proye qui leur échapoit. On essuya sur la Tamise la pluye, le vent, l'agitation du Fleuve, dans l'horreur d'une nuit si obscure, qu'on ne se voyoit pas l'un l'autre. La Reine attendit à l'autre bord, près des murailles d'une Eglise, un Carosse qu'on atteloit dans une hôtellerie voisine, exposée à la pluye qui continuoit. La curiosité d'un homme, qui étoit sorti de l'hôtellerie avec de la lumiere à la main, fit craindre que la Princesse ne fût reconnuë. Il avançoit vers le lieu où elle étoit, lors que Riva, qui s'en apperçut, le suivit, & le heurta brusquement. Ils tomberent tous deux dans la bouë. Cette diversion fut heureuse: l'homme crut que cette chute étoit un effet du hazard; ils se firent mutuellement des excuses, & la chose en demeura-là. On monta en Carosse, & l'on arriva au vaisseau, où la femme de Labadie, qui connoissoit le Capitaine, paroissant la premiere l'amusa pendant que la Reine, qui passoit pour une Dame Italienne retournant en son pays avec sa Famille, entra dans la chambre qu'on lui avoit destinée avec la Nourrisse qui portoit le Prince. Le Duc & la Duchesse de Powis Gouvernante du petit Prince, les Comtesses Dalmon & de Montecuculli, & d'autres personnes de la suite, s'embarquerent en même temps avec trois Capitaines Irlandois, envoyez exprès par le Roi pour veiller sur celui du vaisseau, en cas que s'appercevant de quelque chose il eût manqué à son devoir. On n'eut pas besoin de ce secours. Le vaisseau s'étant mis à la voile, on fit heureusement le trajet, & l'on aborda à Calais. La Reine y vouloit attendre le

Roi

Roi ſon Mari, qui ſelon le projet fait entre eux devoit s'y rendre le lendemain, mais ce Prince ne paroiſſant point elle s'achemina à Boulogne, où deux Religieux & un Officier, qui s'étoient ſauvez d'Angleterre, lui en apprirent des nouvelles, qui mirent ſa conſtance à une épreuve où Dieu ſeul la pût ſoûtenir. Ils lui raconterent que le Monarque s'étant heureuſement tiré de Whithal, de Londres, & des chemins par où l'on arrive à la mer, s'étoit embarqué pour la ſuivre; mais que ſon vaiſſeau mal leſté l'ayant obligé de reprendre terre pour y faire ajoûter du leſt, il avoit été reconnu, & arrêté près de Feversham. Ils n'en ſavoient pas davantage, & la Princeſſe demeura dans la cruelle incertitude de la deſtinée du Roi ſon Epoux, juſqu'à ce qu'étant à Montreuil elle apprit une autre nouvelle, qui la conſola, & lui mit l'eſprit dans une ſituation plus propre à recevoir le bon accueil que le Roi Très-Chrétien lui fit: ce Prince n'ayant rien omis de tout ce qu'il jugea capable de lui adoucir ſes malheurs. 1688.

Le Roi d'Angleterre ayant été arrêté, comme nous venons de le dire, on en donna avis à Londres. Les Seigneurs s'y étoient aſſemblez ſur le bruit de ſon évaſion, & ayant appris qu'avant que de partir, il avoit revoqué les Lettres données pour la convocation du Parlement qu'ils lui demandoient, ils firent publier un Ecrit, par lequel ils ſe declarerent ouvertement pour le Prince d'Orange, qu'ils ſuppoſoient toûjours n'être venu que pour faire aſſembler un Parlement libre, & pourvoir par là à la ſureté de leur religion & de leurs libertez. Quatre Députez de leur part étoient allez trouver ce Prince, lors qu'on apprit qu'on avoit arrêté le Roi: ſur quoi les Seigneurs s'étant aſſemblez, lui envoyerent Mylord Duras avec ſes Caroſſes & ſes Gardes, afin de le ramener à

1688. Londres. Il y fut reçu du Peuple avec des cris de joye, des acclamations, des marques d'affection, qu'il est mal-aisé d'exprimer. Ce fut un jour de triomphe pour lui. Personne ne se souvenoit d'avoir jamais rien vû de pareil. Le son des cloches, les feux de joye, & tout ce qui dans les fêtes publiques inspire les sentimens les plus vifs, fut employé en celle-ci.

Le Prince d'Orange, qui connoissoit déja le genie du pays, avoit prévû cet évenement, & tâché de le prévenir. Il avoit envoyé Zuylestein, Gentilhomme de sa Maison, à Feversham avec une Lettre, par laquelle il prioit le Roi, mais avec un air de hauteur qui tenoit beaucoup de l'ordre d'un Maître, de n'avancer pas plus avant vers Londres que jusques à Rochester. Je ne sai par quelle avanture cette Lettre ne fut renduë au Roi que lors qu'il fut à Londres même. Le Prince d'Orange en eut du chagrin. Le Roi lui avoit envoyé le Comte de Feversham à Windsor, où ce Prince s'étoit arrêté, pour l'inviter à venir loger dans la Capitale au Palais Saint James, consentant qu'il s'y fît garder même par sa Garde Hollandoise, afin qu'ils pussent conferer personnellement & à l'amiable des moyens de s'accommoder, & de satisfaire amplement aux fins de sa Declaration. Le Prince montra par le traitement qu'il fit à l'Envoyé du Roi, que ses fins & celles de sa Déclaration n'étoient pas les mêmes. Car sous prétexte que ce Comte avoit licentié l'armée du Roi, quoi qu'il en eût reçu ordre exprès, il le fit arrêter, & ne le relâcha que quand il n'eût plus de Traité à craindre, & en même-temps envoya à Londres deux mille hommes de ses troupes, qui ayant chassé les Gardes du Roi, se saisirent de toutes les portes & de toutes les avenuës de Whithal. Il ne s'en tint pas là. Le lendemain, le Roi n'étant point encore éveillé, il lui dé-

députa les Lords Halifax, de la Mere, & Shrewsbury, pour lui dire qu'étant sur le point de venir à Londres, on ne jugeoit pas à propos qu'ils s'y trouvassent en même-temps, & qu'on lui donnoit à choisir ou d'Hamptoncourt ou de Ham, pour se retirer avec sa Maison. 1688.

Le Roi concevant mieux que jamais qu'il ne faisoit pas sûr pour lui de demeurer en Angleterre, dans un temps où ses propres Sujets osoient lui intimer de tels ordres de la part de son ennemi, & continuant dans le dessein d'aller rejoindre sa Famille en France, demanda Rochester, au lieu de Ham & d'Hamptoncourt qu'on lui proposoit. Le Prince d'Orange previt son dessein, & après y avoir pensé jugea qu'il convenoit aux siens, qu'il lui abregeroit du chemin, qu'il lui épargneroit de grands embarras qui lui étoient inévitables, s'il n'en venoit à des violences, dont les moindres eussent mis à son nom une tache que le Diadême n'est pas capable d'effacer. Il est à presumer que ce fut dans cette vûë, dont l'Histoire ne peut s'empêcher de le loüer, qu'il consentit à laisser aller le Roi son Beau-pere à Rochester; & que ce Monarque s'y étant rendu, il l'y fit garder d'une maniere, qui a fait juger à tout le monde qu'il étoit bien aise qu'il trouvât moyen de s'échapper, comme il arriva en effet. Le Roi negligemment gardé, se déroba par un jardin, où il y avoit une porte qui conduisoit à la Tamise. Là ayant trouvé une barque, qu'il y avoit fait préparer, il y entra, & ayant fait voile accompagné du Duc de Barwik, il arriva à Ambleteuse au commencement de Janvier de l'an mil six cens quatre-vingts neuf, & de là vint 1689. à Saint Germain trouver la Reine son Epouse, où le Roi Très-Chrétien le reçut avec d'autant plus de joye, qu'il avoit témoigné plus d'inquietude des perils qu'il avoit courus.

1689. Comme les Anglois étoient piquez du traitement qu'ils avoient déja reçû des Catholiques, ceux-ci furent les premieres victimes qu'après l'évasion de ce Prince les Protestans immolerent à leur haine. Le peuple de Londres commença par piller leurs maisons, brûler leurs chapelles, les insulter en mille manieres; & dans ce tumulte on n'épargna pas les personnes, à qui le droit des gens est une sauvegarde inviolable chez les Nations les plus barbares. L'Ambassadeur d'Espagne, tout ami qu'il étoit de la faction dominante, par un juste châtiment du Ciel, fut le premier qu'on attaqua. On ne peut dire les insolences que l'on commit chez ce Ministre: ses meubles, sa bibliotheque, sa vaisselle, ses équipages furent emportez ou brûlez. L'Envoyé du Grand Duc de Toscane fut exposé aux mêmes insultes. Les Sujets du Royaume furent encore plus mal-traitez que les étrangers: l'autorité publique y intervenant, on leur ordonna de sortir de Londres; on mit en prison à divers temps les personnes de qualité, qui ne purent trouver le moyen de suivre le Roi leur Maître en France. Les Comtes de Salisbury, de Castelmaine, de Peterboroug, Mylord Montgommery & beaucoup d'autres y furent long-temps, & n'en sortirent qu'à des conditions, qui en ont obligé quelques uns à preferer l'exil volontaire où ils sont encore aujourd'hui à la demeure de leur patrie, où ceux qui ont voulu rester ont la douleur de voir leurs biens employez à faire la guerre à leur legitime Souverain. Le Comte de Sunderland se retira en Hollande, où reprenant la Religion qu'il avoit solemnellement abjurée, il confirma les mauvais bruits qui avoient fait soupçonner sa fidelité. Les Protestans atrachez au Roi eurent part à la persecution. Le grand Chancelier Jefferyes fut mis à la Tour, & y mourut: le Roi a depuis donné cette

te charge à Herbert Frere de l'Amiral, qui l'exerce aujourd'hui à Saint Germain avec moins de fonctions que ses prédecesseurs, mais avec une gloire qui l'en dedommage. Le Comte de Middleton Secretaire d'Etat ayant eu le même attachement à son devoir, a aussi eu le même sort. 1689.

Le Prince d'Orange toûjours attentif aux conjonctures favorables, prit celle de ces mouvemens pour faire son entrée dans Londres. Il y fut reçu avec les démonstrations de joye & les applaudissemens publics, qu'on y donne toûjours aux nouveaux venus. Tous les corps le feliciterent du succès de son entreprise, & le remercierent du zele qu'il témoignoit pour la Nation. Les Grands s'assemblerent, & le prierent de se charger du gouvernement, jusqu'à ce qu'on eût convoqué les Etats du Royaume, non en Parlement, qui ne s'assemble qu'au nom du Roi ; mais sous le nom de *Convention*, qui fut fixée au commencement du mois de Fevrier prochain.

Comme la Chambre Basse est depuis longtemps en possession d'être maîtresse de toutes les déliberations de l'Etat, le soin de la faction qui vouloit élever le Prince Hollandois sur le trône, fut premierement de faire élire autant de Membres qu'elle put favorables à ses intentions, & ensuite de gagner ceux qui ne seroient pas de son choix. Elle n'y reüssit que trop bien. La Convention étant ouverte, on ne fut pas long-temps sans entendre proposer parmi les Communes ces questions ; savoir si un Roi Catholique n'étoit pas incapable de la Couronne ? si Jacques Second n'avoit pas rompu, par sa mauvaise administration & par sa retraite hors du Royaume, le contract original des Souverains avec leurs peuples ? si cette retraite n'étoit pas une desertion, une abdication, qui rendoit le trône vacant ? Ceux des Seigneurs Anglois qui conservoient encore de l'amour pour la Monarchie, & qui prévirent les

1689. consequences de ces questions dans un Etat dont le premier fondement est la succession, les entendirent avec étonnement, reconnurent leur faute; & plusieurs d'entre eux firent ce qu'ils purent pour la reparer. Leur parti fut d'abord assez grand, pour empêcher la Maison Haute de consentir aux deliberations de la Chambre Basse sur tous ces points, qui s'y deciderent toûjours à la pluralité des voix au desavantage du Roi. Ils furent assez long-temps balancez & disputez parmi les Pairs, sur les raisons que quelques-uns d'entre eux alleguerent pour le bon parti. Ils remontrerent qu'il paroîtroit étrange à toutes les Nations du monde de déclarer qu'un Roi Catholique étoit incapable de porter un sceptre, que depuis Egbert jusqu'à Elizabeth quarante Rois Catholiques l'avoient porté; que depuis peu toute l'Angleterre avoit par des Adresses expresses desavoüé cette maxime, que les deux Universitez l'avoient même condamnée d'erreur, que le Parlement de l'année mil six cens quatre-vingts cinq l'avoit cruë si pernicieuse à l'Etat, qu'il avoit voulu noter d'infamie ceux qui avoient voulu exclure le Duc d'York de la Royauté; que toute la Nation ayant reconnu ce Prince, dans le temps même où il faisoit une profession plus ouverte de la Religion Catholique, ce seroit une inconséquence ridicule, de pretendre que cette même Religion fût un empêchement à regner; que quant au pretendu contract du Souverain avec le peuple, c'étoit une pernicieuse chimere, souvent condamnée comme une porte ouverte à tous les seditieux pour brouiller; qu'on ne pouvoit nommer desertion, & encore moins abdication, la retraite d'un Roi mécontent & abandonné de ses Sujets à la merci d'une Nation étrangere, voyant son caractere royal exposé aux insultes du Peuple, & sa personne entre les

mains

mains d'un Prince, qui lui imposoit des Loix, qui l'arrêtoit dans ses propres Etats, & dont on lui donnoit des ombrages qui lui en faisoient tout craindre; que les offres que ce Monarque avoit souvent faites à la Nation & au Prince qui la protegeoit, de traiter avec eux, de ne rien omettre pour satisfaire à leurs griefs, étoient des reparations suffisantes des fautes qu'on lui imputoit; que plusieurs Lettres qu'il écrivoit actuellement de Saint Germain aux deux Chambres de la Convention & à plusieurs Particuliers, les protestations qu'il faisoit contre les actes de cette Assemblée, les mesures qu'il prenoit pour rentrer en possession de ses Etats, prouvoient qu'il n'y avoit pas renoncé, & que s'il avoit deserté, c'étoit le pays, où sa personne ne lui paroissoit pas en sureté, & non pas le trône, qu'il regardoit toûjours comme un bien qui lui appartenoit; qu'il n'étoit pas le premier Roi, même d'Angleterre, qui eût fait ce pas; que du temps des Rois Saxons Ethelrede se retira en Normandie, & que parmi les Plantagenetes Edoüard IV. passa en Flandres, sans qu'Henri VI. son Concurrent crût avoir acquis par là un nouveau droit à la Couronne; que dans les conjonctures pareilles où Jaques Second s'étoit trouvé, la condition des Rois seroit bien dure, s'ils étoient les seuls de tous les hommes ausquels il ne fût pas permis de fuir un peril, qu'on ne peut éviter qu'en le fuyant; qu'un homme qui voit sa maison en feu, en sort quand il ne le peut éteindre, & se reserve pour la rétablir, quand il ne peut pas la sauver. 1689.

Sur telles & semblables raisons, ou déduites de vive voix, ou inserées en divers Ecrits, la Maison Haute balança durant quelques jours avec succès les déliberations des Communes, & souvent la pluralité y conclud pour le bon parti: mais la Faction travaillant sans relâche à gagner des

1689. voix, insensiblement la pluralité se trouva dans le parti opposé, & les points contestez enfin se deciderent contre le Roi. Le trône fut déclaré vacant.

Ce pas étant fait, il fut question de la forme du Gouvernement. On proposa une Republique, une Regence, la continuation de la Royauté dans un nouveau sujet. La Republique n'eut que des partisans secrets: La Regence en eut assez de publics pour faire craindre au Prince de n'être pas Roi. On dit que la peur qu'il en eut l'obligea à lever le masque, & à faire dire sous main à ceux qui prenoient ce parti, que s'ils n'en prenoient un plus conforme à ce qu'il avoit sujet d'attendre de la reconnoissance de la Nation, il alloit les abandonner au juste ressentiment du Roi, en se retirant en Hollande, & en declarant ceux d'entr'eux qui l'avoient appellé en Angleterre. Il n'en falloit pas tant, pour engager des gens qui avoient déja fait tant de pas, à franchir ce qui en restoit à faire. On conclud pour la Royauté, & par une conséquence naturelle à la deferer au Prince d'Orange. On ne laissa pas d'être embarassé à convenir sous quel titre il en prendroit possession. Celui d'élection dégradoit une Couronne héréditaire. Celui de conquête étoit incompatible avec les privileges de la Nation. La succession ne pouvoit avoir lieu depuis la naissance du Prince de Galles, dont on eut honte de continuer à revoquer la naissance en doute. Quand on veut une fin injuste, on passe aisément par dessus l'irregularité des moyens necessaires à y parvenir. Sans faire mention de lui on supposa la Princesse d'Orange heritiere de la Couronne d'Angleterre: on resolut de donner au Prince son mari le titre de Roi, & par une suite de procedez contraires à toutes les regles établies dans les Royaumes hereditaires, on arrêta que s'il survivoit, il continuëroit à regner au prejudice de la Princesse de Dannemark heritiere de

sa

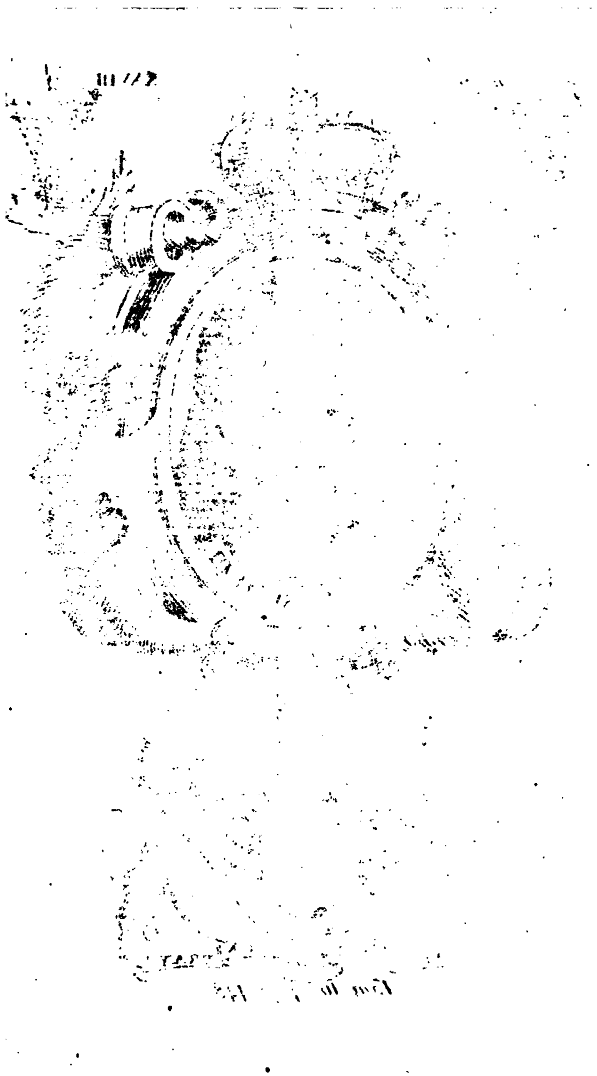
fa sœur, qu'en cas que cette Princesse vint à mourir sans laisser d'enfans, la Couronne retourneroit à ceux du Prince, s'il en avoit. 1689.

Les choses étant ainsi resoluës, la Convention dressa des articles pour preserver la Nation des griefs, qui avoient servi de pretexte à la revolte. On decida entre autres choses que le pouvoir de dispenser des Loix, & d'en suspendre l'execution, étoit abusif & illegitime, si les dispenses & les suspensions n'étoient autorisées par le Parlement; que les Commissions extraordinaires, comme celles qui dans le dernier regne avoient été établies par le Roi pour les affaires Ecclesiastiques, étoient contraires aux Loix du Royaume, & pernicieuses aux libertez du Peuple; qu'il n'étoit pas permis au Roi de lever ni d'entretenir une armée sur pied en temps de paix, sans l'aveu du Parlement; que toutes levées d'argent auquel le Parlement n'auroit point consenti, seroient censées illegitimes; qu'on laisseroit aux Communautez qui députent aux Parlemens une entiere liberté de choisir ceux qu'ils y croiroient les plus propres, & aux Députez d'y parler, d'y dire leurs avis, & d'y donner leurs suffrages, selon qu'ils le jugeroient à propos pour le bien public; que tous les Sujets auroient droit de se plaindre au Roi, & de lui presenter des Adresses; que le Roi ne pourroit accorder de pardon à ceux qu'on auroit accusez dans le Parlement, auquel seul il appartenoit de les condamner & de les absoudre, au moins définitivement; qu'aucun Prince & aucune Princesse du Sang royal n'épouseroit une personne Catholique; que pour veiller à l'observation de ces articles, & de beaucoup d'autres qui étoient énoncées dans cet acte, on assembleroit le Parlement à tout le moins tous les trois ans. Ces conditions parurent dures à un Prince fier, & d'un esprit à

en

1689. en voir toutes les conséquences; aussi dit-on qu'il en fut surpris : mais après tout il sentit bien qu'il seroit bien-tôt en pouvoir de n'en observer que ce qu'il lui plairoit, comme il est arrivé en effet. Outre que pour lui adoucir cette dégradation de la Royauté, ou substitua aux anciens sermens d'Allegeance & de Suprematie, qui renfermoient un engagement de fidelité envers le Roi, & qu'on abolit par cette raison, un autre serment de fidelité envers le Prince & la Princesse d'Orange : ensuite de quoi la Princesse étant arrivée de Hollande, on les proclama l'un & l'autre, & l'Assemblée de la Convention ayant été changée en Parlement, on se prepara à les couronner. La ceremonie ne se fit que le vingt & uniéme d'Avril. L'Archevêque de Cantorbery refusa constamment de la faire, aussi bien que le nouveau serment, que le seul Evêque de Saint Asaph, des sept qui avoient eu avec le Roi le démêlé dont j'ai parlé, a prêté jusqu'à maintenant, les autres ayant mieux aimé perdre leurs benefices, qu'on leur a en effet ôtez. Nul Catholique ne l'a fait : & plusieurs même des Protestans s'en sont assez long-temps défendus, parmi lesquels les Comtes de Clarendon, d'Exeter, de Lichtfield, d'Yarmouth, quoi que restez dans le païs, persistent dans cette resolution. Le Prince n'a poussé personne à l'extremité sur ce point, & s'est contenté d'imposer une taxe aux Recusans de la troisiéme partie de leurs revenus, laquelle étant double pour les Catholiques, leur donne occasion, au défaut de leur vie, de sacrifier au moins leurs biens à la fidelité qu'ils doivent à leur Religion & à leur Roi.

L'Ecosse ne fut pas long-temps sans suivre l'exemple de l'Angleterre. La revolte à la verité s'y alluma plus lentement, & le Roi y trouva plus de gens en état de prendre les armes pour son ser-




1689.
XXVIII
GUILLAUME III.
HONI.SOIT
MAL.Y.PENSE.
JE MAIN TIEN DRAY
Tom. III. pag. 448


1689.
XXIX.
MARIE. II.
HONI. SOIT. QUI. MAL. Y. PENSE
DIEU ET MON DROIT
Tom. III. pag. 448



service. On y eut peine à oublier que Jacques VII. étoit ce Duc d'York, à qui la Nation avoit fait tant de protestations volontaires d'un attachement éternel. L'entreprise du Prince d'Orange & les pratiques des Anglois parurent n'y exciter d'abord que de l'indignation & de l'horreur: on y vit même des dispositions d'une constance capable de servir d'azyle au Roi persecuté; mais enfin l'esprit Protestant, le mauvais exemple, les sollicitations de la cabale d'Angleterre, firent glisser chez les Ecossois la contagion de leurs voisins, & les engagerent à suivre le torrent qu'ils auroient pû arrêter. Ils firent les mêmes démarches. Ils assemblerent une Convention, qu'ils changerent dans la suite en Parlement. Ils declarerent le trône vacant, & envoyerent la Couronne au Prince par le fils du feu Comte d'Argyle, Dalrumple, & ce Montgommery qui s'est depuis peu retiré auprès du Roi. Ils établirent un nouveau serment, & n'omirent rien pour paroître l'avoir encheri sur les Anglois. Ils eurent plus de peine qu'eux à rendre le Prince qu'ils avoient choisi paisible possesseur du Royaume. Ils avoient pris des précautions assez justes pour n'en pas avoir. Ils avoient arrêté & mis en prison le Comte de Perth grand Chancelier, aîné du Comte de Melfort & Catholique comme lui, homme que sa vertu & son zéle pour le service de son Roi rendoit redoutable aux séditieux. Le Comte de Lauderdale & beaucoup d'autres eurent le même sort que le Chancelier, & perdirent la liberté, que ni lui ni eux n'ont recouverte que quand on ne les a plus craint, & dont ils n'ont joüi que pour se choisir un exil. Malgré tout cela, assez de braves gens éviterent la captivité, pour embarrasser les rebelles & arrêter la revolution, pour peu qu'on les eût secourus d'ailleurs. Le Duc de Gourdon soûtint un long siege dans le 1688.

fort

1688. fort Château d'Edimbourg. Le Vicomte de Dundée, le Comte de Dunferlin, Mylord Dunkell, Ratray, Canon, les Montroses de leur temps, tinrent plusieurs années la campagne avec les fidéles Hogchlanders, ressource constante de leurs Rois dans les temps de rebellion. Le courage, l'habileté, l'activité infatigable de ces hommes animez du zele qu'inspire la vertu & le devoir ne ceda qu'à l'extrémité, & quand les grandes esperances, que l'Irlande avoit fait concevoir du rétablissement des affaires, s'étant évanouïes, leur eurent ôté celle de recevoir du secours.

L'Irlande étoit la partie la plus entiere des Etats du Roi d'Angleterre, que l'esprit de revolte avoit corrompus. Comme les Irlandois sont la plûpart Catholiques, le Comte de Tyrconel, qui l'étoit aussi, trouva de la facilité à maintenir dans l'obéïssance du legitime Souverain la plus grande partie de l'Isle. La Capitale en donna l'exemple, qui fut suivi par les meilleures places de l'un & de l'autre côté de là la mer, depuis Dublin vers le midi. La revolte se cantonna dans le Nord, & mit son siege à Londonderry. Comme on savoit que les Anglois pressoient fortement le Prince d'Orange d'envoyer en Irlande de grands secours, on crut que la presence du Roi y étoit nécessaire pour les prevenir, & que le païs étant fertile en bons Soldats, l'honneur de combattre à la vûë & sous le commandement du Monarque en assembleroit un assez grand nombre aussi-tôt qu'il paroîtroit pour le rendre maître des postes qu'avoient occupé les rebelles, avant qu'on les pût secourir. Il y passa, & arriva vers les fêtes de Pâques à Dublin, accompagné du Comte de Tyrconnel, qui l'étoit venu recevoir à Kork, où ce Prince l'avoit créé Duc. On jugea à propos que Jacques, profitant des premiers mouvemens du zele qu'inspiroit sa presence aux

Irlan-

Irlandois de sa communion, s'allât d'abord montrer dans le Nord. Il y alla, & en effet sa marche étonna les Rebelles: ils abandonnerent Coleraine, & Kilmore résista peu. Il vint jusqu'à Londonderry, & envoya sommer la Place; mais un Ministre nommé Walker, qui s'en étoit fait Gouverneur, témoigna tant de resolution de se défendre jusqu'à l'extremité, que le Roi pressé de faire des troupes pour resister à l'armée Angloise, qui se préparoit à passer la mer pour venir s'opposer à lui, fut contraint de revenir à Dublin, après avoir donné ses ordres pour le siege de Londonderry. 1689.

Il ne manqua pas de Soldats, mais ses Soldats manquoient la plûpart de toutes les choses necessaires à la guerre, horsmis de courage & de bonne volonté. Les armes, les munitions, l'argent étoient rares dans un païs, que la Nation qui y domine épuise de tout depuis si long-temps. Il y avoit peu d'Officiers qui sussent regulierement la guerre & il est aisé de juger, qu'il eût fallu plus de loisir que l'on ne s'en pouvoit promettre, pour discipliner de nouvelles levées. Le Roi suppléa le mieux qu'il put à ce qui lui manquoit par tant d'endroits. Il avoit amené de France Rose, Maumon, Pusignan, Lery, Boisselau, & quelques autres Officiers d'experience & de valeur, que le Roi Très-Chrétien lui avoit donnez. Il pouvoit compter parmi les siens sur le Vice-Roi, le Duc de Barwik, le Grand Prieur, Maxwel, Chelcon, Wachaupd, Suderland, Dorington, Sarsfield, & les Hamiltons. Il avoit apporté avec lui quelques armes, quelques munitions, quelque argent. Le siege de Londonderry l'avoit obligé d'y laisser une partie de tout cela, mais le Marquis de Chateau-Regnauld lui ayant amené un nouveau convoi, après avoir repoussé Herbert qui l'avoit attaqué en chemin,

1689. il eut enfin une petite armée, où l'ardeur de combattre, qui y paroissoit, fortifioit les bras au défaut des armes. L'Eté se passa à faire ces préparatifs, durant lesquels quelques autres troupes, qui tenoient la campagne sous divers Chefs, eurent divers succès qui ne décidoient rien. On attendoit celui du siege de Londonderri, fortement attaqué, mais opiniâtrement défendu par Walker & sa Garnison. On les avoit reduits à l'extremité, quoi que Maumon & Pusignan, & beaucoup d'autres braves gens y eussent été tuez. Comme on savoit que le Major Kirke y devoit amener du secours, on lui avoit fermé le port par une estacade & de grosses chaînes, qui lui en empêchoient l'entrée. Les assiegez manquoient de tout, & se voyoient enfin obligez d'en venir à capituler; lors que Kirke rompit l'estacade, & ayant secouru la Place fort à propos, obligea les Assiegeans, qui de leur côté avoient épuisé toutes les choses necessaires à continuer le siege, de se retirer sans avoir rien fait, que d'affoiblir les ennemis de cinq ou six mille hommes, qu'on dit qu'ils perdirent ou par les armes ou par la faim.

L'arrivée d'une armée Angloise sous le Maréchal de Schomberg fit sortir le Roi de Dublin, pour aller au devant de lui. Le Maréchal ayant débarqué ses troupes dans le Comté de Downe, y fut joint par celles de Kirke, lequel après s'être emparé de quelques Places vers le Nord, vint avec lui camper à Dundalke. Le Roi s'avança jusqu'à Drogheda, & leur envoya offrir la bataille, que le Maréchal refusa. Les armées furent long temps campées presqu'à la vûë l'une de l'autre, sans que le Roi pût attirer celle des Rebelles au combat. Le Maréchal perdit plus de monde qu'il n'en eût pû perdre en deux batailles, par les maladies qui se mirent dans ses troupes

pes presqu'aussi-tôt qu'il fut arrivé. Durant le reste de l'été que ce General s'obstina à se retrancher, & une partie de l'hyver qu'il alla prendre des quartiers dans des Places moins exposées, il lui mourut plus de douze mille hommes. Le Roi ne l'ayant pû forcer, se saisit de son poste quand il l'eut quitté, & après l'avoir fortifié se retira à Dublin avec son armée. 1689.

L'hyver se passa en préparatifs, que la situation des affaires de l'Europe rendit extrémement inégaux. Le Prince d'Orange, toûjours pressé par le Parlement d'Angleterre de secourir les Protestans d'Irlande, resolut d'y passer en personne. Et en effet l'été suivant, l'an mil six cens quatre-vingt-dix, il y passa, & s'étant joint avec le Maréchal de Schomberg, marcha avec quarante-cinq mille hommes, & soixante pieces de gros canon, vers Dublin pour chercher le Roi. Ce Prince avoit reçu de France dequoi armer encore des Soldats, & un secours de cinq mille hommes de troupes du Roi Très-Chrétien, commandez par le Comte de Lauzun, ayant, entre autres Officiers Generaux, le Marquis de la Hoguette, qu'une mort glorieuse vient de nous enlever en Piémont. Avec ce renfort, que la Ligue de tout l'Empire, de l'Angleterre, de l'Espagne, des Provinces-unies, du Duc de Savoye contre la France ne permirent pas de rendre plus grand, l'armée du Roi de la Grande Brétagne ne pût gueres passer vingt mille hommes, une grande partie à demi armez, & n'ayant d'artillerie que douze pieces de campagne qu'on avoit amenées de France. En cet état ce Prince jugea, que si une de ces victoires, où la bonne cause & la valeur supplée au nombre, ne le tiroit d'affaires, il alloit être vivement poussé, & que s'il reculoit, ses Soldats perdant beaucoup de cette ardeur qui leur faisoit souhai- 1690.

ter

1690. ter le combat, il perdoit toûjours le païs sans avoir rien tenté pour le conserver. Cette pensée le fit resoudre à marcher au devant du Prince, de l'attendre au bord de la Boyne, & de le combattre au passage. Celui-ci y parut bien-tôt avec toutes ses Troupes & ses soixante pieces de canon; & ce fut là que l'onziéme de Juillet se donna la bataille, à laquelle cette riviere a donné le nom. Elle eut le succès qu'elle devoit avoir, vû la difference des forces. Il n'eût pas été impossible, malgré cette inégalité, qu'elle n'en eût eu un meilleur pour le Roi qui la perdit, si ses ordres eussent été suivis; si aussi-tôt qu'il le commanda, on eût chargé des troupes qui avoient passé un gué éloigné à sa gauche, pendant qu'une partie de ses Gardes & de ses Dragons disputoient le passage d'un gué plus proche au Maréchal de Schomberg qui y fut tué, & pendant que son aile droite soûtenoit encore les efforts de ses ennemis. On fut trop lent de ce côté-là, & trop fortement poussé de celui-ci par le canon, & par la superiorité du nombre. L'aile droite fut rompuë & défaite, malgré la valeur du Duc de Barwik si connuë en tant d'autres rencontres, du Chevalier d'Hocquincourt qui y perit, & de Richard Hamilton qui y fut pris prisonnier.

Alors le Comte de Lauzun s'approchant du Roi lui representa, qu'il alloit être enveloppé, & qu'il ne falloit plus compter que sur une bonne retraite: le priant d'en laisser le soin à lui & à tant de braves Officiers, qui ne manqueroient à rien pour le faire réüssir. L'avis étoit de trop bon sens, pour n'être pas suivi par un Prince, qui n'étoit ni de mœurs ni d'âge à finir par le desespoir. Le Roi cedant à sa fortune, ou pour parler comme ce Prince pense, se soumettant aux ordres de la Province, prit le regiment de Sarsfield, & se retira

ra à Dublin, pendant que le Comte, les François, 1690.
Cheldon, & d'autres Officiers disposoient les choses à la retraite, qu'ils firent de l'aveu des ennemis avec beaucoup d'ordre & d'honneur.

Les deux partis se sont mutuellement blâmez d'avoir mal profité, les uns de leur victoire, & les autres de leur retraite. Ceux qui ont écrit pour le Prince d'Orange blâment le Roi d'avoir trop tôt quitté l'Irlande, & ceux qui y resterent après lui d'avoir mal recueilli les debris d'une fuite qui leur avoit ôté peu de monde, le nombre de leurs morts, selon ceux qui en mettent le plus, ne passant pas quinze cens hommes. Les Ecrivains du parti du Roi blâment le Prince d'avoir mal suivi sa victoire, d'être venu trop tard à Dublin, Ville ouverte de tous côtez, sans armes & sans munitions; d'avoir donné le temps aux troupes du Roi de se rassembler à Limerik, à Galloway, & en d'autres Places assez fortes pour tenir long-temps; d'où en effet il étoit arrivé que la guerre avoit traîné en longueur, depuis même le départ du Roi, qui quitta Dublin presqu'aussi-tôt qu'il y fut arrivé, pour se retirer en France; que le Prince d'Orange s'étoit vû obligé de lever le siege de Limerik avec beaucoup de perte pour lui, & d'honneur pour les Royalistes, sur tout pour M. de Boisselau, de repasser en Angleterre sans avoir achevé sa conquête, qu'il eût perduë, si dans la bataille que donna Saint Ruth près d'Athlone l'an mil six cens quatre-vingts onze aux
Anglois que commandoit Ghinghle, ce Fran- 1691.
çois Chef de l'Armée Royale n'eût été tué d'un coup de canon, après avoir déja rompu toute l'Infanterie ennemie, & donnant actuellement un ordre pour suivre le mouvement de sa victoire, que sa mort arrêta, & donna à son ennemi; que le second siege de Limerik, soûtenu

avec

1691. avec tant de gloire, & terminé par une des belles Capitulations qu'on vit jamais, avoit été une ressource capable de rétablir le parti Royal, si l'Irlande eût été aussi à portée d'être secouruë par la France, que toute l'Europe attaquoit, qu'elle l'étoit, d'être attaquée par l'Angleterre pour laquelle tant de Nations combattoient. Ceux qui savent le dessein qui porta le Roi d'Angleterre à sortir si promptement d'Irlande pourroient ajoûter à cela, qu'il avoit imaginé une diversion qui eût embarrassé le Prince d'Orange, si une seule circonstance dont elle dépendoit ne l'eût fait manquer.

Mais il étoit de la destinée de Jaques Second de ne pas faire à demi le sacrifice de ses Couronnes à sa Religion, jusques à ce qu'il ait rempli le temps de son épreuve. Il étoit du bien de cette Religion même, que ceux qui en font profession, eussent devant les yeux un tel exemple, il étoit de la gloire du Roi sous lequel j'écris cette histoire, d'ajoûter aux titres qui lui font porter le nom de GRAND, celui de soûtenir seul une si belle cause, & d'en faire voir la justice par le gain de sept batailles rangées, par la conquête de plusieurs Provinces, & des plus fortes Places du monde soûmises à son Empire, malgré les efforts de tant de Puissances, *liguées contre le Seigneur & contre son Christ.*

FIN.

TABLE DES MATIERES

Contenuës en ce troisiéme Volume.

A.

C.

Les

La

D.

E.

Avan-

G.

H.

Son

K.

L. La-

L.

Il

M.

N.

O.

P. Pav-



P.

Q.

R.

Ses

T.

V.